U d'/of OTTAWA
39003002369212

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mesdaujourdhui02vinc

FRANCIS VINCENT

Ames d'Aujourd'hui

Essais sur l'Idée religieuse
dans la Littérature contemporaine

TOME II

Université d'Ottawa
BIBLIOTHÈQUES
LIBRARIES
University of Ottawa

PARIS
Gabriel BEAUCHESNE
1914

AMES D'AUJOURD'HUI

DU MÊME AUTEUR :

Apologétique chrétienne. En collaboration avec M. A. Moulard, 24me mille. Paris, Bloud et Gay. — 1 vol. **3 50.**

Augustin Thierry. De la collection : *Les Meilleures Pages*, 3ème édition. Tourcoing, Duvivier. — 1 vol. **3 50**

Jeanne d'Arc. Anthologie illustré. Paris. Bloud et Gay. — 1 vol. **2 50.**

Ames d'Aujourd'hui. Essais sur l'idée religieuse dans la Littérature contemporaine. T. I. orné de 9 portraits en héliogravure 7ème édition. Paris. Beauchesne. — 1 vol. **5 fr.**

Pour paraître prochainement :

Saint François de Sales, directeur d'âmes. Étude de physiologie religieuse.

Saint François de Sales apologète.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaption réservés pour tous pays,

FRANCIS VINCENT

Ames d'aujourd'hui

Essais sur l'Idée Religieuse dans la Littérature Contemporaine

TOME II

Université d'Ottawa
BIBLIOTHÈQUES
LIBRARIES
University of Ottawa

PARIS
GABRIEL BEAUCHESNE, Éditeur
117, rue de Rennes, 117

—

1914

UNIVERSITAS

Nihil obstat.

H. PASQUIER, Proton. apost.

recteur de l'Université d'Angers.

IMPRIMATUR.

le 8 juin 1914.

✝ JOSEPH, Évêque d'Angers.

IMPRIMATUR.

Parisiis, die 12ª Junii 1914.

E. ADAM, Vic. gén.

PQ
307
.R4V5
1913
V.2

INTRODUCTION

Ces Essais *font suite à ceux qui parurent, voici deux ans, sous le même titre. Je ne puis leur souhaiter meilleure fortune que d'être accueillis du public comme le furent les premiers !*

Publiées d'abord en partie dans La Revue pratique d'Apologétique, Le Correspondant, La Revue de la Jeunesse, Romans-Revue, La Croix, *ces nouvelles études critiques visent, comme les précédentes, à établir qu'une transformation profonde s'opère dans le cerveau de la Patrie.*

Si les masses se paganisent, les élites reviennent à Dieu.

Les Débats, *cette année même, 14 avril 1914, ont noté que « jamais affluence plus considérable » ne s'était vue, dans les églises parisiennes, pour l'accomplissement du devoir pascal. Les meilleures intelligences françaises s'ouvrent à la vérité catholique et prennent le parti de « se confier à notre maternelle Église », comme disait Vogüé !*

Et ce n'est pas, chez tant d'hommes cultivés, chez ces « trois mille communiants de Notre-Dame » dont

parlent Les Débats, *un médiocre instinct de sécurité bourgeoise qui décide une telle démarche! Le beau mouvement de retour qui nous réjouit est le résultat d'un long travail intérieur où l'âme entière fut intéressée!*

Décrire ce grand travail intérieur dans quelques nobles consciences d'aujourd'hui fut le premier but de ce livre.

Plusieurs jugeront peut-être que les catholiques y reçoivent un traitement de faveur. Je prie ceux-là de considérer que je n'ai pas entrepris une revue générale du monde artistique et littéraire. A qui fait un choix l'abstention peut être une opinion!

Pourquoi n'avouerais-je pas que dans la production catholique certaines œuvres m'ont paru douloureuses à contempler? Et pourquoi ne pas dire que devant quelques-unes de ces œuvres j'ai cru devoir imiter le geste discret des Muses qui se voilent la face en silence, quand elles pleurent?

F. V.

Maurice Barrès

AMES D'AUJOURD'HUI

Maurice BARRÈS

Tandis qu'un long murmure d'admiration montait autour de *La Colline inspirée*, à l'heure où les strophes ardentes de son incantation finale chantaient encore dans nos mémoires et nous emportaient dans le mouvement de leurs grandes ondes, je songeais à la destinée magnifique de ce Barrès, qui, dès l'adolescence, eut au front le signe des maîtres, et qui descend maintenant dans la gloire le second versant d'une vie comblée. On a parlé des Maîtres de l'heure ! A qui, depuis Chateaubriand, fut-il donné d'exercer royauté pareille à celle que cet Alcibiade idéologue conquit si précocement chez nous par une souveraine violence de son génie ? Une génération entière marche dans son sillage, ainsi que nous le confirma naguère une intelligente enquête de *La Revue Française*.

Zola disait : « J'avalerai mon époque » ! Ce fut son époque qui l'avala.... pour le vomir bientôt, l'âme de cet étranger n'étant ni assez forte pour dominer la nôtre, ni assez française pour nous être assimilable. Quand on veut gouverner l'âme d'un peuple, il faut

avoir la sagesse de l'accepter d'abord comme nspiratrice et comme maîtresse, il faut lui dérober ce qu'il y a d'éternel en son essence collective, pour en faire la substance même de son âme à soi. Barrès eut cette intuition décisive.

Français des Marches de Lorraine, à la fois celte et latin, il s'enracina au sol français, en capta les sèves vitales, établit un colloque amical avec les morts de sa terre, et, recueillant en soi les vibrations lointaines et permanentes dont palpita de siècle en siècle le cœur de cette Humanité-mère, il régla son rythme intérieur sur celui de ses éducateurs invisibles.

A peine eut-il donné licence à son âme de chanter, que la vertu de cette adhérence apparut éclatante. Il n'en était qu'au prélude de ses grandes rhapsodies religieuses et nationales, il balbutiait encore dans les ébauches elliptiques, abstruses et contractées d'*Un homme libre* et du *Jardin de Bérénice* que les âmes françaises connurent, au frisson qui passa sur elles, que ce chant n'était pas l'écho d'une seule âme, mais le tressaillement de toute une race. Mille âmes de qualité insigne s'étaient unies pour en composer l'accent !

Une immense jeunesse perçut avec ravissement, dans l'intime de cette mélodie tourmentée, tout l'inexprimé de sa rêverie confuse, tout ce que des siècles de méditation lui avaient préparé de richesse spirituelle, tout ce qui sommeillait en elle, indistinct, en attendant la venue du magicien qui mettrait un rayon dans ces limbes. Barrès fut celui qui délivre et donne

l'éveil. Il toucha dans les cœurs la fibre profonde !

Et tant de jeunesse resplendissait sur son front pâle d'éphèbe, tant de grâce étrange émanait de sa personne élégante et fine que l'élite d'un peuple artiste, héritier des Grecs, sur le champ l'idolâtra, présumant à son tour que le génie est un attribut de la beauté. Nul n'a exprimé comme Maurras l'élan de surprise radieuse qui jeta toute la jeunesse d'alors sur les pas de Barrès : « Je suis, disait-il, de ces jeunes gens de 1888, alors bien inconnus de lui, que la première ligne du premier livre de Barrès perdit de curiosité et d'admiration. Il se fit parmi nous deux bandes, l'une qui disait : Qu'il nous ressemble ! Et l'autre : Comme il est différent de nous ! Mais les premiers prenaient pour une ressemblance effective leur naïve application à lui ressembler, et les seconds, dont je confesse que j'étais, ne distinguaient pas bien, tant l'âme profonde est obscure ! que ses points de départ et les nôtres coïncidaient, n'étant autres que le sol et le sang de la France ! »[1] De si loin venait, en effet, la chanson de cet enfant du siècle que vingt générations d'hommes s'entendaient en elle !

Et par quel sortilège l'accent en était-il encore si jeune et si neuf que Barrès, ange du sépulcre et gardien des tombes françaises, apparaissait pourtant comme le prophète annonciateur des temps nouveaux ? C'est que, véritable *trouvère,* il buvait à des

1. *Gazette de France,* 1903. L'article de Maurras sur Barrès, auquel j'emprunte ce fragment, a été reproduit par Henri Clouard dans son vigoureux et suggestif opuscule intitulé : *Charles Maurras et la critique des Lettres.* Nouvelle librairie nationale.

sources toujours fraîches, il baignait dans la plus vieille tradition nationale !

Disons-le sans figures. Barrès acceptait le passé français, et ce passé contient le catholicisme. En renouant avec ses pères, en redevenant l'anneau dernier d'une longue chaîne d'aïeux chrétiens, il se faisait une âme française, une âme catholique. Dès l'origine, le catholicisme s'impliquait dans son patriotisme, et, bien avant que *Le Roman de l'énergie nationale* eût épanoui ses trois nobles fleurs[1], l'auteur nous faisait tacitement promesse de ce cycle mystique où le voici tout engagé[1].

En reprenant la grande tradition de lyrisme choral que le génie de Pindare fit fleurir chez les Grecs, en se faisant à son tour le héraut de la Patrie, Barrès donnait à son œuvre un principe d'éternité. Ce qui est profondément national ne passe pas, ou ne passe que dans la dissolution de la Cité. Comme nous l'ont réappris les belles études orientales de Louis Bertrand, le *sang des races* est identique à travers les âges. Or, le nôtre est un sang guerrier, un sang chrétien, qu'une légende héroïque ou mystique suffit à exalter. En touchant la fibre guerrière et la fibre chrétienne, en prenant ses « points de départ, comme dit Maurras, dans le sol et le sang de la France », Barrès mettait de l'éternel en son chant, et il le vouait à une jeunesse immortelle... pour peu que le génie s'en mêlât. Et l'on sait s'il s'en est mêlé ! Le caduc et l'éphémère

1. On sait que *Le Roman de l'énergie nationale* se développe en trois parties : *Les Déracinés. L'Appel au soldat. Leurs Figures.*

seuls ont la disgrâce des rides. Jamais chez nous ni *Le Cid*, ni *Polyeucte*, ni *Colette Baudoche*, n'auront de rides au front, parce que leur âme a reçu l'étincelle sacrée : elle est l'âme en qui chante l'épopée guerrière de la France chrétienne.

Je ne sais quelle tête superficielle crut un jour marquer à Barrès sa juste place dans les Lettres françaises en le donnant pour un décalque de Renan. On crut être spirituel et profond en l'appelant : Mademoiselle Renan. Quelle sottise ! Alors que nous voyons Renan déjà déchu de son prestige, pour avoir supprimé le contact entre son âme et l'âme de ses pères, pour avoir au sein d'une race militaire chanté la douceur de vivre, et chez un peuple religieux tenté d'abolir la foi chrétienne, alors que nous voyons la meilleure jeunesse lui dire adieu, et les interprètes de nos traditions chevaleresques redevenir au contraire les maîtres du chœur, pouvons-nous méconnaître que la différence entre ces deux artistes est aussi large que d'une belle phrase à une belle pensée ? Renan a cueilli l'heure, il a courtisé la mode d'un jour, mais les temps sont venus où, comme les dieux morts dont il a parlé, une jeunesse amoureuse d'action le roule au linceul de son dilettantisme et l'emporte à la nécropole, après lui avoir brûlé par convenance quelques grains d'encens. Les magistratures permanentes appartiennent à ceux qui créent Rodrigue, Mireille, Cyrano, Colette. Barrès construit pour l'avenir parce que, mal satisfait d'une vaine musique, il asservit le chant des sirènes à n'être que la parure d'une salutaire idéologie.

Je vois bien d'ailleurs ce qui l'apparente à son maître. Je sais qu'il ne revint pas sans butin de ses « huit jours chez Renan », et je conjecture qu'il tient un peu de lui la fleur d'atticisme et les grâces ployantes de son style nuancé. Mais considérons qu'en toute lucidité de conscience, il dépouilla très vite ce scepticisme détaché, par quoi le pyrrhonien virtuose qu'il aima se mit en dehors de tous les grands courants de vie nationale et devint un étranger parmi les Français !

Barrès était nôtre bien avant d'avoir pris la défense de nos églises. Il l'était dès les temps déjà lointains où son mépris s'exprimait avec énergie contre « les âmes plates qui disent : « J'aimerais Jeanne d'Arc sans ses voix ». On ne divise pas l'âme de la France ; on la prend avec sa foi séculaire ou on la rejette entière. Barrès le comprit et, dès ses débuts, nous fit pressentir à mille signes qu'il gravirait un jour les pentes de quelque colline sainte. Une profonde vague mystique palpitait déjà sous les feuillets de *Colette Baudoche*. Cette vague affleure aujourd'hui et s'épand librement dans la grande œuvre dernière. Ce n'est pas un Barrès nouveau que nous y rencontrons, c'est un Barrès épanoui dont les virtualités ont amené leurs effets. Tous leurs effets? Non pas. D'autres évolutions viendront s'il ne leur est pas fait contrainte.

Mais voici justement l'heure périlleuse pour le grand écrivain, l'heure où l'on ne peut plus accepter chez nous sans douleur qu'il s'exprime sur les choses de la foi avec l'imprécision distante d'un homme du

dehors. Cet incomparable artiste, que les vicissitudes de la vie politique et le mouvement spontané de son âme ont rangé parmi les athlètes du catholicisme, est à cette heure mentalement annexé par l'armée catholique et renié par la faction jacobine. Quoi qu'il fasse désormais, si subtilement qu'il parvienne à « nuancer son discours », il ne changera pas son destin. Pour la foule anonyme des hommes d'action, rouges ou blancs, pour ceux qui n'entrent pas volontiers dans les nuances, il est irrévocablement classé. A cette phase de son évolution, toute oscillation de pensée en matière sainte lui vaudra d'explicables sévérités. A qui le tient pour frère la moindre discordance aperçue est une piqûre au cœur. On s'émeut d'un flottement, d'une réticence, d'une reprise de plume. On voudrait de cet allié d'hier la rigueur théologique d'un enfant de lumière ; et, si l'on voit qu'il hésite ou vacille, on lui demande aussitôt raison d'avoir, étant profane, porté la main sur l'encensoir. Tous nos convertis illustres : Huysmans, Brunetière, Bourget... ont connu ces froideurs de leurs amis du lendemain, ils ont vu se retirer des mains qu'ils eussent voulu serrer, et se liguer contre eux des esprits distingués que trop de complexité mouvante offensait ou déconcertait. Barrès connaît déjà cette aventure !

Si *La Colline inspirée* recueillit un applaudissement unanime pour sa beauté littéraire [1], et si des fragments

1. Les Cimmériens illettrés de *La Lanterne* seuls demeurèrent stupides devant la splendeur lyrique de *La Colline inspirée*. On vit pourtant quelques têtes radicales, parmi celles — *rari nantes* — qui ne sont pas hermétiquement closes à toute esthétique, sur le point de

descriptifs furent immédiatement détachés pour les futures anthologies, il n'y eut pas égal accord sur sa valeur profonde. L'ouvrage, dans sa conception essentielle, éveilla des inquiétudes ; il émut un différend parmi les nôtres. Il nous faut bien, un instant, entrer dans la querelle, et, sans aigrir le débat, interroger la pensée de Barrès. Cette pensée est une de celles sur lesquelles s'oriente une jeunesse innombrable ; elle est culminante et directrice. La définir, c'est définir et comprendre toute une élite de la jeune France.

La Colline inspirée nous arrive, d'ailleurs, et se donne à nous, non pas comme un beau fruit détaché de son arbre, mais comme l'écho direct et comme le cri d'une âme. En elle, nous entendons battre le cœur de Barrès et sourdre sa pensée. « Qu'est-ce que mon œuvre ? disait-il, un jour. Ma personne toute vive emprisonnée. » De *La Colline inspirée* plus que de toute autre de ses œuvres, il est vrai de le dire, c'est sa personne emprisonnée, c'est son âme, et son âme aux prises avec la plus pathétique question que se puisse poser tout homme venant en ce monde. Ce livre nous mène au cœur du problème religieux. « Avec *La Colline inspirée*, nous dit Barrès lui-même, commence un cycle nouveau sur le problème religieux

s'émouvoir et de comprendre. M. Barthou nous fit même la surprise, à cette occasion, de coqueter publiquement avec Barrès dans un banquet de *La Revue hebdomadaire*. Ce Barrès est prodigieux ! Plus habile qu'Orphée qui fascinait les bêtes, il finira par mener le radicalisme faire sa prière sur l'Acropole. Quels accents le monde entendra ce jour-là ! Et que ce sera beau de voir toute une Béotie descendre vers l'Attique pour faire ses dévotions au sanctuaire d'Athenâ.

et qui ira parallèlement à la campagne en faveur des églises. » Ce livre nous mène sur les hauts lieux où souffle l'Esprit. Les quitterons-nous un jour pour le Thabor où le Christ apparaît sans voiles ? Ne négligeons pas au moins d'y faire étape avec Barrès et d'explorer cette source première d'une pensée conductrice. Et consultons aussi, puisque l'auteur nous les indique comme des sources secondaires, les discours et articles où des modalités diverses de sa croyance provisoire se définissent et s'expliquent. C'est toujours une part de sa vie spirituelle qui se libère, où qu'il parle et quoi qu'il dise. Toute ligne tombée de sa plume enrichit de quelques arpèges nouveaux l'émouvante symphonie de ses grands livres. « Il n'y a pour moi que la pensée pure, a-t-il dit. Les âmes sont seules intéressantes. » Puisque son âme seule fait le sujet de *La Colline inspirée*, n'y cherchons ni l'anecdote ni les fabuleuses ou véridiques histoires. Cela ne compte pas aux yeux d'un métaphysicien poète. Tout scénario n'est pour lui que le support de sa méditation, l'occasion d'un coup d'aile, l'embarcadère de sa pensée vers l'idée pure. Les choses lui sont comme un subtil opium qu'une étincelle de sa flamme intérieure allume pour en faire jaillir la fumée des grands rêves. Ne considérons que ces rêves. Ils sont la vraie substance de l'œuvre.

*
* *

Et voilà ce qu'on a peut-être oublié chez nous quand on a fait grief à Barrès du thème aride qu'il

avait choisi pour *La Colline inspirée*. Ce créateur de proses aériennes n'appartient-il pas à la royale lignée des lyriques et ne doit-il pas être jugé selon leur code ? Nous ne demandons pas compte au poète de son point de départ et nous ne le jugeons pas sur ce qui donna l'éveil à son délire sacré. Le plus infime sujet, si Virgile le choisit, se fleurit de poésie et se trempe de larmes, et le plus simple geste, si d'aventure Hugo le contemple et le dessine, peut, comme celui du semeur, s'élargir jusqu'aux étoiles. Dirons-nous que *La Colline inspirée* est un livre avorté parce que sa donnée est frêle ? S'il n'était que la peu divertissante histoire des Baillard et de leur naufrage dans la magie, nous avouerions volontiers que la matière en serait d'une indigence notoire. Mais s'il est Barrès lui-même ? Tout change alors. Et le poète, en entrant dans son livre, le met à sa taille.

La Colline inspirée n'est pas un livre d'histoire : c'est un poème, et, comme tout poème, s'égale à l'âme de celui qui tient la lyre. Quel sujet plus mince que celui de *Jocelyn ?* Cherchons-nous querelle à Pindare pour les héros obscurs qu'il a chantés ? Et mesurons-nous la valeur d'une *Olympique* à l'importance d'Asopichos ? Une pierre vile peut s'allumer des plus beaux feux quand un rayon de soleil l'atteint. Une cigarière napolitaine peut entrer dans la légende des siècles, si Lamartine passe dans sa vie et met dans l'aventure son âme de feu. Que l'histoire des Baillard ne soit pas en elle-même d'un victorieux attrait, j'y consens, et je vois même parfaitement qu'une pareille

trame, aux mains d'un gendelettre essoufflé comme M. de Régnier, ne donnerait qu'un pur néant ; mais cette rude argile peut tressaillir et s'animer sous les doigts d'un *poète*, au sens originel du mot, j'entends d'un *créateur*. La noix est dure à casser, — qui le nie ? — Mais je dis qu'une médullaire substance est sous l'écorce et qu'elle nous indemnise de notre effort.

L'âme du livre, outre ces merveilleuses flambées de lyrisme qui éclatent à chaque détour du récit, c'est encore ce formidable débat, d'un intérêt éternel, entre les puissances d'instinct et les disciplines régulatrices. C'est l'histoire de la grande et perpétuelle rébellion de l'individu contre le groupe, du sentiment contre la raison. Ce livre est le tableau d'une révolte et d'une déchéance. La banale aventure des Baillard s'élargit, elle aussi, jusqu'aux étoiles, par l'étendue de son sens et la richesse de son symbolisme. A travers trois individualités médiocres, nous atteignons toute une faune humaine. Le spectacle n'est pas beau ? Pense-t-on nous l'apprendre ? Et quand avons-nous dit que le cœur de l'homme fût une chose belle à contempler ? Qui veut le peindre véritable en son fond remue toujours beaucoup de limon.

La laideur et la difformité sont objet d'art au même titre que la beauté, sous l'expresse et seule condition qu'on ne transpose pas les valeurs et qu'on ne change pas la qualité des choses, comme le firent les romantiques qui conféraient toute noblesse aux bandits et toute grâce aux courtisanes.

Il n'est point de serpent ni de monstre odieux
Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux.

Ainsi parlait Boileau. On convient encore de ces principes quand on se limite au domaine profane ; mais plusieurs perdent leur sang-froid si l'on tente d'appliquer cette esthétique à l'ordre religieux. Tels qui ne songent point à discuter la règle classique quand il s'agit de peindre un Néron, « monstre laïque », si j'ose dire, deviennent ombrageux et posent la question préalable si Barrès veut représenter, dans la personne d'un Baillard, le « monstre mystique ». On passe l'éponge sur *Britannicus*, on censure âprement *La Colline inspirée*. On reprend à son compte le verdict de l'Académie déclarant à Corneille au lendemain du *Cid* : « Le sujet ne vaut rien. Il n'en fallait point faire de poème dramatique. » L'un des nôtres écrivit, en effet : « Pourquoi exhumer le scandale de trois pauvres prêtres détraqués ? »

L'interdit est grave, et par-dessus la tête de Barrès, il atteint jusqu'à la Bible et jusqu'à l'Église elle-même. L'Église ne nous conte-t-elle pas l'histoire de la rébellion sacrilège de Lucifer et ne nous peint-elle pas, par la plume de ses docteurs, la déchéance tragique qui précipita de leur gloire les chœurs angéliques, troublés d'un songe orgueilleux, et vraiment « détraqués » eux aussi ? L'Écriture ne nous apprend-elle pas qu'un prêtre, l'un des premiers, un apôtre, Judas, devenu prévaricateur, se pendit à la branche d'un arbre ? Hésite-t-elle même à nous représenter son cadavre balancé entre ciel et terre, les entrailles

pendantes ? Et la primitive Église, fidèle à la pédagogie biblique, qui volontiers contait Dathan et Abiron, n'est-elle pas, quand elle écrit son histoire, aussi généreuse en détails sur les Nestorius, les Montan, les Arius, que sur les Basile, les Ambroise et les Chrysostôme ? Elle sait qu'il faut ces deux faces au tableau pour notre entière instruction ; et c'est de quoi Mgr Baunard s'est souvenu quand il a composé son beau dyptique, *La foi et ses victoires — Le doute et ses victimes*.

Barrès inaugure son cycle mystique en écrivant l'histoire d'une révolte et de ses victimes. Il était maître de son choix. Au lieu « d'une figure ravagée d'hérésiarque », on eût voulu, dit Paul Renaudiu, « une figure de saint bien authentique[1] ». Patientons ! Barrès qui peut tout ce qu'il veut, et qui veut de grandes choses, nous a suffisamment avertis, par de splendides pages sur Jeanne d'Arc, qu'il n'aurait aucune peine, quand il serait l'heure, à remplir toute l'attente de M. Renaudin. Avons-nous pris garde, au surplus, que le grand écrivain n'avait peut-être pas attendu nos souhaits pour former ce noble rêve d'étudier l'âme des saints ? Il écrivait naguère dans *Le Gaulois :* « J'ai pensé qu'en reproduisant les expériences d'un étranger qui veut se soumettre aux influences de Tolède, je donnerais un chemin royal à chacun de nous pour pénétrer dans la connaissance du génie espagnol. Et il y aurait d'ailleurs mieux à faire : il y aurait à écrire une fois de plus la vie de sainte

1. *La Démocratie,* 14 février 1913.

Thérèse... Une vie de sainte Thérèse, une vie de saint Jean de la Croix, beaux rêves ajournés[1] ! » Le rêve n'est pas congédié ; il est seulement ajourné !

Victorieux sur la question préalable, le sujet de *La Colline inspirée* ne succombe-t-il pas à l'examen que nous en devons faire dans sa réalisation ? Barrès a-t-il mis à traiter cette épineuse matière la pudeur et la délicatesse chrétienne qui, d'un spectacle disgracieux, font un profitable enseignement ? Sur la mutinerie sacerdotale dont il retrace les péripéties, sent-on peser la réprobation de sa conscience ? Ne nous donne-t-il pas ce qui fut sédition, pour opposition légitime, la maladie pour la santé, le mauvais prêtre pour l'élu du Seigneur, le membre corrompu pour le sel de la terre ? L'Église contre qui s'insurgent trois de ses fils apparaît-elle dans ce livre avec une dignité conforme à son histoire, conforme à son institution divine ? Nous nous heurtons ici à deux objections contradictoires, dont il faut bien admettre au moins qu'elles s'annulent.

Il en est qui ont dit : Baillard est un fou ! De quel intérêt peut nous être sa déraison ? — Les pathologies ne sont pas objet d'art ! — Et d'autres ont gémi : Pourquoi sur le grave horizon lorrain profiler de la sorte en beauté la silhouette héroïque de ce grand réfractaire qui captive nos sympathies par la ferveur de son mysticisme et l'énergie de sa défense ! — Folie et grandeur ! serions-nous là devant la terrible antinomie de Pascal ? Peut-être. Ce Baillard n'est qu'un

1. *Le Gaulois*, 13 août 1913.

Janus à deux faces comme nous tous : ange et bête, comme le commun des mortels. Seulement il advient que chez lui l'équilibre se rompt au bénéfice de l'automate !

Je ne songe pas un instant à revendiquer la folie comme matière d'art. La folie met un abîme entre l'homme sain et l'aliéné, et l'étude qu'on en peut faire, sans correspondance dans une âme normale, n'est qu'une étude médicale, et n'appartient pas à la psychologie humaine. Le fou est une créature que sa caractéristique humaine a quittée. Il est perdu pour l'artiste, car l'homme se cherche et doit se trouver dans l'œuvre d'art. Mais Léopold Baillard est-il un fou ? Les plus aigres censures qu'on ait faites à Barrès tendent justement à anéantir ce grief. Il parut même généralement que Léopold gardait au plus fort de sa crise beaucoup plus de sagesse profonde que n'en comportaient ses extravagances intermittentes. Ne serait-ce pas alors que, dans cette âme complexe, il y a, comme dans mille âmes humaines, des côtés de grandeur et de misère, qui coexistent et se heurtent avec des avantages alternés ?

Chez ce rude Lorrain en qui persiste aux pires instants une sorte de génie organisateur et dont l'âme, en plein vertige mystique, a des éclairs d'intelligence pratique, nous apercevons des coins de manie qui dégradent son humanité, sans l'abolir. Il est comme un beau vase qu'une fissure déshonore mais dont le profil reste pur sur l'horizon. En un point seulement de cette âme il y a comme une place gan-

grenée sur laquelle il suffit d'appuyer pour que s'effondre à l'instant tout un bel édifice de vie religieuse.

Nous sommes ainsi faits que sans l'appui d'une armature permanente, qui nous maintient et nous défend, notre moi spirituel glisse à la dissolution. L'Eglise fut instituée pour servir d'étai à notre débilité native, pour être une digue à nos houles intérieures. En Léopold, l'orgueil a rompu cette digue. Il sombre dans l'incohérence partielle. Il tombe aux mains d'une puissance occulte qui le fascine et l'*aliène*. Mais qu'il cesse de spéculer sur la Mystique, aussitôt l'auréole sacerdotale reparaît à son front. Tant que sa chimère ne repasse pas dans le champ de ses perspectives, Léopold est vraiment, comme le lui dit l'oblat [1], un *prêtre*, un *théologien*, un *savant écrivain*. Son regard ne se brouille, sa tête ne s'affole, que s'il est remis devant son obsession. Mais il n'est pas pour autant rejeté de l'humanité!

Nous voyons ainsi dans l'Histoire de beaux cerveaux humains, Auguste Comte ou Saint-Simon, qu'une lésion partielle découronna sans que fût ruiné leur génie. De grandes œuvres littéraires se sont de tous temps fondées sur l'étude d'une de ces toquades risibles qui amoindrissent l'homme sans le *dénaturer*. Alceste, Hamlet, Othello, M^me^ Bovary, Harpagon... sont des anormaux que leur étrange manie ne suffit pas à retrancher de l'espèce humaine.

Léopold aussi reste nôtre. Il n'est fou que dans la

1. *La Colline inspirée*, p. 387.

mesure où le sont la plupart des hérésiarques. Ses passagères divagations ne l'empêchent pas d'être un cas humain et d'appartenir à l'artiste.

Mais, dans le portrait qu'il en a tracé, Barrès ne lui a-t-il pas donné plus de noblesse et de séduction qu'il n'était décent ? N'a-t-il pas fait cet hérétique plus grand que ne l'est dans l'histoire le commun des hérétiques, plus qu'il n'était supportable à des sensibilités catholiques ? On l'a dit. Et je reconnais que Léopold n'est pas sans grandeur. Seulement, voyons bien que cette concession, loin d'atteindre Barrès, au contraire le tire à nous. Son héros ne tient, en effet, sa grandeur que des énergies chrétiennes qui subsistent en lui, que des habitudes intellectuelles et morales, des gestes même, qu'il a gardés du vrai sacerdoce. Il est grand de la survivance en lui du catholicisme. Il n'est ridicule et vil que du moment où, quittant l'orthodoxie, il fait des gestes vides de sens et prononce des paroles qui n'ont plus d'âme. La dérision qu'il encourt est le châtiment de sa dissidence. La séduction qu'il garde, c'est le parfum du vase vide dont parlait Renan. Ce vase embaume encore d'avoir été l'habitacle du divin !

Et Barrès, par une délicatesse dont il faut le remercier, n'a pas même négligé de juger catholiquement, si je puis dire, les attitudes diverses de ses héros. Il honore les Baillard, oui, mais en tant que gardiens de la Colline sainte où lui-même a ses racines profondes ; il les chérit, mais comme amants de ce même paysage spirituel « qui le soulève sur deux ailes de prière et de poésie » ; il les aime comme prêtres et restaurateurs

d'un culte local où ses ancêtres mirent les plus hautes portions de leur âme. « Comment ne pas aimer, dit-il, des personnages qui entreprirent de rétablir une magistrature spirituelle et de raviver le surnaturel sur les cimes de leur pays. » Il les aime, osons le dire, comme prêtres de l'Eglise romaine, comme zélateurs d'un culte traditionnel ; mais il les abandonne et les flétrit dès que, devenus schismatiques et révoltés, ils ne participent plus à la communion des saints.

Aucun terme ne lui semble trop rude pour marquer sa réprobation touchant leur conduite anarchique. Il ne recule pas devant des mots extrêmes et infamants. Il parle de *délire*, de *folie*, d'*insanité*. « Quel étrange et déconcertant spectacle, dit-il, ce prophète qui mange une soupe et une salade, en racontant tout à son aise à deux vieilles femmes de campagne les *extrêmes folies* de l'imagination humaine. » Sans doute, il n'est pas absolument froid devant cette folie qui émeut en lui le barbare primitif, le celte rêveur que des siècles de culture chrétienne ont assagi et discipliné, mais non pas étouffé. « Toute cette insanité, dit-il, ne laisse pas de parler à certaines parties de notre imagination. »

Mais il bénit l'Eglise de comprimer toutes ces folles poussées de l'instinct, qui sont en nous le cri de l'animalité ; il la bénit de régler et de diriger l'obscure germination de nos désirs et de nos songes et de les plier au joug de la raison. Si nous secouons sa tutelle nous rétrogradons vers le désordre : « La tare de Vintras c'est d'être redescendu vers le chaos... Adam

aux pieds du Créateur, c'est le triomphe de la lumière et de l'ordre. » Et quand les Baillard tentent d'échapper à cette loi de subordination bienfaisante qui mène au triomphe de la lumière, il les livre au mépris et les marque d'infamie : « O sagesse de l'Eglise, s'écrie-t-il, qui rejette les Léopold et veut les écraser... Les Baillard ne sentaient ni la nécessité ni la beauté de la discipline. Léopold subit un dur traitement, mais qu'il fallait qu'on lui appliquât pour protéger un plus vaste ensemble. » Pouvait-il prendre position plus nette et mieux séparer sa cause de celle des schismatiques?

Pourquoi dès lors s'indigner comme on l'a fait des paroles malsonnantes que profère dans son délire le petit chœur des révoltés de Sion? Ces hérétiques font leur métier d'hérétiques en disant des sottises. Et Barrès fait son métier de bon écrivain en transcrivant ces pauvretés. L'artiste regarde la vie et doit la reproduire, sous réserve de ne pas blesser la pudeur. Au XVII^e^ siècle, il y eut aussi, dans la chambre bleue d'Arthénice, quelques beaux esprits pointus qui firent un crime à Corneille des injures que répandait sur les chrétiens la Stratonice de *Polyeucte*. Ce pauvre grand Corneille dut condescendre à se défendre, à expliquer que c'était le paganisme et non pas lui qui s'exprimait par cette fille sans lettres. Ne renouvelons pas l'impair de Rambouillet !

Et nous étonnerons-nous, comme plusieurs, que Barrès n'ait pas parlé dans son livre « du Christ Sauveur des âmes » ? Je me demande si les auteurs de

ce reproche sont allés jusqu'au terme de *La Colline inspirée*, et si, rebutés par l'aridité des histoires vintrasiennes qui font le centre du livre, ils n'ont pas abandonné leur lecture avant d'être arrivés jusqu'à cette terre promise plus lumineuse où nous font entrer les derniers chapitres ? Ont-ils assisté à cette scène d'une émouvante et surnaturelle beauté où l'on voit l'oblat, portant le corps du Christ, le donner en viatique à Léopold réconcilié, où l'on voit l'auteur lui-même, dominé par la magie d'un tel spectacle, entrer pour ainsi dire dans le drame, confesser inconsciemment la vérité, et parler du « divin Sauveur » avec la même candeur d'émotion et de foi qu'une petite paysanne lorraine ?

Absent de *La Colline inspirée*, le « Sauveur des âmes » ? Mais Le voici qui s'introduit au dernier acte de la tragédie et qui fait pénétrer avec Lui comme un reflet du ciel — une aurore peut-être ? — sur les dernières pages du livre ! « Bientôt, lisons-nous, tout le village fut rassemblé devant la porte. Avant de laisser entrer ce monde, l'oblat pénétra chez Léopold, et quand il n'y avait encore dans la chambre qu'eux deux, pauvres prêtres, et le *divin Sauveur*, il s'agenouilla et fit dans son âme cette prière : Ne permettez pas que je commette un indigne abus de votre Sacrement ! Ne permettez pas que la dernière communion de ce malheureux soit un sacrilège ! Si vous le voulez, vous pouvez le purifier ! Venez, Seigneur Jésus, voilà que votre ami est malade[1]. » Ces lignes ne rendent-elles

1. *La Colline inspirée*, p. 405.

pas un son chrétien ? Et j'admets, si l'on veut, que cette tonalité chrétienne puisse être obtenue parfois, dans quelque mesure, par une sorte de virtuosité de l'artiste qui s'adapte aux divers modes de sentir et s'en imprègne, qui se fait une âme de chrétien provisoire pour parler de nos mystères, comme Chénier s'est fait une âme grecque et païenne pour chanter la mythologie polythéiste. Mais est-il croyable que la complète perfection du ton soit accordée à qui ne sent rien devant la surnaturelle grandeur de l'Eglise et du Christ ? Une prouesse d'art ne conduit pas à la secrète émotion qui tremble ici dans les lignes de Barrès !

Je ne sais si je m'abuse, mais j'aime à voir dans cette façon directe et personnelle d'introduire et de nommer « Notre Sauveur », comme la démarche d'un homme qui défère à la supplication de Pascal, qui courbe l'automate et qui « prend de l'eau bénite ». Savons-nous si ces deux petits mots ne furent pas dits à dessein par l'auteur pour s'assouplir aux gestes et formules de la communauté chrétienne, dans la conviction secrète qu'ils ont un talisman et qu'ils inclinent l'âme à croire, le cœur à s'ouvrir ?

Voici que nous touchons au nœud du problème. Barrès courbe le front devant l'Église, il en admire la magnifique structure, la puissance organique, hiérarchique, disciplinaire. Il voit en elle — nul ne le conteste, — une incomparable force de progrès social et de salut temporel. Mais la tient-il pour indispensable au salut spirituel de l'humanité ? Ne la consi-

dère-t-il pas seulement comme un bel édifice moral dans lequel il est avantageux d'entrer pour protéger sa vie intérieure, mais dont on peut se passer néanmoins pour peu qu'on appartienne à une certaine élite humaine ? La reconnaît-il, en un mot, pour une institution *transcendante*, hors de laquelle, quiconque veut garder une vie religieuse, infailliblement s'évague en rêveries insanes, se dissout intérieurement et sombre dans la démence ?

Il semble bien que, dans les limites de son étude et de son observation, l'Église joue exactement ce rôle d'organisme transcendant, de régulateur indispensable, hors de quoi notre personnalité se désagrège, notre pensée religieuse extravague. Pour le petit monde qui vit et se meut dans *La Colline inspirée*, petit groupe humain que l'on peut considérer comme l'univers en réduction, l'Église n'est pas seulement l'institution utile qui garde l'homme, le grandit et *l'éduque*, elle est proprement l'institution nécessaire sans laquelle il n'est point de salut ni individuel, ni collectif, ni social. L'homme qui secoue son joug verse à la magie, tombe au rang des sorciers de village, retrouve une mentalité de nègre fétichiste, de derviche et de quaker. Celui qui l'accepte, au contraire, et lui soumet son être, même s'il est médiocre, ou de peu de génie comme le P. Aubry, reçoit de cette Église dont il est membre une sève divine qui défend et tonifie sa personnalité, qui communique à son action une fécondité surhumaine. « Derrière ce pauvre isolé de Saxon, dit Barrès parlant de l'oblat,

il y a la puissance de son ordre, il y a toutes les réserves de l'Église, dont les files profondes s'étendent à perte de vue jusqu'au Vatican. *Je suis Romain.* En ces trois mots tiennent sa *force*, son *droit* et l'éternelle poésie d'une sentinelle avancée de Rome. C'est un légionnaire au milieu des Celtes. » Otée l'Église, ce n'est donc pas seulement l'insanité et la déraison qui surviennent, telles que nous les voyons fleurir en Léopold ou en Vintras, c'est la débauche et le désordre des mœurs. Arrachée à l'Église, Sœur Thérèse roule au ruisseau, et dans le village, autour des Baillard, tout un petit peuple entre en folie bachique !

L'Église « assainit », comme disait un jour Barrès à la tribune du Parlement. Et c'était là toute une apologie ; car cette fonction purificatrice qu'il prêtait à l'Église n'était pas par lui circonscrite dans le temps ou dans l'espace. Il la souhaitait dès lors, et la souhaite encore, éternelle et universelle.

Ne lui prêtons donc plus de chétives et courtes intentions d'esthète quand il combat pour nos églises et nos calvaires. Il ne les défend pas comme de simples reliques, comme on défendrait de rares bijoux d'étagère ou de musée, mais comme des lieux de culte vivants, comme des sources de vie spirituelle. « Oh ! l'humiliation de n'être que des reliques quand on se sent vivant », disait hier avec tant de raison Mgr Lavallée. Barrès n'inflige pas à nos églises cette dure humiliation. Elles sont pour lui vivantes, toutes bruissantes encore des voix du passé et de celles du présent, toutes embaumées et comme divinisées par les prières

et les nobles pensées que les aïeux conçurent et déposèrent dans leurs murs.

Il ne veut pas, comme Sembat, que l'on garde les seules églises artistiques, il veut qu'on sauve encore les petites, les laides et les pauvres, parce qu'elles sont plus *spirituelles* que les autres, plus imprégnées de surnaturel, plus efficacement conservatrices et propagatrices de l'idéal divin. « Oui, disait-il tout récemment à la Chambre des députés, l'Église nous attire tous, elle attire le fidèle et celui-là même qui n'a plus la foi ou qui, du moins, ne se repose pas dans la tranquille possession de la certitude. L'un y trouve l'espérance et l'autre plus que le souvenir. » Qui ne sent ici que Barrès s'agrège par la pensée à ceux qui, pour le moins, ne se reposent pas dans la tranquille possession de la certitude rationaliste, et voient dans l'Église autre chose qu'un souvenir, un refuge probable et prochain pour leur détresse intellectuelle.

« Vous n'en êtes pas touchés ? demandait-il encore à ses collègues du Parlement. Ce beau clocher qui est l'expression la plus saisissante du divin de notre race, cette voûte assombrie où l'on prend le sentiment d'avoir vécu jadis et de devoir vivre éternellement, cette table de pierre où reposent les grands principes qui sont la vie morale de notre histoire, rien de tout cela ne vous persuade, rien ne vous retient de renverser cette maison qui, par sa porte ouverte, à toute heure, au milieu du village, crée une communication avec le divin et le mêle à la réalité quotidienne ? Et, comme autrefois l'humanité rejeta les dieux de l'hellé-

nisme, vous croyez le moment venu pour que le Christ n'ait plus de temples, ni de fidèles. Si un tel calcul existe, ce calcul sera trompé et cette haine déçue; si quelqu'un se réjouit de pouvoir un jour, en passant près des églises rurales effondrées, insulter le cadavre d'un ennemi, il n'aura pas cette honteuse satisfaction. Le catholicisme ne serait pas écrasé sous des pierres qui s'écroulent, il s'en irait dans les granges et sur des autels improvisés. Et, je vous le prédis, une immense jeunesse l'y suivrait, indignée de notre brutalité et de notre ingratitude. Un opprobre éternel tomberait sur cette Assemblée si elle laissait s'écrouler les plus vieux monuments de notre vie spirituelle. J'ai la certitude que les vieilles générations nous mépriseraient un jour, si elles dataient de notre passage l'écroulement des vieilles églises de France. » Il éclate en ces nobles paroles que l'Église, pour Barrès, tient en réserve le Viatique de l'humanité.

Sans son dogme auquel il adhère déjà par le désir, cette pauvre humanité serait comme un être acéphale ; elle retomberait de tout son poids à la misère spirituelle des peuples qui n'ont pas connu le Christ et son message. S'attaquer aux églises ce n'est donc pas seulement pour lui commettre un crime de lèse-beauté, c'est commettre un crime de lèse-humanité et de lèse-divinité ; c'est faire un geste de barbarie, c'est proprement perpétrer un *sacrilège,* une injustice, c'est enlever à l'homme son pain et non seulement ses reliques ou ses bijoux, c'est travailler à sa régression vers la sauva-

gerie primitive, c'est expressément *pécher*, et dès lors, mériter le châtiment.

Les églises sont, pour Barrès, des trésors infiniment plus précieux encore que nos glorieux monuments d'histoire, témoins de nos triomphes militaires et propagateurs d'un idéal de grandeur humaine. Il méditait jadis avec ferveur, au temps déjà lointain des *Déracinés*, devant l'Arc de l'Étoile ou devant le Tombeau des Invalides, il demandait à ces munificents ouvrages de pierre des leçons d'énergie. A présent, les plus beaux monuments de l'art humain ne suffisent plus à nourrir son âme. Il a dépassé le stade des méditations profanes. Il a renouvelé sa provision de pensées directrices depuis les temps du *Voyage à Sparte*, où pourtant déjà il avait éprouvé le besoin de confier « son cœur en dépôt » au sanctuaire secret d'une petite église catholique. Au lendemain de ce *Voyage*, le cardinal Mathieu lui adressait un joli billet où s'exprimait un vœu qu'il trouvait audacieux dans ce temps-là, mais qu'il accepterait sans peine, aujourd'hui. « J'aurais voulu encore, lui disait le cardinal, que saint Paul fût un peu vengé des mépris de Renan pour son discours à l'Aréopage qui est d'un tour délicat et renferme une citation de Ménandre. Des milliers d'hommes se sont consolés en adorant Celui que prêchait *l'affreux petit Juif*, et l'admiration de Minerve est un plaisir du dimanche, réservé à une élite qui, elle-même, ne peut s'en contenter : l'esthétique ne suffit pas à gouverner la vie. » En communiquant naguère à M. André Beaunier ce mot spirituel du car-

dinal lorrain, Barrès ajoutait : « Le charmant billet, n'est-ce pas, mon cher Beaunier ? Il colore de christianisme mes réflexions un peu plus que je ne voudrais, mais il ne les dénature pas. » Il y a longtemps que l'esthétique ne suffit plus à gouverner la vie, de Barrès, et si je colore de christianisme ses réflexions actuelles, j'ai conscience de respecter leur sens intime et de les *dénaturer* moins que jamais.

L'hommage qu'il rend aux églises, et derrière elles à l'Église, n'est pas un simple hommage d'artiste au passé chrétien de la France, à la pensée des morts qui s'est cristallisée dans la pierre, c'est l'hommage d'une tête pensante à l'Église-mère, tutrice et maîtresse, qui sauve l'humanité, l'arrache aux puissances de chair et la tire de l'animalité ; c'est l'hommage inconscient, — ai-je bien dit inconscient ? — à l'Église transcendante, à l'Église divine dont la vertu n'est pas adventice et ne réside pas seulement dans sa puissance d'organisation, dans sa hiérarchie, mais vient des profondeurs, de ses racines qui sont en Jésus-Christ.

De son propre mouvement Barrès remonte à cette source divine, et, dans les derniers feuillets de *La Colline inspirée* où se trouve l'expression la plus récente de sa pensée, — car son livre est l'œuvre de huit années, — nous assistons à cette transfusion d'une sève toute divine dans l'âme de ceux qui représentent l'Eglise. C'est le pur esprit de Jésus qui passe dans l'âme du P. Aubry mourant. C'est par cet esprit de surnaturelle charité que s'opère le rapatriement de

Léopold, c'est par lui que l'Eglise reconquiert un de ses prêtres et qu'elle lui restitue du même coup sa dignité d'homme, accomplissant ainsi sa double mission de salut temporel et spirituel.

La réalité de cette communication des âmes est d'une éclatante évidence dans toute la belle finale où nous voyons mourir le P. Aubry. « Vous ne pouvez pas savoir, dit celui-ci au P. Cléach, les pensées qui assiègent le lit d'un mourant. Toute mon existence est présente devant moi... Ai-je su comprendre Léopold ? Il y avait en lui quelque chose qui l'empêchait de trouver la paix. Mais dans notre paix à nous, n'y a-t-il pas une atonie de l'âme ? Il a perverti un magnifique élan qui lui venait de Dieu. Avec tous j'ai ri et puis anathématisé. N'aurais-je pas dû l'aider à purifier cette inspiration qui s'agitait au fond de son cœur et dont il abusait d'une manière coupable ? N'était-ce pas mon rôle de prêtre de reconnaître, au milieu de ses erreurs, le mouvement de Dieu ? Il s'appuyait sur la colline ; il l'aimait comme aucun de nous n'a fait ; il voulait y puiser sans mesure. Ce n'est pas le crime d'une âme vile. Nous ne devons pas le laisser à Satan, mon Père ; il faut le rendre au Christ qui m'en a donné la charge. Sauvez-moi en le sauvant. « Ah ! si nous les avions aimés, murmura le moribond »... Puis élevant au ciel son regard, ajoute Barrès, il pria tout haut avec simplicité : « Seigneur, dit-il, prenez ma vie, appelez-moi tout de suite devant vous, afin que j'obtienne de votre miséricorde une bonne mort pour Léopold Baillard ». « Le vœu du Père Aubry, conclut

l'auteur, fut exaucé, il mourut dans la nuit. Le Père Cléach se sentit soulevé par une espérance et une confiance invincibles. La conversion de Léopold était une tentative qui dépassait les moyens humains; le pacte qui liait ce malheureux à Satan ne pouvait être rompu que par le pacte supérieur d'une âme sainte avec Dieu : le miracle s'était produit. Dieu avait accepté le sacrifice du Père Aubry. » Toute cette scène resplendit d'une lumière plus qu'humaine. En vérité, l'Esprit de Dieu n'est-il pas là ?

Je sais bien qu'après toutes ces beautés émouvantes, après tous ces hommages rendus à l'Eglise tutélaire, nous nous heurtons à ce texte fameux que je n'entends pas éluder et qu'il faut bien considérer puisqu'il semble annuler, au premier regard, tous les beaux hymnes de foi sur lesquels, en passant, nous avons tressailli.

Barrès, nous le savons, introduit, sur la fin de son livre, et pour le couronner, un grand dialogue lyrique où parlent tour à tour la Chapelle et la Prairie, la Chapelle de Sion, emblème de l'Eglise régulatrice, et la Prairie voisine symbole des instincts confus, des obscures et formidables puissances de sentiment qui bouillonnent au fond du cœur de l'homme. Au cours de ce glorieux morceau d'un si beau mouvement et d'une si incomparable magnificence verbale, il advient que tout à coup la Chapelle prononce ce mot sibyllin auquel on voulut faire un sort : « Je prolonge la prairie même quand elle me nie. J'ai été construite à

force d'y avoir été rêvée[1]. » Qu'y a-t-il donc au fond de cette formule énigmatique ? L'Eglise, notre Eglise, ne serait-elle, dans la pensée de l'écrivain, que la suprême fleur du rêve humain, que l'aboutissant fragile d'un grand désir séculaire, magnifique château en Espagne que l'humanité fit surgir de ses songes et qu'elle bâtit sur des nuées pour y abriter ses illusions ? S'il était vrai que le mot eût ce sens désolant, qu'en faudrait-il conclure ? Que les beaux élans pieux, que le grand hymne à l'Eglise divine qui chante à travers toutes les pages de *La Colline inspirée*, que tout cela est artifice et clause de style ?

Ce serait bien mal connaître Barrès, et ne rien démêler au secret de son âme orageuse, que de croire sa philosophie religieuse emprisonnée dans la rigidité d'une formule unique. Pense-t-on qu'il était sans intention quand il mit comme épigraphe à son livre ce mot troublant de saint Augustin : « Nul ne connaît l'âme d'un homme hormis cet homme lui-même. Encore est-il que mille choses de son intérieur échappent à son propre regard et lui demeurent cachées. » ? N'était-ce pas nous avertir que mille courants divers et contradictoires s'entremêlent en son cœur et traversent aussi son œuvre, où le sang de son cœur a coulé ?

Tant que Barrès n'aura pas reçu la pure et définitive lumière[2], il sentira passer sur son âme des ondes

1. *La Colline inspirée*, p. 399.

2. C'est assez dire que nous ne tenons pas encore Barrès pour catholique, au sens plein du mot. M. Laurec, dans un excellent article de *La Semaine littéraire*, 9 juin 1912, sous le titre « La conversion de

successives de scepticisme et de foi sans que lui-même souvent puisse discerner lesquelles émanent du

Barrès », a nettement marqué la vraie position du grand écrivain. A propos d'informations superficielles parues dans *Le Gil Blas* et *Le Siècle*, il écrit :

« Si nous observons avec une affectueuse sollicitude l'évolution de M. Maurice Barrès, nos adversaires, eux aussi, l'épient avec une inquiète vigilance. Et tandis que nous ne discernons dans les derniers actes de l'illustre écrivain rien qui nous autorise à conclure à son adhésion définitive au dogme, ils n'hésitent pas à être plus affirmatifs et à faire part à leurs lecteurs de sa « conversion ». « Il paraît, écrit M. André Maurel, dans le *Gil Blas* du 30 mai, que Maurice Barrès se convertit. Ce n'est pas qu'il change de religion. Il vient simplement d'être touché de la foi. » Et M. Paul Brulat, dans l'*Evénement* du 1er juin : « M. Barrès, de l'Académie française, vient, nous assure-t-on, » d'être touché de la foi, c'est-à-dire qu'à dater de ce jour il devient » catholique pratiquant, va se confesser et communier et ne manquera » jamais la messe le dimanche. » Leur crainte serait-elle plus clairvoyante que notre espoir et se fonde-t-elle sur des indices qui nous échappent ? Je ne sais, mais il est permis d'en douter, car une similitude d'expression, qui n'est évidemment pas fortuite, révèle que M. Brulat n'a pas d'autre source que M. Maurel, et celui-ci, probablement, ne se réfère qu'aux cinq ou six lettres adressées par le lieutenant Léon Bernardin au directeur de l'*Action*, du *Siècle* et de *Paris-Midi* au sujet de la « conversion de Barrès ». Or, ces lettres sont aussi vides que malveillantes, et dans ce ramassis de potins on ne démêle rien de probant... Quoi qu'il en soit, il est très intéressant d'entendre ces critiques incroyants proclamer que le catholicisme est, pour ainsi dire, dans la ligne de l'évolution normale de Barrès : « Il y a longtemps, » écrit M. Maurel, que Barrès pensait dévotement; je veux dire que » son esprit avait fait depuis longtemps le chemin qui conduit là. » Et M. Brulat : « L'évolution intellectuelle qu'il a suivie devait logiquement le « conduire là, on l'y voyait venir. » Ces messieurs, qui parlent avec tant d'assurance de la conversion, en ignorent, sans doute, la complexité et que la seule logique ne conduit pas jusqu'à la foi. Entre la conviction rationnelle de la crédibilité du dogme et l'acte de foi, il y a un hiatus que la grâce seule peut faire franchir. Aussi, nous, catholiques, sommes-nous plus circonspects dans les questions de cette nature. La conversion de Barrès ne nous étonnerait pas plus qu'elle ne semble les étonner. Mais, pour la proclamer, nous attendons des preuves plus péremptoires, en priant Dieu de hâter son heure, car sans son intervention, l'acte de foi ne peut jaillir, même d'une intelligence convaincue. »

plus intime de son être. Il en est à cette étape critique sur les chemins de la croyance, où l'âme divisée contre elle-même oscille entre les directions contraires qui

Ces lignes furent écrites avant *La Colline inspirée*, mais la position de Barrès ne semble pas avoir essentiellement changé depuis lors. *L'hiatus* dont parle M. Laurec n'a pas disparu. Pourtant, comme je le dirai, son beau livre dernier est plus riche que tous les autres en « implications chrétiennes » pour me servir du joli mot de Dom Pastourel. Barrès n'avait jamais si nettement « admis sinon *l'objet* de la croyance, du moins la croyance elle-même », comme disait à peu près Emile Baumann dans le *Bulletin des professeurs catholiques de l'Université*.

Et que dire de *La grande pitié des Eglises de France*, sinon que ce livre magnifique confirme nos observations les plus optimistes, s'il ne nous donne pas encore la satisfaction dernière? Il semble parfois que Barrès va s'abandonner et nous livrer jusqu'à la portion réservée de son âme :

« Que me demande-t-on si je crois ? dit-il, je suis sûr que j'appartiens à la civilisation du Christ, et que c'est mon destin de la proclamer et de la défendre. Ici ma raison, mon être tout entier trouve son élément, son bien-être et son élévation. Dans une église, que m'importent les difficultés de mon esprit ! J'accueille le chant des chrétiens et m'y associe dans mon cœur. J'aime ces grands repos, cette quiétude où nous laissent, dans l'ombre des piliers, les longs exercices et les certitudes de la foi; j'aime ces fusées sonores qui jaillissent, ces élans subits des foules croyantes, et, sans plus ratiociner, je demeure en paix à mon banc, je porte mes yeux sur les fidèles, j'écoute ce que disent les prêtres, et je prends tout ce dont je puis faire profit, laissant le reste me baigner, me pénétrer s'il le peut... »

C'est à chaque page dans cette œuvre, l'une des plus belles de notre Littérature — il ne faut pas craindre de le dire — que l'on rencontre des morceaux pareils :

« Quel poète, écrit-il encore, n'admirera l'Eglise quand elle élève l'Hostie au-dessus du monde et que, tout d'abord, elle la donne à un enfant de 7 ans! C'est lui remettre une arme contre la bassesse, une flamme dont ceux qui la possèdent rendent témoignage qu'elle est leur trésor. Cette Hostie divine, je n'ai pas qualité pour en faire le commentaire, mais je vois à travers les siècles, toutes les hosties de l'humanité, toutes les nobles Iphigénie, toutes celles, tous ceux qui se dévouent, toutes les victimes immolées »...

« J'ai vu la mort envahir les parties les plus périssables de l'édifice, mais, je le jure, son âme demeure. C'est bien ici le lieu où l'homme reçoit, se compose une conception de son être qui le force à s'élever

tour à tour la sollicitent. Quand il se donne à l'une il s'est déjà repris pour se donner à l'autre. Le vieil ensorcellement renanien agit encore sur lui et le criticisme kantien n'a pas cessé tout à fait de l'asservir et de corroder les fondements de sa pensée. Mais les vagues profondes de son âme inquiète, les grandes lames de fond qui l'agitent, sont, je persiste à le croire, des vagues de foi chrétienne. Aussi souvent que, d'un effort de volonté, il échappe aux prestiges de l'exégèse rationaliste et qu'il se soumet aux influences de sa terre, il est à nous. Le voici sur les crêtes de Sion, à l'extrême pointe de cette colline sainte que balayent sans cesse les grands vents de Lorraine : « Une émotion nous soulève, notre énergie se déploie toute, et sur

au-dessus de lui-même. Ici les générations héritent les leçons et les exemples d'une grande civilisation. Elles y trouvent des vertus, et puis l'énoncé de ce qui ne doit pas être mis en discussion. Ici, l'individu sent s'éveiller en soi des parties profondes auxquelles ailleurs rien ne parle si fort. Qu'un cantique s'élève à l'autel, un autre chant surgit dans nos cœurs... »

« Si vous voulez que je vous confesse toute ma pensée, je dois vous dire, Le Goffic, que nos églises et nos cimetières ne peuvent être sauvegardés pleinement que dans la mesure où la vie religieuse se maintiendra au village. Le jour où les églises deviendraient des objets respectés à cause de leur passé, des monuments curieux, quelque chose comme des dolmens, des peulvans ou des cromlec'hs, bref de gros bibelots sur la colline, elles seraient perdues, et le reproche d'ingratitude ne suffirait pas à convaincre les générations de les maintenir. La solidité physique des sanctuaires, c'est d'être moralement féconds, et vos cimetières mériteront d'être conservés dans la mesure où les ombres des morts sauront encore parler aux vivants... Devant ces églises, çà et là demi-désertées, demi-écroulées, je me surprends à murmurer la grande vérité, le mot décisif : les églises de France ont besoin de saints. »

Comment un écrivain qui trouvent de tels accents, et qui touche en passant à de telles vérités partielles, n'atteindrait-il pas un jour à la vérité totale?

deux ailes de prière et de poésie s'élance à de grandes affirmations. » Il oublie là les vaines arguties de l'incrédulité, il démêle la notoire insuffisance des explications antichrétiennes que l'homme imagina successivement pour éclaircir le mystère du monde : « Des siècles ont passé sur le paysage moral que nous représente cette plaine, et l'on ne peut dire qu'une autre conception de la vie, tant soit peu intéressante ait été entrevue. » Hors de l'Eglise et de ses grandes affirmations il n'y eut jamais que d'inconsistances et transitoires idéologies.

Aux heures de lassitude et de nostalgie, quand de sa promenade à travers les systèmes, Barrès revient le cœur et la tête vides, il regarde vers nous avec envie, il aspire au repos qu'il nous voit goûter dans l'humble et pacifiante adhésion au dogme, à ce dogme qui « nous soumet à un ordre, dit-il, nous dispense de chercher notre voie et nous introduit dans l'harmonie divine. » Et puis, après cela, quand ces heures grises ont passé et qu'une poussée de vie l'exalte, le vieil homme en lui a de soudains et redoutables sursauts. Ces reprises qui nous affligent n'auront de cesse, hélas ! que le jour où surviendra décidément l'acte de foi résolutif. Mais cet acte est d'un autre ordre. Il est le fait de la grâce et le fait de Dieu !

Jusqu'à ce qu'il se produise en Barrès, résignons-nous à rencontrer sous sa plume de ces mots inquiétants et douteux qui empêchent ses plus beaux livres de rendre un son parfaitement pur. « Je prolonge la prairie même quand elle me nie. J'ai été construite à force

d'y avoir été rêvée. » Ce mot nous trouble malgré tout. Je sais qu'il ne serait pas fort embarrassant d'en fournir une explication rassurante et de lui donner un sens qui le viderait de son venin. Il se pourrait après tout, que l'auteur ait voulu signifier que la chapelle sort de la prairie comme le monument de pierre sort des matériaux qui entrent dans ses murs et conditionnent son existence. Il faut encore un architecte pour imposer une forme à la matière éparse. Et de même un architecte divin resterait nécessaire pour organiser l'amorphe pâte humaine et lui souffler une âme. L'Eglise n'a pas grandi par génération spontanée. Pour que s'érigeât la Chapelle, il fallait que fût la Prairie. Pour que fût l'Eglise, il fallait que fussent des âmes à *édifier*.

Si nous en croyons des confidences amicales — et rien ne nous permet de les suspecter, — Barrès eut dessein de plier toutes les phrases de son livre à la pure orthodoxie. « Les familiers de Barrès, nous dit Lucien Corpechot dans l'*Écho de Paris*, savent à quelle stricte orthodoxie correspondent les dernières pages du volume. » On n'admettra pas facilement que l'écrivain se soit mépris sur des vérités fondamentales. A-t-on bien vu, d'ailleurs, que lui-même introduisit dans son texte un correctif qui en atténue singulièrement l'ambiguïté ? « L'Église est née de la Prairie, dit-il, et s'en nourrit perpétuellement — pour nous en sauver. » C'est l'auteur qui détache ainsi cette finale réticente et lui donne une valeur de position délibérée. Lui avons-nous fait la grâce de le remarquer

autant qu'il l'a désiré ? La Chapelle nous arrache à la Prairie ; l'Église nous arrache à nos instincts. Elle nous tire de terre et nous rejette aux étoiles. D'un mot, Barrès lui a restitué son privilège divin. Ainsi, quand un vieux penchant de jeunesse l'incline à des formules fallacieuses qui fleurent encore le scepticisme renanien, tout d'un coup, d'un vif sursaut volontaire, l'écrivain rentre dans la ligne de vérité traditionnelle.

Je n'en déplore pas moins que sa phrase ait un fâcheux départ et qu'il faille un tel déploiement d'herméneutique pour lui retirer sa novicité naturelle. Ces légères défaillances de plume sont l'effet nécessaire d'une incomplète lumière surnaturelle. En dépit de ses efforts pour respecter la lettre du dogme, le catéchumène trébuche parfois dans une phraséologie doctrinale qui ne lui est pas familière.

J'ai dit tout à l'heure, et je n'en perds pas le souvenir, que *La Colline inspirée* nous montre l'Église reliée à Jésus comme à sa racine, et les Oblats de Sion, tout pénétrés de son esprit d'infinie charité. Je voudrais pouvoir ajouter que notre Barrès voit, en cet esprit du Christ, un Esprit divin. Mais je crains, hélas ! que ce Jésus, notre Dieu, ne soit encore à ses yeux, comme aux yeux de Renan, que le blond et séduisant prophète galiléen, le plus beau des enfants des hommes et le plus captivant des moralistes, mais un homme, pourtant dont le génie mystique créa l'Église sans lui conférer la divinité. Je voudrais que ma crainte fût vaine et que, pour Barrès, l'Église fût

autre chose qu'un grand rêve humain, qu'elle fût le rêve d'un Dieu. Sous les voûtes de la Chapelle ne flottent pas seulement les songes de générations mortes, mais réside en permanence l'âme et le corps de la Divinité, car le Verbe s'est fait chair. Voilà ce que le grand écrivain verra bientôt sans nuages, ce que nous pouvons prévoir qu'il dira splendidement dans les belles œuvres prochaines. *La Colline inspirée* est une aurore et un présage !

Ce livre est le premier anneau d'une chaîne mystique qui se développe en montant comme nous l'a montré *La grande pitié des Églises de France*. Il est digne d'ouvrir un cycle religieux. Ici, comme le dit avec une parfaite justesse M. Delfour, « la note spiritualiste s'affirme avec plus de force que jadis [1] ». Les pages de *La Colline inspirée* sont aussi frémissantes de vie que les plus belles d'autrefois, et par surcroît, « se colorant de christianisme », atteignent une profondeur que l'auteur n'avait jamais rencontrée ; car, ainsi que le lui écrivait Bourget, « la foi seule donne une interprétation ample et profonde aux choses de l'âme ». « A mesure qu'il avance en âge, il semble que ses rêves d'artistes se chargent de plus en plus de méditations religieuses. » Ainsi disait Barrès en parlant du Greco. Ne semble-t-il pas que cette jolie note critique fut écrite expressément pour lui ?

1. *L'Univers*. 18 février 1913.

*
* *

Et cependant qu'une pensée de jour en jour plus haute jaillit de son âme, un art de plus en plus parfait, une forme de plus en plus opulente et pure [1]

1. Une élégante nudité est la caractéristique véritable du style de Barrès, et cette pure nudité est chez lui le résultat d'un noble effort. « Devenir classique, disait-il aux funérailles de son ami Jean Moréas, c'est décidément détester toute surcharge ». Les ratures de Pascal et celles de La Fontaine nous sont connues ; il nous manquait de savoir que Barrès était de la lignée de ces grands laborieux. Son ami, le peintre Jacques Blanche, vient heureusement de nous ouvrir son cabinet de travail, et de nous initier, dans *Le Gaulois*, au secret de sa méthode. Voyons-le travailler :

« Le procédé de Barrès, dit-il, consiste en un travail extraordinaire de suppressions, d'intrépides coups de ciseaux donnés sans merci dans une étoffe très riche, souvent agrémentée des plus chatoyants ramages, laquelle il recoud après, sans souci de la courbe de ces belles arabesques, laissant parfois d'apparents vides où un œil exercé est seul capable de reconstituer l'intervalle. Résultat : cette saveur, ce style auquel nul épithète élogieuse ne convient tout à fait. C'est cette cadence, ce rythme étrange et claudicant, nouveau comme certaines mesures du troisième acte de *Parsifal*, par quoi l'écrivain homme politique, — et en dépit de cette politique, — se voit suivi d'un cortège bigarré d'amis enthousiastes et d'ennemis domptés.

» Heureux les curieux de l'avenir, s'ils sont admis un jour à ouvrir les tiroirs et les cahiers de Maurice Barrès. Celui-ci ne laisse rien perdre ; tout est gardé, rangé ; les moindes gouttes que distille sa pensée sont recueillies par des mains fidèles et apprêtées pour en parfumer, au moment requis, telle page future. Cette écriture ramassée, qui soudain déclanche le ressort d'une métaphore imprévue, brise la phrase, l'arrête court ou la suspend, si différente d'un style correctement uniforme et coulant, elle est due à d'incessants sacrifices, et, sans doute, à l'ablation souvent répétée de belles phrases intermédiaires, utiles peut-être, mais non pas nécessaires ; aussi bien, les anneaux supprimés de la chaîne pour être mis à la réserve, laissent-ils au lecteur la liberté et la joie d'un effort, qui est la moitié de notre plaisir à lire les « auteurs difficiles ». Les auteurs difficiles ! Barrès les aime, comme il aime les livres dits ennuyeux, parmi lesquels se classent quelques-uns des plus nobles qui soient. Il ne lui déplairait pas de passer pour ennuyeux, par crainte des amitiés trop nombreuses ou trop spontanées, mais surtout parce qu'il sait qu'il peut tout, sauf ne point passionner ».

s'offre à lui pour la vêtir. L'art de Barrès nous met tous d'accord. Jamais pages plus triomphales n'étaient sorties de sa plume et de son cœur ; et jamais non plus pages d'une telle fluidité légère et chantante n'avaient caressé nos oreilles. Barrès écrit une des plus belles proses qu'on ait écrites en ce siècle, une des plus solides et des plus chaudes, une des plus musicales et des plus colorées. Et par quel miracle de souplesse, cette prose, étant si dépouillée, est-elle pourtant traversée de cette vibration mystérieuse qui fait l'éternel étonnement du critique ? Puissance étrange du rythme qui, sans le secours de mots spéciaux, exprime tous les frissons d'une âme profonde ; sortilège du nombre qui délivre les richesses spirituelles d'un Pascal avec les vocables de Bouvard ou de Pécuchet !

Aucun style n'est autant que celui de Barrès solidaire d'une âme. Il est une âme en mouvement. Une flamme palpite sous le revêtement plastique de sa phrase d'airain, en fait trembler les contours. Comment, dans la sobriété puissante des classiques, a-t-il emprisonné toutes les grandes fièvres romantiques ? Sa phrase est brûlante comme celle de Rousseau, limpide et nue comme celle de Racine. Ce n'est plus ici l'hiératique splendeur des marbres helléniques : un frémissement continuel parcourt toute cette beauté mouvante. Le marbre pentélique s'est animé ! Un rayonnement l'éclaire du dedans, une énergie intérieure le soulève. Tous les prestiges de la stylisation ne sont ici que l'efflorescence de la pensée vibrante.

Jamais personne chez nous n'avait atteint plus parfaitement à cette forme spirituelle, dégagée de la matière verbale.

Un infini de méditation s'enferme dans chacune de ces puissantes incises, dans chacun de ces raccourcis superbes, à la Pascal, qui surgissent à tout moment dans la paisible trame de son style comme un éclair soudain dont, un instant, notre ciel s'illumine. Le plus humble détail, la plus médiocre circonstance suffit à son génie pour se donner l'essor et prendre son vol vers un illimité de rêve et de poésie d'où nous redescendons avec lui tout éblouis. « O puissance d'une âme d'artiste, disait-il de son cher peintre tolédan, Gréco survient et, d'une scène locale assez basse, il fait se lever d'infinies puissances de sentiments à l'espagnole. » A Barrès fut accordé de renouveler le prodige : qu'il s'empare d'une anecdote, il la « hausse à l'éternel ».

Un soir qu'il est venu sur la colline de Sion pour rêver une heure et converser avec ses morts, voici qu' « un bruit de crécelle monte du fond de Saxon ». « C'est la tournée traditionnelle des enfants qui remplacent les cloches envolées pour Rome, durant la Semaine Sainte. » Ce n'est rien ! Il suffit pourtant : son âme entre en un mouvement et, d'un magnifique coup d'aile, s'élève à l'infini : « Le génie du passé vient m'assaillir avec des accents tout neufs. Il me conduit aux couches les plus profondes de l'histoire et jusqu'au temps de Rosmertha. Je me retrouve en société avec des milliers d'êtres qui passèrent ici. C'est

un océan, une épaisseur d'âmes qui m'entourent et me portent comme l'eau soutient le nageur. Me voici sur la prairie où l'on trouve la clef d'or, la clef des grandes rêveries... Le monde intérieur s'élance, reconnaît la nature et l'on voit paraître la surabondance cachée. Belle colline, tu fais sortir la pensée voilée, toute prête avec son pur désir pour le mariage du divin. Une fois encore, le site a produit son effet... C'est ici, sous l'excitation de l'Esprit des sommets, que l'orgueilleux Manfred, qui se flatte de n'avoir jamais courbé la tête, entre en lutte avec la nature elle-même et prétend violenter, lui mortel, les lois souveraines de la vie ; c'est sur une prairie toute pareille, que Prospéro, ce Faust et ce Manfred assagis par l'âge, fuit le monde, se dérobe à la réalité, et ne la croit supportable que voilée des fumées de la haute magie. Faust, Manfred, Prospéro ! éternelle race d'Hamlet, qui sait qu'il y a plus de choses sur la terre et dans le ciel qu'il n'en est rêvé dans notre philosophie, et qui s'en va chercher le secret de la vie dans les songeries de la solitude ! Je crois les avoir rencontrés dans les sentiers de la colline ; ils s'arrêtaient pour regarder les bonnes gens qui gagnent l'église du pèlerinage. S'ils les moquaient ou les enviaient, je ne sais. L'Esprit des hauts lieux les faisait vibrer avec l'infini et leur mettait au cœur l'orgueil de ne compter que sur soi-même pour résoudre l'énigme de l'univers. Les suivrai-je ? Nous avons besoin d'harmonie, d'un poème qui se fasse *croire* et d'une étoile *fixe* au ciel. Ces héros sauront-ils gouverner notre sentiment du

divin, notre désir de perfection, le soutenir et le conduire à un but précis ? Seront-ils nos guides ? »

Ainsi la merveille d'un chant magnifiquement scandé, et tout ensemble mélodique et vaporeux dans sa ferveur étrange, s'élève d'un point de départ infime. C'est la marque du génie de Barrès que ces glorieuses élévations lyriques, que ces grandes nappes d'harmonie où s'allument des éclairs, où passent les reflets d'orage. Une inquiétude vibre et chante en chacune de ses phrases, car derrière l'objet visible qui l'émut, un infini mystérieux s'est ouvert à ses yeux visionnaires. « Les autres regardent ce que je regarde, pourrait-il dire comme Lamennais, mais ils ne voient pas ce que je vois. »

Arrivera-t-il un jour à la sérénité classique ? Il est venu bien tard dans un monde bien vieux ! Et puis, notre Barrès serait-il tout ce qu'il est, si sa phrase devenait parfaitement tranquille et rectiligne, si elle perdait son halo de vapeur et de poésie qui en tamise l'éclat, en amortit le clinquant, et, la rendant immatérielle, la fait si séduisante ! Goûtons notre plaisir et cessons de le gâter par de froides analyses !

Alfred CAPUS

M. Alfred Capus est un de ces écrivains charmants qui perpétuent chez nous le sourire d'Athenâ. Les vifs et pimpants « Courriers de Paris » où chaque lundi, pour le *Figaro*, sa fantaisie brode sur l'actualité et jette au fil de l'heure l'ironie de ses propos ailés, sont comme écume légère dans le remous des événements de la semaine. Pareil au barbier son maître, il s'empresse à rire de tout pour n'être pas obligé d'en pleurer. Il en est pour qui toutes choses ont des larmes ; pour M. Capus la nature entière s'égaie d'un sourire innombrable, comme dirait la comtesse de Noailles. Et pourtant je ne sais si parfois une secrète mélancolie ne pleure point en sourdine sous l'amusant caquet de son badinage !

Moraliste un peu blasé, il pense que rien ici-bas ne vaut un éclat de voix ni un geste de colère, et, souriant avec tranquillité sous le verre de son monocle, il regarde à ses pieds passer la comédie humaine. D'un ongle malicieux il égratigne l'épiderme des sots, mais ne s'abaisse jamais jusqu'à faire le coup de poing, ou à brandir les lanières du satirique indigné. « Un écrivain de ton français, dit-il, n'aime pas à flageller le vice avec solennité. »

Le style qu'il aime et dont il joue, ce n'est point le style de guerre, ce *bellatorius stilus* dont parle Pline, style qui s'échauffe et se guinde aux allures hautaines, mais ce style capricieux et détendu, sans attaches marquées, qui, sous l'apparente négligence de ses formes, maintient sans défaillance la précision directe de son sens, et joint à la fermeté de sa rectitude surveillée tout le charme du lâché.

Si Capus dédaigne, comme du Lac, de montrer tout l'esprit qu'il a, c'est par élégance de grand seigneur qui jugerait une offense au bon goût de faire miroiter ses bagues ou de frapper sur sa bourse. Mais prenons garde à l'artifice de ses nonchalances calculées et n'ayons pas la légèreté de croire que sa plume, pour vacillante qu'elle paraisse, soit molle et sans mordant; elle est assez aiguisée pour fouiller à fond les âmes et dégonfler les vanités prétentieuses. Il y a dans *les Mœurs du temps* [1] des silences, des reprises, des réticences et des arrêts de plume plus meurtriers qu'un coup direct en pleine poitrine. « Je sais bien, dira-t-il, que les ministres ne sont pas exposés à mourir les armes à la main, du moins en temps de guerre. » La lame de ce Tourangeau indolent n'est pas une lame de parade, et sa pointe, qu'on dirait mouchetée, pique à l'improviste souvent et va loin dans les chairs.

1. Comme Henri Lavedan, dont les « Courriers » de *l'Illustration* font chaque année un volume qui s'intitule *Bon an mal an*, M. Capus met à son tour en librairie ses « Courriers » du *Figaro*, sous le titre *Les mœurs du temps*. Deux volumes ont paru. C'est d'après ces recueils que nous esquissons ici le portrait moral de l'écrivain. Les *Bon an mal an* de Lavedan ont fait l'objet d'une longue étude dans notre première série d'*Ames d'aujourd'hui*.

« M. Lintilhac, avoue-t-il gentiment, connaît parfaitement notre langue. Il a écrit des traités de littérature où l'on ne remarque que les fautes de français strictement nécessaires à des ouvrages sérieux. M. Lintilhac sent donc très bien l'extrême bouffonnerie de cette phrase... » Et il cite une phrase de M. Lintilhac lui-même, phrase cueillie dans un document électoral du législateur arverne. Cela s'appelle faire la guerre en dentelles ; mais on sait assez que cette guerre coûte du sang, quand elle est faite par des Français !

Ne faisons point, d'ailleurs, à M. Capus, le tort de le tenir pour un folâtre boulevardier qui s'amuse à des fadaises. Il y avait jadis un chancelier dont on disait qu'il pensait profondément à rien ; de lui, peut-être, il faudrait dire, au contraire, qu'il pense légèrement à quelque chose de grave. Il met en formules badines des pensées parfois profondes, une philosophie qui serait élevée, si elle trouvait un jour son centre et son point fixe.

En M. Capus une génération entière a, pour ainsi dire, son expression et sa fleur. Il est le signe vivant de cette ascension de toute époque vers des vérités anciennes que les meilleures têtes ont reconquises, et dont les autres ont retrouvé la nostalgie. Il reste à mi-côte, sur les pentes du Sinaï, mais la lumière des sommets a rejailli sur son front. La ligne de son évolution a suivi la même courbe que celle de nos grands convertis ; seulement, elle n'a point encore abouti au christianisme dogmatique. Il en est à « la religion de la lyre », à la religion des vagues aspirations et

des émois passagers devant le mystère des choses. Quand il s'aventure sur les chemins de Damas, c'est pour flâner à chaque buisson. Le voici, pour l'instant, fixé dans une sorte de conservatisme bourgeois qu'une belle foi patriotique ennoblit, mais qui ne peut faire ainsi notre bonheur.

A ce stade de la pensée, Capus n'en est que plus parfaitement le type synthétique de sa génération ; il exprime une moyenne et traduit le progrès certain mais incomplet qui s'est fait autour de nous, dans la masse anonyme, d'hier à aujourd'hui. « Pour se rendre compte, dit-il, des différences qui existent entre deux générations de Français, celle qui arrive à sa maturité et celle qui débute sous nos yeux, il n'y a qu'à comparer un étudiant et un député moyens d'aujourd'hui... Le député a 45 ans, l'étudiant 25. Le sérieux, la sincérité, le naturel que celui-là n'a pas encore et n'aura probablement jamais, celui-ci les a déjà... Ces deux types ne sont séparés que par vingt ans de notre histoire. Ne dirait-on pas que ces vingt ans ont été mystérieusement employés par notre race à aller rechercher dans son passé les vertus anciennes et comme du renfort pour continuer la route ? » Ces vingt ans ont ramené dans son âme à lui plusieurs des vertus du passé. Il n'a pas tout repris, mais le sauvetage est commencé. Et quand on tient la vérité française, il est rare qu'on n'arrive pas à la vérité chrétienne.

Satisfaits déjà qu'il ait fourni une si belle étape, suivons-le dans sa marche ascendante. Parti, voilà

trente ans, en pleine ivresse de pensée libre, à l'heure où les plus fortes têtes de ce pays chaviraient sous une rafale de cosmopolitisme et d'incrédulité, il dessina, comme son ami Donnay, « un petit crochet vers l'anarchie sentimentale ». Dans ses « Chroniques » du *Clairon* et dans celles qu'il écrivit pour l'éphémère petite feuille d'Octave Mirbeau, *les Grimaces*, nous le voyons donner de toute sa jeune fougue agressive, contre les barrières morales, sociales, religieuses, qui limitent l'individu dans son essor. Il sourit aux petits arrivistes féroces, qui poursuivent âprement leur destin particulier, sans souci des existences et des droits qu'ils saccagent sur leur chemin. Il lui échappa totalement que prendre en pitié la panthère c'est faire tort aux moutons, comme disait Saâdi.

Mais la crise de folie anarchique ne dure guère à l'ordinaire dans les âmes douées d'équilibre et soumises à la discipline des lettres classiques. En regardant la vie, en réfléchissant aux conditions du pacte social, Capus vit bien vite que la civilisation et le bonheur même exigent l'acceptation d'une règle, d'un ordre, d'une contrainte morale, qui constituent comme une ascèse laïque du bon citoyen. Il s'évada du romantisme, de ce romantisme tour à tour frénétique ou alangui qui, dans une continuelle clameur, exalte la passion, glorifie les irréguliers, chante les courtisanes et les bandits, comme si l'épanouissement de ces réfractaires ne supposait pas des vies innocentes broyées tout à l'entour. Il aperçut que « la sensibilité, si on ne la domine, — c'est lui qui parle, — aboutit facilement

au carnage. » Il se rangea, sans faire de bruit, sous le statut social, et reçut immédiatement la récompense de son habile sagesse.

Le *Gaulois* lui ouvrit ses portes, puis le *Figaro* ; et comme si, par une sorte de justice immanente, un progrès vers l'ordre et vers le vrai s'achevait toujours en plus de beauté, Capus, délaissant l'invective un peu verte, dont il usait encore volontiers, pour une ironie plus légère, bienséante et tempérée, conquit alors le parfait usage de cette forme allègre et souple, par quoi ce roi du boulevard devint un des princes de la littérature. Dans la pure nudité d'un style fin comme l'ambre, il jeta désormais des idées simples et justes... chaque fois du moins qu'il se renferma dans son ordre, qui est l'ordre naturel !

Car, je l'ai dit et ne l'oublie point, M. Capus n'a qu'une pensée conservatrice, non pas une pensée chrétienne. Son horreur du fanatisme jacobin n'est qu'une horreur de la barbarie, du geste brutal, de l'attitude tapageuse. Il est « réactionnaire », et serait fâché qu'on l'ignorât. Mais, pour lui, « être réactionnaire c'est mépriser tout ce qui est criard ». Il a senti s'évanouir sa tendresse première pour notre République oppressive, parce qu'elle a « perdu les grâces de l'adolescence] », parce qu'elle a laissé couler son fard, qu'elle n'est plus athénienne, s'habille mal et sent le vin. Allons-nous devenir la proie des goujats ? L'Église était le bon gendarme gratuit sous la garde duquel un lettré délicat pouvait écrire en paix ses livres et converser avec les muses. Renverrons-nous

Alfred Capus

IMP. G. DEBERQUE, PARIS

cette garde noble ? M. Capus s'alarme. Il fait la différence des catholiques bien élevés et des pieds-plats du radicalisme. Cet homme d'esprit sait choisir ses amis ! Il connaît d'expérience que le monde catholique est le monde accueillant et policé dont vingt siècles de christianisme ont affiné les mœurs et comme parfumé l'âme. Aussi n'éprouve-t-il aucune terreur quand on le menace du *péril clérical :* « On nous annonce, dit-il, une recrudescence du péril clérical avec lequel nous commencions à nous familiariser. Mais il paraît que nous étions dupes de notre éternelle frivolité et que le péril clérical n'a jamais été plus menaçant. Il est certain que les personnes frivoles ont bien des excuses et que, depuis quelques années, l'existence de ce péril n'était pas d'une évidence absolue. »

*
* *

Je vois parfaitement tout ce qui sépare de nous M. Capus, même quand il combat pour nous. Je m'afflige du mol dilettantisme qui lui inspire encore des mots d'amitié pour ce Renan défraîchi à qui survient cette aventure de voir son petit-fils [1] lui-même déserter son autel. Je m'afflige de ne pas lui trouver

1. On n'ignore pas, en effet, que M. Ernest Psichari, petit-fils de Renan, agrégé de l'Université, devenu lieutenant d'artillerie coloniale, s'est converti publiquement au catholicisme peu de temps après l'apparition de son livre *L'appel des armes*, belle œuvre chaude et jeune qui faillit obtenir la plus haute récompense de l'Académie. Ce jeune homme a pris selon son expression. « le parti de ses pères contre son père ». On pourra lire de lui, une belle et forte lettre, où s'expriment ses convictions nouvelles, dans le livre d'Agathon *Les jeunes gens d'aujourd'hui.*

ce mâle amour de la vérité, qui fait les héros de l'intelligence, un de Maistre, un Brunetière, un Veuillot. Mais je ne suis pas non plus assez aveugle pour nier l'évidence du mouvement qui ramène insensiblement sa pensée vers nous. La fraternité des armes conduit à la fraternité des âmes !

Recueillons de ses lèvres l'aveu d'une évolution qui, des confins de la libre-pensée voltairienne, l'a mené jusqu'au seuil du sanctuaire. C'est de lui qu'il parle quand il dit : « Le type du libre-penseur pur est en train de se briser, de se fragmenter... Ce type, on peut presque affirmer que nos dernières luttes politiques et religieuses ont achevé de l'abolir. Par les discordes et les agacements qu'elles ont suscités, elles ont détruit le souriant équilibre voltairien. Entre nos voltairiens, une scission s'est faite brusquement. Les uns sont devenus conservateurs et catholiques pratiquants, les autres francs-maçons. » Nous savons de quel côté de la barricade le « souriant voltairien » d'autrefois s'est aujourd'hui rangé. Si le catholicisme n'a pas conquis son intelligence, il a captivé son cœur.

Le libre-pensée, grâce à la sombre et tumultueuse bêtise de ses adeptes, a perdu tous ses charmes au regard de cet artiste pour qui l'élégance et la beauté sont des critères du vrai. Tant d'indigence intellectuelle chez les jacobins, tant de vulgarité générale des sentiments et de l'esprit chez les princes du radicalisme, tant de roideur hargneuse en tout leur être, ont dispersé chez lui d'antiques préjugés et conduit

jusqu'au respect des choses saintes cet athénien que les abeilles de Platon visitèrent à son berceau. « Le mystère des choses, dit-il, n'est pas un sujet joyeux de conversation... Des gens qui haussent les épaules au récit des miracles de Lourdes sont persuadés que nous vivons entourés de fantômes. » Devant l'infinie stupidité de tant d'anticléricaux notoires, M. Capus demeure accablé de surprise comme nous le sommes devant les monstres de la préhistoire. On le sent prêt à dire comme le héros de Flaubert : « Leur stupidité m'attire ! » Il ne dissimule pas que le tour d'esprit de M. Combes et des petits Thalamas bornés qui se trémoussent dans son ombre lui inspire la même sorte d'étonnement que nous cause l'anthropoïde de Néanderthal ou le mammouth des âges glaciaires. « Au fond, conclut-il, nous ne sommes séparés de ces gens-là que par un abîme ! »

Cet *abîme* nous désarme ; il nous apparente à l'auteur et nous met au cœur une immense indulgence pour cet écrivain charmant dont l'œuvre récente s'éclaire d'une lumière si fine et si douce, et dont l'esprit mériterait d'entrer en participation de la lumière divine. Si un vote prochain de l'Académie[1] lui confère

1. L'Académie française vient de l'élire par 16 voix contre 13 accordées à son concurrent, M. Léon Bourgeois, grand Pontife du radicalisme et de la maçonnerie. C'est une belle victoire sur la barbarie.

Au lendemain de son élection M. Lecigne lui consacrait dans *L'Univers*, 26 février 1914, un bel article dont les conclusions concordent avec les nôtres. Le Directeur de *L'Univers* écrivait en effet : « Louis Veuillot disait : « Ceux qui croient n'aimer que la Patrie aiment déjà l'Eglise. » Je n'ai pas besoin d'invoquer d'illustres exemples contemporains pour montrer que le mot est toujours vrai. M. A. Capus est un Français fanatique, un autochtone farouche ; il est aujourd'hui notre frère d'armes ; je vous donne ma parole qu'il sera un jour notre frère d'âme. »

cette immortalité viagère, qui fait oublier l'autre aux têtes frivoles, nous assisterons sans déplaisir à son triomphe. Nous ne lui volerons pas la sympathie qu'il a méritée pour avoir brisé avec les fils spirituels de M. Homais et pour avoir secoué la poussière de ses sandales sur le seuil de ces mufles ?

Gustave LANSON

Il fut un temps où, comme à Jupiter, il suffisait à M. Lanson de froncer le sourcil pour faire trembler l'Olympe, je veux dire pour ramener à l'obédience cette pauvre Sorbonne écolière qui travaillait sous lui à mettre la littérature en fiches. Ce temps va finir. Le souverain pouvoir de M. Lanson serait à la veille de passer, dit-on, et même de trépasser. « Il y a un siècle pour les blondes, un siècle pour les brunes », disait Pascal...

Les hardies campagnes de Pierre Leguay, d'Agathon, de Pierre Lasserre ont atteint le prestige du démiurge et répandu le désarroi dans les fameuses « équipes » dévotement rangées à ses disciplines germaniques. La plus lucide jeunesse, celle que le régime n'a pas chloroformée et qu'une belle réserve d'humanisme avait immunisée contre l'intoxication philologique[1], se ressaisit et tente l'aventure de restaurer le

1. Qu'on veuille bien ne pas voir ici une sommaire condamnation de la philologie ou du sage emploi des fiches. La philologie recueille tout mon respect, comme on le verra dans mon chapitre sur Pierre Lasserre, et je fais usage des fiches tout comme un élève de M. Lanson. Je ne raille que la *manie* et cette sorte de folie fureteuse qui fait que l'on s'adonne à ces besognes secondaires comme si elles étaient une fin. La philologie et les fiches sont *en service*; elles sont subordonnées. Gardons-les, mais à leur place. Honorons-les, mais comme des servi-

prestige du goût. Les plus décidés, les plus mystiques même de nos petits *fichomanes* n'osent plus donner la méthode lansonienne pour illumination du ciel. Ils flottent, ils hésitent... et M. Lanson lui-même, sentant qu'un vent de désertion allait passer sur ses troupes, esquisse avec sagesse, dans son dernier livre *Trois mois d'enseignement aux États-Unis*[1], un léger mouvement de retraite.

Il était parti vers le Nouveau Monde en évangéliste, porteur du grand message sorbonnique, pour y faire le geste auguste du semeur. Chose étrange, c'est lui qui revient ensemencé d'idées nouvelles, assagi, ébranlé dans sa foi à la vertu des dépouillements, des classements, des petites notes érudites. Admirons que l'érudition soit redevenue pour lui un *moyen* au service de sa *fin* naturelle : la culture du sens esthétique ; admirons surtout qu'il revendique aujourd'hui les droits de l'intelligence contre les

teurs. Et je n'oublie point que nous ne pouvons pas nous passer de ces bons serviteurs, et que sans eux il manquerait plusieurs fleurs à notre jardin littéraire. Je sais que sans Daurat nous n'aurions pas Ronsard, que sans Brunck nous n'aurions pas Chénier, que sans Barthélemy nous n'aurions pas Chateaubriand, que sans Villoison nous n'aurions pas Courier, que sans Burnouf nous n'aurions pas Leconte de Lisle... Mais l'œuvre de Ronsard, de Chateaubriand, de Chénier, est une *fin* dans son ordre ; celle de Burnouf, de Barthélemy, de Daurat, n'est qu'un *moyen* !

1. *L'Alliance française* a désigné cette année, M. Firmin Roz pour porter, comme successeur de M. Lanson, l'enseignement français dans les Universités américaines. Il faut cette fois la féliciter de son choix. M. Firmin Roz est, on en conviendra, un peu plus qualifié que son prédécesseur pour représenter l'esprit français à l'étranger. Son œuvre est considérable et distinguée ; elle le met au premier rang des critiques contemporains. Il faudra bien sous peu consacrer une étude de quelque étendue à cet excellent écrivain.

bergsoniens échauffés. Nous voici en présence d'un Lanson intellectualiste et dogmatique ! Il ne manque plus qu'un dogme à notre prédicant, pour informer son dogmatisme à vide. — C'est une paille !

Je ne sais même s'il faut renoncer à lui découvrir un objet de foi. M. Lanson *croit !* Il croit à la Révolution. La mystique révolutionnaire exalte encore son âme puritaine. A la face du Nouveau Monde et de l'Ancien, la main sur la poitrine, il déclare sa foi inébranlée dans « les hautes idées de progrès, de justice et d'humanité », p. 201. Cette idéologie fatiguée a gardé toute sa fraîcheur pour ce « guêpin » d'Orléans dont les ancêtres, je pense, firent du service dans la garde nationale !

*
* *

Ne nous flattons pas, au surplus, de saisir la pensée de M. Lanson dans une phase définitive. Sa doctrine en perpétuel devenir est multiple et diverse comme l'opinion mouvante qu'elle reflète. « Se définir c'est exister », disait Proudhon. M. Lanson n'a jamais pu se définir. Aussi plusieurs sont-ils en doute s'il existe. Son esprit, qui ne fut pas sevré, n'atteignit jamais à la pleine indépendance de vie. Nature complémentaire, il éprouve l'impérieux besoin de marcher dans le sillage d'un maître, d'être tributaire de quelqu'un, et de penser à l'abri de quelque grande ombre tutélaire. Je ne sais s'il s'habille à la mode, mais il est certain qu'il pense à la mode, à la suite, à la manière

de... L'histoire de sa pensée n'est que l'histoire de ses subordinations alternées aux doctrines et aux hommes qui régirent tour à tour l'opinion.

S'il fut généralement malchanceux dans ses soumissions successives, c'est qu'il n'avait pas reçu de la nature le regard illuminé des prophètes, et que ses prévisions à court terme lui inspirèrent toujours d'adopter une discipline quand elle était à la veille de son déclin. Ce laïque est un praticien du pas de clerc !

Les vicissitudes de son mimétisme intellectuel sont amusantes à parcourir. Nous le trouvons d'abord à l'école de Larroumet, médiocre esprit dont il applique avec diligence les méthodes tâtillonnes. Pendant ces laborieuses années où, comme l'abbé Trublet, M. Lanson compilait, compilait, compilait, il échafauda son inextricable thèse sur Nivelle de la Chaussée, dont on a dit avec raison que c'était un éléphant posé sur un papillon !

Il se prête ensuite à Brunetière. C'est l'époque — car sous un bon maître M. Lanson fait de bon travail ! — celle où il nous donne son alerte et suggestif *Bossuet*. A cette date, la littérature n'est pas encore pour lui une terre vassale, et les beaux livres ne lui semblent pas avoir pour destinée spéciale d'être disséqués comme des insectes ; il consent qu'on les respire comme des parfums ! C'est la période d'atticisme au cours de laquelle il jette des fleurs aux catholiques et leur donne son miel. Dans ces belles années où l'on rêvait de République athénienne, où l'on s'élançait à la suite de

Vogüé vers des temps nouveaux, il entra dans le concert et s'avança vers nous, un rameau d'olivier à la main : « Nous respectons la croyance, dit-il, et nous aimons mieux le dévot que l'athée... Un grand courant de sympathie pour les formes religieuses s'est manifesté dans la société... On rougit d'être appelé voltairien. » Un rayon de la grande lumière vaticane qui éclaira Brunetière lui toucha quelques instants le front, et lui aussi, il vocalisa son petit couplet à la gloire « du grand et bienfaisant Pape » qui gouvernait alors l'Eglise.

Survint la grande tourmente dreyfusienne qui partagea le pays et déplaça les influences. M. Lanson, comme par hasard, se trouva du côté de ses intérêts, dans le rayonnement des plus puissants. Tandis que Brunetière précipitait sa retraite du côté des opprimés, M. Lanson marchait d'une course panique vers le camp des vainqueurs, si inquiet d'arriver à temps pour les dépouilles, qu'il en oubliait tout décorum et négligeait de se demander si, n'étant pas sans peur, il serait encore jugé sans reproche[1]. Avec éclat il

1. Ce reniement de Brunetière par Lanson a suggéré à Charles Péguy de belles et sombres pages, toutes frémissantes d'indignation. Dans cet âpre style, à reprises et redoublements, qui lui est particulier, il écrit aux *Cahiers de la quinzaine* du 27 avril 1913 : « Un point d'épreuve dans la deuxième carrière de M. Lanson fut son reniement de Brunetière. Dans cet océan d'ingratitude, qu'est le monde moderne, je ne connais, et on ne connaît peut-être pas, un deuxième exemple d'une telle turpitude, d'une telle vilenie. Mais c'est toute une grave histoire, et il ne faudra la conter que dans le reculement de la vieillesse. J'ai commencé un *Brunetière*, il y a quelques années, quand il vivait. Je ne pourrai l'achever, et le publier, que quand dix ou quinze ans auront passé sur la mort de ce stoïcien. Ils devaient tout à Brunetière. Et un seul

brûla ce qu'il avait adoré, et, tout détrempé de douleur pénitente, il adora ce qu'il avait brûlé. Le zèle du néophyte pour ses nouvelles idoles eut toute l'impétuosité des amours d'automne. Subitement idolâtre de Voltaire, il s'engoua du XVIII^e^ siècle et le décréta promu à la dignité de « grand siècle », en remplacement du XVII^e^, atteint par la limite d'âge : « Voltaire, jusque dans ses facéties anticatholiques, déclare-t-il, a travaillé à affranchir la raison et la conscience humaines. Je conçois qu'un catholique puisse malaisément en convenir et prenne le parti de son Eglise... Les adversaires de la société moderne élevaient la voix pour liquider définitivement le compte du XVIII^e^ siècle..,. Il est temps d'aviser...

lui demeura fidèle. Je ne sais pas si dans toute l'histoire de ce monde moderne, qui sue l'ingratitude, et dont l'ingratitude est la charte et le naturel produit, il existe une seule histoire, un deuxième exemple d'une aussi générale et aussi turpide ingratitude. Ils étaient toute une génération, toute une promotion, tout un banc qui avaient été formés par Brunetière, qui devaient tout à Brunetière, qui sans Brunetière n'existaient pas. Le seul Bédier lui demeura fidèle... M. Lanson était un des nourrissons de Brunetière, et l'un de ceux qui devaient le plus à Brunetière, et l'un de ceux qui devaient tout à Brunetière. Il ne faudrait pas croire que M. Lanson est une nature ingrate. Aussi longtemps que M. Brunetière fut puissant, M. Lanson ne cacha point aux populations attardées l'admiration, le culte, la reconnaissance qu'il avait pour M. Brunetière. Mais quand l'astre de M. Brunetière commença de baisser dans les ciels intellectuels et dans les ciels politiques, et quand ce grand critique et ce grand historien fut entré dans cette pénombre, dans cette grande solitude stoïcienne de souffrance et d'héroïsme, qui fit à ses fins et à sa mort comme une auréole et comme une retraite, M. Lanson ne cacha point aux peuples qu'il venait de s'apercevoir que ce Brunetière n'était pas précisément un critique et un écrivain de défense républicaine. La vérité avant tout.»

Qui ne sait aussi que le Manuel de M. Lanson, son manuel sur *L'Histoire de la Littérature française*, appartient presque tout entier à M. Brunetière, et que M. Lanson ne mit aucun entrain à reconnaître sa dette ?

Nous continuons Voltaire. »[1] Il est sans doute à peu près indifférent aujourd'hui que M. Lanson, comme le nègre, continue quoi que ce soit, puisqu'il n'a plus l'audience de son temps ; observons pourtant qu'il continue sans défaillance de mal écrire et de se contredire !

Cet homme qui répète tout le monde, chose curieuse, ne se répète pas lui-même ; il se contredit. Il se contredit jusque dans la constatation du fait brut : il est atteint de daltonisme intellectuel ! Non seulement il ne *rougit* plus du voltairianisme qu'il déploie, au contraire, comme une cocarde au vent, mais à ses yeux la réalité même a changé d'aspect. Ce qui était noir hier est aujourd'hui devenu blanc. En 1894, sous le règne de Brunetière, M. Lanson écrivait : « Voltaire perdit plus qu'il ne gagna dans ces polémiques... il donna lieu même à des gens qui tenaient de lui toutes leurs idées de *mépriser* sa personne absolument. » En 1906, après la grande lumière du dreyfusisme, il écrit : « Malgré la haine irréconciliable de l'Eglise... la grande masse était bien conquise et *vénérait* le vieillard de Ferney. » Plaisante banqueroute de l'objectif, du positif, du scientifique, de la soumission au fait, dont ces Messieurs ne parlaient qu'en arrondissant la bouche et en enflant la voix !...

*
* *

Aux environs de 1904, M. Lanson reçut une nouvelle grande illumination. La philologie lui fut révélée

1. *Revue universitaire*, 1899 et *Voltaire*, 1906. Paris, Hachette.

sous les espèces de M. Gaston Paris. Il commença d'entrevoir alors que la littérature n'est qu'un département de l'histoire, une servante de la sociologie. Il sentit la disgrâce profonde qu'il y a à n'être qu'un vain « professeur de rhétorique », et il conçut l'ambition d'être admis dans le sanctuaire où MM. Aulard et Durkheim brûlaient des parfums. Pieds nus et la corde au cou, il s'en alla, pauvre énamouré, frapper à la porte de la Sociologie, offrant de payer tribut pour la littérature humiliée : « Je suis *honteux*, disait-il à ces puissants personnages qu'il prend pour des oracles parce qu'ils en ont l'obscurité, de vous parler de travail historique, de méthode historique, à vous dont il n'est pas un dont je n'aie beaucoup à apprendre là-dessus, professeur de rhétorique et littérateur que je suis. »[1] Il retrouvait un peu de sérénité, il est vrai, en songeant que M. Aulard « fut jadis professeur de rhétorique » lui aussi ; puis il ajoutait : « Nous sommes un certain nombre de *rhéteurs contrits*... qui voulons que l'histoire littéraire soit enfin de l'histoire étudiée et traitée comme telle par les mêmes méthodes. » Ce fut alors le beau temps des dépouillements, des recensions, des compilations, le temps où la Sorbonne étudiante fut organisée en « équipes », où, comme dit joliment Lasserre, on déploya des corps d'armée pour capturer une fourmi. Nos beaux textes français sombrèrent sous l'empâtement des gloses. En son âme de comptable, entichée de caporalisme tudesque, M. Lan-

1. Toast prononcé en 1906, reproduit par la revue de M. Aulard, *La Révolution française*. Année 1906, p. 479.

son n'admettait plus que l'on s'attardât aux nobles joies désintéressées de la contemplation esthétique. *Rhéteur contrit*, il expiait ses friponneries d'esthète sous le sac et la cendre, il brûlait de propager sa ferveur d'ascétisme!...

Un de mes amis, élève de Lanson, m'assure que j'ai tort de le tenir pour « mobile et frivole ». « Cet homme, me dit-il, est figé dans l'orgueil et le dogmatisme. » Que M. Lanson ne soit pas « frivole », j'y consens. Je le tiens en effet pour médiocrement divertissant! Mais qu'il ne soit pas « mobile », on ne me le fera pas admettre. Je prouve, sur textes, qu'il est dépourvu de stabilité dans la même ligne. Il est absolu, dogmatique et tranchant, mais sur des opinions successives. Ayant changé de doctrine, il est entièrement et férocement à celle du jour, en attendant la prochaine !

Il arriva qu'un jour il découvrit M. Rudler, à qui, nouvel Eliacin, fut confiée la mission de balancer l'encensoir devant l'auguste personne du maître. Et depuis lors, tous les matins, à la *Revue universitaire,* M. Rudler accomplit sa fonction avec une sorte de gravité sainte. Chaque ligne de M. Lanson lui arrache un cri d'admiration ; et quand le grand homme écrit un livre, M. Rudler, éperdu devant l'insuffisance notoire du vocabulaire, ne sait plus que s'écrier avec Boileau :

Grand roi, cesse de vaincre ou je cesse d'écrire !

Et ne dites pas que M. Rudler admire en M. Lanson la perspicacité qu'eut M. Lanson de distinguer

M. Rudler ! L'exaltation du disciple n'est point entachée d'un aussi pernicieux subjectivisme. Elle est *objective*, si je puis dire, et s'appuie au solide roc de la réalité. Ecoutez parler M. Rudler : « Je ne loue pas, je décris... j'avance des *faits* incontestables, des *axiomes*... Des travaux comme ceux-là sont conçus et exécutés *sub specie æternitatis*. Ils étendent aux dernières limites et arrêtent les conditions de l'intelligibilité... Nous avons la gloire d'avoir produit l'un de ces livres sur lesquels on touche, à un moment donné sous des caractères spéciaux, l'effort extrême de l'esprit humain. »[1] Et ne soumettez pas, je vous prie, à votre malicieuse critique les formes hétéroclites de ce langage ! Dans la classe de M. Lanson, on dédaigne volontiers, comme l'Escholier limousin, « l'usance commun de parler ». Ne voyez que le fond solide, l'*objectif!*

Le talent de M. Rudler ne fait pas plus de doute pour M. Lanson que le génie de M. Lanson n'en fait pour M. Rudler. L'objectivité impose d'ailleurs à M. Lanson l'aimable obligation de saluer chez tous ses élèves, et généralement chez tous ceux qui ne sont pas atteints de cléricalisme, le concours des plus beaux dons. Pendant dix années, à la *Revue universitaire*, il nous décrivit abondamment les mérites de ses amis et la triste médiocrité... des autres ! De mauvais esprits s'étonnèrent parfois que le talent fût si implacablement proportionnel à l'orthodoxie politique

1. *Revue universitaire*, 15 décembre 1904. Il s'agit des *Lettres philosophiques* de Voltaire, publiées et annotées par M. Lanson.

ou religieuse des hommes. Mais c'étaient des Philistins qui n'avaient pas été initiés aux mystères des méthodes *objectives !*

Et sans doute, comme je l'ai dit, M. Lanson nous apparaît un peu différent dans son dernier livre. Toujours en travail d'une évolution nouvelle, il campe dans ses opinions d'un jour. Saisissons-les à peine écloses, car ce soir elles auront passé !

Son intolérance anticléricale a fléchi, semble-t-il, mais au bénéfice seulement des catholiques d'Amérique, qui lui sont apparus ornés de toutes les vertus dont nous sommes, en France, cruellement dépourvus. « J'ai pu causer paisiblement, dit-il, de la Séparation de l'Église et de l'État avec des catholiques américains : cela ne m'est jamais arrivé chez nous », p. 63. Ne serait-ce pas que M. Lanson exige au préalable que nous fassions abdication entre ses mains de nos plus essentielles vérités, et ne nous tolère-t-il pas à la seule condition que nous cessions d'être ? Il professe une grande amitié pour MM. Houtin et Loisy, parce que ces catholiques-là (?) ont vidé le catholicisme de son contenu. S'il exige que nous fassions de même avant d'engager la conversation, il fait mieux d'aller causer avec les catholiques d'Amérique !

Il a d'ailleurs une façon délicieusement cavalière d'exécuter le reportage religieux : « Quand le Pape fit trois ou quatre cardinaux américains, écrit-il, ce fut une joie nationale. » C'est un poème que cette petite note désinvolte ! Aviez-vous cru qu'il fût de la dignité de M. Lanson de vérifier si le Pape fit en effet

trois ou quatre cardinaux, et pensiez-vous que cela valait une fiche ? M. Lanson estime plus urgent de compter les coupes ternaires dans une pièce de Parny !

Il parle ici, encore, d'une voix trémulante et mouillée, des méthodes sorbonniques, des fameuses méthodes dont il alla dévoiler le mystère aux diverses Amériques. M. Lanson est solennel comme une Apocalypse quand il parle de *ses* chères méthodes. On le dirait porteur d'un lourd secret ! Il se sent chargé de reliques, et, ployant sous sa dignité, il discourt avec recueillement, comme s'il descendait du Sinaï !

Avec cela, il prend assez légèrement son parti des hérésies qui désagrègent ses *équipes*. Il subit les sautes d'opinion avec une exquise souplesse. Ce roseau n'a jamais pris la précaution de se peindre en fer ! Je ne vois qu'un point fixe dans la destinée de cet homme : c'est sa constance à varier. A travers les saisons, sa mobilité reste égale à elle-même. Je ne lui fais pas grief de cette flexibilité. C'est sa loi de nature ! Et puis quand donc nous a-t-il fait le serment de mourir sur une barricade pour défendre des idées qui ne sont pas à lui ? Il lui siérait de mettre, comme Ninon, une girouette dans son blason, et d'inscrire, au-dessous de l'emblème, la spirituelle devise de la courtisane : Ce n'est pas moi qui tourne, c'est le vent !

Etienne Lamy

IMP. G. DEBERQUE, PARIS

Étienne LAMY

Le vote unanime qui vient d'élever M. Lamy au Secrétariat perpétuel de l'Académie française, met à son rang une des plus pures gloires de notre Littérature contemporaine. Cet écrivain a l'étrange bonne fortune de n'être pas discuté. Dans l'abondante variété de ses mérites, des hommes en total désaccord, comme Maurras et Sangnier, trouvent des raisons décisives de l'honorer comme un maître. Et pourtant, ce génie escarpé, qui ne fut pas à vrai dire un génie méconnu, ne rencontra point au cours de sa carrière déjà longue l'illustration bruyante qui désigne un homme de lettres aux admirations de la foule. La gloire qui l'entoure est d'excellente qualité, mais sans éclat tapageur ; elle est sûre, mais discrète et lointaine. C'est la gloire des cimes. M. Lamy est illustre ; à peine est-il célèbre !

Il lui déplaît à la vérité de descendre à la rue et de solliciter l'applaudissement ; il s'isole des cénacles et superbement néglige la réclame. Il eut cette élégance de tout attendre de son mérite, et cette originalité de n'être point trompé dans son attente : « La conscience patiente qui, sans courir après le succès, lui prépare les voies et l'attend, a-t-il dit, est des habiletés la plus

sûre. » Il est vrai, mais à la condition que cette conscience stoïcienne soit au service des plus rares facultés. Il faut être M. Lamy pour faire réussir cette stratégie ! Il pouvait, lui, j'en conviens, mais lui presque seul, attendre sans crainte, à l'écart, son étoile à se lever. Aussi bien monta-t-elle lentement, cette étoile, et sa carrière ne fut-elle qu'une succession de brèves épiphanies, suivies de longues éclipses et de silences. Par chacune de ses œuvres l'écrivain franchissait un degré sur l'échelle de gloire, mais ne brûlait aucune étape. Tant qu'enfin, cependant, son discours d'entrée à l'Académie le vînt révéler à tous comme l'un des plus parfaits écrivains de ce temps !

La perfection de son œuvre aurait-elle découragé la critique ? Dans le Temple du goût, c'est à peine si nos Aristarques lui dressent une petite chapelle. Les recueils d'études contemporaines lui mesurent la place avec parcimonie, et les ciseleurs de médaillons ne soumettent point cette haute figure au travail de leur burin. Pourquoi M. Lamy reste-t-il à part, exilé dans une sorte de gloire distante ? Nul cependant parmi nos écrivains n'a moins que lui l'altière arrogance des parvenus, et nul n'est comme lui bienveillant aux plus humbles mortels, fussent-ils des fâcheux notoires ! Il ne daigne pas savoir qu'il est illustre, et si l'on fait en sa présence quelque état de ses services, il répond avec une modestie charmante, comme un jour à Sorèze : « L'on ne saurait me faire un mérite que de mes insuccès : pauvre matière à m'enorgueillir ! » Le succès pourtant devait couronner sa carrière. Si Etienne

Lamy a peu exercé la sagacité des critiques, il a du moins recueilli leur hommage, comme il a recueilli l'hommage de tous les partis. Sur sa personne et sur son nom se résolvent les antagonismes ; et, sur sa candidature récente, comme sur un point neutre, les petites factions académiques ont fait leur jonction.

La loi des partis ne joue pas, quand il s'agit de M. Lamy ; et seul Anatole France, qui ne supporte plus en sa présence que les instituteurs syndiqués, lui eût refusé son suffrage. Il domine les partis et les met d'accord. Choyé de la droite pour sa foi catholique, choyé de la gauche pour sa foi républicaine, il recueille la voix de M. Poincaré sans éveiller la surprise de personne. Comme Lamartine il siège au plafond, bien au-dessus des contingences mesquines par quoi serait circonscrite sa personnalité. En le faisant son Secrétaire perpétuel, l'Académie a su choisir l'homme le moins inégal qui fût à cette haute fonction, où sont requises, plus qu'ailleurs, les « clartés de tout » chères à Molière, avec un esprit toujours ouvert sur les mille perspectives du savoir humain. Ce fut d'ailleurs pour sa charge nouvelle un excellent noviciat que d'avoir exercé, plusieurs années durant, la direction du *Correspondant*. A la tête de cette Revue, il fut ce que doit être le Secrétaire de l'Académie française : un excitateur d'esprits, un éveilleur de talents. Il y montra cette fermeté du goût qui ne se laisse point gouverner par le caprice des foules, cette lucidité critique qui découvre l'originalité des auteurs, même quand elle

hésite ou s'ignore elle même. Comptons qu'il sera désormais ce qu'il fut toujours, le bon serviteur des Lettres, et même par surcroît le serviteur et le bienveillant conseiller des hommes de Lettres.

L'attitude de haute bienveillance qu'il promettait à tous dans son discours inaugural est, chez M. Lamy, un don de nature. L'accueillante sympathie qu'il montra toujours pour les idées des autres est assurément une de ses tendances natives, mais elle est aussi en quelque mesure un héritage de son éducation dominicaine à Sorèze. M. Maurice Sabatier nous disait, il y a quelques mois, à la Société des Conférences, ce qu'était cette éducation largement humaine et profondément chrétienne que Lacordaire avait organisée dans la vieille école militaire où M. Lamy, enfant, passa plusieurs années. Il reconstituait avec une émouvante fraîcheur de souvenirs l'atmosphère de grandeur et d'éloquence que la seule présence de Lacordaire apportait avec elle sous ces vieux murs glorieux : « A peine avions-nous passé le seuil, disait-il, que nous étions saisis par une éloquence qui gouvernait tout. Une parole tour à tour grandiose et familière, émouvante et souriante nous prenait dès l'entrée, nous enveloppait comme d'un vêtement ou d'un réseau, ponctuait en quelque sorte toutes les heures de notre existence, entrait, tantôt violente, tantôt insinuante, dans tous nos actes, dans toutes nos pensées, dans les replis les plus secrets de notre être » [1]. Quel enfant eût échappé à cet enveloppement?

1. *Revue hebdomadaire*, 22 mars 1913.

Le petit Lamy ne se refusa pas à l'influence du maître ; il se porta au contraire de tout l'élan de sa belle nature vers le grand orateur dont la jeunesse d'âme survivait intacte aux déceptions et blessures de la vie. On dit même qu'il conçut un jour l'ambitieuse pensée de l'avoir pour directeur et qu'il alla candidement lui soumettre son désir. Mais Lacordaire, qui volontiers broyait les âmes pour les éprouver, terrifia, par l'austérité de ses principes, le petit collégien encore mal assoupli aux rigueurs de l'ascétisme. L'enfant battit en retraite piteusement dès la première entrevue, et se replia vers une direction moins éclatante et plus débonnaire.

Il n'en subit pas moins le charme incomparable de Lacordaire et de l'esprit dominicain. Cet esprit dominicain, fait d'optimisme allègre et de flamme conquérante, devait séduire son cœur. A toutes les époques de l'Histoire, et spécialement en notre temps, le génie propre des Frères-Prêcheurs fut d'accepter le siècle pour le convertir, de faire accueil à ses tendances pour obtenir son audience, de parler sa langue pour le gagner à Dieu. Au XIII[e] siècle, il transposa les éléments de la vie religieuse, subordonnant la vie de chœur à la vie d'étude et d'action, pour atteindre plus sûrement et dissoudre par ses propres moyens l'Hérésie prédicante. Toujours indulgent aux nouveautés vitales, il en recueillit à chaque époque l'élément assimilable, et, sans rien laisser tomber du patrimoine essentiel, l'inséra dans la Tradition. Toujours il aima son temps pour s'en faire aimer, prenant

en lui son point d'appui et passant par ses fantaisies innocentes pour s'en faire une voie d'accès.

Aimer son temps !... c'est le conseil que Lacordaire ne cessera de donner jusqu'à son dernier souffle ; et c'est aussi l'appel que Lamy répétera à travers toutes les pages de son œuvre : « J'aime mon siècle comme mon pays! Aimez la France et votre temps ! » [1] Bien d'autres ont redit le mot, mais nul n'y a mis comme lui l'accent et l'émotion : « Nous ne sommes pas créés pour habiter les tombeaux des morts, mais pour élever des demeures nouvelles sur la terre des vivants. Aimez votre temps... Regardez-le lui-même et vous reconnaîtrez qu'en devenant hommes à l'heure présente, vous êtes des privilégiés. » C'est ce génie d'adaptation, de réalisme et d'empirisme, qui déterminera toutes ses directions et réglera toutes ses attitudes. C'est l'esprit de Lacordaire qui l'inclinera à toujours voir le beau plutôt que le laid, les gloires de son temps plutôt que ses misères, qui lui persuadera de se réjouir, comme Alphonse Karr, que les épines aient des roses, en oubliant que les roses ont des épines. Est-ce témérité de supposer que son républicanisme fut d'ordre tactique plus encore que doctrinaire. Je crois comprendre qu'il est avec Bossuet le défenseur des Pouvoirs établis, et je le conçois parfaitement bien, écrivant, sous Louis XIV, une *Politique tirée de l'Écriture sainte!*

Pourquoi ne verrions-nous pas encore une empreinte dominicaine dans ce souci d'élégance qui est une des

1. Discours à la Distribution des Prix de Sorèze, 22 juillet 1900.

noblesses de son être spirituel et physique? Lacordaire pensait qu'il n'est pas indispensable à la Vertu de se produire en public sous des dehors sans grâce. Le saint qui se néglige et verse dans la rudesse inculte n'égale point, à son sens, le saint qui se plie aux lois de la bienséance et va, s'il le faut, comme le curé d'Ars, jusqu'à se servir d'eau de Cologne. La distinction est une des obligations du chrétien et comme la fleur de la sainteté. Un beau rythme intérieur doit s'épanouir en un rythme harmonieux de notre enveloppe de chair. Aussi Lacordaire avait-il inscrit dans les programmes de Sorèze la pratique des arts chorégraphiques, et de l'équitation pour que s'imprimât jusque dans les muscles et la chair de ses élèves comme un reflet de la souveraine Beauté. Je craindrais d'affliger M. Lamy en mettant une insistance barbare à signaler chez lui des mérites qui relèvent du bon faiseur et qui tendraient à l'exalter comme une gravure de modes. Mais en relisant le portrait que lui-même traçait de son prédécesseur à l'Académie française, Eugène Guillaume, je me sens induit en tentation de lui en appliquer les traits : « Beau de visage, disait-il du maître sculpteur, élégant de stature, naturel dans la distinction et joignant à la grâce de la simplicité une force de puissance contenue, il ressemblait à ses œuvres. » Il ne faut pas, comme le voulait ce psychologue douteux qu'était Voltaire, s'interdire de déchiffrer l'âme à travers les traits du visage ; il importe de savoir « comment Colbert avait les sourcils faits et comment il mettait son rabat. »

Certains détails de toilette nous mettent sur le chemin de précieuses découvertes dans le domaine mental. Lacordaire, qui avait vu Lamartine haranguer les foules, savait le prix d'une cravate bien nouée, pour ceux qui rêvent d'action publique. Il peut être sans importance pour un solitaire qui vit aux champs, comme Virgile, de mal draper sa toge ou de porter un soulier trop grand pour son pied, il n'en va pas de même pour qui veut conduire ses semblables. Minerve ne sort pas du crâne de Jupiter sans avoir mis son casque et s'être vêtue d'une armure brillante ! Il faut soigner sa tenue quand on veut descendre sur l'Agora. C'est pourquoi les Dominicains de Sorèze qui destinaient leurs élèves aux luttes de la vie publique, les entraînaient aux jeux du stade, surveillaient leur draperie et s'inquiétaient d'un faux pli à leur péplum.

* * *

Lorsque Lamy s'offrit aux électeurs du Jura, dans toute la fraîcheur de sa jeunesse, à 25 ans, l'âme ornée des plus belles disciplines, le corps assoupli aux exercices de la palestre, il enleva les suffrages et vint siéger à l'Assemblée nationale, athlète ivre d'action, armé pour la victoire. Il ne connut d'abord que les sourires de la vie. C'était au lendemain de la guerre où, jeune officier de mobiles, il avait fait, si j'ose le dire, du luxe, dans l'accomplissement de son devoir militaire. Son courage avait fleuri sa boutonnière. Un heureux vent poussait sa nef, et l'étendue

comme la qualité de sa culture, lui mettant une auréole, l'élevaient au-dessus d'un parterre de législateurs dont l'intellectualité n'avait déjà rien d'éblouissant. Les vieux parlementaires marchèrent sans bouder dans les pas de cet enfant sûr de sa force. Son audace fit tout de suite un miracle : servie par une éloquence passionnée, elle obtint de la molle routine de l'Assemblée un instant d'activité lucide qui lui fit réduire le nombre des fonctionnaires. Victoire éphémère, sans doute, mais dont un orateur politique peut garder le souvenir et la fierté, car ce n'est pas une très commune aventure que d'avoir été, ne fût-ce qu'un instant, la digue qui brise un pareil flot!

Il n'y avait pas deux ans qu'il siégeait au Parlement que déjà sa valeur l'avait porté au rang de ceux que l'estime générale désigne pour les prochains ministères. A 27 ans, il était délégué par la Commission des affaires maritimes pour enquêter, en son nom, dans nos ports de guerre et nos arsenaux, sur la défense navale et l'administration de la marine. Et l'on vit comparaître devant ce mince et élégant jeune homme, que nimbait une gloire précoce et que de hauts destins semblaient attendre, nos vieux amiraux chenus, dont une pointe de scepticisme effleurait l'âme, à la pensée d'avoir à s'expliquer devant une aussi candide incompétence. Mais les docteurs du Temple reconnurent vite que ce petit député n'était pas un politicien présomptueux, enflé de sa vaine importance, et qu'il avait sur les choses de la mer des lumières surprenantes, sûres et vastes, comme un

homme du métier. Ils furent aimables et déférents. De cette enquête sortit un Rapport demeuré fameux dans l'histoire parlementaire, parce que l'assise documentaire n'en était pas seulement d'une extrême richesse, mais encore se parait d'une forme opulente et pure dont les assemblées politiques n'ont pas souvent la faveur. De cette fête du style, le Parlement, qui n'a pas toujours une aussi exacte mémoire collective, n'a point perdu le souvenir, et l'on cite encore aujourd'hui, dans les commissions, le Rapport de M. Lamy, tant fut vive l'impression reçue de l'accord inaccoutumé qu'il y établit entre la Littérature et le Document !

Le jeune député, fidèle à l'enseignement libéral de Lacordaire, avait siégé, dès le premier jour, dans les rangs républicains. Sa foi politique était sincère, sinon fixée dans l'absolu ; et d'abord elle obtint à sa foi religieuse la considération de mécréants insignes. Elle avait déjà trouvé maintes occasions de se manifester, quand éclata la chaude alerte du 16 mai. Spontanément, M. Lamy fut alors du côté gauche de la barricade. Il fut parmi ces 363 que le régime honore avec une sorte de piété filiale comme le bataillon sacré qui sauva le Capitole !

Mais il vint une heure où rien ne servit à M. Lamy d'avoir appartenu au patriciat de la République. Une idéologie voltairienne se substituait rapidement à la conception purement politique sur laquelle le parti républicain s'était constitué. L'équivoque dont nous souffrons encore croissait chaque jour, et la première décade républicaine n'était pas achevée que déjà l'an-

ticléricalisme s'imposait comme un élément nécessaire de l'orthodoxie politique, comme un dogme « infrangible », pour parler la langue des *primaires* du parti. M. Lamy était de ceux qui tiennent une seule orthodoxie pour sacrée, de ceux qui, selon le mot de Retz, savent quitter leur parti pour demeurer dans leur opinion. Quand on tenta de violenter sa foi catholique et d'entraîner ce magnifique orateur dans une opération de guerre contre son Église, il ne délibéra pas une seconde, et d'un mouvement instinctif se porta de l'autre côté de la barricade !

Il ne croyait pas, au surplus, trahir sa foi politique en s'insurgeant contre les brigandages de son parti ; il pensait servir sa double foi en combattant ce qui lui apparaissait comme une offense à l'idéal républicain. Rien n'indique qu'il ait, depuis, varié dans une attitude qui lui coûta de lourds sacrifices. N'est-ce pas par une sorte de fidélité républicaine que, lors du gros incident académique où l'on vit en présence Mgr de Cabrières et Mgr Duchesne, malgré son admiration pour le grand évêque de Montpellier, il se sépara du groupe ami par qui fut promue sa candidature, parce qu'il lui sembla qu'on la colorait de politique et qu'on la traitait par cabale ? Si l'on put blâmer son scrupule on ne discuta pas la loyauté qui l'inspirait. Sur cette loyauté, dont ceux qui l'approchent ont la claire intuition, se fonde la situation unique qui l'élève au-dessus des partis et fait de sa personnalité comme un point de ralliement et un principe de paix.

Cette situation arbitrale est le résultat des plus durs

renoncements. Vingt fois, pour rester lui-même, il eut brisé avec ceux qui, la veille, l'exaltaient comme un chef, et le lendemain l'isolaient dans son indépendance ombrageuse. La première et la plus retentissante de ces ruptures remonte à l'année 1879, où vinrent en discussion les projets de Ferry contre notre enseignement catholique. M. Lamy était dès lors illustre au Parlement et considéré par tous comme à la veille d'accéder au Pouvoir. Sauverait-il l'avenir en laissant s'accomplir l'iniquité sans élever la voix ? Ceux-là seuls qui ne le connaissaient pas purent mettre en question s'il se tairait par calcul ! Il était voué par son caractère à n'être jamais rien, sauf académicien ! Il intervint de tout lui-même et jeta dans le débat cette noble parole audacieuse dont la belle résonance chrétienne fit écumer ses amis de la gauche et leur arracha cent interruptions forcenées. Ce discours est de ceux qu'il faut relire toujours, parce qu'ils élèvent pour une circonstance fortuite et transitoire une argumentation définitive. Comme Démosthène qui, en instruisant sa Patrie contre Philippe, a constitué la Politique éternelle, M. Lamy a su condenser, dans une harangue accidentelle, la doctrine permanente de la Liberté d'enseignement, et lui donner une forme qu'il faut bien appeler lapidaire, encore que ce soit s'exprimer avec une authentique banalité : « Messieurs, disait-il, j'estime qu'un parti politique est au pouvoir pour y appliquer ses propres principes. Et c'est à cause de cela que, républicain dont la sincérité ne saurait, je crois, être suspectée par personne, je viens

vous soumettre respectueusement mon opposition au projet de loi, vous montrer qu'il est injuste ; qu'il ne sert aucun de nos intérêts ; qu'il est contraire même à la notion de la République, et que, sauf cette raison décisive mais indigne de vous : il n'y a pas de droits pour les catholiques, vous n'avez aucune raison de la voter. Messieurs, le caractère de cette loi, je le résume. Il y a aujourd'hui en France un certain nombre d'hommes qui enseignent tous aux mêmes conditions. Parmi eux, vous en saisissez quelques-uns ; vous frappez en eux le droit d'enseigner ; ces maîtres ont des disciples ; vous frappez dans ces disciples le droit d'être enseignés. Les disciples ont été placés dans les mains de ces hommes par l'autorité légitime des familles ; vous frappez dans ces familles le droit de choisir les maîtres de leurs enfants... Eh bien ! Messieurs, quand dans cette société moderne vous réclamez au nom de l'État une sorte de haute justice sur les doctrines, et qu'au nom de ces doctrines vous prétendez lui réserver l'enseignement, je vous réponds : Si l'État a seul le droit d'enseigner, c'est que l'État a seul la vérité sur l'Histoire, la religion, la science, la morale, et la politique, toutes choses qui constituent l'enseignement. Si chaque intelligence a le droit d'examiner tous ces problèmes, le droit de l'État n'existe pas. Si au contraire vous prétendez nous faire considérer à tous pour vrai ce que votre raison vous révèle, montrez-nous le Sinaï d'où vous descendez. En descendriez-vous que deux choses vous manqueraient... Que sont les gouvernements modernes ? Des gouver-

nements de majorités. Qu'est-ce que c'est qu'une majorité ? C'est une opinion qui passe. Et cette opinion qui passe qui a-t-elle pour représentants ? Des ministres qui passent plus vite encore. Qui me donnera une image de la fragilité ministérielle ? Et voilà l'autorité gardienne des traditions, des idées, des doctrines de l'État!... Avez-vous compté, Messieurs, combien de gouvernements et de ministères peut user l'éducation d'un enfant ? » Ce langage était d'une trop belle tenue philosophique et d'une trop fine qualité littéraire pour ne pas dépasser, j'allais dire *survoler,* de très haut, la majorité de sots qualifiés qui, dès lors, comme aujourd'hui, peuplait la Chambre française. Il ne faut pas attenter avec trop d'insolence à la médiocrité d'une assemblée politique ; elle élimine les hommes de valeur qui n'entrent pas dans ses passions, avec la même automatique sûreté qu'un organisme sain élimine un corps étranger ! M. Lamy fut mis à l'Index par son parti, et l'électeur conscient qui, sous la plupart des latitudes, vote avec une indépendance bien connue, ratifia cette intelligente proscription. Aux élections de 1881, le jeune député du Jura fut mis en disponibilité par retrait d'emploi. D'un cœur léger et d'une tête plus légère encore, ainsi qu'il sied, son parti sacrifiait une des plus vigoureuses intelligences dont s'honorât le Parlement. De la part des républicains, c'était plus qu'un crime, c'était une faute, comme eût dit M. de Talleyrand !

*
* *

Mais, à 35 ans, M. Lamy était de loisir pour écrire ses *Tusculanes*. Ni le talent ni l'étude ne lui manquaient pour qu'elles fussent un chef-d'œuvre. S'étant avisé, comme Montaigne, que l'Histoire était sa « droicte balle », il y excella dès son premier essai, et ce fut dans ce glorieux genre d'écrire qu'il répandit désormais de préférence les trésors accumulés de sa culture et de sa réflexion. Ses *Études sur le Second Empire* le classèrent tout de suite grand historien. Il ne lui fut pas inutile, reconnaissons-le, pour exposer les événements dans leurs causes et les explorer dans leur substructure, d'avoir passé un instant par la fournaise parlementaire. A considérer de près les hommes qui font l'Histoire, on se munit d'un utile scepticisme et l'on mesure avec exactitude l'humilité des rouages qui soutiennent intérieurement le grand appareil des États. Et puis, n'est-il pas évident que, pour écrire l'Histoire, il est nécessaire, comme le voulait Thiers, d'avoir étudié d'abord, dans le détail, les grands services publics : Armée, Finances, Marine, Travaux publics, Enseignement, Commerce... dont l'ensemble constitue comme l'armature de la Cité. Sans le savoir, c'était la plus profitable des initiations que Lamy se donnait à lui-même, quand il rédigeait, avec un soin si attentif et d'une plume si diligente, ses merveilleux Rapports sur la marine et sur l'armée, quand il écrivait aussi sa grande étude, publiée d'abord sans nom

d'auteur, sur : *L'Armée et la Démocratie*. Le public lettré se sentit immédiatement devant un homme qui dominait et régissait sa matière. Il lui donna sa confiance.

La forme d'art où le génie de M. Lamy se meut avec le plus d'aisance et prend tout son essor est la grande synthèse historique qui subordonne, comme il a dit, « le caprice des faits à l'ordre des causes et des conséquences ». M. Lamy est un philosophe moraliste qui, s'étant appliqué à l'Histoire, spécule sur les textes et les fait converger vers un point central et culminant d'où la lumière se distribue sur l'œuvre entière. C'est un monument qu'il construit et non pas des matériaux qu'il débarque sur le quai. Encore, ce monument, ne consent-il à le soumettre à l'épreuve de nos regards, que, lorsque, débarrassé de ses échafaudages, il se dresse dans la pureté de ses lignes et réalise le dessein de beauté dont il tient son origine. L'œuvre historique, comme la conçoit M. Lamy, ne s'offre à nous que libérée de ses états documentaires : textes, notes, renvois, pièces inédites... dont une barbarie récente veut que se hérissent les livres d'Histoire. Il nous ouvre une voie royale nettoyée de tous obstacles ; il veut que nous tenions en mains, toujours, le fil de son discours, et, rigoureusement, en conséquence, il s'interdit « les digressions par lesquelles les savants s'interrompent eux-mêmes, dit-il, et retardent sans fin l'essentiel de leur discours. » Pas plus que M. Seignobos, il ne méprise le document, mais à la différence de M. Seignobos il nous dissimule coquettement ses adhé-

rences au sol de l'érudition. Il aurait mal à notre tête s'il sentait que nous nous fatiguons en sa compagnie ! Il diffère encore de M. Seignobos, — ai-je besoin de le dire ? — en ceci qu'il sait le français, que M. Seignobos ignore magnifiquement. Et puis surtout, à l'encontre de quelques importants sorbonnistes, il pense que c'est une grande vanité d'entasser des faits et de gloser sur des textes, si l'on ne veut pas enfin demander à ces textes une leçon de vie ; il estime que c'est un jeu d'enfant d'écrire l'Histoire si l'on ne peut inscrire à la première comme à la dernière page du livre : *Erudimini qui judicatis terram.* Lui, jamais ne faillit à tirer la leçon des événements. Écoutons-le méditer devant le tragique écroulement de l'Empire, à Sedan : « La puissance qui juge les puissances les sait abattre sans se répéter jamais, et d'un geste toujours nouveau fait tomber les couronnes avec ou sans la tête des rois. » Ne dirait-on pas quelque sentence tombée de la plume de Bossuet !

Celui qui sait tout abrège tout, disait Montesquieu. Il y a plus de substance dans les brèves études de M. Lamy sur *Les commencements de la Révolution française* que dans les lourdes compilations tudesques où M. Aulard verse confusément ses fiches. « Je ne connais pas l'auteur, disait Taine, après avoir lu un fragment de ces études dans le *Journal des Débats*, en août 1888, mais je lui donnerais d'emblée ma voix à l'Académie. » Pascal, a-t-on dit, fait tenir dans un article de revue trente volumes d'Arnauld, et par ses minces feuillets vivent éternellement dans la mémoire

des hommes des spéculations que les théologiens jusque-là seuls débattaient. Et pareillement, dans un court opuscule, M. Lamy incarcère l'essence de toute une immense et dramatique matière. Son livre sur *Le Gouvernement de la Défense nationale*, qui cristallise en quelques pages légères les résultats d'études infiniment minutieuses, est une merveille de densité et de richesse idéologique. Il semble vraiment que nous allions avec elles jusqu'au cœur et jusqu'aux moelles des hommes médiocres qui surgirent à la tête du Pouvoir dans cette grande crise de la Patrie. Les portraits que l'auteur a tracés des hommes du quatre Septembre sont, de toute évidence, parmi les plus beaux morceaux de la Littérature de tous les temps. C'est proprement un charme que de relire notamment ce portrait de Crémieux, dessiné d'une pointe si aiguë : « Le premier par l'âge, Crémieux avait pour principal mérite la facilité de sa parole, et cette parole était un bavardage spirituel et intarissable. Il avait tant discouru qu'il lui était resté dans une longue vie peu de temps pour penser, et il avait, causant toujours, atteint la vieillesse sans parvenir à la gravité. Le seul sentiment profond de sa nature était son attachement à sa race : Juif, il était dévoué à l'influence des Juifs, parmi lesquels il ne s'oubliait pas... Ce petit homme camard, aux paupières lourdes sur des yeux ternes, à la face glabre, aux cheveux crépus, savait séduire la fortune, en accepter tout et à toute heure, affronter les plus hauts emplois sans autre étonnement que de les avoir attendus, et sans inquiétude sur la façon dont il les

occuperait. Attiré par l'éclat seul du pouvoir, il n'avait jamais songé à son poids... » De telles pages ne donnent-elles pas toutes les jouissances à l'esprit par la plénitude de leur éclat, de leur justesse et de leur harmonie ? Il ne leur manque pas même cette fleur d'esprit français qui met discrètement son sourire au détour des phrases et laisse comme une écume légère dans le sillage de la pensée. Cet esprit caresse et pique. M. Lamy dégonfle les vaines gloires d'un petit mot vif, comme le chirurgien vide l'abcès d'un brusque coup de lancette. Que reste-t-il de Crémieux, de Garnier-Pagès, de Glais-Bizoin... de tous ces démiurges qu'une Mystique révolutionnaire a exaltés, lorsque l'historien leur a fouillé l'âme de son stylet, et qu'il a promené sa sonde dans le néant de leur prétentieuse médiocrité ? Il pénètre un homme d'un seul coup d'œil ; il maîtrise un sujet, si haut et si vaste qu'il soit, d'une seule étreinte !

Nulle part mieux que dans *La France du Levant* et dans *La femme de demain*, il n'a fait preuve de cette vigueur synthétique qui va droit, d'un même effort et d'un seul élan, jusqu'à l'essence d'un sujet. Dans *La femme de demain*, il a vraiment épuisé la question périlleuse du savoir chez les femmes, les invitant à ressaisir le sceptre intellectuel tenu par elles jadis en Grèce. Plus généreux que Molière, il les appelle à la science illimitée et les veut initiées aux multiples formes du savoir humain. Femmes savantes, alors ? Peut-être ! Ni le mot ni la chose ne le font sourciller. Mais, chrétien et moraliste, il veut — ce qui renouvelle la question —

que la science, pour elles comme pour l'homme, soit un moyen au service d'une fin plus haute ; et faut-il ajouter que, dans sa pensée, la fin suréminente et dernière à quoi tout s'ordonne ici-bas, c'est la vérité catholique ? Il n'accepte pas sans doute, que la femme verse au pédantisme ni au vain gaspillage de ses ressources, mais il veut que, gardant toute sa grâce pour en fleurir son savoir, elle fasse l'emploi discret de ses connaissances, toujours entretenues, pour éclairer autour d'elle les âmes par simple rayonnement. « Sœur, dans la liberté affectueuse de la camaraderie avec ses frères, dit-il ; épouse, dans la douceur des entretiens où l'homme livre ses pensées, elle trouvera maintes occasions de défendre les croyances nécessaires et de combattre les erreurs dissolvantes... C'est la langue de la science qu'au besoin elle fera entendre. Qu'elle ne s'effraye pas de ces luttes : elle s'étonnera bientôt du peu de savoir qui suffit à embarrasser l'irréligion de la plupart des hommes. » Comme il a toutes les audaces, Lamy ne balance pas à enrôler la femme pour l'œuvre de conquête chrétienne. S'il ne juge pas indispensable qu'elle règne sur le forum ni qu'elle intervienne de sa personne et de sa parole dans nos luttes publiques, il supplie du moins qu'elle établisse par son charme et ses lumières une royauté durable dans le cœur de l'homme, pour gouverner de là ses sentiments essentiels et ses idées directrices. « La femme est, dit-il, la réserve religieuse de l'humanité. »

Nous touchons ici à la pensée profonde et vraiment cardinale de M. Lamy : servir l'idée chrétienne et

procurer son expansion dans le monde. Une flamme d'apostolat brûle sous toutes ses pages et leur communique un tressaillement. Même quand il n'écrit pas pour le service direct de sa foi, la pensée de cette foi lui est présente et son souvenir illumine son discours. Cet écrivain n'oublie jamais qu'il est en mission. Au bout de sa plume d'apologiste il y a toujours un argument tout prêt, qui s'embusque à l'improviste dans la trame de ses écritures, en apparence les plus désaffectées. Ainsi la vérité se glisse en nous sans bruit à la faveur d'une parure profane ! Son écriture d'une perfection plastique si haute n'a pas l'impassible beauté des marbres antiques. Comme du front de Moïse il en jaillit des rayons. Cet artiste, que sollicite l'attrait pour un art désintéressé, et qui volontiers limiterait son effort aux soins de la forme pure, descend chaque jour de sa tour d'ivoire pour appeler sa génération au combat. Se souvenant d'avoir été soldat[1], il nous rappelle sans cesse à tous, et surtout à la jeunesse, que nous sommes ici-bas sur un champ de bataille : « Soyez ambitieux, disait-il en 1906, aux élèves de Juilly, afin d'obtenir à vos doctrines le crédit qu'auront mérité vos services. Des services, des services encore : voilà la vraie propagande efficace... » Servir fut exactement le programme de toute sa vie et la forme propre de son apostolat. Et les services qu'il rechercha ne furent jamais que des services sans gloire. Dans l'armée catholique, il ne voulut être qu'un simple

1. C'est au titre militaire et comme chef de bataillon de réserve qu'il vient d'être nommé Officier de la Légion d'honneur.

soldat, et ce fut sans allégresse qu'il accepta de présider un instant les groupes républicains catholiques qui tentaient de s'organiser pour les élections de 1902. Sollicité un jour de se joindre aux catholiques illustres, aux *cardinaux verts*, qui s'avisèrent, au lendemain de la Séparation, d'offrir leurs conseils à Rome, il se déroba noblement par instinctive horreur des ingérences abusives. Persuadé qu'il vaut encore mieux vivre en chrétien que de parler en chrétien, il a toujours prétendu faire en sorte que sa vie fût son meilleur discours. Sachant, comme l'a montré Vogüé dans *Les morts qui parlent*, à quel point est inopérante ou éphémère l'action de ces catholiques électoraux que le hasard ou l'ambition a constitués défenseurs parlementaires des intérêts chrétiens, quand toute leur vie privée dément la sincérité de leurs revendications religieuses, il enseigne que celui-là seul obtient le respect de ses croyances qui commence par les vivre, et il professe que, pour le succès de notre cause, vingt députés « bien pensants » et bien disants ne valent pas un humble catholique dont on sait que l'âme sera blessée à fond si l'on insulte à son *Credo*. « Le témoignage que vous devez à vos doctrines, disait-il encore aux collégiens de Juilly, n'est pas seulement celui de la parole. La preuve efficace des convictions qu'on a est la vie qu'on mène. » Sa meilleure propagande à lui fut sa vie. L'imployable fermeté de sa croyance est bienfaisante par contagion, et si sa foi ne se contente pas d'être l'exemple sur quoi les esprits vacillants s'instruisent à mépriser leurs doutes, si elle est encore par surcroît,

en toute occasion, expansive et militante, elle tire du moins sa plus grande efficacité de la vie même qu'elle règle et inspire. Son parrain à l'Académie lui fit un mérite d'avoir *écrit* parfois en Père de l'Église. Je crois qu'il lui eût causé plus de joie en le félicitant d'avoir *vécu* toujours en Fils de l'Église. Pour nous, rendons-lui témoignage d'avoir fait de son œuvre l'expression et comme l'efflorescence de sa vie intérieure. Même quand il ne semble mettre sa plume qu'au service de la science ou de l'art, il pose des actes qui rejaillissent en prestige sur sa foi. Comme il a fondé de façon définitive son renom de catholique, il n'est plus en son pouvoir de faire que personne l'oublie.

La curiosité de M. Lamy est diverse comme ses aptitudes. Ce chrétien tout pénétré de la gravité sainte de ses fonctions d'écrivain n'a pas dédaigné de se pencher un jour sur une âme futile, orageuse et pécheresse. Avec la même sollicitude attentive qu'il avait mise à scruter l'âme des rois, il nous a conté l'aventure passionnelle de cette *Aimée de Coigny*, qu'une légende de gloire ennoblit depuis les strophes immortelles de *La Jeune Captive*. Il a pensé qu'une leçon d'ordre pouvait sortir d'un spectacle de désordre. Il se peut; mais la jeune captive, en dépit des taches déplaisantes que M. Lamy nous a montrées sur sa robe d'hermine, nous apparaîtra longtemps encore à travers une flamme de Bengale, nimbée de poésie, purifiée par l'épreuve.

*
* *

Si parfaites que soient les grandes œuvres de M. Lamy, c'est encore dans le Discours qu'il excelle. Il a commencé par être orateur ; il l'est demeuré. Et je compte parmi ses discours les grandes Préfaces que d'aventure il écrit pour signaler au public les mérites d'un livre dont il estime que l'action sera bienfaisante pour son pays, comme *La Mission Marchand* du Docteur Émily, ou *Nos amis les Canadiens* de M. Louis Arnould. Et je compte aussi ces admirables articles critiques, d'une si sobre vigueur, sur Brunetière, Lapparent, d'Audiffret-Pasquier... où il salue la mémoire de nos grands disparus. Mais, le dirai-je, c'est dans le discours académique qu'il atteint la plus haute perfection de son art. Son discours de réception à l'Académie eût suffi pour lui en mériter l'accès. C'est là qu'il faut aller chercher les pages les plus fortes et les plus glorieuses qu'il ait jamais écrites. Ayant à louer le statuaire Guillaume, il parlait de son art avec une telle science, aisée, directe, ailée, qu'il « donnait à croire, comme le lui disait M. de Freycinet, qu'il était de sa lignée. »

Ce discours serait son chef-d'œuvre s'il ne nous avait donné depuis cette merveille de tact et d'esprit que fut le discours pour la réception de Mgr Duchesne. Dans cette séance mémorable où l'on vit, sous l'étroite coupole, une foule élégante et parfumée s'empresser pour voir comment ce laïc haranguerait ce prélat, ce fut le laïc qui discourut avec la dignité

d'un prélat ! « Les deux orateurs, disait Ernest-Charles au lendemain de la séance, se préoccupèrent diversement de l'avenir de l'Église catholique en France, et peut-être que M. Étienne Lamy se montra plus inquiet que Mgr Duchesne. »

Le récipiendaire était, il est vrai, l'élu de M. Lamy, mais celui-ci n'était pas de caractère à limiter par son vote l'indépendance de son jugement. C'est dans ce discours, où éclate la pureté de son catholicisme, que se révèlent aussi le plus complètement peut-être tous les prestiges de son art d'écrivain. Le discours académique est le vrai champ de son génie. C'est là que la noblesse protocolaire de son langage rend ses plus beaux effets. M. Lamy fait songer ici à ces grands diplomates d'autrefois qu'une longue habitude des cours assouplissait aux raffinements d'une simplicité fastueuse. Sa pensée d'une hauteur héraldique se déploie, chaleureuse et nette, dans la pure nudité de ses périodes magnifiquement scandées ; et puis, tout à coup, par une suprême habileté, elle se brise en une poussière d'idées, cinglantes et rapides, tout irisées d'humour, doctes fleurs d'une verve contenue, courtoise et mesurée. Ce styliste, rompu à la science du trait, sait, comme le plus roué des hommes de cour, feutrer ses pointes et souffleter en douceur avec un gant de velours. Il opère avec tant de grâce et d'agile dextérité que l'on doute un instant, quand on a reçu sa flèche en pleine chair, si l'on a été piqué ! « Si le Cardinal Mathieu vous a désiré pour successeur, disait-il à Mgr Duchesne, c'est une preuve qu'il aimait

la discrétion dans la louange. » Nul ne sait comme M. Lamy aiguiser de ces petites phrases traitresses qui vous transpercent sans faire une goutte de sang, de ces petites phrases félines et captieusement perverses dont le duc de Nivernais nous a laissé un si joli modèle quand il a dit du maréchal de Belle-Isle : « Le maréchal n'avait rien négligé de ce qu'il devait savoir, mais il n'avait rien appris de ce qu'il pouvait ignorer. » M. Lamy sait ainsi frapper avec une fleur et d'un coup d'éventail briser l'orgueil d'une prétention : « Si désintéressés que nous soyons, le mérite des grands hommes nous semble complet quand il s'avise du nôtre. » Il sait faire tenir une réponse claire dans une interrogation insidieuse : « Le soin de votre renommée scientifique, demande-t-il à Mgr Duchesne, vous a-t-il induit parfois à un peu d'ostentation dans votre réserve religieuse ? Votre impartialité a-t-elle pris jusqu'au superflu le ton du détachement et l'air de l'indifférence? » Ce bouquet à Chlorise n'est-il pas un peu, s'il vous plaît, comme le bouquet... du Parthe ? Or, M. Lamy est fort coutumier de ces menus présents qui semblent une corbeille de fleurs au fond de laquelle l'aspic et le basilic se sont blottis.

Son style, d'un métal si ferme et d'un si mordant éclat, M. Lamy en pouvait trouver tout le secret en lui-même ; sa pensée était d'assez belle qualité pour se hausser à tous les styles. Mais il ne nous fait pas mystère que c'est en La Bruyère et en Tacite qu'il trouva ses maîtres à écrire. C'est de La Bruyère qu'il hérita cet amour inquiet pour notre redoutable langue

française, amour exigeant qui le tient courbé sur ses proses comme un lapidaire sur ses pierres. S'il est un des très rares artistes d'aujourd'hui qui écrivent un français complètement pur, c'est qu'il sut se mettre à l'école du plus timoré des grands écrivains qui vinrent au monde à cette époque heureuse où les ouvrages de l'esprit touchèrent à la perfection. Il lui a dérobé le secret de sa virtuosité. Comme le bon joaillier qui épure patiemment l'eau de ses perles, il s'attarde et se complaît à la combinaison des vocables, aux nobles jeux de la stylisation. Il filtre, condense et polit jusqu'à ce que la phrase sonne à son oreille, décisive comme une maxime, péremptoire comme un décret. Il ne dédaigne pas même, à l'exemple de La Bruyère, cette recherche du « mot de la fin » que seul un philistin pourrait qualifier de puérile. C'est rendre un bel hommage au Rythme et à l'Harmonie que de tendre à faire ainsi tomber sa phrase en beauté, que de la faire cliqueter comme une finale de sonnet, et d'intéresser l'oreille aux vérités qu'elle exprime. M. Lamy est un écrivain drapé, en qui survit le penchant des aïeux pour les jolies phrases pomponnées, manégées, rûchées, telles qu'on les élaborait dans la Chambre bleue d'Arthénice. On l'imaginerait volontiers, sous la fraise espagnole, gongorisant à la cour d'Anne d'Autriche ou ciselant des maximes chez Mme de Sablé. N'est-ce pas Maurras qui lui fit un jour grief d'un rien de préciosité, dénonçant chez lui quelque chose de la saveur mystérieuse et rare d'un Lycophron ? Il est vrai, M. Lamy stylise. S'il ne passe

point par ce que Flaubert appelait « les âffres du style », il n'est pas douteux qu'il s'applique. Et même il ne nous échappe pas qu'il s'applique. Mais qui donc aura le cœur de lui reprocher ce souci du parfait, quand sévit parmi nous la négligence de M. Faguet et la barbarie de M. Paul Adam ? Dans le relevé large de ses opulentes périodes comme dans le déroulement vif de ses petites phrases nerveuses, incisives, et musclées, passent et brillent tour à tour les diverses beautés qui font le charme éternel de notre langue française.

Formé en outre à l'école de Tacite, il tient de son maître latin cette mâle fermeté, cette rude harmonie guerrière qui caractérise toutes ses œuvres. S'il crut devoir s'affranchir des fantaisies syntaxiques dont l'abrupt historien romain, nous a laissé tant d'exemples, il n'hésita pas au contraire à retenir de lui certaines formules, certains procédés d'art qu'une critique légère condamne sottement comme désuets. Ils ne me semblent pas grands clercs ces lettrés qui reprochent à M. Lamy d'être resté fidèle à la prosopopée, au parallèle, au portrait... Ont-ils réfléchi que leur anathème atteignait toutes les formes d'art, et que Pindare, Horace, Malherbe, ayant fait jadis quelques Odes assez parfaites, il fallait faire honte à Hugo d'avoir marché de nouveau dans cette voie battue ? Ils se doivent aussi de nous consigner la ballade et le sonnet ! Renoncerons-nous à décrire des tempêtes et des couchers de soleil parce que Rousseau et Bernardin ont écrit de jolies choses sur ce thème ?

Nous sommes ici dans le pur enfantillage ! Il suffirait pour mettre à néant cette inane objection de produire quelqu'un de ces morceaux, dits de rhétorique, que M. Lamy a semés tout le long de son œuvre ; il suffirait notamment de reproduire cette exquise prosopopée des cigales, dont s'adornait son dernier discours académique et que toute la presse a citée. Nous ne terminerons pas du moins sans nous accorder le plaisir d'une belle leçon de choses en transcrivant ici le parallèle, désormais fameux, entre Mgr Mathieu et Mgr Duchesne :

« La curiosité de votre prédécesseur était universelle, la vôtre a voulu se borner. Il devait à un coup d'œil juste et prompt une connaissance générale des choses. Leur nouveauté n'était pas le moindre de son attrait, et il lui suffisait de s'essayer à ce qu'il eût été capable d'accomplir en persévérant. Vous aimez pénétrer les profondeurs obscures de l'étude et croyez ne pas savoir ce dont vous ne savez pas le tout. La Bible définit d'un mot admirable le pécheur intermittent : « Il a traversé l'iniquité, il ne l'a pas habitée. » Le cardinal Mathieu a traversé l'histoire, il ne l'a pas habitée. Vous, Monsieur, vous l'habitez, vous vous y êtes établi à perpétuelle demeure. Le cardinal roula de pays en pays et de titre en titre par des routes sonores. Vous êtes l'homme d'une seule tâche. Par vos voyages, vous n'avez guère changé que de bibliothèques, et il n'y a dans votre existence que le bruit des papiers feuilletés par une main respectueuse ou caressés par une plume fidèle. Votre art de causer ne

diffère pas moins. Le sel du cardinal, au grain parfois un peu gros, n'était que piquant ; le vôtre, toujours fin, renferme en chacune de ses parcelles autant de saveur, avec plus d'amertume. La verve du cardinal avait plus de continuité, plus de jaillissement, la vôtre a plus de pensée et moins d'innocence. La plaisanterie du cardinal était un jouet, la vôtre est parfois une arme. La gaieté du cardinal s'échappait d'une bouche grande ouverte par un rire éclatant : vos mots partent, comme d'un arc tendu, de vos lèvres minces, entre deux sourires silencieux. La belle humeur du cardinal tournait inoffensive autour des questions et des personnes : votre ironie sait pénétrer au fond des choses, prendre la mesure des gens et leur marquer les distances. L'esprit du cardinal ne lui a fait que des amis, le vôtre vous a fait quelques ennemis, et vous mériteriez peut-être de les avoir, si vous ne vous souveniez à temps que le prêtre est un condamné à la douceur ».

C'est toujours une souffrance d'arrêter une citation de M. Lamy, car, au moment où l'on va donner le coup de ciseaux, on se prend à douter que l'ont ait fait le meilleur choix. De cette œuvre où tout est excellent, il ne faudrait rien laisser tomber. Elle est de celles dont Mme de Sévigné disait qu'on les voudrait « réduire en bouillon » pour en assouvir d'un coup sa gourmandise. M. Lamy écrit une des plus fortes proses de ce temps, une de celles qui donnent le plus absolument l'impression du définitif. S'il est des écritures plus souples, plus poétiques et plus fleuries,

il n'en est pas de plus chaudes, de plus robustes et de plus denses. Nulle, il est vrai, n'a subi plus rigoureusement l'épreuve salutaire du tamis ! Mais sous les formes splendides de ce style, imperméable comme l'ivoire, palpite une âme ardente ; sa rigidité n'est pas celle du marbre. Sous cette enveloppe d'un si beau modelé, il y a des muscles et du sang ! Ce style où l'on ne distingue pas une fêlure a comme un air d'éternité,... et la critique qui voudrait y mordre peut-être s'y casserait les dents !

Louis BERTRAND

Se pouvait-il que M. Louis Bertrand[1], Africain par élection, fît une longue infidélité à cette Méditerranée latine, dont les rives lumineuses ont peuplé de leurs grands souvenirs son imagination d'humaniste et donné tant de munificence à sa palette de peintre coloriste? *Dulces reminiscitur Argos!* Le charme capiteux de l'azur méditerranéen devait reconquérir ce professeur d'humeur voyageuse qui soumit si tôt son âme de *Pèlerin passionné* aux influences de la terre africaine, de cette rude terre dont il osa dire : « Tu me donnas l'être une seconde fois! » Il revient à ces bords, jadis édéniques, que trop de soleil brûle aujourd'hui ; il y revient dans le sillage d'un homme au cœur brûlant, sur les pas de cet Augustin, éter-

1. Au cours de l'année 1913, M. Louis Bertrand, jusqu'alors simple critique et romancier, publiait à *La Revue des Deux-Mondes* un *Saint-Augustin* qui fut un des évènements littéraires de la saison. Ce livre, qui faillit mener d'un bond son auteur jusqu'à l'Académie, lui conquit un immense public que ses romans même n'avaient pas atteint. Il éveilla un mouvement de curiosité générale autour d'un écrivain qui laissait passer dans ces pages émues un peu de son âme profonde. M. Bertrand a dit quelque part qu'il n'avait voulu retenir des livres de saint Augustin « que les parties où palpite son âme ardente ». Ainsi ai-je voulu faire pour M. Bertrand. Ce sont les échos de son âme à lui que j'ai recueillis dans ses livres pour en composer ce portrait. L'auteur de *Saint-Augustin* a bien voulu me confirmer que les traits en étaient exacts.

M. Louis Bertrand, né en 1866, est âgé de 48 ans.

nellement jeune et conquérant, dont Anatole France disait un jour, quand son ironie souriait encore : « Ce fut le plus fier génie de son temps et l'une des plus grandes âmes de toute l'humanité. » Les âmes orageuses et tourmentées de la vieille Afrique romaine offrent d'inépuisables richesses à qui sait les explorer. M. Louis Bertrand les sentit toujours, plus que d'autres, humaines et pathétiques ; aussi leur appliqua-t-il, de préférence, l'effort de son analyse, sans rien abdiquer des grandes disciplines helléno-latines.

Ce Lorrain n'est point un déraciné, comme le prétendit un jour, à la légère, M. Lucien Maury. Sertisseur de mots éclatants, joaillier qui fait scintiller les vocables précieux comme un lapidaire fait miroiter ses pierres, il reste pourtant dans la grande lignée française, il demeure l'auteur de ce beau livre traditionaliste qui s'appelle *La Renaissance classique*, et, s'il est allé vers des civilisations d'une plus grande opulence de vie, ce n'est pas pour leur demander les secrets d'une technique inconnue, mais pour s'y ravitailler en butin, et... sur des pensers nouveaux brocher des proses antiques.

Après avoir, pendant quinze ans, chanté toujours les chauds pays de lumière, après avoir obstinément choisi tous ses héros parmi les vieux peuples d'Orient[1] : voluptueux Numides, Asiates indolents,

1. M. Louis Bertrand nous avait donné avant son *Saint-Augustin : Le sang des races. — La Cina. — Le rival de Don Juan. — Pépète le bien-aimé. — L'invasion. — Le Jardin de la mort. — La Grèce du soleil et des paysages. — Le Mirage oriental. — Le livre de la Méditerranée. — Les bains de Phalère. — Mademoiselle de Jessincourt.*

Achéens *aux belles cnémides*... il était revenu, l'an dernier, avec *Mademoiselle de Jessincourt*, vers sa Lorraine natale. Il nous avait ainsi montré que son génie contrasté se pouvait mouvoir avec une pareille aisance dans les grisailles septentrionales et dans les flamboiements tropicaux, qu'il pouvait peindre les nuances fanées d'un ciel bas où ne fleurit pas l'oranger comme les rutilances de *Midi, roi des étés*....

Mademoiselle de Jessincourt, innocente histoire d'une âme, sans une once de romanesque, n'était une grande œuvre que par la profondeur de l'analyse et l'intensité du sentiment. Il ne s'y passait que de minuscules péripéties, que de sages et candides aventures. Pareil à quelque beau champ tranquille, où ne s'aperçoit qu'un léger friselis d'herbes ou d'épis, ce livre réalisait le miracle d'être une légende captivante en n'étant qu'une légende grise. Dans l'humble cadre d'une petite cité lorraine s'y mouvait sous nos yeux une pauvre fille noble et sans fortune, déjà montée en graine, dont l'existence de célibataire délaissée, grâce aux prestiges d'un art supérieur, se fleurissait de poésie. Du prosaïque écoulement de cette vie sans aventure et sans gloire, M. Bertrand avait su faire jaillir du charme et de la grâce, et d'un infime épisode de la chronique lorraine tirer un livre qui serait son chef-d'œuvre, s'il ne s'était avisé de retourner vers l'Afrique et de nous raconter saint Augustin !

*
* *

Saint Augustin[1], c'est le poème de la conversion, c'est aussi le grand hymne d'action de grâces personnelle, si je ne me trompe, d'une âme illuminée d'en-haut. Déjà, sous les pages discrètes de *Mademoiselle de Jessincourt*, une oreille attentive pouvait entendre chanter en douceur cet hymne de reconnaissance qu'un cœur de néophyte tient si difficilement captif en lui. Le livre s'achevait brusquement sur cette grande parole éternelle qui nous vient de si loin dans le temps, de l'*Ecclésiaste* en passant par l'*Imitation* : « Il n'y a que Dieu qui rassasie ! » La qualité d'une âme se révélait dans cette parole qui faisait planer sur toute la finale du roman comme une lueur d'aube.

Cette aube encore hésitante s'épanouit aujourd'hui radieusement dans le maître livre nouveau, qui, dès la première heure, vient parmi nous d'aller aux nues. Le *Saint Augustin* s'ouvre, lui, par une autre divine sentence dont toutes ses pages ne seront que la paraphase : « Notre cœur est inquiet, mon Dieu, jusqu'à ce qu'il se repose en toi. » Ainsi, par ces deux émouvantes maximes, les deux œuvres se rejoignent et s'apparentent. Elles sont toutes les

1. L'édition complète de *Saint-Augustin* ne peut être mise entre toutes les mains, mais l'auteur nous en a donné une édition expurgée que la jeunesse pourra lire.

Est-ce à dire que le livre, même en sa dernière forme, soit pur de tout élément naturaliste? Je n'oserais le prétendre. Il se glisse presque infailliblement dans les œuvres des nouveaux convertis de subtiles traces d'erreur. Mais je n'ai pas à faire l'étude ou le procès d'un livre, je décris une évolution d'âme.

deux d'un chrétien que rien d'éphémère ne peut plus rassasier et qui trouve le goût de cendres au fond de toutes les choses transitoires. Comme Augustin qu'il a choisi pour modèle et compagnon de pélérinage, il nous revient de loin, de je ne sais quel manichéisme voluptueux et clandestin dont ses premiers livres, à travers une débauche de couleur, nous apportaient le troublant écho.

Ancien élève de l'École normale supérieure, docteur ès lettres, professeur de rhétorique au lycée d'Alger, quand il partit pour l'Afrique, Louis Bertrand se croyait une âme affranchie pour toujours de la tradition religieuse. Il ne savait pas que cette terre de lumière, vers laquelle il voguait d'un cœur si profane, allait, en enchantant ses yeux, lui rendre les surnaturelles clartés. Il lui dira plus tard sa gratitude dans un beau chant lyrique tout vibrant d'émotion : « Pays du soleil et de la plus pure lumière... tu rattachas ma pensée égarée au solide appui de la tradition, en étalant sous mes yeux la majesté de tes ruines.... »

Pendant dix années, le jeune professeur, « muni, nous dit-il, d'une Bible et d'un Coran », promena sa songerie curieuse non seulement sur toutes les routes d'Afrique mais à travers tout ce vieux monde levantin qui sommeille ou s'affaire dans la langueur enivrée des côtes méditerranéennes. Le premier contact fut un émerveillement. Le rêve de sa longue enfance dans les brumes du Nord s'accomplissait. Il se grisait de couleurs et de lumière devant les féeries mou-

vantes qu'une fabuleuse Asie déroulait à ses yeux.

Mais une pauvre tête d'oiseau pourrait seule se repaître longtemps d'aussi fragiles plaisirs. Les premières joies de la découverte furent bien vite épuisées pour M. Bertrand. En contemplant la morne splendeur asiatique, la corruption de l'Islam, il sentit par contraste de quel inestimable charme la civilisation chrétienne avait paré les âmes de l'Occident latin. La valeur du christianisme se révélait à lui dans la comparaison perpétuelle qu'il en faisait avec la misère musulmane : misère intellectuelle et misère morale !

Et puis surtout, M. Bertrand, était de la petite phalange élue de ces âmes que rien d'humain ne peut plus rassasier, et qui, traînant partout ici-bas une mélancolie d'émigrants, redisent devant tous les spectacles de cet univers borné : « Qu'est-ce que tout cela qui n'est pas éternel? » Après avoir connu, comme Augustin, l'exaltante ivresse des départs, de ces fuites vers l'inconnu, qui nous enfièvrent comme une marche à l'étoile ou comme une évasion, il revint, lui aussi, d'une aile lassée, avec l'amertume des cœurs profonds que tous les horizons terrestres déçoivent tour à tour, et qui, sans espoir désormais de *re-créer* leur pauvre être éphémère, viennent enfin se chercher et se reposer dans la seule Réalité qui ne trompe pas. M. Bertrand passa partout « en étranger et en pèlerin », en homme qui « se sent instinctivement d'ailleurs », comme il dit... Tant qu'enfin, s'étant ébloui aux plus beaux mirages de ce monde, il com-

prit que ce n'étaient que des mirages, et fit voile vers ce Port vraiment Royal où l'on rencontre, selon son expression, « la plénitude de soi qui n'est qu'en Dieu ».

Il y a plusieurs annés déjà qu'il a consommé ce retour au bercail. Mais il n'a pas voulu que ce rapatriement d'une âme se fît dans la réclame et dans le bruit. Il dédaigna de chanter avec solennité son *novus renascitur ordo*. Sa conversion s'opéra sans musique ni battage, et quand le miracle s'accomplit, c'est à peine si le monde autour de lui en connut quelque chose. Je ne l'en loue ni ne l'en blâme. Chaque homme a sa loi de nature. M. Bertrand fut toujours de ces âmes ombrageuses qui vivent reployées sur elles-mêmes et s'isolent dans une retraite escarpée. Comme son maître Flaubert il mit toujours à son visage le masque d'une impassible objectivité, gardant jalousement en soi-même les secrets de sa vie intérieure. Il n'eût pas écrit *la Confession d'un enfant du siècle;* il n'eût pas même écrit les *Confessions de saint Augustin !* Je ne sais s'il délibéra profondément cette réserve pudique qui lui fait dérober aux regards le mystère de sa vie spirituelle? J'incline à croire qu'il s'y arrêta vraiment par calcul et par choix. Lisons bien, en effet, au travers de ces lignes indirectes qui posent et résolvent le même problème pour Augustin : « Enfin touché par la grâce, Augustin allait-il décidément se convertir avec éclat, comme son confrère, l'illustre Victorinus? Il n'ignorait pas que ces conversions retentissantes ont une vertu

exemplaire qui entraîne les foules. Quel bruit, s'il donnait sa démission de professeur de rhétorique, pour vivre selon l'ascétisme chrétien ! Mais il préféra éviter à la fois le scandale des uns et la louange tapageuse des autres. Dieu seul et quelques amis très chers seraient témoins de sa pénitence. » Ainsi en décida M. Bertrand pour lui-même. Il donna bien sa démission de professeur de rhétorique, mais sans éclat ni fanfare. Il s'isola sur les hauts lieux....

*
* *

Quand il reçut le don de Dieu et qu'un rayon du ciel le visita, il s'en alla réfugier sa joie loin des hommes et des agitations du Forum. Comme Jésus, il partit au désert, jusqu'à Jérusalem, pour savourer seul devant le Créateur le bienfait de la grâce, pour en mesurer plus parfaitement l'étendue. Il s'enferma

1. Lorsque les pages de cette petite étude parurent dans *La Croix*, M. Louis Bertrand voulut bien m'écrire de Nice où il travaille, à l'ordinaire, de son chalet *La Cina*, ces lignes que je suis autorisé à rendre publiques : « Vous semblez exprimer le désir que je sorte de ma réserve au sujet de mon retour à la foi. Je suis revenu ici, dans mon habituelle solitude, avec l'intention de m'y recueillir et d'évoquer, si je le puis, les heures bénies que j'ai vécues à Jérusalem, parmi les religieux qui m'ont accueilli avec une si fraternelle sollicitude. Que sortira-t-il de ces souvenirs déjà anciens? J'ai peur qu'ils n'aient pas une vertu suffisamment exemplaire pour être livrés au public. Mais surtout je sens mon indignité. Enfin, je vais essayer, pour répondre à des sollicitations amicales qui m'honorent infiniment, mais que je crains de bien mal satisfaire ». L'exquise délicatesse d'âme que trahit cette confidence ne peut qu'aviver chez nous le désir de lire bientôt les *Confessions* de M. Bertrand. Si ce modeste essai a pu « l'encourager », — comme il a la condescendance de me l'affirmer, — à sortir de sa réserve, j'en serai profondément heureux.

dans le silence d'un couvent dominicain, à dessein de s'y recueillir, d'y confirmer ses dispositions pénitentes et d'y préparer en paix sa renaissance chrétienne.

Plus tard, il laissera bien échapper quelques lambeaux d'aveux, — car qui donc pourrait écrire sans livrer son âme ? A son insu, peut-être, des reflets de la mystérieuse illumination intérieure filtreront çà et là dans son œuvre, et, le souvenir des joies éprouvées lui remontant au cœur, il écrira : « L'exquise retraite que cette cellule ouverte sur une cour intérieure ombreuse et fraîche, et combien propice à la méditation... Dans ce cadre composé par la plus émouvante et la plus grandiose des histoires se déroulait sous mon regard toute la calme beauté de la vie monastique... Pour moi, je n'ai jamais senti comme chez eux — chez les religieux, — la douce présence du Maître et la certitude de sa divine promesse : « Je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles [1]. » Ainsi parfois sous sa plume, quand elle s'oublie, des ébauches de confession se dessinent, mais à demi retenues toujours et comme voilées !

Son silence pourtant n'eut jamais rien d'une abdication. Le bel acte de foi qu'est son *Saint Augustin* suffirait à nous rappeler que M. Bertrand n'est pas un dilettante qui s'enferme en sa tour d'ivoire, ni un égoïste qui s'en va rêver sous sa tente au lieu d'entrer dans la bataille. Il s'indigne, quand il le faut, des « froissements que les sectaires d'aujourd'hui

1. *Le mirage oriental*, pp. 338 et 437.

infligent aux âmes croyantes » ; il sait dire aux imbéciles que « le catholicisme n'est l'ennemi d'aucune science », et que « l'éternité lui est promise » ; mais il se tait sur les mouvements de la grâce en son cœur [1]. Ne forçons pas le secret du roi !

Sait-il parfaitement lui-même, d'ailleurs, comment s'est opéré le prodige de son retour à Dieu ? « La conversion, dit-il, est un fait divin qui échappe à toute discipline rationnelle. Avant d'éclater à la lumière, il se prépare longuement. » Par quels cheminements invisibles la vérité a-t-elle reconquis son cerveau et subjugué son cœur ? Elle rentra sans doute obscurément, favorisée dans sa marche par des circonstances fortuites, dont il ne sut pas lui-même discerner le grand rôle bienfaisant. Sur de menus indices, peut-être pourrions-nous conjecturer qu'il y eut dans sa vie des expériences passionnelles, suivies de durs déboires, et qu'il parvint à la lumière par l'habituelle *via dolorosa*, par la voie douloureuse du désenchantement. « L'histoire d'Augustin, écrit-il, se répète pour chacun de nous. La perte de la foi coïncide toujours avec l'éveil des sens... » Nous avions déjà cueilli pareil aveu sur les lèvres de Coppée. De l'âme de Bertrand ne saurons-nous ainsi jamais que

1. Il y a quelques années pourtant, dans le moment de sa conversion, comme une grande revue catholique, ignorant son retour définitif à Dieu, avait exprimé sa joie de le voir devenir de plus en plus nôtre, M. Bertrand ne put supporter qu'un doute subsistât sur sa véritable position. S'adressant à cette revue, il demanda qu'on lui accordât publiquement la place à laquelle il avait droit maintenant, dans la maison même du Père de famille, non plus seulement sur le seuil !

ce qui la fait semblable à toutes les autres âmes? Consolons-nous par la pensée que cette âme est nôtre et que sa foi chrétienne reconquise s'épanouit maintenant en des livres qui sont l'honneur des lettres françaises [1].

*
* *

Dans le *Saint Augustin* qu'il vient de nous donner, M. Louis Bertrand a rencontré, je crois, la perfection de ses dons. Bien loin que son encre ait pâli, elle a pris comme un éclat nouveau : elle est plus que jamais de cinabre et de pourpre. Et sa palette, en se réduisant, a pris des tons plus chauds. On dirait aussi que dans sa gamme, un peu dure à l'ordinaire, s'est glissée comme une note attendrie. Dans sa symphonie

1. Comment ne pas reproduire ici la belle page du *Mirage oriental* où M. Bertrand, comme Chateaubriand et comme Loti, a fixé toute vibrante la grande vague d'émotion qui jaillit de son cœur à la vue du saint Sépulcre : « Et si, comme beaucoup d'autres, dit-il, dans la Basilique du sépulcre, j'ai pu me scandaliser devant les oripeaux barbares dont une piété naïve l'affubla, devant des scènes inquiétantes de basse superstition, — toutes ces impressions mesquines ont été soudainement balayées en moi comme par un grand souffle purifiant, à la seule vue du Tombeau. Quand on songe seulement au torrent d'amour qui a jailli de ce rocher pour se répandre sur le monde, on ne peut que tomber à genoux, en sanglotant de tendresse et d'adoration! Ah! Celui qui reposa sous ce marbre, usé par la ferveur des bouches adorantes! Celui-là!... personne n'a été aimé, personne n'a fait aimer comme Lui! J'ai rencontré de pauvres êtres, aux visages dégradés par la misère, qui, tout-à-coup, s'illuminaient d'une beauté radieuse, en touchant cette tombe de résurrection. Quel amour est-ce donc que cet amour du Christ, pour qu'en pénétrant dans une brute humaine il la transforme ainsi en une créature spirituelle et que, dans ses yeux obscurs et sur ses lèvres bestiales, il fasse monter une âme vêtue de clarté? »

passent à présent tous les grands frissons humains. Avec des mots ruisselants de lumière, il reconstitue, dans son perpétuel flamboiement, cette pittoresque et tumultueuse Afrique que parcourut en tous sens l'infatigable voyageur que fut l'évêque d'Hippone. Je n'oserais affirmer que parfois un peu trop de splendeur descriptive ne nuise pas à la vie des âmes, en s'en isolant ; mais ce sont là petites misères de grand seigneur. Il s'en faut d'ailleurs que M. Bertrand soit de ces écrivains embroussaillés et prolixes qui n'omettent aucun détail inutile et noient leurs personnages dans un fatras : il sait se résoudre aux « justes abandons », pour donner toute valeur aux âmes. C'est pourquoi, de son beau style allègre et sans fêlure, qui n'est pas seulement, dans sa plénitude nerveuse, une joie pour l'imagination mais une caresse pour l'oreille, M. Bertrand a vraiment rendu la vie à cet incomparable saint, dont il faut bien dire, en finissant, qu'il fut un des plus nobles génies et l'une des plus grandes âmes de l'humanité !

La comtesse de NOAILLES

Dans le petit chœur de Ménades débridées, par qui le paganisme prolonge sa vie précaire dans les lettres françaises, Mme de Noailles doit à l'éclat de son nom d'avoir été promue reine du bal. Cette princesse lointaine, descendue naguère de je ne sais quel fabuleux Orient, vient d'écrire un livre[1] qui nous rappelle, si nous l'avions oublié, que le transport dionysiaque dont elle fait vanité la maîtrise encore, et que, dans l'effervescente chorégie de bayadères où brillent Mmes de Saint-Point, Delarue-Mardrus, Renée Vivien, Hélène Picard, elle demeure toujours l'une des plus incendiées. Ne nous vint-elle pas des ardents pays de soleil où *Midi, Roi des étés*, brûle les têtes et les cœurs et les fait chavirer? Et n'est-ce pas à son dieu-soleil qu'elle eût dû adresser sa grande invocation :

> C'est vous qui m'avez fait ce cœur triste et profond
> Si sensible et si chaud que l'univers y fond!

1. Le dernier recueil de Mme de Noailles, *Les vivants et les morts*, marque pourtant un progrès. Il est moins tumultueux et moins touffu que les précédents. Aussi plusieurs de ses admirateurs ont-ils cru voir dans quelques-uns des poèmes nouveaux comme l'ébauche d'une conversion future. Je n'ai point leur confiant optimisme. Mais je reconnais que la Comtesse de Noailles est à la merci d'une saute de vent. Avec elle, il ne faut jurer de rien et se garder de rien prévoir. *Elle flotte, elle hésite, en un mot elle est femme!...*

De cette fournaise où tout se fond, et sans doute se confond, ne faut-il pas attendre que soient exilés les sentiments simples et les idées justes ?

Les premiers vers de M^me^ de Noailles furent salués d'une louange bruyante. Au-devant de la nouvelle muse, la critique s'empressa, et nos plus roides Aristarques, entrant dans la cadence, firent la révérence. M. Ernest-Charles, avec deux ou trois originaux, bouda seul à sa jeune gloire. Mais nos censeurs philosophes qui, à l'exemple de Pascal, honorent les puissances pour des raisons *de derrière la tête*, s'inclinèrent autant qu'il était nécessaire. Je ne raille pas. Et je suis si peu en humeur de fronder que je veux admettre sans réticences la sincérité des admirateurs de M^me^ de Noailles. Je tiens comme assuré qu'ils ont pour l'Artiste seule allumé leurs cassolettes, et que, si la noble fille des Bibesco se fût appelée M^me^ Poisvert, dactylographe à Mostaganem, ils eussent honoré son génie du même applaudissement.

Il leur échappa que ses audaces érotiques fussent disgracieuses et mal séantes. Ils eurent des trésors d'indulgence pour ses outrances de couleur et l'indigence de sa pensée. Une tête plus ferme en eût été grisée ! Étonnons-nous que sur de tels encouragements la poétesse ait perdu le sens du décent ! Tout de suite elle passa les bornes, et, pressant sur la chanterelle, versa dans une lubricité si déplaisante que la critique la moins prude poussa le cri de la vertu effarouchée. Plusieurs, qui ne sont pourtant pas de timides bergeronnettes, en reçurent un choc,

et s'alarmèrent ouvertement de voir la poésie devenir pour les femmes un exutoire d'impudicité. Depuis Apulée, il est vrai, on n'était pas allé plus loin dans l'épanchement licencieux !

Un admirateur de la comtesse de Noailles avait un jour exprimé la crainte qu'elle ne fût comprimée dans son génie par son armature sociale, et que l'atmosphère de respectabilité, où la mettait son rang, la retînt d'ouvrir *toute* son âme et de « perdre la pudeur ». Il doit être bien rassuré maintenant et connaître que son héroïne n'est pas de tempérament à reculer devant aucune « hussardise ». Dès son premier recueil, dès ce *Cœur innombrable*, que je ne conseille à personne d'explorer, M^me^ de Noailles, secouant sa sandale sur un monde encanaillé de préjugés pudibonds, donna licence à ses fougues de corybante, et, d'un geste allègre, dépouillant les scrupules surannés dont vingt siècles de christianisme ont muni l'âme de la femme, nous livra les secrets d'un cœur déjà faisandé, à un âge où on l'a d'ordinaire encore frais et neuf. Au travers de cette longue rêverie lascive, vous chercheriez vainement le son d'une âme ; vous n'y discernez que fièvre sensuelle à haute température, vous n'entendez que le cri de Messaline, et vous voyez s'ébrouer sans grâce l'animal humain ! On n'attend pas que je donne ici des textes, mais je puis rapporter une maxime où l'auteur mit sa pensée profonde, et qui eût fait rêver le soldat de Marathon : « L'héroïsme et la sensualité sont la même chose. » On a parlé du mysticisme païen de notre poétesse ! Je la crois mys-

tique à peu près comme l'est une jeune panthère qui va s'ébattre dans la jungle !

*
* *

Mme de Noailles, au surplus, aime à se donner pour la sœur des animaux, des végétaux même, sans préjudice des minéraux. Les scholiastes qui ont exercé leur critique sur son œuvre nous avertissent qu'elle incline au panthéisme et qu'elle a conscience de participer à la vie spirituelle du « Cosmos ». Les choses lui sont consubstantielles !

Quand elle était enfant, on lui expliquait un jour qu'une décoration était la récompense des belles actions. Alors, désignant un acacia fleuri, elle dit : « Pourquoi ne décore-t-on pas cet arbre ? » On nous assure que le mot avait de la profondeur. Il indiquait, dit-on, que la jeune fille tendait à communier de toute son âme avec l'âme obscure du monde, diffuse à travers les choses. Elle fut, dès lors, « la sœur errante du naïf univers » ; et jusqu'aux abstractions, tout lui devint objet d'amour : « Ivre de domination, ne sentirai-je s'abattre et se pâmer *la Marseillaise* sur mon cœur? » Voilà des imaginations qui sont assurément sublimes... ou comiques. Si d'aventure vous n'en sentez pas la splendeur, ne comptez pas sur moi, je vous prie, pour vous en ouvrir le mystère, car je n'ai pas la tête aménagée pour pénétrer ces beautés troublantes.

Mais où nous mène donc enfin cette philosophie

singulière? Elle nous mène à la fusion de l'âme des hommes avec l'âme du « Cosmos », elle nous mène au Nirvanah du Bouddha :

> Je ne souhaite pas d'éternité plus douce
> Que d'être le fraisier arrondi sur la mousse!

Aimable perspective, qui nous promet la joie de cueillir des âmes lorsque nous cueillerons des fraises! L'ambition de l'écrivain ne se limite pas, il est vrai, à cette humble métempsycose, et son rêve panthéiste s'ouvre sur de plus hauts horizons. Un jour, elle voudrait être « un éclat d'azur dans le temps », puis « une parcelle de ce néant où entrent toutes choses ». Recueillons ces cris, mais gardons-nous comme d'une tentation de leur prêter un sens et n'imposons pas à notre raison l'affolant exercice de chercher comment l'on pourrait être un fragment de rien ou une parcelle de zéro! Admirons seulement que de telles pauvretés puissent, dans un esprit orné, supplanter la vieille croyance à la survivance personnelle des âmes!

L'attente du Nirvanah et le réjouissant espoir d'être quelque jour « un fraisier arrondi sur la mousse » ne suffisent pourtant pas à verser la paix dans son cœur. Elle est venue trop tard dans un monde trop vieux, et la simple pensée de la mort suffit à culbuter son panthéisme vacillant :

> Et pourtant, il faudra nous en aller d'ici...
> Descendre dans la nuit avec un front noirci...
> Hélas! Je n'étais pas faite pour être morte!

Eh! mais, en vérité, Madame, on n'est jamais fait

pour être mort quand on n'apparut dans la vie que pour être chaque matin un figurant de la fête humaine. On a beau se guinder sur les grands systèmes, appeler à son secours le Panthéisme, le Bouddhisme, le Nirvanah et toutes les consolations des Védas, on a beau mettre à sa nef le grand pavois et voguer vers Cythère, le front couronné de pampre, si l'on ne voit pas au delà, si on limite sa vue aux choses transitoires, il vient une heure où l'on sent en soi sourdre le désespoir; car, au sortir de Cythère, où sera le refuge? Et comme elle est dure alors, l'inexorable voix qui nous murmure à l'oreille la vieille sentence des anachorètes : « Et pourtant, frères, il faut mourir! »

Nous n'aurions qu'une indulgente pitié pour les puérilités de ce panthéisme inconsistant, s'il n'arrivait à Mme de Noailles d'humilier par son jeu les objets de notre culte. Il est inélégant, Madame, je vous l'affirme, — et c'est esquisser le geste des accroupis de Vendôme! — de comparer la Vierge Marie à Vénus, et d'écrire devant une Vierge des Sept Douleurs : « L'amant torturé ....

> ... contemple, au travers de ces vapeurs d'écume
> Cette Vénus au sein percé.

La simple courtoisie fait une loi de ne point railler ce que l'élite d'une nation, où l'on fut accueilli tient pour sacré. Un Français de France, quand il a quelque éducation, sait éviter ces... fautes de goût, qui n'abaissent que celui qui les commet!

*
* *

Le goût ! C'est ici que nous touchons au vice intime de toute une œuvre. Mme de Noailles manque, en un degré qui n'est pas croyable, de ce sens critique qui fait éliminer et choisir. Son art est panthéiste, asiatique et bouddhique ; il est touffu comme une savane, tumultueux et criard comme un comptoir levantin. Sa pensée baigne en des nébulosités, où toutes les valeurs se confondent, où s'effondrent les hiérarchies. Je n'ai jamais senti devant les idéologies de cette écrivain que le plus incurable des scepticismes, et ce me fut toujours un étonnement que cette appel nostalgique adressé par elle à l'oiseau sans pensée :

Ah ! cet oiseau qui chante et qui ne pense pas !

Mais que lui manque-t-il donc pour être en vérité cette chose légère et chantante qui ne se pique point de métaphysique ? Il m'a toujours semblé que Mme de Noailles jugeait l'univers avec une cervelle d'oiseau. La substance philosophique de son chant est d'une vanité si pure que, nous la voudrions plutôt inexistante ; car, il n'est rien d'affligeant comme ces essais de spéculation qui se brisent, comme ces intermittences de raisonnement où nous sentons que le fil de la pensée se casse entre nos doigts. M de Noailles juxtapose et énumère ; elle ne compose ni ne subordonne. Son poème est une frondaison confuse d'idées, d'images et de sentiments où tout dessin s'efface. Si c'était encore le royal négligé d'un Lamartine, mais

c'est ici le désordre par débilité mentale, le lâché par évanescence de pensée. Avec une inconstance d'ondine, quand nous la croyions ferme en un dessein, elle le quitte soudain pour se donner à la première image qui passe, et pour aller, dans le sillage de ce papillon fortuit, s'égarer aux sous-bois, hors des avenues de la pensée première. Nous éprouvons à la suivre l'éternelle déception de l'enfant qui voit crever sa bulle de savon quand il pensait la capturer.

S'il arrive, — car tout arrive — qu'un poème de Mme de Noailles fait un correct, voire un radieux départ, tout à coup et sans faute, au détour de la strophe, surgit le vers insane et puéril où le rythme trébuche et l'idée extravague. Le grelot de Triboulet éclate dans la fête, et, sous la pointe d'un comique assassin, succombe le charme d'un chant qu'un beau souffle portait[1]. La strophe partie dans un grand vol

1. Ceci indique assez, je pense, que je ne méconnais pas les intermittentes beautés qui éclatent dans les poèmes de notre bacchante nationale. On m'a reproché de la sévérité à son endroit. J'avoue que je ne suis pas enchaîné à son char de victoire. Mais je redis volontiers qu'il y a chez elle des beautés *erratiques*. A défaut d'un beau poème, il a de beaux vers et même de belles strophes. Des critiques indépendants, comme Henri Clouard et Charles Le Goffic, — même après *Les vivants et les morts*, — ont fait, avec des précautions de langage auxquelles je ne me sens pas tenu, les mêmes réserves que moi, et noté chez notre poétesse les mêmes défaillances d'inspiration. Charles Le Goffic écrit, dans *La Revue hebdomadaire* du 11 octobre 1913, sur l'un des principaux poèmes des *Vivants et des morts* : « Ces coups d'aile, ces élévations, toute cette tension mystique finissent par sombrer dans une sorte de lourde et longue imprécation... Il est heureux que Mme de Noailles n'ait pas clos son livre sur cette pièce des *Élévations*, la dernière de la série et qui mérite si peu, même par la langue, traînante, pâteuse, de s'appeler une élévation ». Et M. Henri Clouard, l'un des meilleurs disciples de Maurras, écrit de son côté dans la jeune et déjà

retombe à terre, l'aile cassée. Comment veut-on qu'un sourire n'affleure pas aux lèvres des délicats quand sous leurs yeux passent des vers comme celui-ci :

Je suis lourde comme l'Asie et ses palais de rois !

Hélas ! nous ne pouvons rien pour l'allégeance de la plaintive élégiaque ! Serons-nous plus graves quand Mme de Noailles nous décrira des moniales espagnoles :

Dont le visage meurt d'un sanglot fol et mol?

Mais plus fol que ce sanglot et plus mol que ce vers est encore, je pense, ce distique harmonieux où se poursuit la description de je ne sais quelles pâles Carmélites :

Dont le regard s'éteint d'extase poignardée
Au milieu du parfum de rose des cheveux !

si importante *Revue critique des idées et des livres*, 10 août 1913 : « Elle semble toujours à la merci du moment, sous le coup de la dernière sensation devenant pour elle l'unique et faisant oublier toutes les autres... Dans ces conditions, il est rare qu'un poème arrive à se *composer*. Poésie perpétuellement en chantier. Un incessant recommencement, un manteau qui toujours se dénoue... Pourquoi les émotions ont-elles l'air d'ignorer qu'elles devraient se soumettre à un axe ? Pourquoi prennent-elles chacune une tangente? Pourquoi la volonté intelligente semble-t-elle oublier sa fonction propre, qui n'est pas moins d'orienter et de maintenir que d'élucider? Une seule réponse est possible : que l'intermédiaire normal fait défaut... Chaque fois que Mme de Noailles ouvrait sa poésie à des souvenirs d'histoire, voire de philosophie, je crois sentir qu'ils étaient « plaqués »... Les beautés de Moréas sont essentiellement des beautés de civilisation : il y a je ne sais quelle volupté *barbare* dans les jouissances du *Cœur innombrable* ».

Barbarie et vice de *composition !* n'est-ce pas ce que je me suis efforcé de montrer dans la poésie de Mme de Noailles. Et si mon étude n'avait paru dans *La Croix*, le 8 mai 1913, ne la dirait-on pas inspirée de celle d'Henri Clouard ?

Nous eûmes un ministre de l'Agriculture qui s'illustra naguère pour cette phrase musicale : « Nous vivons sous le régime de l'inexactitude de la position de la question. » En un vers magnifiquement invertébré, Mme de Noailles s'est haussée jusqu'à lui. Les beautés chez elle sont d'ailleurs toujours sporadiques, hasardeuses et furtives; et celui-là seul qui, borné dans sa nature et fini dans ses vœux, sait, comme le général de Pailleron, se contenter d'un beau vers par poème, n'aura pas de déboires en sa compagnie. Sa muse est la Fée aux miettes !

Plus que personne, en ce début de siècle, la comtesse de Noailles reste frappée du grand déséquilibre romantique. Une sensibilité qui délire à vide, des cris aigus, devant une violette ou devant un cataclysme, des crises de larmes hors de propos, des frénésies auxquelles on ne trouve aucun motif plausible, et tout cela s'épanouissant dans le calque sentimental, selon la plus vieille formule du siècle dernier, voilà toute sa lyre et l'essence de son chant. « Soyez vous-mêmes et n'ayez pas de mémoire », disait Massenet à ses élèves. La comtesse de Noailles sait Mme de Staël et le Barrès du *Jardin de Bérénice* autant que femme de France ! « Corinne ! Corinne ! — Oswald ! Oswald ! » Avec une superbe incohérence ces appels éperdus se répondent de page en page, à travers toute son œuvre. Seulement le cri du cœur est devenu le cri du sang !

Notre Sapho est elle-même l'unique objet de son chant. Elle s'y introduit de tout son être spirituel et

surtout corporel. Son âme est sans secret, sa vie est sans mystère. Elle nous fait les honneurs du sanctuaire avec une complaisance avantageuse et satisfaite, d'où quelque baladinage n'est point absent. Comme Chateaubriand, elle croit volontiers trouver en son moi des résonances inouïes, une profondeur d'émotion que nul autre ne connut. Ses « éblouissements » et ses « désirs » sont, nous confie-t-elle, « si tendres »,

Qu'un autre être que moi ne les croit pas possibles.

Mais si, Madame, ces désirs et ces émotions, nous les croyons possibles, et ils le sont. Racine sentait aussi vivement que vous, mais il disciplinait son cœur et surveillait ses explosions.

Il n'est pas indispensable de crier au hasard tout ce qu'on sent! Vous nous dites :

Hélas! je vis toujours errante et toujours ivre!

Ronsard et Du Bellay étaient des sensitives, mais ils n'étaient point *ivres*. Mme de Sévigné aurait pu s'écrier comme vous :

Je vis pleine d'azur, de sanglots, de souhaits,

mais la bienséance et le goût réglaient son discours et tamisaient son *lamento*. Il en est de la sensibilité littéraire comme de la sensibilité religieuse, elle doit se laisser régir par une autorité. Et l'autorité qui règne sur les arts, c'est la raison, surnommée le goût! Puisque vous lisez Barrès, méditez, dans *La Colline inspirée*, le beau dialogue de la chapelle et de la prairie. Vous y apprendrez à retenir vos cris, à

endiguer les houles de votre cœur, à leur imposer la décence et la mesure !

Au lieu de retenir sa voix, au lieu de rythmer son cri, M^me^ de Noailles les exaspère et les monte d'accent jusqu'à les mettre au ton d'un *vocero* oriental. Son exaltation travaillée veut atteindre aux grands éclats des ténors romantiques. Aussi la voyons-nous multiplier les apostrophes étudiées, les exclamations tendues, les prosopopées laborieuses et nous accabler sous les rafales d'une rhétorique soufflée. Nous la trouvons transie, roucoulante et pâmée, devant les plus anodins spectacles de l'univers. Elle meurt par métaphore avec une intempérance notoire :

C'est l'été, je meurs, c'est l'été...

Elle adresse des invocations à la nature entière, au soleil, à la lune, aux étoiles, à la mer, aux lagunes, aux oiseaux, aux insectes, aux fleurs et aux brins d'herbe... Et le flot s'écoule dans une orgie d'images entassées dont les plus claires n'ont pas toujours la transparence de l'onyx et du cristal. La pensée toujours fragmentaire se festonne de métaphores inquiétantes, parmi lesquelles nous pouvons cueillir au hasard des « âmes blondes », des « joies pourpres », des « vapeurs pâmées », des « fenêtres léthargiques », des « cris vermeils », des « cœurs pâles », une « vie nombreuse », une « action nombreuse », un « univers nombreux », un « cœur innombrable »... Tout est *nombreux* ou *innombrable* chez notre poétesse, jusques et y compris sa *cacographie* !

Partie dans une apothéose, Mme de Noailles avait-elle caressé l'illusoire espérance que sa gloire et son art n'auraient pas de déclin. C'est qu'alors elle n'eût pas entendu le rude avertissement de Boileau !

Il semble pourtant qu'un doute lui soit venu sur ce point, puisqu'elle fait dire à quelqu'un qui lui ressemble comme un frère : « A peine au centre de ma vie, j'en vois déjà le néant et j'en prévois le déclin... Par moments, ayant dépassé toutes les formes et tous les contours, je contemple le royaume immense et blanc de la folie... Que fait-on sur la terre? » On n'y fait rien d'intelligible, Madame, quand on se propose de jouir uniquement des choses et d'en savoir « la forme et le contour ». L'art qui se nourrit de cet éphémère est comme un beau fruit qu'un ver déjà ronge au cœur !

Charles PÉGUY

Puisque M. Charles Péguy est maintenant dressé parmi nous comme un signe de contradiction, il est obligatoire de commencer cet essai par une déclaration. Avant toute chose, il faut faire profession pour lui ou d'amour ou de haine. Touchant cet homme étrange que l'Académie fit entrer naguère dans la légende des siècles, la tiédeur n'est plus admise. Si peu qu'on fléchisse ou dans l'exaltation ou dans le dénigrement de son génie, on est immédiatement honni des péguystes, harcelé par les janissaires qui veillent au sérail sorbonnique. Sachant l'infortune des tièdes, et désirant obtenir l'audience de mes contemporains, je ne balancerai pas à me déclarer, et, sur le seuil de cet article je ferai, sans réticence, mes dévotions au péguysme. Je confesse pour le chef du « parti des hommes de quarante ans » une *violente amour*, et, sans ironie aucune, je proclame qu'il apparaît comme une des plus extraordinaires et séduisantes figures de ce temps. Je dirais volontiers de lui ce que Montaigne disait de Paris : « Je l'aime tendrement jusqu'à ses verrues et ses taches » A l'inverse de tant de puissances qui ne sont que baudruches gonflées et qui,

sous de tapageuses façades, cachent une dérisoire vacuité de pensée, il abrite la plus opulente étoffe intellectuelle sous une façade sans gloire. Il est devenu quelqu'un, sans avoir jamais accepté d'être quelque chose. Il est *représentatif*, comme on dit à présent; il est une tête, il est une cible, il est un chef, et il mérite cet honneur singulier d'être ardemment aimé ou furieusement haï. L'instinct public est sûr, disait Sarcey. On ne se passionne à ce degré ni pour les incolores ni pour les médiocres. C'est la destinée des êtres de sa trempe d'être des chefs de camp. Ne nous plaignons pas si l'alternative nous est imposée de nous ranger avec ou contre lui. Soyons « de sa suite » avec allégresse, puisqu'il est un des meilleurs parmi ceux qui défendent la culture et les humanités contre les nouveaux barbares descendus de Germanie, et puisqu'il est aussi l'un des champions du christianisme intérieur restauré dans sa candeur ancienne.

Abdiquerons-nous pour cela toute lucidité critique, et refuserons-nous d'apercevoir dans le solide métal de son œuvre les bavures que ce rude ouvrier n'a pas eu le soin d'effacer ? L'heure des ivresses romantiques est passée. Nous admirons avec pondération et tranquillité d'âme. En face de Shakespeare, cette « montagne », Hugo « admirait tout comme une brute » — c'est lui qui parle ! — « Une montagne est à prendre ou à laisser », ajoutait-il en mage délirant qui savait être à ses heures — et n'était pas maître de son heure ! — si magnifiquement *pompier*. Nous

ne nous pâmons plus. Si Péguy est grand, ce n'est pas un prophète et nous dirons par où son œuvre est vulnérable, encore que l'audace soit périlleuse ! *Incedo per ignes*. Mais tel qu'il est, il vaut d'être étudié. C'est une âme qu'il faut écouter vibrer, qu'il faut interroger. En apprenant ce qu'elle cache en son intimité, par quels détours elle est arrivée à la position que nous lui voyons aujourd'hui tenir, nous serons instruits du coup sur l'histoire de plusieurs consciences directrices, sur la mentalité de cette jeune génération universitaire qui atteint quarante ans et que nous avons vue rompre si vaillamment, ces temps derniers, avec la génération pourvue, arrivée, *parvenue*, des Lavisse, des Lanson, des Brunot, des Seignobos, des Langlois, la génération germanisante, laïcisante, barbarisante. Nous aurons tâté le pouls à toute une phalange de vigoureux athlètes qui sont déjà nos compagnons d'armes. Etudier Péguy, c'est étudier un moment de la pensée française.

*
* *

M. Thureau-Dangin, dans son rapport à l'Académie, rappela naguères, de quelles lointaines, et j'allais dire de quelles cimmériennes régions intellectuelles nous arrivait M. Péguy conduit par Jeanne d'Arc, libératrice et bon génie de sa pensée. Ce n'était pas trahir un secret. M. Péguy s'est si abondamment confessé, depuis quinze ans, dans ses *Cahiers* maintenant fameux, qu'il suffit d'en tourner les rudes

pages jaunies, encore toutes brûlantes des souvenirs de la bataille, pour savoir l'histoire de son âme, pour apprendre comment, venu du socialisme dreyfusien et résolument révolutionnaire, il pénétra jusqu'au cœur du christianisme pour s'y reposer enfin avec la charmante ingénuité d'un enfant. Il a bien trop le mépris de nos petites roueries de civilisés, de nos feintes pudeurs, de nos humilités obliques, pour faire mystère des voies suivies par sa conscience. Il est bien trop loyal et trop *peuple*, pour ne pas redire à son tour : « Mais quelles sont donc les connaissances qu'on peut avoir si ce n'est pas le *je* ou le *moi* ? » Il annonce qu'il écrira un jour ses *confessions*. La tâche ne sera pas difficile. Elles sont déjà écrites. Il n'aura qu'à souffler sur le foyer mal éteint des vieilles polémiques, pour qu'à l'exemple du phénix, il renaisse de sa cendre. Le plus aisément du monde il se retrouvera lui-même dans les *Cahiers de la quinzaine* et n'aura, pour se présenter à nous tout entier, qu'à faire un brin de toilette et qu'à descendre d'un degré plus profond dans son cœur.

Si nous les consultons, ces *Cahiers*, qui furent, on peut le dire, « le papier journal de ses émotions », nous apprendrons d'eux tout l'essentiel sur les courbes de sa vie intérieure. Ils nous apprendront, sans se faire solliciter, que Péguy est un enfant du peuple, un fils de paysans orléanais, attaché à la terre, amoureux de la terre, de cette bonne terre beauceronne où l'on cultive le blé et la vigne, de cette terre la plus française de toutes, parce que la première elle a senti

battre le cœur de la France. Si nous voulons — et nous le voulons certainement — procurer une joie à M. Péguy, nous redirons et publierons que ce pamphlétaireest un paysan, non pas un paysan du Danube, parce que cela fleure encore la littérature et farde le visage, mais un paysan de la Loire, en qui le souvenir des glèbes, des chaumes et des sabots de bois, verse une mélancolie, un « gars de la Loire », comme il dit avec une sorte de fier accent où perce une gloriole. Avouons-le tout de suite, M. Péguy, si peu *glorieux* sur tout le reste, a pourtant deux vanités ou deux orgueils : la vanité de son origine paysanne et l'orgueil de sa pauvreté. « Je suis ce même peuple », écrit-il à Daniel Halévy, je suis ce même garçon de ferme, appuyé sur la même charrue, dessus cette même plaine de Beauce. » Nous ne refuserons pas de flatter une si douce manie et nous témoignerons que M. Péguy, à quarante ans, après vingt ans de vie parisienne, a conservé presque intacte la santé spirituelle, la fraîcheur d'émotion d'un paysan beauceron. Et nous nous garderons de railler cette héroïque singularité qui, l'isolant des frivolités mondaines, l'a remis en contact avec l'âme du christianisme et l'a guidé vers l'étable de Bethléem !

Plus délabré que Job et plus fier que Bragance,

cet homme qui fut salué tout jeune comme un chef, au quartier latin, qui fut « la conscience » et le cerveau de tout un parti d'ardents idéologues, cet homme, « dont le nom est un symbole », nous dit

Joseph Ageorges, et qui eût pu faire payer si cher l'appoint de son prestige, est encore aujourd'hui dans sa primitive « pureté de pauvreté ». Au lieu d'écrire des livres à gros tirages qu'il serait plus que d'autres en état de produire, au lieu de porter à de munificentes revues une copie dont il ferait de l'or, il continue stoïquement, dans cette étroite boutique des *Cahiers*, 8, rue de la Sorbonne, *au rez-de-chaussée*, d'élaborer d'abondantes et rugueuses proses pour la clientèle d'élite, forcément restreinte, qui s'est groupée autour de sa revue. Les vingt francs de 1.100 abonnés *fermes* ne peuvent donner l'opulence. Et ce ne sont pas les huit mille francs que l'Académie lui décerna, l'année dernière, avec une couronne qui modifieront le caractère de son obscur labeur et le dispenseront d'abnégation. La séduction de son art si spécial n'atteindra peut-être jamais les foules, et Péguy, sera sans doute éternellement le grand homme d'une mince élite. Trop obstiné pour changer de voie, se sachant voué à pauvreté, il renonce aux élégances qui le tentèrent un instant, au début de sa carrière universitaire. Il reconnaît qu'il ne saura jamais s'asseoir dans un fauteuil, pas plus dans le fauteuil d'un salon que dans celui d'une Académie. « J'y suis tout raide », nous confie-t-il. Il veut une chaise « ou un bon tabouret », et, pour ses épaules, un chaud manteau lorrain. Le fin « veston démocratique » d'autrefois, le pantalon sociologue et la soyeuse barbe taillée... vains déguisements auxquels il dit adieu, pour ressaisir l'intégrité de son âme populaire, pour

se relier aux aïeux, « les tenaces aïeux, paysans, vignerons, les vieux hommes de Vennecy... les ancêtres au pied pertinent, les hommes noueux comme les ceps, fins comme les sarments... »

Ils ont bien reconquis leur petit-fils les vieux bûcherons de la forêt d'Orléans, ils ont ramené pour toujours vers eux ce grand enfant de génie, ravi maintenant d'être rentré dans l'intimité de ses simples grand'mères « qui ne savaient pas lire ni écrire et qui comptaient *de tête, par cœur* ». Il ne peut taire sa joie d'avoir retrouvé son être profond, d'où lui montent les intuitions surprenantes, et d'où lui vient ce regard lumineux qui lui permet de sonder l'âme de Jeanne d'Arc enfant[1] et d'explorer ce sanctuaire

1. Nul n'ignore qu'il s'est fait de Jeanne d'Arc le *chroniqueur* et le poète. Il a commencé de la chanter en un poème dont les trois premiers volumes sont actuellement parus : *le mystère de la charité de Jeanne d'Arc, le Porche de la deuxième vertu* et *le mystère des saints Innocents*, préambules d'une œuvre de longue haleine qui ne comprendra peut-être pas moins de quinze volumes.

Cette grande œuvre, à peine ébauchée, faillit, on s'en souvient, valoir à l'auteur le grand prix de littérature à l'Académie française. Mais la haine vigilante de M. Lavisse le fit échouer. Cette année-là, le prix ne fut pas décerné. On raconte qu'à la séance où les titres des candidats furent discutés, M. Émile Ollivier intervint contre Péguy, disant que sa langue « fourmillait d'impropriétés ». Avec une belle fougue, M. Jean Richepin prit la défense de l'auteur du *Mystère* : « Il y a dix pages dans ce livre, déclara-t-il, que je serais fier, que nous serions tous fiers, messieurs, de pouvoir signer ! » Le soir même Ollivier télégraphiait à Richepin de lui communiquer ces dix pages. Et le jeudi suivant, le vieil historien, conquis lui aussi par la vigueur et la poésie du *Mystère*, déclarait à ses collègues de l'Académie : « Je persiste à ne pas aimer certaines répétitions qu'affectionne cet auteur, mais il faut reconnaître que son style est sûr et solide et ses idées d'une noblesse parfaite! » L'intervention d'Ollivier faillit entraîner

secret. Eût-il atteint cette fraîcheur de poésie, cette puissance de vision, cette intelligence du mystère, que personne ne peut refuser de voir en son œuvre,

l'Académie. Mais l'opposition désespérée de M. Lavisse remit tout en question et finit par assurer l'échec de Péguy.

M. Lavisse, en toute cette affaire, eut une attitude sans élégance. Il se donna même le ridicule, dans la suite, d'écrire tout un article à *La Revue de Paris* sur le grand prix de Littérature sans nommer une fois M. Péguy. « La conjuration ourdie par la Haute Université contre Péguy, écrit René Johannet dans *Les Lettres* du 15 janvier 1914, est à la fois un pacte de famine et une conjuration du silence... Péguy, ajoute-t-il, eut toutes les malchances. Socialiste en un temps où le socialisme faisait échouer à l'agrégation, il échoua pour son socialisme. Et il cessa d'être dreyfusard gouvernemental au moment où l'Université dreyfusarde et socialisante aurait pu lui revaloir son premier échec. »

Je voudrais pouvoir citer ici *in-extenso* les belles pages qui émurent M. Richepin et convertirent M. Ollivier. Ce sont les pages 66, 67 et suivantes sur les paroisses françaises, pages où la petite Jeanne d'Arc conversant avec son amie Hauviette, compare dans son langage de jeune paysanne inculte, nos paroisses chrétiennes avec Bethléem et Jérusalem qui virent naître et mourir le Christ : « Heureux, dit-elle, ceux qui l'ont vu passer dans son pays; heureux ceux qui l'ont vu marcher sur cette terre ; ceux qui l'ont vu marcher sur le lac temporel ; heureux ceux qui l'ont vu ressusciter Lazare. Quand on pense, mon Dieu, quand on pense. Quand je pense que c'était un homme comme tous les autres, un homme ordinaire; apparemment comme tous les autres, apparemment ordinaire. Il marchait sur la route comme un homme ordinaire ; ses pieds portaient par terre; et il montait les sentiers du coteau. Jérusalem, Jérusalem, tu as été plus bénie que Rome. En vérité, en vérité, tu as été plus favorisée, Jérusalem, tu as été plus fortunée. Un homme comme les autres. Et toi, Nazareth, petit bourg, petite ville de Judée, tu es plus heureuse que Reims et que Saint-Denis. Et toi, Bethléem, petit bourg de Juda, le plus petit des bourg de Juda, le plus brillant des bourgs de Juda, tu brilleras éternellement aussi au-dessus de tous les bourgs de la terre, tu brilleras éternellement au-dessus de tous les bourgs de la chrétienté, éternellement infiniment au-dessus de nos bourgs obscurs, de nos petites paroisses chrétiennes. Qui connaîtra jamais cette petite paroisse de Domrémy ? Qui saura jamais seulement le nom de cette petite paroisse de Domrémy. Qui saura jamais seulement qu'elle a existé. *Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es pas la moindre entre les principales villes de Juda, car, c'est de toi*

s'il ne se fût remis comme de plain pied avec son héroïne, et s'il fût au contraire devenu l'homme des cénacles et des cabarets littéraires ? Nous en devons

que sortira le Conducteur qui paîtra Israël, mon peuple. Mais vous, paroisses chrétiennes, paroisses lorraines, paroisses françaises, vous avez été moins favorisées. Les plus grandes de vous, les plus saintes parmi vous, les plus pleines, les plus bourrées de sainteté d'entre vous, les plus grandes en sainteté de vous toutes, n'ont rien eu qui approchât, même d'infiniment loin, de ce qui a été donné à ce petit bourg perdu. Vous Chartres, ville unique du pays de France, cathédrale unique au monde, Chartres, diocèse, ville unique au royaume de France, Chartres qui êtes dévouée à Notre-Dame, Chartres, qui êtes dévouée, dédiée à Notre-Dame, Chartres, qui êtes vouée, qu'est-ce que vous êtes, Chartres, grande ville, en comparaison de ce petit bourg. Et vous aussi vous n'êtes rien, vous-même Saint-Michel, bourg unique, ville unique au monde, unique en toute chrétienté, basilique au monde. Et vous, Tours, ville de Loire, ville de saint Martin, qui fûtes capitale des Gaules... »

M. George Havard qui, sous le pseudonyme de George Aunis, donne au *Soleil* de brillantes chroniques littéraires, disait avec beaucoup de pénétration dans *Le Soleil* du 30 octobre 1913 : « Nul n'a mieux *vu* l'unité de la doctrine catholique à travers les âges, et nul n'a professé plus pure et plus authentique doctrine... En *expliquant* Jeanne d'Arc, Hauviette a *expliqué* tout M. Péguy, qui ne démontre pas le dogme, ni l'éthique, ni l'histoire chrétienne mais les voit et les vit... Catholicisme d'une admirable probité, d'une incomparable santé : c'est la foi jaillissante, ou encore une saisie directe des réalités spirituelles. On sent que sainte Geneviève, Jeanne d'Arc, saint Louis sont, pour M. Péguy, plus présents, plus actuels, que M. Combes ou M. Clémenceau. Il les voit, il les entend. Il vit dans leur intimité. Une dévotion propre à la Vierge court dans tous ces mystères. Chose étonnante, il réussit à faire parler Dieu : impossible de pénétrer plus profondément dans les réalités spirituelles. Et loin de lui la prétention de « faire la leçon aux clercs » ; il est du peuple chrétien, dans le peuple chrétien ; il vit la foi chrétienne ; son œuvre exprime cette vie profonde et pleine ; il est littéralement « un climat », comme a dit M. Durel dans le *Bulletin des professeurs catholiques de l'Université.* »

C'est dans le même sens que M. Gonzague Truc écrit dans la très peu catholique *Grande Revue* du 10 octobre 1913 : « M. Péguy est chrétien; il l'est dans toute la force et dans toute la séduction du terme. Il l'est dans la souveraineté de l'esprit et de l'humilité... C'est une

douter avec lui. « Je serais plus qu'un sot, dit-il, de de pas me laisser refaire, de ne pas me laisser redevenir un paysan de chez nous... Cette grande histoire éternelle — l'histoire de Jeanne d'Arc — cette histoire d'éternelle sainteté est venue au monde dans notre pays, cette grande histoire éternelle est une histoire de chez nous... Cette grande sainte était une fille de chez nous, une fille de France ; une fille de la campagne ; une fille de paysans. Avouez qu'ayant entrepris cette difficile entreprise, je serais un grand

âme du treizième siècle dans une intelligence du vingtième... Cette âme chrétienne a volé tout droit — d'instinct — aux âmes chrétiennes par excellence, à sainte Geneviève, à Jeanne d'Arc. Elle s'est mise en leur place, et la plus belle page d'histoire est peut-être cette illumination à distance de la foi par la foi, ce témoignage symétrique d'un même sentiment à des siècles d'intervalle : cette manière fait penser au génie...

« M. Péguy apparaît tel presque partout, mais particulièrement dans le cycle mystique, couronne commençante de sa carrière; il n'a pas écrit, lui, après tant d'autres, une vie de Jeanne d'Arc, *il a fait mieux*, *il a* vécu une vie de Jeanne d'Arc : il a évoqué dans son imagination, tout emplie d'un pieux amour, la paroisse du quinzième siècle, les horizons verdoyants où s'égare la Meuse, la terre dévastée de Lorraine. Par les sentiers du coteau, entre les blés jaunis, sont venues, Hauviette, Mme Gervaise et Jeannette; dans ces âmes simples, l'épopée chrétienne a déroulé ses enchantements douloureux. Sur les ailes sacrées de la liturgie, la foi s'est reportée vers les souffrances de Celui qui vint pour le salut : elle l'a prié dans la détresse nouvelle et lui a demandé quel sacrifice, à l'imitation du sien, pourrait bien alléger le poids des heures présentes : et nous avons entrevu, dans l'irréalité du rêve, marchant « vers le pays de Loire », une troupe armée que conduisait Quelqu'un...

» Tout est chrétien, chrétien de fond, d'essence même avant la lettre en M. Péguy, et pour *se convertir*, il n'a eu qu'à *se déclarer*...

» Telle est cette œuvre, tel est cet homme : je les aime passionnément... J'avoue qu'on peut les méconnaître et presque les haïr : mais ils inspirent, ce que ne leur refusera nulle âme de bonne foi, le double hommage de l'admiration et du respect. »

sot moi-même de ne pas me laisser redevenir paysan. » Oui, nous concéderons volontiers qu'il eut raison. Mais ce qu'il importe seulement de noter ici en ce moment, c'est le fait même du retour au passé. La régression ou l'ascension de Péguy vers le peuple, voilà le capital événement de sa vie mentale, celui qui explique son œuvre et son âme, et détermine la nuance particulière de son christianisme. Il apparaît dès à présent comme la parfaite antithèse de ce paladin des vieux âges, égaré parmi nous, qui eut nom Barbey d'Aurevilly. Ces deux figures si marquées s'évoquent naturellement. Barbey et Péguy sont comme deux pôles, deux types antipodiques d'hommes, d'écrivains et de chrétiens. D'Aurevilly passa dans la vie orgueilleusement drapé, mousquetaire parfumé, fastueux, empanaché, poussant jusqu'à l'extravagance sa manie d'héraldisme. Il fut l'aristocrate des lettres ; Péguy en sera le roturier. Face à cet écuyer cavalcadour il se dressera comme Jacques Bonhomme sur son sillon, drapé lui aussi dans une sorte de provocante fierté plébéienne, et plusieurs auront un jour devant lui l'émotion de Michelet qui s'écriait en voyant l'homme du peuple debout sur son champ : voilà mon père! Il est donc *peuple ;* il le fut et le sera. Il s'est redonné sans retour au passé. Le rayon de gloire qui a filtré dans sa pauvre boutique ne l'a pas incliné vers les grandeurs temporelles ou les puissances d'argent, et si, pour une heure, *son toit s'égaie et rit,* nous savons pourtant qu'il n'est pas homme à finir comme Hugo dans

le velours et dans la poupre. « Je vois, dit-il avec l'amusante volubilité et la cocasserie de verve qui sont sa marque, je vois que je ne finirai pas comme ces messieurs de la ville qui se tiennent droit jusqu'au bout, debout jusqu'au bout et même un peu plus droits quand ils sont vieux que quand ils sont jeunes. Je finirai comme le général ; vous savez bien, le célèbre général ; mais oui, le général qui passe ; enfin le général commandant le cinquante-cinquième corps d'armée, *voilà le général qui passe, tout cassé, tout bancal, tout bossu, tout mal fichu.* Je serai un vieux cassé, un vieux courbé, un vieux noueux. Je serai un vieux retors. Je serai un vieux tortu, toutes les rimes populaires en *u* sauf deux ou trois dont l'une est que je ne serai certainement pas un vieux cossu. Je serai un vieux tassé, un vieux chenu. On dira : c'est le père Péguy qui s'en va ! Oui, oui, bonnes gens, je m'en irai. *Rêves des jeunes ans, qu'êtes-vous devenus?* Je serai un vieux rabougri, ma peau sera ridée, ma peau sera une écorce, je serai un vieux fourbu, un raccourci de vieux *pesan.* Trop de vieux derrière moi se sont courbés, se sont baissés toute la vie pour *accoler* la vigne !.. » Cette page d'allure si follement capricante nous renseigne avec exactitude sur la manière habituelle de l'auteur. Mais l'incontinence verbale qui s'y déploie avec tant de joyeuse insolence n'est pas la simple fantaisie burlesque d'un écrivain qui, comme Rabelais, s'amuse à des cascades de mots ; elle enveloppe une psychologie qui nous mène au cœur de l'homme dont nous traçons la brève histoire.

Petit paysan d'intelligence vive et d'extrême curiosité intellectuelle, Péguy fut un jour, il y a trente années environ[1], arraché à sa terre et confié aux maîtres de l'Université qui jetèrent en son âme l'ivresse des idées, la passion des arts. Au lycée d'Orléans, au lycée Lakanal, à Sainte-Barbe et à

1. Avant d'entrer au lycée d'Orléans, où il fut le condisciple de Georges Goyau, Péguy passa quelques années, à partir de 1880, à l'école primaire qu'on avait annexée à l'École normale des instituteurs du Loiret : « On venait d'achever, nous dit-il, ce palais scolaire qu'était alors l'École normale des instituteurs du Loiret... On me mit à l'École normale. Ce ne devait pas être la dernière fois. Cela signifiait cette fois-là qu'on me fit entrer dans cette jolie petite école annexe qui demeurait dans un coin de la première cour de l'École normale, à droite en entrant, comme une espèce de nid rectangulaire, administratif, solennel et doux. » A cette école fleurissait un laïcisme anticlérical des plus échauffés : « Nous ne nous en apercevions pas, continue Péguy. Nous étions pourtant bien placés pour nous en apercevoir... Notre École normale d'Orléans était une pure entre les pures... Heureuse enfance. Heureuse innocence. Bénédiction sur une bonne race. Tout nous était bon. Tout nous réussissait. Nous prenions de toutes mains et c'étaient toujours de saines nourritures. Nous allions au catéchisme, le jeudi je pense, pour ne pas déranger les heures de classe. Le catéchisme était fort loin de là, en ville, dans notre antique paroisse de Saint-Aignan. Tout le monde n'a pas une paroisse comme ça... Nos jeunes vicaires nous disaient exactement le contraire de ce que nous disaient nos jeunes élèves maîtres... Nous ne nous en apercevions pas. Nous étions des petits garçons sérieux de cette ville sérieuse, innocents et au fond déjà soucieux. Nous prenions au sérieux tout ce qu'on nous disait, et ce que nous disaient nos maîtres laïques, et ce que nous disaient nos maîtres catholiques. Nous prenions tout au pied de la lettre. Nous croyions entièrement, et également, et de la même créance, à tout ce qu'il y avait dans la grammaire et à tout ce qu'il y avait dans le catéchisme. »

Péguy devait pourtant oublier bientôt l'enseignement du catéchisme! Placé dans une École professionnelle, il en fut tiré par un M. Naudy qui lui procura une bourse municipale et l'envoya au lycée, disant : « Il faut qu'il fasse du latin ». Les Lettres classiques furent pour lui un enchantement.

Louis-le-Grand, il s'humanisa dans l'étude des lettres antiques, il s'affina dans la contemplation des œuvres d'art que nos musées lui révélèrent, à ses jours de congé. De « quel émoi religieux il salua au Louvre la nouvelle blancheur des statues », il s'en souvient encore avec attendrissement! Pour cette âme naturellement religieuse, tout orientée vers le divin, le Louvre devenait un Olympe, un petit ciel provisoire qui le ravissait à la terre sur laquelle son pied ne se posa jamais qu'imparfaitement. Son appétit mystique qui constitue la tendance maîtresse de son être mental se repaissait dans l'étude amoureuse de l'Œuvre d'art. Il aura bien raison plus tard quand, redevenu chrétien, il répondra à ceux qui prononcent à son sujet le mot de conversion, de dire qu'il n'y eut pas à proprement parler pour lui, conversion, retour, régression, mais marche progressive, ascensionnelle, dans la même ligne. Toujours il marcha d'un même pas vers l'Étoile! Des nuées lui voilèrent longtemps la face du vrai Dieu, mais sa pensée et sa sensibilité furent sans défaillance tendues vers Lui. Il adora de fausses divinités; mais à travers ces vains simulacres, c'est au « Dieu de Jacob » qu'allait son hommage. Et ces dieux successifs — naïve sincérité! — il ne les mettait pas à son chapeau, comme Louis XI, il les mettait dans son cœur et leur donnait sa vie! A des âmes comme la sienne, Dieu consent toujours à se révéler! Avant de Le trouver dans l'église de Domremy et dans le cœur de Jeanne d'Arc, il Le chercha dans le socialisme, dans le dreyfusisme,

auxquels il se donna successivement comme à des religions. Après son service militaire, dont il garde un souvenir ému et dont les viriles disciplines le rendirent imperméable aux folies pacifistes [1] ; il passa par Sainte-Barbe [2] et de là se hissa sans grand effort jusqu'à cette glorieuse École normale d'autrefois, « celle qui était supérieure », comme il dit avec une pointe d'amertume. C'est là qu'il connut des maîtres dont le passage fut marqué parmi nous d'un lumi-

1. Les pages qu'il a écrites sur le rôle et la grandeur du soldat, gardien de la civilisation, sont parmi les plus vigoureuses qui soient tombées de sa plume. « Que la Sorbonne le veuille donc ou non, dit-il, c'est le soldat français qui lui mesure la terre. C'est le soldat français et c'est le canon de 75 et c'est la force temporelle qui ont jalonné, qui ont mesuré, qui mesurent à chaque instant la quantité de terre où on parle français. Si le lieutenant d'artillerie coloniale Ernest Psichari ne s'était pas battu en français jusque dans l'Adrar — ou aux environs. Pardonnez-moi cette imprécision, mon fidèle ami, — l'écrivain Ernest Psichari écrivait en vain un admirable roman. Le temporel garde constamment, et commande constamment le spirituel. Le spirituel est constamment couché dans le lit de camp du temporel. C'est en définitive, ou plutôt c'est à l'origine et c'est tout le temps le soldat — et son ennemi cet autre soldat — qui fait qu'on parle ou qu'on ne parle pas français ici ou là. C'est le soldat qui fait qu'on parle français de Dakar à Bizerte et de Brest à Longwy. C'est le soldat qui fait qu'on parle français à Maubeuge et à Liège et en somme à Mulhouse et à Colmar. Et c'est le soldat qui fait qu'on parle français à Paris. »

2. A Sainte-Barbe il se lie avec Jérôme et Jean Tharaud, qui se retrouveront aux *Cahiers de la quinzaine*, avec M. Lotte, qui fondera un jour le *Bulletin des professeurs catholiques de l'Université*, avec M. Durel qui nous en fait ce pittoresque portrait : « C'était un homme petit, carré d'épaules, serré dans un veston étriqué, d'énormes souliers ferrés aux pieds, un étroit chapeau mou sur la tête, une face éclairée de paysan où brillaient deux yeux aigus. « Regarde ses mâchoires ! » me dit en riant Paul Acker. Il les avait en effet d'une énergie singulière, marquées par d'énormes maxillaires dont on voyait les muscles jouer sous la peau. » Cité par M. René Johannet dans *Les Lettres*, 15 janvier 1914.

neux sillage et dont la haute intelligence, la droiture, le dévouement, l'universelle culture, lui inspirèrent une admiration passionnée. Son admiration, il la donna sans réserve à Gaston Paris et à Brunetière ; il la donna aussi à M. Bergson, dont l'idéalisme vaporeux eut ce malheur et cette fortune, en nos heures troubles, de désagréger des consciences chrétiennes et d'acheminer vers Dieu des âmes asservies au matérialisme [1] ; idéalisme qui séduisit Péguy justement par ce qu'il avait de mystique et d'éthéré : « Il parlait pendant toute la conférence, dit-il de son maître, parfaitement, sûrement, infatigablement, avec une exactitude inlassable et menue, avec une apparence de faiblesse incessamment démentie, avec la

1. N'entendions-nous pas récemment encore M. Lotte, professeur au lycée de Coutances et jadis camarade de Péguy à Sainte-Barbe et Louis-le-Grand, nous affirmer qu'il devait à Bergson d'être sorti de son athéisme et d'être monté jusqu'à la lumière du Christ : « J'ai une dette de reconnaissance envers le bergsonisme, écrit-il dans le *Bulletin des professeurs catholiques de l'Université*, 20 février 1912. Je ne sais plus quel Athénien dans le *Banquet* de Platon déclare qu'il ne vit vraiment que depuis qu'il a connu Socrate; j'en dirais autant de Bergson, si depuis que je l'ai connu, je n'étais redevenu chrétien. C'est l'étude de sa philosophie, étude que j'ai commencée dans le plus épais matérialisme, qui m'a ouvert le chemin de la délivrance. Jusqu'en 1902, j'eus l'esprit bouclé par Taine et Renan ; ils étaient les dieux de ma jeunesse... J'étudiai *Matière et Mémoire*. Ce fut très dur au début pour le grammairien que j'étais, mais je persévérai, car peu à peu c'était le monde de l'âme qui se découvrait à moi. Fini le déterminisme des anciens maîtres! Fini le règne de la matière et de la science : Athènè était vaincue. Le souffle de Dieu animait le monde.Je n'oublierai jamais l'émotion dont me transporta, au printemps de 1907, la lecture de *l'Evolution créatrice*. J'y sentais Dieu à chaque page. Il faut avoir vécu des années sans Dieu, pour savoir avec quelle joie on le retrouve. Les livres de Bergson me l'ont fait retrouver : c'en est assez pour que je leur garde une éternelle reconnaissance. »

ténuité audacieuse, neuve et profonde, qui lui est demeurée propre, sans négligence et pourtant sans aucune affectation, composant et proposant, mais n'étalant jamais une idée, fût-elle capitale, et fût-elle profondément révolutionnaire. » Ce ton élevé, cette hardiesse mesurée, cette allure élégamment révolutionnaire de la pensée bergsonienne avaient tout juste le charme capiteux qu'il fallait pour enchanter le Péguy de la vingtième année, en qui l'eurythmie grecque et la récente culture classique suffisaient mal à contenir les vieilles ardeurs prolétariennes toujours effervescentes.

Elles étaient assez vives, ces ardeurs, pour empêcher que ce normalien philosophe allât se murer dans les besognes rectilignes et sages d'un lycée de province. Il quitta l'Université, « non d'esprit mais de corps », et se jeta en franc-tireur, en partisan, dans la bataille des idées, si brûlante alors, que de s'en souvenir lui fait battre encore le cœur [1].

1. En 1897, nous le trouvons parmi les collaborateurs de *La Revue socialiste*. Puis bientôt il passe à *La Revue blanche* où paraissent les articles les plus incendiaires qu'il ait jamais écrits. On était alors en pleine bataille dreyfusiste. « Ce fut une grande affaire, nous dit-il avec une émotion toute fraîche encore et vibrante, dans *Les Cahiers de la quinzaine* du 27 avril 1913. Ces bandes antisémitiques et antidreyfusistes étaient fort braves, elles étaient fort bien conduites, elles étaient très attantes et prenaient les plus vigoureuses offensives, conformément aux principes de la guerre moderne. Vous êtes trop jeunes, mes enfants, pour avoir connu tout ça. Et nous aussi nous étions fort braves, nous les bandes antiantisémitiques et dreyfusistes et nous étions fort bien conduits, car nous nous conduisions nous-mêmes, et nous pratiquions les plus vigoureuses offensives, conformément aux principes de la guerre moderne. Il n'y avait que les radicaux, dans ce temps-là, qui n'étaient pas braves. Tout le monde se battait dans ce

O soldats de l'an deux ! O guerres ! Épopées !

Il fonda les *Cahiers de la quinzaine* en 1900 et leur « donna sa vie ». Ces étranges *Cahiers*, qui sont dans notre Presse une chose sans analogue, qui, un jour, nous apportent l'œuvre inédite d'un maître écrivain et, l'autre jour, une causerie ou le pamphlet personnel de Péguy, qui sont tantôt un mince fascicule et tantôt un volume de 300 pages, ces *Cahiers* ont servi de véhicule à mainte œuvre forte, comme le *Jean Christophe* ou le *Jean Coste*. Le pauvre réduit des *Cahiers* fut l'embarcadère vers la gloire de plusieurs jeunes

temps-là. Il n'y avait que les radicaux qui ne se battaient pas. Ils étaient pleins d'une étrange frousse politique, redoublée d'une étrange frousse parlementaire et compliquée d'une étrange frousse électorale. Nous, tous les autres, nous nous battions comme des chiens, et je puis le dire, dans ces batailles de la rue, rien de part et d'autre ne fut jamais commis contre l'honneur. Il n'était pas question d'être pacifiste dans ce temps-là. Tout le monde était à la guerre. Tout le monde faisait la guerre. Il est vrai que c'était la guerre civile et elle a toujours eu des charmes. La guerre a des douceurs à nulle autre pareilles. Il n'y a que les radicaux qui ne faisaient pas la guerre. Ils attendaient dans une sorte de tremblement sénile, politique, parlementaire, électoral, que tout le monde fût éreinté pour dépouiller tout le monde. C'est ce qui est arrivé et c'est toute l'histoire de ces quinze dernières années. Nous avons connu une Chambre où il n'y avait qu'un seul député dreyfusiste et c'était Vazeille. Vazeille est ce qu'il est, mais il est le seul député qui ait marché droit d'un bout à l'autre de l'affaire Dreyfus. Aussi aux dernières élections, ou aux avant-dernières, il faillit être déboulonné de Montargis, je dis déboulonné comme député, par un Juif extrêmement riche et naturellement radical. Et les radicaux l'appelaient *ce curé de Vazeille*. Tout le monde en ce temps-là était militaire, et militariste. Nous formions deux ardentes armées. Également honorables au point de vue de la guerre. Également honorables au point de vue du sport. Il n'y avait que les radicaux qui n'avaient point trouvé place dans ces deux immenses armées. Ils se préparaient seulement à ravager le champ de bataille, à dépouiller les blessés et les morts. »

gens dont les noms volent aujourd'hui sur les lèvres des mortels : Romain Rolland[1], Suarès, Emile Moselly, Jérôme et Jean Tharaud, Pierre Mille, Daniel Halévy... De cette citadelle où fréquentaient de pétulants garnisaires, Péguy, entouré de son mystérieux aéropage, lança sur la société bourgeoise plus d'une page incendiaire. Il fut socialiste, républicain, dreyfusiste, révolutionnaire, candidement, sans l'ombre d'une compromission avec les politiciens douteux qui ont déshonoré leur drapeau et renié les petits soldats exaltés et rêveurs, prêts comme lui à jouer leur vie sur une idée ! Il marcha dans les pas de Jaurès qu'il entoura « d'affectueuse vénération » au temps où le tribun, encore universitaire intègre et théoricien mys-

1. La gloire de Romain Rolland date de 1903, de l'année où il publia son *Beethoven* dans *Les Cahiers de la quinzaine*. Ce fut un gros événement littéraire, et, qui fit à la fois la fortune de Romain Roland et celle des *Cahiers*. M. Charles Péguy nous a dit l'émotion que souleva ce bel essai : « Nos abonnés se rappellent encore, dit-il, quelle soudaine révélation fut ce Cahier, quel émoi il souleva d'un bout à l'autre, comme il se répandit soudainement, comme une vague, comme en dessous, pour ainsi dire instantanément, comme il fut soudainement, instantanément, dans une révélation, aux yeux de tous, dans une entente soudaine, dans une commune entente, non point seulement le commencement de la fortune littéraire de Romain Roland, et de la fortune littéraire des *Cahiers*, mais infiniment plus qu'un commencement de fortune littéraire, une révélation morale, soudaine, un pressentiment dévoilé, révélé, la révélation, l'éclatement, la soudaine communication d'une grande fortune morale. »

Ce n'est pas que sur l'art touffu de M. Romain Roland je partage l'amical engouement de Péguy. En attendant que, dans un prochain volume, j'en dise mon sentiment, je renvoie le lecteur à un excellent article paru dans *Les Études* du 20 octobre 1913. L'auteur de cet article, le P. de Montadon, qui compte parmi nos meilleurs critiques, a fait là une remarquable analyse de l'œuvre entière de M. Rolland, et porté sur elle, sans faiblesse, un juste jugement.

tique, lui apparaissait comme le dieu debout dans la tempête, ou comme la noble bête de Vigny traquée par la meute aveugle. Avec quelle émotion il l'accompagnait, au soir de ses grandes luttes de tribune, essayant de lui faire oublier les heures fiévreuses de la journée, en déclamant avec lui des vers, aux étoiles, sur les bords de la Seine. « J'ai eu cette bonne fortune, dit-il, de marcher aux côtés de Jaurès, récitant, déclamant. » C'étaient les beaux temps où Jaurès encore mystique, jeune, enthousiaste, épris d'un socialisme idéologique, chantait avec des accents si prenants la justice et la fraternité, versant à la jeunesse des philtres qui la grisaient. Péguy crut à ces nobles idées ; il y croit encore et reprendrait peut-être à son compte le mot de Brunetière : « Je n'ai trouvé que dans le catholicisme la justification de la devise républicaine à laquelle je continue de croire : Liberté, Egalité, Fraternité. » C'est avec une infinie tristesse qu'il a vu Jaurès glisser vers la politique, cesser d'être l'homme d'une mission pour devenir le régisseur d'une affaire. Lui, ne s'est pas laissé entamer !

Son socialisme dreyfrusiste était pur et sans alliage. Les inélégantes et puériles déclamations d'un Sébastien Faure lui furent toujours odieuses et l'anarchie dont il rêva ne fut jamais que l'aimable liberté dans la coopération, telle qu'on la vit réalisée chez lui aux *Cahiers*, dans cette maison large ouverte, où se rencontre un gérant mais pas de directeur, des compagnons d'armes mais pas de maître. Son dreyfusisme eut un pareil caractère d'absolu désintéressement.

Chez cet homme en qui habite la passion des idées, il n'y eut pas même la tentation d'un bénéfice à réaliser. La personne de Dreyfus et les dérivations de l'Affaire lui étaient indifférentes. Ce cérébral songeait à la justice ! Avec Bernard Lazare, George Sorel, Daniel Halévy, dans la grande crise d'Israël où tant d'appétits s'agitèrent, il se donna de tout lui-même avec la générosité d'un prophète. Et maintenant, avec ceux des premiers combattants qui ont survécu à l'aventure le voici de ce côté de la barricade ! Ils n'ont pas changé, eux, mais l'Affaire s'est

1. C'est peut-être au juif Bernard Lazare que Charles Péguy doit de n'avoir pas versé dans le Combisme. Jaurès, que les rédacteurs des *Cahiers* tenaient pour leur maître, venait de faire son adhésion sensationnelle à la politique sectaire de M. Combes. Il avait écrit dans *La Petite République*, du 3 août 1902 : « Il y a des crimes politiques et sociaux qui se payent, et le grand crime collectif commis par l'Église contre la vérité, contre l'humanité, contre le droit et contre la République va recevoir enfin son juste salaire. » Et Bernard Lazare répondit : « Le langage de Jaurès n'est pas le langage de la raison ; il n'est pas le langage de la justice ; il n'est pas le langage du droit. A qui ferez-vous accroire qne M Combes est un grand homme d'État ? »

A partir de 1903, *Les Cahiers* furent résolument anticombistes. Disons d'ailleurs que M. Péguy, violemment anticatholique pendant toute la première partie de sa carrière, ne fut jamais anticlérical au sens vulgaire du mot, et sauf la petite persécution qu'il organisa contre l'archiprêtre de Sens, il épargna les hommes pour ne combattre que les idées. Il souffrit persécution pour avoir voulu conserver à sa revue un caractère doctrinal. Les politiciens combistes l'assaillirent bientôt de toutes parts quand il eût consommé ce qu'ils considéraient comme une défection : « Tous les pourvus et tous les casés, dit-il, me tombèrent dessus. Ils voulurent bien se concerter, ou ne se concerter pas pour étouffer la personnalité de Péguy. Ces grandes impersonnalités s'occupèrent beaucoup de ma personnalité. Je dus à leur sollicitude quatre mois de maladie, en deux fois, deux ans de fatigues, des peines atroces, des anxiétés financières non encore épuisées. » Mais ces tribulations l'acheminaient vers la vérité.

dégradée. Rescapés héroïques d'une épopée devenue brigandage, ils pleurent sur leur beau rêve envolé.

O drapeaux du passé si beaux dans les histoires!

Et fidèles à l'Idée, ils s'affligent du déshonneur infligé à sa pureté par des légistes empressés à servir. « Sans la Cour de cassation, dit Péguy, nous demeurions purs devant l'histoire. » A lui du moins, âme chevaleresque, beaucoup sera pardonné par l'histoire à cause de sa sincérité, à cause de la flamme d'enthousiasme qu'il porta dans toutes ses campagnes, et parce qu'il osa quitter la galère quand il la vit pilotée par des pirates. Au fond de ses utopies il y avait une âme de vérité qui les sauvait de la vulgarité. La vérité totale se livrait à lui par parcelles. « Tout était pur alors. Tout était jeune. Et tu entends bien, écrit-il à son ami Lotte, que par là je ne veux pas dire en ceci seulement que nous étions jeunes et que nous voyions le monde jeune. Historiquement tout fut jeune alors, pendant trois ou quatre merveilleuses années. Un socialisme jeune, un socialisme nouveau, un socialisme grave, un peu enfant — mais c'est ce qu'il faut pour être jeune — un socialisme jeune homme venait de naître. Un christianisme ardent, il faut le dire, profondément chrétien, profond, ardent, jeune, grave, venait de renaître. On le nommait lui aussi assez généralement *catholicisme social*. Dans le socialisme qui, lui-même, par un échange, était une sorte de christianisme du dehors, dans Jaurès même les contaminations jauressistes n'étaient point nées et

n'avaient point encore pénétré. L'affaire Dreyfus ne préparait encore que dans le plus profond de l'ombre ses inconcevables destinées... Et nous sommes bien, en tant de sens les élèves du vieux Quinet, des jeunes Quinet renaissants, si je puis dire, renés, comme lui, comme ces vieux républicains, des républicains nationalistes, enfin des républicains patriotes, foncièrement, profondément, essentiellement, je dirai substantiellement français... Notre socialisme était un socialisme mystique et un socialisme profond, profondément apparenté au christianisme, un tronc sorti de la vieille souche, littéralement déjà, ou encore, une religion de la pauvreté. » C'était par là, en effet, par cette passion, on pourrait dire, par cette frénésie de pauvreté que Péguy touchait au cœur du christianisme. « Les pauvres, dit Bossuet, sont les véritables citoyens de cette bienheureuse cité que l'Eglise a nommée la cité de Dieu. » Il portait en tout la droiture d'un enfant, la spontanéité, la simplicité de ces tout petits à qui appartient le Royaume des cieux. S'il se livrait parfois avec une sorte d'impétuosité enflammée à de soudaines indignations, c'était, comme le Fils de Dieu, contre les vendeurs du temple qui trafiquaient des grandes idées dont il s'était fait le chevalier servant. Toute doctrine comporte une mystique et une politique, ou, si l'on veut, une théorie et une casuistique. Ce fut pour maintenir la mystique et la théorie dans leur intégrité qu'il se battit avec une si chaleureuse énergie, sans espoir de résultat, pour la simple beauté du geste et pour l'intime approbation de sa conscience.

« L'héroïsme et la sainteté avec lesquels, dit-il, moyennant lesquels on obtient des résultats dérisoires, *temporellement* dérisoires, c'est tout ce qu'il y a de plus grand, de plus sacré au monde. C'est tout ce qu'il y a de plus beau. » Voilà ce qui explique l'espèce de joie austère avec laquelle il a toujours servi les causes désespérées qui ne pouvaient donner que des résultats temporels dérisoires. Voilà, sans doute, ce qui lui ouvrit le cœur de Dieu. Ce stoïque labeur pour des fins plus hautes que la vie présente, cette magnifique abnégation sans immédiate compensation, impliquaient d'ailleurs une croyance à quelque surnaturelle réparation, un appel vers il ne savait encore quelle justice supraterrestre.

Ce n'est pas en vain que l'Esprit Saint a dicté cette parole : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem.* Et Bossuet savait peut-être ce qu'il disait quand il affirmait : « Celui-là entend véritablement le mystère de la charité qui considère les pauvres comme les premiers enfants de l'Église. » Qui donc niera que Péguy ait depuis longtemps pénétré le mystère de la charité et possédé sans le savoir, même quand il servait encore l'athéisme, une âme chrétienne, lui qui parla toujours avec une si chaude cordialité des simples, des paysans, des enfants, des vieilles femmes et qui se sentit éternellement pour eux une sympathie toute franciscaine. Sa joie, quand il retournait dans son pays beauceron, c'était d'être traité en camarade par ses amis les vignerons, c'était de s'asseoir au milieu d'eux, sur un tabouret,dans la salle d'auberge,

et de goûter le vin de l'année, c'était d'être appelé familièrement : *Monsieur Charles*. Il aima toujours les assemblées populaires, les cortèges enfantins, les cérémonies de la Sainte-Enfance ; il s'émut toujours en regardant passer les enfants de chez lui qui s'en allaient au catéchisme, portant dans leur regard le reflet d'une âme toute neuve.

Dès l'École normale, quand déjà la grande figure de Jeanne d'Arc l'attirait, il considérait d'un œil d'envie cette Communion des Saints qui est la merveille du christianisme et il convoitait d'y prendre sa place. Le germe de foi qui sommeillait en son cœur n'attendait que l'occasion d'éclore ! L'occasion fut pour lui, comme pour bien d'autres, la souffrance et la maladie. La souffrance, qui nous immobilise et nous sépare du monde, nous donne un regard plus pénétrant pour sonder la vanité des choses humaines. Se « colleter avec le néant », comme disait Stendhal, est un grand bienfait qui nous apporte de singulières lumières sur notre destinée. L'habitude de la méditation, un long entraînement au reploiement sur soi, avaient été aussi pour Péguy une admirable préparation à cette reprise de tout son être par la vérité. Une âme qui médite est une âme déjà chrétienne. N'a-t-il pas dit lui-même de Renan qu'il « était demeuré catholique et généralement chrétien un peu plus qu'il ne le croyait, beaucoup plus qu'il ne le disait », parce qu'il était « un homme de médita-

tion »? A lui aussi, métaphysicien[1] de tendances et de profession, on eût pu dire dès le début de sa carrière : *Tu es christianus in æternum.* Le christianisme l'avait marqué d'une empreinte ineffaçable. Quand il apparut à la vie publique et militante, — lui-même nous l'a dit dans son splendide portrait de Bernard Lazare, — l'athéisme n'était pas seulement la métaphysique dominante, c'était la métaphysique « ambiante, climatérique, atmosphérique », celle que l'on respirait, « qui allait de soi, comme d'être bien élevé ». Et l'on sait qu'à cette époque il se piqua d'élégance et de bonne éducation. Il fut donc athée, officiellement athée, et il édita avec Pulligny le subversif ouvrage de Mongasarian *Le Monde sans Dieu*, où l'athéisme était adopté non comme une vérité crue, mais comme une hypothèse considérable, digne de retenir l'attention d'un esprit curieux. Pour le public il était un professionnel de l'athéisme, mais, pour les initiés, un athée d'une espèce unique, à peu près comme Bernard Lazare, un athée « en qui retentissait avec une force, une douceur incroyable la parole éternelle ». Cet incroyant ne devait pas tarder à respirer mal dans une doctrine sans horizon qui confisque l'essor de la pensée philosophique.

Dès l'année 1900, l'année même de la fondation

1. Cette liaison de la métaphysique et du christianisme apparaît à quiconque réfléchit. La métaphysique nous apprend, en effet, que s'il y a des raisons de croire à Dieu, il n'y en a pas de n'y point croire, de l'aveu même des athées comme M. Le Dantec. C'est pourquoi M. Rémy de Gourmont disait un jour avec dépit, à propos justement de M. Bergson : « La métaphysique ne profite jamais qu'aux curés. »

des *Cahiers*, pendant une grippe qui l'atteignit profondément, nous le trouvons encore sans croyance religieuse précise, mais non pas pourtant « dévêtu tout à fait d'espérance métaphysique ». Auprès du lit de mort d'un ami, très jeune, qui s'en va « tout embaumé de sérénité comme un vieillard qui a parfait son âge », il s'émerveille qu'on puisse garder cette tranquille insensibilité, cette « laïque santé de sentiments » dans l'instant de la grande épreuve, à l'heure de l'échéance. « Il avait évidemment, pour la vie et la mort, dit-il en parlant de son ami, des sentiments tout à fait étrangers aux sentiments que j'ai, que j'avais ces jours-ci étant malade. » La santé ne lui rendit pas l'impassibilité devant la pensée de l'Au-delà. La crise morale et sociale qui, selon lui, survient en chacun de nous, vers la vingt-septième année, lui avait mis au cœur pour toujours la grande inquiétude sur la destinée, inquiétude d'origine chrétienne.

En 1902, nous le retrouvons remué à fond d'âme devant le pathétique problème de l'enfer. Sur la condition du damné son imagination s'exerce, sa raison spécule, pour aboutir à la justification, tout au moins psychologique, du dogme chrétien. « Les différentes et innombrables et lamentables peines, dit-il, où se sont excitées les imaginations sont dominées par cette peine d'absence qui est la peine capitable, incomparable... Le damné est un excommunié de par Dieu... Il subit l'absence de Dieu... On s'est flatté trop vite qu'en supprimant les dieux et les

sanctions des dieux on supprimait les souffrances les plus grandes; premièrement on supprimait aussi, au moins dans le même sens, les consolations les plus grandes... Le misérable, comme l'a fait l'élimination de la croyance religieuse, n'a plus qu'un seul compartiment de vie et tout ce compartiment lui est occupé désormais par la misère... et puisque la misère ne peut évidemment recevoir une limitation que d'un espoir au moins égal, puisque tout espoir lui est interdit, sa misère ne reçoit aucune limitation ; littéralement elle est infinie. » Ne nous étonnons pas si bientôt la doctrine qui enseigne l'anéantissement des âmes lui semblera comme « une des plus grossières que l'humanité ait jamais connues », et si, en 1906, il ose déclarer que l'athéisme est une mythologie, une superstition, telle que, dans l'histoire des idées, on n'en vit guère d'aussi peu intelligente. Il ne va pas encore jusqu'à faire profession de croire à la vie éternelle, mais il s'achemine vers cette croyance, et déjà proclame qu'il la tient pour infiniment plus appuyée en raison, infiniment moins « infirme », que toutes les autres.

Lorsqu'on en est à ce point, la foi chrétienne devient une sorte de nécessité logique. L'esprit si droit, si loyal, de Péguy ne pouvait échapper à l'inéluctable. Aucun des obstacles prévus par La Bruyère ne venait retarder sa libération. Sa vie était pure et son âme avide de vérité. Le développement de sa pensée se poursuivait depuis toujours dans le même sens. Comme il l'a dit très exactement, il y eut chez lui

efflorescence, épanouissement et non pas réensemencement d'une terre d'abord en friche, puis nettoyée pour une nouvelle culture. S'il y eut pour lui coup de foudre et chemin de Damas, nous n'en avons rien su. Tout ce que nous savons c'est que, depuis 1906 environ, l'activité, la fièvre de sa recherche ont été plus discernables, plus avouées, et les résultats plus tangibles. Lui-même tout récemment nous faisait confidence de ses efforts heureux pour *approfondir* son *être religieux*. A cet approfondissement il s'adonne, avoue-t-il, « depuis quelques années avec une sévérité croissante [1] ».

Le critique littéraire de *La Revue hebdomadaire*, M. Le Grix [1], sans doute abusé par les apparences et par des habitudes de langage auxquelles on s'abandonne sans y penser, avait commis la facile erreur de considérer la marche en profondeur de Péguy

1. C'est aux environs de 1906 que s'accomplit la suprême démarche qui rendit M. Péguy au catholicisme. M. Lotte, qui revint à la vérité vers le même temps, nous a conté comment, au cours d'une maladie que fit son ami, il recueillit de ses lèvres l'aveu de sa foi nouvelle « Péguy se dressa sur le coude, dit-il, et, les yeux remplis de larmes : « Je ne t'ai pas tout dit... J'ai retrouvé la foi, je suis catholique. » Ce fut soudain, comme une grande émotion d'amour. Mon cœur se fondit, et, pleurant à chaudes larmes, la tête dans les mains, je lui dis, presque malgré moi : « Ah ! pauvre vieux, nous en sommes tous là ! »

2. M. Le Grix qui succéda à M. Jean Lionnet comme critique littéraire de *La Revue hebdomadaire*, est un jeune écrivain de beaucoup de finesse et de grand talent. Dès ses premiers articles, il fixa l'attention et conquit l'autorité. Sa critique, extrêmement personnelle et sincère, est d'un philosophe et d'un poète qui médite et rêve sur les livres dont il parle : j'en connais peu d'aussi prenante et d'aussi *suggestive*. Les sévérités de M. Péguy à son endroit ne doivent pas nous émouvoir : simple accident de polémique, elles ne mettent pas en cause la valeur du jeune critique.

comme une sorte de conversion, ou tout au moins d'évolution. Il avait écrit : « Péguy fut amené à reconnaître la nécessité d'une renaissance du spiritualisme et à se soumettre à une discipline mystique restaurée. » Cette glose anodine souleva chez Péguy une vague d'émotion indignée qui s'est répandue dans une page de grand mouvement où l'on peut admirer le plus étonnant sang-froid d'intelligence dans un lyrisme enflammé. Il faut citer cette page non seulement pour sa plénitude tumultueuse et la fougue de sa verve mais surtout pour sa signification philosophique. Cette page qui risquerait de passer inaperçue dans un gros cahier de 300 pages doit être sauvée de l'oubli. Elle est unique pour qui veut comprendre Péguy ; elle donne la clef de son âme et de celle de toute une génération qui a réglé son rythme sur le sien. « Or donc, dit-il, si j'ai précisément dit quelque chose, depuis ces dernières années, portant sur l'histoire de ces dernières années, et en elles sur l'histoire de toute une génération... ce que j'ai précisément dit, c'est le contraire — et cela prouve qu'on a bien du mal à se faire entendre — c'est que nous avons toujours continué dans le même sens, c'est qu'il n'y a dans notre carrière, dans notre vie, aucun point de rebroussement. Je ne le dis pas parce que c'est bien, je le dis parce que c'est vrai ; je ne dis aucunement que cela vaut mieux, je dis que cela est ainsi ; je ne dis aucunement que nous valons mieux que ceux qui ont eu un point de rebroussement, un point de conversion, une conversion ; ce

serait aussi fort loin de ma pensée ; je dis seulement, que nous sommes ainsi, que nous fûmes tels, que nous avons été ainsi, que notre histoire fut telle : ὅτι τοῦτο οὕτως ἐγένετο... Ce n'est point une évolution, comme on dit un peu sottement, employant inconsidérément, par un abus lui-même incessant, un des mots du langage moderne qui est devenu lui-même le plus lâche, c'est un approfondissement. Nous tenons depuis vingt ans, depuis *notre jeunesse*, la même voie droite, la même voie d'approfondissement. Elle nous a menés loin. Grâces en soient rendues. Je ne puis parler naturellement que pour moi et pour ceux de ma race spirituelle parmi ceux de ma race charnelle. C'est par un approfondissement constant de notre cœur dans la même voie, ce n'est nullement par une évolution, ce n'est nullement par un rebroussement que nous avons trouvé la voie de chrétienté. Nous ne l'avons pas trouvée en revenant. Nous l'avons trouvée au bout. C'est pour cela, il faut qu'on le sache bien de part et d'autre, chez les uns et chez les autres, c'est pour cela que *nous ne renierons jamais un atome de notre passé*. Nous avons pu être pécheurs. Nous l'avons été certainement beaucoup. *Pro nobis peccatoribus*. Mais nous n'avons jamais cessé d'être dans la bonne voie. Notre préfidélité invincible, notre jeune préfidélité aux mœurs chrétiennes, à la pauvreté chrétienne, aux plus profonds enseignements des évangiles, notre obstinée, notre toute naturelle, toute allante préfidélité secrète nous constituait déjà une paroisse invi-

sible. Nous avons pu être avant la lettre. Nous n'avons jamais été contre l'esprit... Si j'ai dit quelque chose, au contraire, depuis deux et trois ans, et qui exprimait, qui représentait, qui traduisait ce qui s'est passé depuis vingt ans, c'est que notre dreyfusisme et notre socialisme était profondément spiritualiste... et qu'il était profondément mystique et profondément une *discipline* mystique. Quant à *restaurer* une discipline mystique, Dieu merci, on n'a pas besoin de nous. Il ne s'agit pas de restaurer un règne aboli. Il s'agit, si je puis dire, de continuer tout tranquillement dans le temps, à notre tour, un règne spirituel qui ne sera jamais aboli. » Et nous avons ici la direction et la tonalité de sa vie religieuse !

Nous savons à quelle race de chrétiens il appartient. Ses sympathies décidées pour les pauvres et cette préfidélité aux mœurs chrétiennes dont il peut parler sans pose ni superbe, parce qu'elle est notoire, nous permettent de le *situer* dans la cité religieuse, qu'il aime appeler de ce beau nom de « chrétienté », repris aux vieilles chroniques. Veuillot disait des sages de son temps : reniant Dieu, ils ont renié le pauvre ! Et lui, au contraire, adoptant le pauvre, il a retrouvé Dieu ! Mais le Dieu, retrouvé par lui, reste le Dieu des pauvres. Il ne faut pas s'attendre à le voir sympathiser avec ces « aristocrates de la foi » qui portent en tout, même dans les choses religieuses, leurs réticences d'hommes de bonne compagnie, et qu'on « peut fréquenter longtemps, comme disait Lemaître, sans soupçonner qu'ils vont à la messe et qu'ils commu-

nient ». La mentalité religieuse de Péguy est infiniment plus voisine de celle du frère lai, de la dévote de village, de l'enfant du catéchisme, que de celle d'un académicien. Il appartient — et c'est trop peu de dire qu'il appartient, puisque, pour sa grande part, il a créé le mouvement — à cette élite fervente de jeunes universitaires que la grande tourmente mystique des temps nouveaux a saisis et qui vivent dans leurs lycées comme des moines dans leur cloître, qui parlent du chapelet, de la Sainte Vierge, des Saints, du Tabernacle, des Sacrements avec des candeurs d'Eliacin, et qui nous entretiennent du « Bon Dieu » avec une fraîcheur de tendresse que nous autres, chrétiens de naissance, n'avons pas toujours gardée [1]. Péguy a toute la verdeur de foi d'un néophyte et ne juge pas à propos de tenir en religion cet *entre-deux* dont a parlé Pascal. Le vigoureux optimisme, dont nous l'entendions tout à l'heure se faire l'interprète, pro-

1. Il suffit pour s'en convaincre de parcourir le *Bulletin des professeurs catholique de l'Université* récemment fondé à Coutances. Abonnement : 6 francs. Et relisons aussi ce que Péguy lui-même écrivait tout récemment rappelant encore une fois les leçons d'athéisme qu'il avait reçues dans sa jeunesse : « Nous croyions intégralement aux enseignements de nos maîtres, et également intégralement aux enseignements de nos curés. Nous absorbions intégralement les ou la métaphysique de nos maîtres et également intégralement la métaphysique de nos curés. Aujourd'hui je puis dire sans offenser personne que la métaphysique de nos maîtres n'a plus pour nous et pour personne aucune espèce d'existence et la métaphysique des curés a pris possession de nos êtres à une *profondeur* que les curés eux-mêmes se seraient bien gardés de soupçonner. Nous ne croyons plus un mot de ce qu'enseignaient, des métaphysiques qu'enseignaient nos maîtres. Et nous croyons *intégralement à ce qu'il y a dans le catéchisme*, et c'est devenu et c'est resté notre *chair*. »

cède de cette exubérance de vie religieuse, fréquente chez ceux qui viennent de retrouver Dieu. Ah ! il n'a pas peur, lui, de parler de la prière, du catéchisme de la communion des saints, des miracles, des sacrements « qui ont nourri » son ami Lotte et l'ont nourri lui-même. L'âme de Jeanne d'Arc qu'il *aspira* tout jeune, comme on disait jadis à Port-Royal, revit en lui avec toute son enfantine spontanéité. Il éprouve une sorte de volupté à se heurter aux orgueils du siècle, à s'abaisser, à prendre de l'eau bénite, à se faire tout petit dans l'ordre de la croyance. « Nous préférons vous le dire tout de suite, écrit-il : nous sommes aussi bêtes que saint Augustin et que saint Paul, que saint Louis et que saint François et que Jeanne d'Arc, et, pourquoi ne pas le dire, que Pascal et que Corneille... Le plus humble prêtre dans la dernière des paroisses françaises donne — *c'était une humble église au centre surbaissé, l'église où nous entrâmes* — le dernier des fidèles dans la plus humble des paroisses françaises reçoit le même corps de Jésus, *Corpus Domini nostri*, que donnaient et que recevaient saint Augustin et saint Paul, saint Louis et saint François, Jeanne d'Arc, Pascal, Corneille... Il faut qu'on se fasse à cette idée... que nous sommes bêtes une fois pour toutes, que nous sommes aussi bêtes que saint Jean Chrysostôme. » Si l'on veut savourer dans toute sa force jaillissante ce christianisme jeune, d'une si primitive pureté, qu'on relise *le mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, *le porche du mystère de la deuxième vertu* et *le mystère des saints*

Innocents dont je n'ai malheureusement plus le temps ni l'espace de parler ici. Quelques étrangetés ou chinoiseries de style n'empêchent pas ces œuvres, où l'auteur a recueilli tout le butin de sa vie méditative, d'être parmi les œuvres maîtresses de notre littérature religieuse. On y rencontre des scories, mais aussi des beautés soudaines, des éclairs de génie qui effacent tout ! Ceci fait oublier cela. Et voici que je n'ai plus le courage de lancer à ce robuste ouvrier de lettres, *varicosus centurio,* les quelques « sagettes » que j'avais préparées.

Il y eut toujours parmi les hommes deux lignées d'esprits antagonistes : ceux qui pensent avec Montaigne et Renan que la vie n'est pas chose bien sérieuse, et ceux qui croient avec Pascal qu'elle est une tragédie. On voit immédiatement à laquelle des deux phalanges appartient Péguy. Comme son maître Brunetière qu'il chérissait d'une si virile affection, il est pascalien et fidéiste au bon sens du mot ; il croit au sérieux de la vie. On ne l'imagine pas capable d'une berquinade ou d'une vaine facétie. Et pourtant Dieu sait de quel incomparable don de satire cet écrivain fut gratifié et quel supplice ce doit être pour lui de rentrer parfois ses griffes. Militant par attrait, gladiateur nourri de bœuf et d'ail, comme Hercule, il s'est imposé la loi de n'attaquer que les têtes, de les frapper en face et de ne s'abaisser jamais à d'insidieuses ironies. Au menu fretin des adversaires il applique l'*infamie* — *in-fama* — et leur réserve le châtiment de son silence. Lanson, Lavisse, Rudler, voilà

des proies pour ce belluaire, voilà ceux qu'il passe au laminoir. Les minces comparses, il les dédaigne ! Et c'est une chance pour eux, car ses foudres ne sont pas de carton, et sa raillerie n'est pas souvent de badinage et d'enjouement. Après elle *tout est ruine et deuil. Le Turc a passé là !* dirait Victor Hugo. D'illustres cadavres jalonnent sa route déjà longue ; de grands mandarins de lettres ont payé cher l'audace d'avoir provoqué son persiflage, en ne gardant pas de Conrart le silence prudent, ou simplement en attaquant la culture helléno-latine dont il s'est fait le champion parmi nous. Je conseille à ceux qui auraient l'infortune de ne pas penser comme lui de garder dorénavant pour eux leur opinion particulière, ou alors de numéroter leur os ! Moins heureux que le général d'Athalie, il nous faut avoir aujourd'hui deux craintes : craignons Dieu, cher Abner, et craignons aussi de tomber entre les mains de M. Péguy. *A ventura ira...*

On a beaucoup discuté, ces derniers mois, sur le style de Péguy, et la controverse émue autour de son art insolite fut portée par M. Thureau-Dangin jusqu'à la tribune académique. *Adhuc sub judice lis est.* On débattra longtemps cette question, comme on discute chaque jour sur les sublimes irrégularités de Pascal ou les fantaisies syntaxiques de M. de Saint-Simon. Trancherons-nous le différend en redisant de notre auteur ce qu'on a dit de Molière : c'est un grand écrivain négligé ! ou en répétant à son sujet la sentence de Voltaire sur l'auteur des *Pensées :* Pascal, excel-

lent maître d'éloquence, mais mauvais modèle d'éloquence? Nous n'apporterons pas tant de décisive assurance en cette querelle. J'avoue ne pas entrer parfaitement dans l'intelligence de toutes les répétitions et de tous les redoublements de Péguy, et ne pas échapper parfois, quand je le lis, à une impression de verbiage et d'empâtement. J'ose l'assurer qu'il vaudrait mieux user d'un vocabulaire moins hétéroclite et ne pas écrire comme il le fait : arrièreté, inculture, insurnaturel, étrangèreté... Veuillot disait à propos de la morne littérature portroyaliste : « Il est aussi impossible d'y trouver une absurdité ou un solécisme qu'un aperçu profond ou un mouvement d'éloquence. » Ni l'une ni l'autre de ces deux choses n'est impossible à M. Péguy, qui, d'aventure, solécise avec allégresse et sophistique avec insolence. Mais ces menues tares sont pareillement au visage de Pascal, de Saint-Simon, de Molière! Les expulserons-nous pour cela de notre ciel littéraire? Voilà que je me sens en tentation d'écrire :

Qu'importe le flacon pourvu qu'on ait l'ivresse?

Péguy nous captive, Péguy nous entraîne dans son tourbillon; livrons-nous à son sortilège! Et, pourtant, même son étrange *métier,* même sa technique paradoxale, sont défendables, si l'on a pris soin de dire d'abord : gardons-nous d'écrire ainsi! Un de nos vieux maîtres latins disait : *Non sunt longa quibus nihil est quod demere possis :* un écrit n'est pas long si l'on n'y trouve rien qui se puisse retrancher! Soumettons

à l'épreuve d'un émondage les proses touffues de Péguy et nous les verrons sur-le-champ s'affaisser et s'amoindir. En touchant ce que nous prenions d'abord pour fanfreluches de style, nous nous apercevons que nous avons atteint l'épine dorsale du discours, que nous avons désarticulé la phrase. L'ample déroulement de ses périodes n'est qu'en apparence inextricable. Un nombre intérieur les soutient. Sa filandreuse écriture n'est que l'*explication*, au sens latin, d'une pensée ductile qui se détend et qui resserre ensuite méthodiquement ses *plis* pour envelopper notre sensibilité et maîtriser notre entendement. Le style de Péguy exprime une pensée en mouvement et non pas une pensée à l'état statique. Pour lui restituer toute sa valeur il faut le déclamer en marchant : c'est un style à la fois bergsonien et péripatéticien[1]. Ne pre-

1. Sa poésie participe des mêmes caractères. Elle est massive, sonore, d'une belle cadence et d'une étrange plénitude. Péguy, poète, marche à pas lourds de lansquenet; il ne plane pas : il n'est point cette *chose ailée, légère et chantante* dont parlait Platon, mais il sait marteler le vers français et lui communiquer un beau rythme. Le voici tout entier dans la finale de *La Tapisserie de sainte Geneviève et de Jeanne d'Arc*. La patronne de Paris s'est avancée jusqu'aux portes de sa ville pour recevoir Jeanne d'Arc :

> Pour qu'elle vît venir par un chemin de terre,
> Comme une jeune enfant qui vient vers sa grand'mère,
> Par les bois de Puteaux, par les champs de Nanterre;
>
> Pour qu'elle vît venir ardente et militaire,
> Obéissante et ferme et douce et volontaire,
> Sur Boulogne et Neuilly, sur Puteaux et Nanterre;
>
> Bien en selle en avant de sa cavalerie,
> Masquant ses bombardiers et sa bombarderie,
> Traînant comme un réseau sa lourde infanterie;

nons pas ses longueurs pour la molle et cotonneuse abondance d'un écrivain qui n'a ni la loyauté, ni la capacité de faire court. Ses répétitions ne sont pas d'ordinaire les reprises et bégaiements d'une pensée qui se cherche : ce sont les redoublements utiles qui martèlent l'idée, la dégagent, la dressent en beauté et finissent souvent par lui donner une robuste splendeur. Enfin, en dépit de tout, Péguy est un écrivain d'une essence rare, d'une vigueur déconcertante. Chez nul autre, en ce temps, l'on ne trouverait cette fougue de dialectique, cette gaieté dans l'indignation, cette éloquence en larges nappes où s'allument des paillettes, cette fécondité d'invective, cette puissance soutenue, qui peuvent soulever 300 pages sans qu'on rencontre une défaillance ou devine une fatigue, sans qu'on traverse un paragraphe où l'encre ait pâli et fléchi l'élan du lyrisme. Il peut écrire tout un volume sur le ton de ce morceau que je détache de son

Ameutant ses tambours qui battaient pour la messe,
Gourmandant ses brigands qui couraient à confesse,
Déférente aux trois voix qui scellaient leur promesse ;

Ayant mis les soldats au pas sacramentaire,
Ayant mis les curés au pas réglementaire,
Et logé les vertus au train régimentaire ;

Bien allante et vaillante et sans étourderie,
Bien venante et plaisante et sans coquetterie,
Bien disante et parlante et sans bavarderie;

Sage comme une aïeule en sa tendre jeunesse,
Cadette ayant compris le plus beau droit d'aînesse,
Grave et les yeux plus clairs que d'une chanoinesse,
La sainte la plus grande après Sainte Marie.

plus récent pamphlet : « *Væ tepidis;* malheur aux tièdes. Honte aux honteux. Malheur et honte à celui qui a honte. Il ne s'agit point tant ici encore de croire ou de ne pas croire. Et quelle est la surface de recouvrement et les manques de recouvrement de la créance. Il s'agit de savoir quelle est la source profonde de l'incréance, quelles sont les profondeurs de ces manques, d'où viennent, d'où remontent ces incrédulités. Or, nulle source n'est aussi honteuse que la honte. Et la peur. Et de toutes les peurs, la plus honteuse est certainement la peur du ridicule, d'être ridicule, de paraître ridicule, la peur de passer pour un imbécile. On peut croire ou ne pas croire. Enfin nous nous entendons ici. Mais honte à celui qui renierait son Dieu pour ne point faire sourire les gens d'esprit. Honte à celui qui renierait sa foi pour ne pas donner dans le ridicule, pour ne point prêter à sourire, pour ne point passer pour un imbécile. Il s'agit ici de l'homme qui ne s'occupe point de savoir s'il croit ou s'il ne croit pas. Il s'agit de l'homme qui n'a qu'un souci, qui n'a qu'une pensée, ne pas faire sourire M. Anatole France. Il s'agit de l'homme qui vendrait son Dieu pour ne pas être ridicule. Il s'agit de l'homme qui craint, de l'homme qui a peur, du malheureux qui tremble dans sa peau de la peur d'avoir peur, de la peur d'avoir l'air d'être dupe de ce qu'il dit, de la peur de faire sourire un des augures du parti intellectuel. Il s'agit de l'homme, du malheureux apeuré, qui regarde de tous les côtés, qui lance timoré des regards circonvoisins pour être bien sûr que quel-

qu'un de l'honorable assistance n'a point souri de lui, de sa foi, de son Dieu... Honte au honteux. La honte implique une telle lâcheté qu'elle est sans ressource. Honte, malheur à celui qui a honte. La honte seule est honteuse. Nous n'avons que faire, parmi nous, de *chréliens honteux*, au sens de ce mot, de cet adjectif, où l'on dit : *un pauvre honteux*. »

Oui, vraiment, Péguy est un homme unique pour la volubile âpreté de son éloquence. Dans chacun de ses mots frémit une âme. Les plus humbles vocables ont chez lui des entrailles et nous prennent aux entrailles. Pourquoi se défendre contre sa séduction et ne pas boire le vin généreux qu'il nous verse? Ce vin est trouble peut-être, mais si préférable encore à la coupe d'eau stérilisée que nous présente maint censeur de son mâle génie. Et je prie qu'on n'applique pas ceci à M. Le Grix qui est un écrivain de talent! Je ne sais quel misanthrope a dit : « Il faut choisir, d'aimer les hommes ou de les connaître. » Avec Péguy, l'ennui de choisir nous est épargné. Il est de ces très rares qui résistent à l'épreuve d'un examen, et qu'on aime davantage à mesure qu'on les connaît mieux. A qui nous voulons du bien conseillons l'expérience.

Henri De RÉGNIER

Au lendemain de la séance, désormais fameuse, où le comte Albert de Mun reçut Henri de Régnier à l'Académie française, j'écrivis dans *La Revue pratique d'Apologétique* cette note un peu vive :

L'Académie française entendit, l'autre jour, tomber des lèvres froides de M. de Régnier un des discours les plus mornes, les plus « plomb », comme eût dit Veuillot, qui se soient produits sous la Coupole depuis vingt ans. Elle salua, au contraire, de ses ovations l'un des discours les plus chaleureux de notre grand Albert de Mun dont l'admirable carrière s'achève dans une apothéose. « Le beau discours de M. de Mun n'a pas été un succès mais un triomphe, » écrivent *Les Débats*. C'est que l'évidence d'une significative antithèse entre les deux éloquences s'est imposée ce jour-là, pour tous, et les plus déterminés thuriféraires du nouvel académicien ont dû, pour une heure, éteindre l'encens qui fumait sans discrétion dans leurs cassolettes. Pour nous qui n'avons aucune raison d'aimer les grâces libertines et les jeux pervers du symboliste repenti que l'Académie recueillait, nous nous devons de noter ici quel abîme sépare

presque fatalement deux écritures dont l'une est vide d'idées et l'autre pénétrée d'idéalisme chrétien. Ce n'étaient pas seulement deux tempéraments d'hommes qui s'opposaient ici, c'étaient deux doctrines qui s'affrontaient et qui devaient faire la preuve de leur différente valeur d'art. Le triomphe de M. de Mun est en somme le triomphe du catholicisme, triomphe du catholicisme éternellement jeune sur le paganisme décidément vidé de ses vertus esthétiques. C'est une entreprise désespérée que de vouloir entraîner la génération qui vient sur les pas des Centaures et dans le sillage des Sirènes.

Ce serait jeu d'enfant que de montrer la vacuité du discours d'Henri de Régnier. Elle a déconcerté ses meilleurs amis. Durant une heure son éloquence s'est traînée dans des pauvretés et des incohérences de métaphores que, nous autres professeurs, nous criblerions chez nos élèves de notre encre la plus rouge. Dès qu'il manie la prose et parle des choses de son temps, ce ciseleur de médailles antiques, ce poète des satyres et des faunes semble, comme Condorcet, écrire avec de l'opium sur des feuilles de plomb. Il ne suffit pas d'être ou d'avoir été cuirassier pour lire ses romans jusqu'au bout, il faut avoir la plus intrépide opiniâtreté et le plus méritoire scrupule de documentation. Louons M. de Mun [1], qui a tous les courages, d'avoir eu, avec les autres, celui-là !

1. Je me reprocherais de ne pas détacher du beau discours de M. de Mun le passage si remarqué où par dessus la tête du récipiendaire, l'orateur atteignait toute une école et posait un principe de critique éternelle :

Il n'y aurait aucun péril de trahison à analyser la harangue de M. de Régnier. Ce discours ne vit pas ;

« Et me voilà donc en face de ces romans qui forment, avec vos contes et vos nouvelles, la seconde part de votre œuvre, non la moins importante. Ah ! Monsieur, comme je suis embarrassé ! Je les ai lus, ces romans, je les ai lus tous, et jusqu'au bout. Car j'ai été capitaine de cuirassiers....

« Vous le voyez, j'ai tout lu, et c'est presqueune confession. Mais pour parler davantage, entre les graves images qui gardent notre Coupole, des aventures de vos *Amants singuliers*, et des *Rencontres de M. de Bréot*, et des tentations de *M. Nicolas de Galandot*, convenez, Monsieur, que je ne suis plus assez... cuirassier.

« On a dit, éloge ou reproche, que vous aviez voulu, dans vos livres faire revivre pour nous les grâces légères du XVIIIe siècle et sa libre hardiesse. Je ne suis point l'avocat d'office de ce temps, plus funeste encore que frivole, qui vit périr, dans les esprits et dans les mœurs, les vieilles traditions de la France chrétienne : et je serais, pourtant, presque tenté de protester. Car vous avez, ce me semble, traité le XVIIIe siècle un peu comme l'Antiquité, où vous écoutez plus souvent la flûte de Marsyas que la lyre d'Apollon, et les chansons d'Eros que les discours de Pallas. Sous sa poudre et son rouge, le siècle de l'Encyclopédie remuait des idées qui allaient bouleverser le monde. Il cachait aussi des vertus, dont l'explosion meurtrière de ces idées nouvelles devait bientôt révéler la persistante énergie : et, s'il fallait absolument y chercher des héros, on en trouverait, après tout, d'autres que « l'immortel » Casanova de Steingalt, comme parle le collectionneur de votre *Passé vivant*.

« Mais je n'insisterai pas sur cette pauvre querelle. Il m'en reste assez d'autres. Vous n'avez pas besoin, pour trouver à vos romans un cadre approprié, de remonter si haut. Vous écrivez en un temps où l'élite à qui vous parlez se pique de mépriser la morale, et vous lui donnez ce qu'elle aime, des livres amoraux.

« Oh ! je vous entends bien. Vous n'écrivez pas pour les autres, mais pour vous-même, pour satisfaire « un goût, qui vous est naturel, de vous divertir à des événements et à des personnages ». C'est l'avertissement que vous donnez à vos lecteurs, dans la préface d'un autre de vos livres, qui aussi est l'un des plus agréables : « *Les vacances d'un jeune homme sage* ». Et vous avez dit à l'un de vos biographes : « Une fois le livre imprimé, publié, il ne m'intéresse plus. Je l'oublie. » C'est à merveille, et vous voilà hors d'affaire. Mais nous ?

« Vous n'écrivez que pour vous divertir. Cela est bientôt dit. Votre

il ne peut donc être donné à personne de le tuer en le disséquant. L'orateur a fait ce miracle de passer

divertissement cependant ne s'enferme pas au logis. Cette claustration le rendrait sans doute moins attrayant, et vous n'avez garde de l'y condamner. Ce livre qui ne vous intéresse plus, quand il est publié, c'est alors qu'il commence à intéresser vos lecteurs, et vous ne vous en plaignez pas. Quand il vous a, un moment, amusé, vous lui ouvrez la porte, et il s'en va, au dehors, troubler des cœurs, agiter des passions, offrir aux yeux l'image, toujours la même en ses vêtements divers, de la sensualité, tantôt fuyante et tantôt embarrassée, faire chanter aux oreilles, répétée par des lèvres multiples, sa musique, au thème invariable, au rythme tour à tour ardent et lassé.

« Vous n'avez point, dites-vous, souci de ce lendemain. Le pouvez-vous? L'homme de lettres, dans l'ivresse de son propre travail, peut-il oublier que d'autres viendront s'abreuver à sa coupe? Peut-il secouer dédaigneusement, sur les esprits qu'il a visités, la poussière de son œuvre, comme ferait, de sa sandale, sur un seuil inconnu, un hôte de passage? Je ne le crois point. La responsabilité de l'écrivain m'apparaît plus lourde, plus haute aussi, fardeau sans doute, mais honneur en même temps, et qui grandit jusqu'à l'exercice d'une mission sociale, sa noble profession.

« Je sais que je heurte en ce discours les goûts d'un temps, pour qui la morale a cessé d'avoir une signification précise et des règles absolues. Plus d'un, plus d'une peut-être, me trouvera bien « vieux jeu ». Aucun sujet, pourtant, n'est d'une plus saisissante actualité. Car il ne s'agit pas ici d'une fantaisie d'artiste ou de littérateur. C'est une doctrine qui se cache sous votre indifférence pour le destin de vos livres.

« Vous l'avez un jour formulée avec une entière précision dans l'une des chroniques théâtrales que vous donniez au *Journal des Débats* : « L'art, disiez-vous, n'a point à être moral, et ne risque jamais d'être immoral, quand il demeure strictement objectif et impersonnel, c'est-à-dire quand il ne prend pas parti. » Souffrez que je vous arrête ici. Ne pas prendre parti, c'est justement ce que je crois interdit à l'écrivain. L'art est, à mes yeux, la parure des idées; s'il n'est pas cela, s'il se borne au seul souci de la forme, au culte de la beauté pour elle-même, et quels que soient les actes ou les pensées qu'elle recouvre, il ne me paraît plus que le vain effort d'une stérile habileté.

« L'image d'Eugène Melchior de Vogüé s'est offerte à moi durant tout le chemin que je viens, Monsieur, de parcourir à vos côtés. Elle m'apparaît encore ici, et je me réfugie derrière elle pour abriter la présomption de mon jugement. Nul, assurément, ne saurait refuser l'intelli-

à côté de toutes les idées fécondes de son sujet sans les voir. *Non omnibus datum est habere nasum*, disait le poète Martial. Il a commis la même erreur que cet autre païen qui s'appelle Anatole France, quand il s'avisa de nous raconter Jeanne d'Arc. A cet étroit pyrrhonien tous les historiens ont reproché de n'avoir rien compris à l'âme mystique du moyen âge, rien à l'âme religieuse de son héroïne, ce qui est, dans ce genre d'écrire, la tare professionnelle. Pas davantage M. de Régnier n'a compris l'âme chrétienne de Vogüé. Son discours pèche par action et par omission. Et ce n'est pas une querelle confessionnelle que nous lui cherchons ici, nous lui reprochons seulement d'avoir manqué à son office littéraire, de n'avoir pas rempli ses obligations de portraitiste, d'avoir « gâché » un grand sujet. Avec l'altière et sûre élégance d'un gentilhomme M. de Mun l'a rappelé à son devoir.

gence de la passion à celui dont la main nous a conduits, sur les pas de Jean d'Agrève, au rivage étincelant des Iles d'Or, parmi la pourpre sanglante des glaïeuls. Comment donc parlait-il de l'art d'écrire ?

« Sans doute, disait-il, chacun de nous cède quelquefois à la tentation d'écrire pour se divertir, mais il est inconcevable qu'on érige en doctrine ce qui doit rester une exception, un délassement momentané au devoir humain du poète. Si c'est là de la littérature, je demande pour l'autre un nom moins exposé aux usurpations. Je n'entends point ici déclasser tel ou tel genre, réputé léger; un roman, une comédie peuvent être plus utiles aux hommes qu'une traité de théodicée. Je m'élève seulement contre le parti pris de n'y mettre en aucun cas une intention morale.

« Quand Vogüé formulait ces hautes pensées, il songeait au réalisme. Qu'eût-il dit en face du symbolisme, qui nous avait promis la revanche de l'Idéal? »

Toute cette partie du discours de M de Mun fut saluée d'applaudissements unanimes.

« Vous avez parlé, Monsieur, de la religiosité de Vogüé. Ce n'est pas assez, c'est sa religion qu'il faut dire. » Si l'âme inquiète de Vogüé ne s'est pas livrée à M. de Régnier c'est qu'il n'a pas daigné l'interroger, et s'il n'a pas analysé la religieuse inquiétude dont toute son œuvre obscurément palpite, que vaut son étude ?

M. de Régnier ne sait pas l'heure qu'il est. L'ère des joueurs de flûte est passée et leurs œuvres sont déjà refroidies. Une génération vient qui ne se laisse plus bercer par les rêves païens d'Alexandrie et qui ne s'amuse plus aux *jeux rustiques* des pasteurs d'Arcadie. Les jeux que nous aimons à présent sont ceux qu'on organise pour la Patrie, pour le service d'une Idée. Avec Puvis de Chavannes nous en sommes au *Ludus pro Patria*. Et nul ne s'étonnera si nous ajoutons aujourd'hui, depuis les enquêtes d'Agathon, au *Ludus pro Ecclesiâ*.

*
* *

Quelque temps après sa réception académique, M. de Régnier publiait son incolore et froid roman *L'Amphisbène*. J'en pris occasion pour écrire cette petite étude :

La dernière œuvre tombée de la plume nonchalante de M. de Régnier ne me fera pas regretter la page un peu acide que j'écrivis au lendemain de son entrée à l'Académie française. Voltaire disait des casuistes : « Je les ai lus, mais ils me le payeront ! » J'ai lu

L'Amphisbène, et, fermant le livre, j'ai fait mon petit Voltaire et j'ai dit à mon tour : il me le payera ! Engagement téméraire ! Ce livre ne vaut pas que l'on verse une goutte de son encre contre lui. Je vois d'ailleurs que toute la presse française, y compris la presse amie et alliée, entoura sa chétive naissance d'un silence prudent. Pourquoi M. de Régnier fait-il des romans, puisque dix essais lui ont prouvé qu'il ne peut construire une intrigue cohérente, ni organiser une action de quelque étendue ? S'il n'a, comme le dilettante latin, qu'une toute petite âme, *animula*, *vagula*, *blandula*, pourquoi s'obstine-t-il en un genre épineux qui exige une tête pensante, un cœur chaleureux ?

L'Amphisbène — ne lisez pas ! c'est triste et morne comme une nuit sans lune ! — n'est qu'un pauvre livre, cruellement dépourvu de toute idéologie consistante, de tout sentiment vrai. Il est inorganique par surcroît. Le scénario, dans son développement initial, semble vouloir pousser au premier plan je ne sais quel vague personnage, relieur et bibelotier, napolitain en outre, que nous prenons d'abord pour un protagoniste. Soudain, ce pâle fantôme disparaît... Il nous faut renoncer à savoir ce qu'il advient de ce héros provisoire qui fleurissait d'abord avec quelle grâce vous le savez, comme dirait Bossuet, et qui nous est ravi dans sa fleur... Alors recommence un autre roman, moins gris peut-être que le premier, mais implacablement écrit dans cette maigre langue indécise et rêche, dans cette petite prose parcellaire,

monotone et sans essor, dont le halètement bref finit par nous glisser dans les nerfs un malaise véritablement physique. Mon Dieu, que la prose de M. de Régnier est donc peu rafraîchissante !

J'aime à croire que José de Hérédia ne songeait pas à cette prose quand il disait de son auteur : « Mon gendre a plus de génie que moi, mais j'ai plus de talent que lui. » Génie et talent avaient été plus amplement dispensés au beau-père. De ces biens spirituels qui font l'écrivain, le charmant et paresseux poète était assez riche pour en pourvoir trois gendres, mais il ne transmit à personne l'étincelle divine, et, s'il laissa peut-être à celui qu'on prit pour son Elysée, le manteau et les prétentions du prophète, il ne lui légua point l'âme inspirée qui chantait somptueusement les conquistadors et leurs *Trophées*. M. de Régnier s'exalte péniblement ; il est rebelle au *delirium* sacré, et le *mens divinior* des poètes sommeille en son âme frigide. « Le monde est aux gens froids », disait Machiavel. En ce cas, le monde est à M. de Régnier! Mais il se peut que Machiavel s'abuse !

Sa silhouette exacte, arrogante et correcte

s'harmonise avec la physionomie de son style scintillant et glacé, flegmatique et désarticulé. Qui donc, au seul souvenir des chroniques dramatiques données par M. de Régnier au *Journal des Débats* ne met aussitôt la main sur les lèvres pour réprimer un bâillement, et qui pourra dire l'inexplicable ennui

qui de chaque ligne s'exhalait tout au long de ces laborieux articles ennuyés [1] ?

1. Je me hâte d'ajouter que cette chronique est aujourd'hui faite avec infiniment d'esprit et de distinction par M. Henry Bidou. On peut mesurer de l'un à l'autre chroniqueur la différence que mettent entre les esprits la Culture et l'habitude des idées. M. Bidou possède un critère et une esthétique. Cela confère une supériorité ! On lui voudrait plus de rigueur dans le jugement de moralité.

Ce n'est pas par un mouvement d'humeur que j'apprécie sans aménité la prose de M. de Régnier. Tous les critiques indépendants portent sur elle le même jugement. Veut-on, par exemple, l'opinion de M. Paul Souday, critique littéraire du *Temps* ? Il écrivait en décembre 1909 dans *L'opinion*. « On passe des négligences et des inadvertances à un écrivain qui les rachète par des qualités brillantes, et qui a seulement le tort d'écrire trop vite ou de ne pas corriger ses épreuves. Mais la prose de M. de Régnier n'a pas du tout l'apparence d'être improvisée à la diable; au contraire, elle est empesée, compassée; elle est visiblement le résultat d'un grand effort; elle sent l'huile. On est obligé de conclure que cet auteur écrit mal parce qu'il ne sait pas écrire et s'y éver. lue malgré Minerve. Lorsqu'il surmonte à peu près l'horrible difficulté qu'il éprouve évidemment à s'exprimer, son style n'arrive jamais, dans ses meilleurs moments, qu'à être passable et supportable tout au plus : il reste toujours un peu gauche, comme dans une traduction d'œuvre étrangère, et surtout constamment prosaïque. Jamais une image ! Chez un poète, une telle sécheresse d'imagination tient véritablement du prodige...

« Quant à son feuilleton théâtral, c'est, chaque dimanche, un extraordinaire parangon de cacographie. M. de Régnier, qui a, jadis, marqué un violent mépris pour la profession d'essayiste, découvre aujourd'hui qu'il n'est pas si commode d'y réussir et qu'on se tire plus aisément encore de quelques historiettes, pouvant suffire à une réputation de romancier, que des semblants d'idées générales avec lesquelles doit forcément lutter la plume même d'un humble critique dramatique....

« Parce que les phrases de M. Henri de Régnier sont enchevêtrées, embroussaillées, guindées et pesantes, de bons naïfs ont cru qu'il restaurait parmi nous la langue du XVII^e^ siècle...

« Le langage de ce poète lyrique manque incroyablement de lyrisme... La plupart de ses romans se composent d'une enfilade d'anecdotes réunies par un lien factice, plutôt que d'une histoire ayant assez d'importance pour se développer dans une harmonieuse et féconde unité...

« Il y a tel roman de M. de Régnier dont rien ne dissimule le vide :

Le secret de cet ennui, c'est l'éternelle et vague tristesse qui, dit-on, habite l'âme de l'écrivain et qui, dès le berceau, lui toucha le front du bout de son aile noire. Il nous l'a dit en confidence : toujours à ses côtés chemine « la tristesse nue — car tout est nu chez M. de Régnier, surtout sa prose qui va nus-pieds et laisse à sa muse lyrique la sandale ailée — nue en ses voiles d'airain. » Il est donc triste, triste, triste... Il fut triste dès le matin de sa jeunesse en fleur, et c'était lui, peut-être, le *jeune homme triste* dont Maurice Donnay nous traça jadis le gai portrait. Heureusement cette tristesse ne fait point de drame ; elle s'égoutte sans bruit du vase de son âme qu'un coup d'éventail brisa. Calme, très bien tenue et d'excellente compagnie, elle ne casse rien et s'abstient des grands éclats ; elle ignore les affres de l'antique

c'est le cas des *Vacances d'un jeune homme sage*, dont le sujet valait les 20 ou 30 feuillets d'une nouvelle. D'autres fois, M. de Régnier un peu à court d'épisodes, se résout, pour allonger, à promener ses bonshommes à travers des villes ou des paysages. Mais M. de Régnier n'est pas un grand paysagiste. Ses impressions d'Italie ne soutiennent pas le moins du monde la comparaison avec celles d'un Barrès. Il n'y a pas l'ombre de pensée dans tous ces romans, simples fadaises sentimentales ou superficielles esquisses de mœurs — souvent de mauvaises mœurs — et qui ne se distinguent guère que par le ton prétentieux et gourmé de ceux des industriels fabriquant l'article de vente courante.

« Il faut ajouter pourtant que M. de Régnier se permet des audaces et des crudités devant lesquelles reculent pudiquement et prudemment les fournisseurs habituels de romans bourgeois. Mais, sans être bégueule, j'avoue n'apprécier que faiblement ces turlupinades scatologiques, qui ont pu être usitées chez les anciens et jusque chez nos pères, mais ne répondent plus aux coutumes actuelles de la bonne compagnie et, dans les ouvrages de M. de Régnier, ne servent généralement à rien, qu'à manifester une affectation d'archaïsme aristocratique un peu agaçante. »

douleur éolienne dont les cris désolés sont arrivés jusqu'à nous. Elle est discrète et si lointaine vraiment qu'on la dirait volontiers irréelle, et que l'on se demande parfois si elle ne serait pas peut-être joli prétexte à faire des vers?... Si les chants désespérés sont les chants les plus beaux et si, dans l'élégie, les grands sanglots seuls traversent les siècles, les chants de M. de Régnier ne passeront pas deux lustres, car les plus montés d'accent n'ont pas plus d'émotion qu'un sonnet de Benserade. Ils se traînent dans la même humble tonalité que ces vers de *Tel qu'en songe* qui ne peuvent donner le vertige à personne.

O mon âme, le soir est triste sur hier.
O mon âme, le soir est morne sur demain.
O mon âme, le soir est grave sur toi-même.

Je ne suis pas plus insensible qu'un autre à la musique de cette mélancolique ballade, car, si l'on veut le savoir, je ne suis pas né en Béotie ; mais j'aime que l'on mette les choses à leur place, et lorsque j'entends qu'on égale la mince chanson de M. de Régnier aux émouvantes mélodies d'un Lamartine, d'un Vigny ou même d'un Verlaine, « j'entre en une humeur noire, en un chagrin profond. » N'infligeons pas, ô mes frères, à ce Méléagre d'Anthologie de périlleuses comparaisons par où s'amoindrirait jusqu'au prestige de son art secondaire ! Ses thuriféraires le désobligent en le glorifiant avec indiscrétion. Devant certains genres d'élégante frivolité, il convient de mesurer ses admirations. L'art de M. de Régnier

n'est que verbal. Démunis de cette forte armature intérieure d'idées et de sentiments qui seuls communiquent la vie aux œuvres, ses poèmes ne tirent leur agrément que d'une heureuse combinaison technique, d'une virtuosité d'orfèvre et de mosaïste. L'art des vers pour ce bon joaillier se ramène à l'agencement des vocables, il se réduit à puiser dans la fameuse coupe dont parle Gautier les mots de jade et d'onyx, les mots d'émeraude et d'or, pour les sertir autour d'une idée larvaire et d'un sentiment infime. Cet artiste ne taille pas en plein marbre, il exécute lentement un minutieux travail de marqueterie. D'un coup de pinceau hésitant et bref, il dessine son tableau sans perspective, où se discerne, à l'achèvement, la trace des reprises et des indécisions. Voilà pourquoi ses miniatures sont comme une peinture fraîche que déjà déshonorent les craquelures. Tréville disait de Bossuet : il n'a pas d'os. Et Bossuet disait de Tréville : il n'a pas de jointures. M. de Régnier n'a que des jointures ; il n'a pas d'os ; c'est-à-dire que son vers n'est pas soutenu d'une assise psychologique résistante et réelle. Ni son imagination, ni sa sensibilité, ni sa pensée, ne sont de qualité suffisante pour informer un beau chant ; et la culture en lui ne répare point la déficience essentielle des sources où l'inspiration s'abreuve ! Malgré tout le clinquant de son érudition ce poète n'est qu'un écrivain de demi-culture... Et voilà ce qui fait pleurer les Muses !

Oui, les sources d'inspiration sont pauvres en M. de Régnier. Sa muse n'est qu'une musette aux

pas menus à qui sont interdits les grands élans, les vols d'aigle, l'olympienne splendeur pindarique. Les trois grands thèmes poétiques : Amour, Nature, Destinée, sont pour lui de beaux jardins fermés qu'il exploite par nécessité de métier, mais dont le charme n'agit pas dans l'intime de son cœur. Il les a vidés de leur contenu spirituel ! S'il s'enhardit un jour jusqu'à entonner le glorieux Péan de Salamine, il rencontre quelques beaux vers *pour la Porte des guerriers*, mais ces vers n'ont pas de résonnance profonde en son âme :

> Sois maudite à jamais si la peur te referme
> Et coupe, comme au fil d'un double couperet,
> Le poing de toute main qui te refermerait.

Cela est *fait !* Cela même n'est-il pas trop *fait ?* Ne sent-on pas que le vers tient au sol, et que, s'il semble voler, ce n'est pas d'une aile indépendante ? L'enthousiasme guerrier ne s'imite pas, et M. de Régnier n'a point l'âme martiale !

L'Amour pour lui n'est que le plaisir sensuel, et tous les poèmes qu'il en tire sont éclairés d'une sorte de lumière morte sans chaleur ni rayons. De l'un de ses héros, il disait jadis : « Le temps lui parut court, car il apprit à l'employer à ce qu'il y a de mieux à en faire, c'est-à-dire au plaisir. » Et je n'ai pas besoin d'expliquer que le plaisir dont il s'agit ici n'est qu'une pâle débauche de l'espèce la plus vile. Aucun des personnages qu'il a créés ne porte un idéal en amour ; nul n'y engage son âme, parce que

nul ne sait s'il a une âme. Le feu qui brûle leurs veines n'est pas même la flamme subtile qui consuma Werther ; c'est la banale passion sans horizon, sans malaise et sans infini. Il n'y a pas un coin de ciel dans l'âme de ces êtres sans profondeur, êtres de chair et de sang qui ne connaissent point les heures ardentes d'une vie spirituelle. Jusque dans son *Miroir des heures,* où l'on a cru voir plus d'essor, je constate une basse complaisance pour les scènes clandestines et les minutes impures de l'existence humaine.

La Nature qu'il chante est tout artificielle. Il ne reçut jamais d'elle, semble-t-il, une impression directe. Trop absent, trop lointain, il ne la voit que par les persiennes d'un boudoir, il ne la sent qu'à travers Théocrite, Anacréon ou Ronsard. S'il l'avait considérée un instant en elle-même, s'il lui avait appliqué son cœur et ses yeux, vraiment il aurait aperçu dans cette Nature autre chose que de mythologiques décors où folâtrent des Amours. S'il l'avait regardée avec ses yeux et non avec ceux des poètes d'Alexandrie, il n'y eût pas rencontré peut-être autant de « Naïades pleurant dans les fontaines » ; il eût vu sans doute moins « de roses sur le sable » — car il en est très peu — moins de Dryades, de Sirènes, de Sylvains, moins de cygnes d'or, de lacs morts, de stèles, de colonnades, de jets d'eau... Nous rêvons quand nous voyons dans les vers de M. de Régnier tant de ciels de saphir, tant de nuages d'or et tant de crépuscules d'opale, surtout quand nous

y voyons tant de mortels occupés à effeuiller des roses. On ne saura jamais combien d'humains, dans ses poèmes, consument leurs jours et même leurs nuits à effeuiller des roses !... Il faut décidément que M. de Régnier renonce à nous émouvoir avec les pleurs des Naïades, avec le chant des Sylvains, avec la grêle musique des jets d'eau. Il nous faut d'autres chansons pour les heures brûlantes que nous vivons ; car nous sommes devenus à peu près insensibles aux larmes que répandent les Nymphes « dans leurs fontaines », et les Tritons dans leurs fleuves...

Mais si nous retirons à ce poète de peu de souffle tout le matériel poétique, tout l'attirail d'emblèmes dont vécut le Symbolisme et le Parnasse, nous lui ôtons le pain de la bouche ! Que lui restera-t-il, grand Dieu, si nous lui confisquons sa ferblanterie figurative, si nous lui enlevons le Graal, l'Oiseau de Siegfried, les cygnes, les palefrois, les escarboucles, les conques de nacre, les vasques de porphyre, les aiguières d'or, les coffrets précieux, les thyrses, les lambrusques, les licornes, les béryls, les flûtes d'ébène et les buccins d'argent... défroque fatiguée dont, à travers sa littérature bibelotière,

> Scintille, fourmille et babille
> Le carnaval bariolé !

Car il ne faut pas compter sur le troisième de nos grands thèmes lyriques, sur celui que Brunetière appelait d'un mot, le problème des Destinées, pour galvaniser et réchauffer toute cette matière poétique,

éclatante, mais glacée. Rien n'est plus absent des pensées de M. de Régnier et rien d'ailleurs ne lui semble plus indifférent que la métaphysique, et spécialement cette métaphysique qui spécule sur les Destinées humaines. L'enseignement spiritualiste qu'il reçut à Stanislas n'a versé nulle inquiétude en son âme atone. Aucun désir ne le tient de savoir où nous allons et d'où nous venons, et je ne sais même s'il se trouble comme Loti de penser que nous marchons vers la mort. La jouissance des choses transitoires lui suffit. Il lui échappe qu'elles sont décevantes ; la vie lui semble assez remplie quand on l'embellit d'élégances et de futilités, et quand on l'occupe à ciseler des phrases, à respirer le parfum des fleurs...

Le vrai sage est celui qui fonde sur le sable.

Il a mis beaucoup de mortels dans son œuvre à effeuiller des roses ; lui, s'est réservé de les regarder seulement s'épanouir et mourir :

Et sans que rien de plus occupât ma pensée
Tout le jour jusqu'au soir
J'ai regardé mourir cette rose enlacée
A ce beau cyprès noir.

On voit que les journées de M. de Régnier ne sont pas encombrées d'occupations ni même de préoccupations. Quand il se donne des airs de profondeur philosophique, considérons qu'il cherche une attitude

et soigne sa draperie. En réalité pour lui le vrai sage est celui qui :

> Sachant que tout est vain dans le temps éternel
> ... se fait devant l'homme et les choses,
> Le visage tranquille, indifférent et beau,
> Qui regarde mourir et s'effeuiller les roses.

Cet homme imperméable à nos passions, à nos plus beaux enthousiasmes comme à nos plus justes colères, nous apparaît comme un revenant du passé mythologique. Il semble ne rien comprendre à ce qui se passe autour de lui. Pyrrhon d'Elée, pendant une tempête, montrait aux passagers sur le pont du vaisseau, une poule qui picorait paisiblement malgré l'orage et il invitait ses compagnons à imiter dans sa tranquillité le judicieux volatile. M. de Régnier semble avoir atteint la psychologie rudimentaire de cette poule philosophique. Les personnages qu'il a créés n'ont pas un cerveau plus complexe que le sien ; pauvres petits êtres futiles et falots, ils n'ont qu'une vie mentale insignifiante à faire pleurer.

> Les petites marionnettes
> Font, font, font
> Trois petits tours
> Et puis s'en vont.

Leurs silhouettes imprécises apparaissent un instant sur son miroir des heures et s'évanouissent pour toujours sans laisser d'elles-mêmes aucune trace en nos mémoires. D'où leur viendrait, je vous prie, une consistance psychologique que l'auteur n'a pas ?

Les âmes ne l'intéressent point. Il passe à côté d'elles sans les considérer. Quand il eut à nous expliquer, l'an passé, l'âme tourmentée de cet admirable Vogüé, son prédécesseur à l'Académie, il se reconnut si bien comme inégal à la tâche qu'il se déroba, fit diversion, et nous décrivit... son mobilier. Nous étions inquiets de mystère intérieur ; il nous livra en pâture l'inventaire d'un cabinet de travail !

C'est bien en vain sans doute que M. de Mun le morigéna du haut de la tribune académique. Rien n'entamera son impassibilité native, rien ne secouera son dédain des problèmes qui nous passionnent. Qu'importent la métaphysique, la politique, la religion, la morale, à cet écrivain qui ne sait que le bibelot, l'armorial, les théâtres, les jeux de l'amour et du hasard ? Il m'apparaît un peu pareil à ces cariatides hautaines et mornes qui regardent à leurs pieds les vivants passer et cueillir l'heure. Si vous lui demandiez ce qu'il pense des grands débats d'idées où s'acharne en ce moment toute une immense jeunesse, il vous regarderait avec surprise, et *pas une syllabe ne franchirait le rempart de ses dents,* comme dit Homère. « Dans la mêlée des passions ou des batailles, écrivait hier André Beaunier, l'arrivée d'un joueur de flûte est simplement absurde, si le musicien ne paraît pas savoir qu'auprès de lui de rudes haines se démènent, de chauds partisans affrontent l'ennemi. » *Absurde*, M. de Régnier ne l'est-il pas dans son hiératisme obstiné, avec son énigmatique sourire d'idole chinoise ? Il vient des heures où la cantilène du poète

qui se tient à l'écart de la bataille doit s'interrompre : à moins que cette cantilène soit assez émouvante pour qu'un peuple en l'écoutant sente ses énergies grandir, et s'exalter ses puissances d'action. Qui donc attribuera cette magie à la mince rhapsodie du poète des *Jeux rustiques* ?

L'apport artistique de ce lapidaire sera tenu quelque jour comme infiniment vain. Sa médiocrité, dorée comme celle d'Horace, ne retiendra même pas sa dorure. Son œuvre aura le destin des roses qu'elle a tant effeuillées : elle vivra l'espace d'un matin. L'avenir ne saura pas que ce poète a chanté un instant dans le temps éternel. En vérité, si M. de Régnier n'existait pas, faudrait-il l'inventer ?

Pierre LASSERRE

La personnalité de M. Pierre Lasserre ne peut laisser personne indifférent. Cet écrivain pugnace est un tempérament, une intelligence, au service d'une doctrine entreprenante. Il est loisible de le discuter, non pas de le dédaigner. La place brillante qu'il occupe à présent dans la critique, il la conquit il y a quelques années par un âpre livre de combat qui, engageant une guerre d'extermination contre le Romantisme français[1], mit en effervescence le petit Landerneau universitaire et déchaîna des passions encore aujourd'hui mal apaisées. Ce coup d'éclat vouait M. Lasserre à des haines implacables. Sonner l'hallali contre une école que Victor Hugo, passé dieu, avait couverte de son autorité sainte, c'était un crime inexpiable. Pour un universitaire comme lui, offenser les grandes ombres de Rousseau, de Michelet, de Hugo, c'était s'envelopper d'hostilité éternelle, c'était noyer les poulets sacrés. P. Lasserre le savait. Il ne parut pas inquiet de son audace.

Ce professeur adore le bruit des batailles et le parfum de la poudre. Pugiliste d'instinct, ivre d'action, comme les contrebandiers béarnais ses compatriotes,

1. *Le romantisme français*, 1 vol. Mercure de France. Paris.

il incline aux offensives hardies. En ses veines, il faut le croire, coule un peu du sang des reîtres ferrailleurs qui suivaient le roi de Navarre à son panache blanc. Il est prêt aussi pour les défensives obstinées et ne craint pas les assauts. Il en eut de redoutables à subir après son *Romantisme français*, mais il sut tenir le coup, ayant mis sur sa poitrine une armure trempée dans les eaux du Styx. Je crois qu'il a gagné la bataille et que, si le néo-classicisme triomphe aujourd'hui, c'est lui qui fut un des meilleurs ouvriers de la victoire.

Je ne suis pas aussi animé que lui contre les romantiques français et je ne leur ai pas voué une haine personnelle ; mais n'est-ce pas parce qu'il leur a porté des coups rudes, peut-être excessifs, que nous pouvons user de rémission à leur égard et les accueillir avec une bienveillance relative ? En mettant le Romantisme à sa place, il l'a rendu inoffensif. Nous pouvons maintenant sans péril, selon le vœu de Barrès, l'annexer à notre patrimoine littéraire, et faire notre miel de ses richesses verbales. Il suffit que nous nous soyons immunisés au préalable contre son déséquilibre intime par une forte culture classique. Si nous le rangeons au service du classicisme, qui seul est une doctrine d'art légitime, nous pouvons utilement nous enrichir de ses dépouilles, pour accroître notre matériel littéraire et perfectionner nos moyens d'expression.

C'est ce qu'a fait sans doute M. Lasserre lui-même. Je ne pense pas qu'il eût écrit de la même encre si

le hasard l'eût fait naître en 1750. Sa phrase chargée d'électricité, son vocabulaire riche de mots explosifs, sont d'un écrivain sur qui la grande tourmente romantique a passé et fait son œuvre, d'un écrivain qui a discipliné ses puissances, organisé ses richesses, mais qui a fait un gros héritage. La raison gouverne en lui une sensibilité vigoureuse, une imagination abondante et fleurie. Dans l'âme de P. Lasserre, ainsi que dans toute âme bien tenue, la faculté souveraine est obéie comme une reine par les facultés subalternes.

Je trouve la preuve de ceci dans le roman qu'il nous donnait hier : *Le Crime de Biodos*[1]. Il y chante la nature, la riante nature pyrénéenne, avec une émotion qu'on sent vibrante, mais qui se contient exactement dans les limites imposées par le récit. La loi du genre est sur lui. Il l'accepte, et bride sa faculté imaginative. Si Mélibée, dans une églogue, peut s'abandonner à sa rêverie bucolique, le romancier, dans un récit, doit s'asservir aux nécessités de l'action ; il n'a pas le droit, par simple fantaisie, de s'arrêter au nid du buisson, ni de flâner dans des oasis. Disons d'ailleurs qu'à Pierre Lasserre, cérébral et classique par tempérament, cette servitude ne pèse pas. La nature n'étant pas pour lui une confidente mais une conseillère, il va vers elle, non pour s'attendrir, se perdre et se dissoudre en mélancolie, mais pour se viriliser au contraire et puiser dans le spectacle de sa noble beauté une exaltation nouvelle de

1. *Le crime de Biodos*, roman par Pierre Lasserre, 3 fr. 50. Paris. Plon Publié d'abord par la *Revue Hebdomadaire*.

ses énergies. Les descriptions chez M. Lasserre ne sont pas à côté du récit, elles se fondent en lui. Le paysage est un aliment de la vie mentale de ses héros : « Mais quand, sorties du couvert ombreux, elles pénétrèrent dans les prairies qui entourent Poyanne, un grand spectacle les attendait qui exaltait toujours l'imagination de la jeune fille... Elle aimait surtout — c'est la grâce unique de nos vallées béarnaises — ces saulaies qui peuplent les rives du gave et qu'il emporte par morceaux, terre et arbres, pour les déposer au milieu des eaux comme s'il voulait embellir d'un vaporeux archipel son cours démesurément élargi. Le temps de la moisson approchait et la nappe argentée du torrent, les teintes pâles des arbres aquatiques faisaient ressortir la chaude flavescence des grands champs de blé mûr. Certes, tous ces aspects, tous ces objets eussent été beaux sous d'autres cieux. Mais il y avait sur eux comme un surcroît de beauté et de lumière qu'ils empruntaient au reflet partout répandu d'un lointain sublime, à la splendeur de l'horizon montagneux qui les environnait. » Toute cette page respire en outre la santé et la joie de vivre. M. Lasserre n'est pas l'héritier des poètes poitrinaires, chantres des feuilles mortes et des pâles clairs de lune.

Mais encore une fois, quand on lit de telles descriptions, on sent que le romantisme a passé là et fourni des couleurs à la palette de l'écrivain. Seulement, l'on voit aussi comment l'auteur a refondu et « frappé à son effigie, comme dit Barrès, l'or des tributaires ».

Le classicisme de M. Lasserre apparaît jusque dans le titre qu'il adopte, jusque dans le sujet qu'il traite. Comme nos vieux maîtres qui ne se faisaient pas scrupule de recourir à « l'homicide acier » pour conclure leurs drames, il n'a pas balancé à nous conter une histoire tragique, une histoire d'allure mélodramatique avec assassinat, instruction judiciaire, fausse piste, réhabilitation de l'innocent, châtiment du coupable... Ce faisant, il s'est mis en bonne compagnie, avec Bordeaux et Bourget, qui suivent stoïquement la vieille tradition balzacienne, classique en somme, et donnent à leurs études de mœurs le support d'un conte romanesque. M. Lanson, qui a des fiches plein ses tiroirs, mais qui n'a qu'une petite once de goût littéraire, traite avec une altière arrogance les intrigues de Balzac. C'est une bien fine bouche ! M. Lasserre n'a pas de ces délicatesses, et, sachant que nous sommes tous, en dépit de nos airs supérieurs, de grands enfants, il nous fournit avec raison l'appât d'une fable habilement tissée.

J'ai évoqué le grand souvenir de Balzac. Je ne voudrais pas en écraser M. Lasserre, mais il faut bien dire pourtant que ses personnages à lui aussi, très vivants et fortement caractérisés, nous laissent deviner par delà leur individualité tout le groupe social auquel ils appartiennent. Ce sont des individus, mais des individus d'une province, d'une profession, d'une classe. Toute la province, toute la profession, toute la classe, revit en eux. Voici le Magistrat si profondément marqué du pli professionnel, voici le jeune Gentil-

homme qu'une erreur judiciaire jette en prison et qui voit la nuée des ennemis ignorés hurler à ses chausses et esquisser la danse du scalp parce qu'il est l'Aristocrate, et voici la Tenancière de cabaret louche... puis dans le lointain, servant de fond à cette toile, la multitude amorphe, la molle pâte humaine, lente à s'émouvoir, « bovinement apathique », comme dirait Huysmans, qui s'immobilise dans une apparente indifférence, jusqu'à ce qu'un homme d'action, un chef, se lève et la tire de sa léthargie. En sorte qu'une leçon de philosophie sociale se dégage spontanément des faits simplement notés, une leçon que l'auteur ne semble pas avoir cherchée, tant elle fait corps avec le réel et se mêle au récit, mais qui s'harmonise pourtant merveilleusement avec ses doctrines les plus chères !

J'ignore[1] quelles sont les idées religieuses de

1. Quand je dis « j'ignore ». c'est, on le devine, une clause de style, car personne n'ignore que M. Lasserre est un de ces positivistes conservateurs dont les sympathies pour l'Église ne vont pas jusqu'à l'adhésion de l'esprit. Les retentissantes conférences qu'il donna sur Renan, au commencement de l'année 1914, nous auraient d'ailleurs instruits sur ses véritables sentiments, si nous les avions ignorés. Il s'y montre incroyant, loyal et droit, désireux de ne causer aucun froissement aux sensibilités catholiques, mais incroyant pourtant! Puisqu'on a tant parlé de ces conférences, je ne puis éviter d'en dire un mot.

Se pouvait-il que M. Lasserre réussît à parler de Renan sans blesser nos délicatesses chrétiennes? Avec l'éminent curé de St-Sulpice, M. Lefourneau, je ne puis le croire. Il eût mieux valu ne pas réveiller par la parole publique cette mémoire incendiaire. Renan n'est pas un homme que l'on puisse considérer froidement. Renan est *essentiellement* l'auteur de *La vie de Jésus*. Renan est l'homme qui a voulu découronner notre Dieu de sa divinité, avec un raffinement de perversité, en ployant le genou devant lui comme les soldats du Prétoire. Un chrétien frémit quand on lui demande de le *diviser*; un incroyant

M. Pierre Lasserre ; et rien dans son livre ne me permet de conjecturer qu'il soit nôtre par la croyance.

seul le peut ! « Plusieurs d'entre nous, disait François Mauriac dans *Les Cahiers* du 15 Mars 1914, ne sauraient pardonner à Renan que *La vie de Jésus* — ce baiser de Judas renouvelé à chaque page — les ait, vers la dix-septième année, éloignés de la confession et de l'Eucharistie. » Nous en revenons ainsi toujours au mot de Brunetière : « Il faut être *pour* ou *contre* Renan, » Un instinct profond fait que le catholique, comme Brunetière, se dresse *contre* Renan.

Pierre Lasserre a voulu tenir une position moyenne. Il a fait le plus évident et le plus louable effort, je le répète, pour être impartial. Mais le pouvait-il ? Et dans l'instant même où il se déclarait pour Renan — jusque sur des questions qui semblent indifférentes — n'était-ce pas en vertu de son incroyance? « On peut être, dit-il, avec ou contre Renan, selon les questions, et trouver vis-à-vis de lui toutes les nuances, tous les degrés de l'adhésion et du refus. Les personnes qui se bouchent les oreilles, et celles qui béent d'aide au seul nom de Renan, seront mécontentes de moi. » Son pronostic s'est réalisé. Aux points extrêmes de l'horizon philosophique, des mécontentements se sont élevés et formulés.

Entre les nôtres, Mgr Pierre Batiffol, ancien recteur de l'Institut catholique de Toulouse, s'est montré particulièrement sévère : « Nous n'ignorons pas, dit-il, que M. Lasserre a pris çà et là quelques précautions, mais nous les jugeons insuffisantes chez un panégyriste qui n'hésite pas à trouver chez Renan « ... pour une très large part cette beauté substantielle et saine qui n'est que le rayonnement de la vérité. » De pareilles hyperboles, sans parler d'erreurs doctrinales autrement graves, expliquent l'émotion dont la lettre de M. le Curé de St-Sulpice a été l'interprète si autorisée. »

M. Letourneau, de son côté, sans prendre à partie directement M. Lasserre, nous a mis en garde contre les sympathies partielles que nous serions tentés d'accorder à Renan. Dans une belle et ferme lettre à un homme du monde — *La Croix*, 4 février 1914 — il écrit : « Vous savez avec quelle énergie Joseph de Maistre a stigmatisé l'œuvre de Voltaire dans son quatrième entretien des *Soirées de Saint-Pétersbourg*. Il s'indigne contre cet insolent blasphémateur qui a osé se déclarer l'ennemi personnel du Sauveur des hommes ; il s'afflige en constatant que cet écrivain sarcastique a piqué de son aiguillon les deux racines de la société humaine : les femmes et les jeunes gens, et il prononce cette sentence qui a souvent surpris les esprits faibles et inconsistants. « Qu'on ne se fasse pas illusion, si quelqu'un, en parcourant sa bibliothèque, se sent attiré vers les œuvres de Ferney, *Dieu ne l'aime pas.* » Je vous dis de

J'aurais voulu qu'il nous fît sentir plus nettement sa réprobation personnelle pour les libres mœurs de ses

même, cher Monsieur, au sujet des œuvres de Renan qui contiennent tant d'outrages insolents au Fils de Dieu et qui ont perverti l'esprit de tant de femmes et de jeunes gens : « Si quelqu'un, en parcourant sa bibliothèque, se sent attiré vers les volumes de l'auteur de *La vie de Jésus*, Dieu ne l'aime pas. »

C'était là poser la vraie question, c'était nous mettre dans la vraie perspective, c'était marquer le point précis où le chrétien doit se placer pour juger Renan. L'esprit d'irréligion qui inspira *La vie de Jésus* ne s'est pas circonscrit dans un livre, il s'est répandu dans l'œuvre entière, il s'est infiltré dans les pages les plus anodines en apparence. La politique de Renan jaillit de la même source que son exégèse ; elle est greffée sur la même philosophie. Barrès avait bien vu l'unité foncière de cette œuvre. En 1890 déjà, quand il n'était encore qu'un enfant, il écrivait dans *Huit jours chez Renan* : « Les plus avisés de ses admirateurs littéraires se plaisent à oublier qu'il est franchement anticlérical dans la conversation et que, sur cinq ou six points les plus importants de la pensée humaine, il est affirmatif et net autant qu'aucun esprit réputé vigoureux et brutal. »

Et François Mauriac qui, comme la plupart des jeunes écrivains d'aujourd'hui, est totalement dépourvu de tendresse pour Renan, marque bien lui aussi la tare intime et profonde de cet homme. « On s'est beaucoup scandalisé, écrit-il, de ce que j'ai un jour appelé Renan : faux bonhomme. Mais, à chaque instant, M. Pierre Lasserre me donne raison. Je choisis dans ces conférences, ce trait parmi beaucoup d'autres : « Dans les jours mêmes où il écrit à Henriette qu'il ne s'est décidé à recevoir les ordres mineurs que parce qu'ils *n'entraînent aucun lien, aucune obligation*, il écrit à sa mère que *la consolation* et *la douceur* qu'il a éprouvées en s'attachant à l'Église par ces nouveaux liens ne lui ont pas permis de douter que ce ne fût la main de Dieu qui l'y encourageait : *puisse-t-il achever ce qu'il a commencé* ? Décidément, conclut Mauriac, je maintiens : faux bonhomme !... Seuls, quelques instituteurs opposent aujourd'hui la science à la foi. Et ils sont les fils spirituels d'Ernest Renan. En somme, il était digne de recevoir à Tréguier les hommages d'Émile Combes : quoi qu'on en ait dit, ce Dieu a les adorateurs qu'il mérite. » *Les Cahiers*, 15 mars 1914.

Nous ne serons pas les adorateurs de ce dieu ; nous ne serons pas même de ses amis partiels. Nous traiterons Renan comme un bloc et nous nous détournerons de ce bloc. Il y a des pharmacopées qui soulagent un mal local et contaminent l'ensemble de l'organisme. Il n'y faut recourir qu'en de pressants besoins. Il est aussi des hommes dont

héros. On sent pourtant, je dois le dire, qu'il ne les tient pas pour exempts de reproche, tant qu'ils ne sont pas rentrés dans la moralité et dans la ligne droite du mariage chrétien. Les mœurs irrégulières sont pour lui erreur et misère, sinon péché. M. Lasserre est-il catholique autrement que Charles Maurras qui honore le Catholicisme comme l'armature morale de la Patrie, sans lui donner l'adhésion de son esprit? Je ne sais, mais je vois que, du moins, il engage de brillantes passes d'armes avec les ennemis les plus haineux du catholicisme, je considère qu'il porte de bien jolis coups aux têtes réputées pensantes du parti libre-penseur. Dans son dernier livre *La Doctrine officielle de l'Université*[1], il passe par les verges et fouette jusqu'au sang les solennels et creux docteurs qui ont forgé les maximes pernicieuses dont l'état de choses actuel n'est que la traduction en actes. Une certaine sottise sorbonnique en est, si je ne m'abuse, pour toujours dégonflée. MM. Durkheim, Seignobos, Lanson, Aulard, Baldensperger auront de la peine à se radouber! Le

les doctrines doivent être communément délaissées pour des raisons supérieures de santé générale, en dépit de leurs parties belles et profitables. Renan est de ceux-là. Et c'est à M. Lasserre lui-même — qui porta malgré tout tant de justes jugements sur son héros — que je demanderai les raisons que nous avons de le fuir. M. Lasserre a dit, en effet, pour conclure : « Renan a connu des lois dans l'exercice de son intelligence, il n'en a pas connu dans les directions de sa pensée... Il est *dangereux pour la jeunesse et l'inexpérience*. C'est un grand séducteur d'intelligences. Ce peut-être *un défaiseur d'âmes*. » Sur le conseil même de M. Lasserre, nous nous garderons d'aller à lui, car à quel moment cesse-t-on d'être *jeune* et *inexpérimenté*?

1. *La Doctrine officielle de l'Université*, par Pierre Lasserre, 7 fr. 50 Mercure de France, Paris.

pire tour que M. Lasserre leur ait joué, ce n'est encore pas de les avoir attaqués, mais de les avoir cités ! Que nous avions donc tort de médire des textes ! Rien n'est beau comme un texte !... J'entends, comme un texte de Durkheim ou de Seignobos. M. Lasserre offre à notre admiration toute une flore merveilleuse de ces textes fameux qui firent délirer une génération entière de petits *fichomanes*. Cueillons-les, ces textes inestimables, insérons-les au meilleur endroit de notre portefeuille, et portons-les sur notre poitrine. Quand un de ces Messieurs, par qui ces textes furent perpétrés, fera mine de vouloir nous brimer, nous n'aurons pas besoin, comme l'Enfant grec, de demander de la poudre et des balles, nous n'aurons qu'à rendre à la lumière un des monuments de sa sottise.

Nous n'entendons pas d'ailleurs, non plus que M. Lasserre, que cette action de guerre contre une Sorbonne germanisante soit considérée comme une campagne contre l'érudition. Récemment, dans *La Revue bleue*, M. Alfred Croiset s'est donné la tâche facile de venger l'érudition qui n'était pas attaquée. *Le Temps* répondit avec raison : « La question est précisément de savoir si d'autres personnes que M. Alfred Croiset n'ont pas poussé la méthode jusqu'à la manie, et si, par passion maladive pour l'érudition, elles ne sont pas allées jusqu'au mépris des idées générales et au mépris de la beauté. » C'est justement « la passion maladive » que poursuit M. Lasserre, c'est la « manie » et les maniaques qu'il a soufflетés. Et il l'a fait, disons-le pour conclure,

avec une abondance de verve, une gaieté persifleuse qui nous met incessamment le sourire aux lèvres. L'écrivain n'est pas parfait, je le sais. Cet intellectuel passionné a une sorte de vigueur tourmentée qui n'arrive pas toujours à trouver, pour vêtir sa pensée, une expression parfaitement limpide. Il se contente parfois de formules épineuses et contractées, apoplectiques et légèrement obscures à force de compression. Mais ce n'est que le petit revers de très beaux dons. Si M. Lasserre ne cherche pas d'ordinaire pour sa phrase la majesté des contours et l'ampleur cicéronienne, il obtient sans peine la force pénétrante, la vigueur condensée qui communique à ses tours comme une vibration d'airain. Il a des mots soudains, des formules éclatantes dont le discours reçoit un scintillement, et comme un bref éclair métallique. On croit entendre, en le lisant, le petit crépitement rauque d'une lointaine fusillade ou d'une flambée d'herbes sèches. Vraiment, M. Lasserre n'est pas un écrivain quelconque, ni une tête molle! Il n'aime pas les saules pleureurs et n'est pas amateur de musique sur l'eau ; mais il professe énergiquement avec Chamfort que les écuries d'Augias ne se nettoient pas avec un plumeau. Aussi joue-t-il allègrement d'un vigoureux balai!

AVESNES

Nous étions bien abusés. Nous ne sommes détrompés que d'hier, si j'ose m'exprimer comme Pascal. Depuis *Le Voyage en Chine* nous chantions légèrement, comme dans l'opéra. « La Chine est un pays charmant !... » Nous en étions toujours à la Chine des papiers peints, à la Chine des mandarins et des bonzes, des pagodes et des clochettes. Nous l'imaginions, cette Chine de pacotille, comme un pays de tout repos, peuplé de magots puérils, imperméable à nos idéologies. Et voilà que tout ce mirage s'évanouit dans l'émeute, une émeute savamment tramée, conçue en des têtes pensantes, affolées par les nuées de Rousseau.

L'étonnement des Français devant l'effondrement du décor chinois dut faire sourire ceux des nôtres qui, pour avoir vécu là-bas, savaient que les meilleurs cerveaux d'Asie s'exaltaient sur le *Contrat social*, et que les multitudes orientales, devenues très effervescentes, allaient bientôt briser leurs lisières.

Un des meilleurs parmi nos jeunes écrivains, un Angevin, qui perpétue chez nous une tradition littéraire illustre, nous avait dit pourtant, dans un récent

AVESNES

ouvrage [1], quel chemin rapide les idées de Jean-Jacques avaient fait à travers le Céleste Empire, et quelle campagne ardente menaient là-bas de puissants journaux contre l'absolutisme mandchou. Avions-nous accordé une suffisante attention aux observations désintéressées d'un écrivain qui manifestement voyait juste et qui l'avait prouvé de façon éclatante ailleurs que dans ce beau recueil d'études orientales? *En face du soleil levant* était un diagnostic sur l'âme chinoise, diagnostic merveilleusement perspicace, comme l'événement l'a montré !

Je sais bien qu'une incompétence notoire du journal *Les Nouvelles* nous avait prié de n'en faire nul cas et de ne pas nous monter l'imagination sur ces reportages de marin. Est-ce que Loti, Farrère, Avesnes savent ce qui se passe dans les têtes asiatiques? Le journaliste parisien, au bout de ses fils spéciaux, tient, sur les cinq parties du monde, des renseignements un peu plus sûrs, n'est-ce pas? que des marins de passage, notant des impressions entre leurs heures d'opium et de haschisch ! Et peuvent-ils avoir une pensée philosophique, ces petits officiers futiles qui promènent leurs chamarres et font la fête — ah! jeunesse! — sur toutes les Echelles du Levant?

L'information d'Avesnes était pourtant rigoureusement exacte : cet observateur avait bien vu et son diagnostic était clairvoyant.

1. *En face du Soleil Levant*, par Avesnes, 1 vol. 3 fr. 50. Paris. Plon.

C'est que le don le plus certain de ce jeune homme est de voir nettement. La culture livresque qui confisque ordinairement la spontanéité de vision, n'a pas nui à la limpidité de son regard. Son parrain littéraire, Melchior de Vogüé, sut bien le noter quand il nous présenta son premier livre : « Il ouvre de grands yeux curieux, dit-il, et il regarde le vaste univers. » Oui, il regarde et il voit, sans déformer l'objet, à l'encontre de Hugo dont l'œil était une loupe ; il enregistre tel qu'il est le spectacle offert à son regard, l'interprétant seulement avec cette sensibilité mesurée qui se nuance selon la diversité des mouvants décors de la nature. Voir et faire voir est son destin. Il le sait, et tout le long de son œuvre qui comprend aujourd'hui trois volumes et de nombreux articles, disséminés dans *L'Éclair*, *Le Figaro*, *La Revue hebdomadaire*, *Le Correspondant*... il reste fidèle à sa vocation de peintre, — de peintre qui met sa palette au service d'une Idée !

Puisque les événements nous invitent à considérer cette œuvre, accordons-nous le plaisir de la feuilleter un instant. Elle attire par la jeunesse de son accent, par sa fraîcheur encore intacte, sous laquelle on discernerait déjà la maturité d'un talent qui ne peut plus rien donner de médiocre.

Quand parut son premier volume, cet exquis *Journal de bord* qui alla tout de suite aux nues, ce fut une surprise charmée dans le grand public lettré [1].

1. *Le Journal de bord d'un aspirant*, par Avesnes, 1 vol. 3 fr. 50 .Paris, Plon.

On sentit qu'un nouvel écrivain s'annonçait : une radieuse carrière s'ouvrait pour ce jeune officier qui nous arrivait de lointaines croisières avec tous les prestiges de l'exotisme. Le mystère, dont il s'enveloppait par devoir professionnel, ajoutait encore à l'œuvre un rayon. Henri Lavedan piquait notre curiosité en saluant, parmi les étoiles montantes de notre ciel littéraire, ce marin, la veille ignoré, qu'il nous signalait comme « une âme fière et un peu sauvage, éprise des noblesses qui ne se rencontrent que dans les hauteurs et la solitude! » — Elle venait de la solitude et des hauteurs, en effet, cette œuvre, riche de sève, baignée de rêve, qui rattachait l'auteur aux Loti, aux Bertrand, aux Vogüé; elle venait des solitudes océaniques que le petit midship avait parcourues dans un émerveillement; elle venait surtout des hauteurs morales qui avaient été l'atmosphère de son enfance privilégiée.

On se demandait où s'était levée cette jeune « étoile » dont l'éclat lointain, mais pourtant sans froideur, avait parfois de chaleureux scintillements. Melchior de Vogüé, qui s'était fait l'introducteur du nouvel écrivain, n'éclaircissait qu'à demi l'énigme : « Je ne soulèverai pas, disait-il dans *Le Gaulois*, le masque imposé au jeune Avesnes par la discipline du bord; mais la signification de son livre eût été grandement accrue s'il avait pu signer de son vrai nom ; un nom honoré dans nos assemblées politiques, synonyme de fidélité à toutes les traditions de l'ancienne France, Fils d'une vieille race de la vieille terre angevine, les

souffles des temps nouveaux le pénètrent, le transforment ; on le voit, dans ce Journal, qui fait sa mue, s'oriente vers l'avenir, cherche l'adaptation des énergies ancestrales aux besoins de son siècle. » On sut pourtant bientôt, dans les cénacles parisiens, quel était la personnalité qui se cachait sous ce discret pseudonyme d'Avesnes dont la sonorité chantante et douce révélait à elle seule une âme contemplative, amie des intimités. Aujourd'hui que la discipline du bord n'impose plus aucun masque à l'écrivain, nous pouvons saluer librement, dans Avesnes, le comte Louis de Blois, fils d'un de nos plus éloquents parlementaires, petit neveu du comte de Falloux « héritier de toute une lignée de grands catholiques », comme il disait, un jour, fièrement, devant un auditoire de jeunes gens.

Élevé pendant plusieurs années dans ce château désormais fameux du Bourg d'Iré qu'il habite maintenant et qui va redevenir ruche et laboratoire, formé par les leçons d'un jeune maître de grand avenir, M. Édouard Trogan[1], il eut la bonne fortune de marcher tout petit dans le sillage d'un homme illustre, et de n'avoir, pour acquérir une haute culture, qu'à se laisser façonner par la vie. La précocité de sa réflexion et la pénétration d'esprit que manifeste le *Journal de bord* n'étonneront plus si l'on se souvient de quel éveil à la vie intellectuelle ce jeune homme reçut la faveur. Et l'on saura pourquoi, dans presque toutes les pages d'un livre écrit par un enfant, on peut si souvent

1. Directeur du *Correspondant*.

saluer au passage la phrase des grands écrivains.

La mer et le grand bruit des flots vinrent jeter leur enchantement sur cet enseignement si distingué. Ce n'est pas simple fantaisie de gendelettre que de fixer ainsi tous les détails du décor parmi lesquels l'âme d'un écrivain s'épanouit. Sainte-Beuve considérait avec raison comme décisives les premières influences qui s'exercent sur l'enfant. Quiconque est familier avec l'œuvre d'Avesnes ne peut tenir pour indifférent que le futur marin ait contemplé, tout jeune, le même paysage que Chateaubriand, entendu les mêmes vagues battre les mêmes rochers, écouté la même sauvage musique et respiré la même formidable brise sur le haut rempart de Saint-Malo !

Dans une vieille « maison grise », chez un vieux prêtre, parmi de vieilles gens et de vieilles choses, le petit Avesnes, sous prétexte de leçons à subir, va, comme le grand Malouin qui veille encore sur son promontoire, vivre une vie de féconde flânerie. Qui s'en plaindrait si nous devons à ces heures de paresse méditative quelques-unes des nuances dont sa sensibilité va s'enrichir ; si nous lui devons surtout l'approfondissement de son âme et de sa pensée ? René, lui aussi, vagabonda sur les grèves, loqueteux, mal tenu, ne sachant ni A ni B, à un âge où tant d'autres qui ne furent rien, pas même académiciens, étaient de petits prodiges ! S'il s'en consolait allégrement, pourquoi ne nous en consolerions-nous pas avec lui ? « Aurait-on mieux développé mon intelligence écrivait-il, en me jetant plus tôt dans l'étude ? J'en doute.

Ces flots, ces vents, cette solitude, qui furent mes premiers maîtres, convenaient peut-être mieux à mes dispositions natives ; peut-être dois-je à ces instituteurs sauvages quelques vertus que j'aurais ignorées... Dieu fait bien ce qu'il fait : c'est la Providence qui nous dirige, lorsqu'elle nous destine à jouer un rôle sur la scène du monde. »

La Providence, qui destinait Avesnes à un rôle que nous sommes en droit d'espérer brillant, fit bien les choses aussi pour lui ; et je suis sûr qu'il pense aujourd'hui sans amertume au vieux prêtre dont l'insuffisance pédagogique lui fit des loisirs et lui permit de prendre conscience de sa vocation, en écoutant longuement « la voix du flot courroucé ou amoureux — c'est lui qui parle — la voix enchantée qui appelle et qu'on suit. » S'il est aujourd'hui parmi nous le plus ardent et le plus profond théoricien de la vocation pour le marin, et s'il s'apprête à écrire une œuvre de haute portée philosophique qui s'appellera justement *La Vocation*[1], n'est-ce pas à ces heures de rêve et d'évagation que nous le devons ? Dieu fait bien ce qu'il fait. Le mystérieux attrait pour « la grande chose émouvante, la tombe des marins », l'Océan séducteur, cet attrait qui crée l'Homme de mer bien plus que les mathématiques et les épures d'École préparatoire, il le sentit descendre en lui

1. Ce livre vient de paraître à la librairie Plon, après avoir été publié d'abord par *La Revue des Deux Mondes*, dans ses numéros des 1er et 15 février, 1er et 15 mars 1914. Cette œuvre vigoureuse appelle pourtant les mêmes réserves que je ferai plus loin pour les *Contes*. Elle n'est pas destinée aux jeunes gens.

lorsque, regardant blanchir l'écueil éloigné, « il béait — comme l'Autre — aux lointains bleuâtres » et confiait son rêve à l'aile des mouettes ; lorsque, le soir, la grande lueur intermittente du phare de Fréhel entrait dans sa chambre et qu'il « récitait le *De profundis* pour les marins morts au large. » Loti nous a dit de lui-même que son enfance trop choyée, « trop garantie des halliers et des ronces », lui avait fait une âme de serre chaude, incapable de supporter sans flétrissure le brusque et dur souffle de la vie. Il n'en fut pas de même pour Avesnes. Une éducation plus dégagée des tendresses féminines, entre de vieilles gens et de vieux murs, à Saint-Malo, lui donna une volonté chaleureuse, une âpreté d'initiative, sans lesquelles on ne peut utilement ou noblement vivre sa vie.

Je me représente très bien sa rêveuse enfance dans la grise cité des corsaires, où persiste encore le souvenir des aventuriers de la grande aventure. Cette farouche citadelle, repaire d'héroïques forbans, lui compose un cadre admirable. C'est bien là qu'il devait venir faire sa veillée d'armes, se recueillir, s'orienter, maîtriser son âme et la préparer à comprendre l'âme des races inconnues qu'il allait rencontrer. Devant le flot, son âme, à lui, va devenir comme la conque marine, chantée par Heredia, qui retiendra dans ses plis la chanson de la mer, pour la reproduire en écho dans son œuvre.

Ce n'étaient certes pas les périls de ceux « qui veillent parmi l'abîme » qui pouvaient le détourner

d'entendre l'appel de la mer. En son âme de conquistador, il y avait, comme en celle de son ami Maindron, le goût inné du péril, goût légué par une longue suite d'aïeux militaires, infatigables chevaucheurs, coureurs d'horizons, chefs d'armées et chefs d'escadres, dont il allait retrouver la trace sur tous les points du monde. Ils l'appellent, ces grands morts, à la vie errante, à la vie d'aventure; ils lui inspirent « l'exaltation d'âges où la possession de jouissances béates et tranquilles semblait insuffisante à occuper une vie[1] ».

Mais pourtant à leur voix se mêlait une autre voix qui pouvait peut-être, avec plus d'efficace, obtenir son audience et le fixer parmi les horizons calmes de l'Anjou, dans quelque studieuse et paisible retraite; cette voix qui venait de loin, jusque des solitudes de Port-Royal, voix d'une grand'mère Arnauld dont l'âme orageuse revivait en lui, elle lui soufflait à l'oreille la grande maxime désabusée de l'*Imitation :* « Quand vous verriez toutes choses à la fois, que serait-ce qu'une vision vaine ? » Peut-être, en écoutant l'appel de ses « seigneurs les morts », souffrait-il d'un conflit d'hérédités. Et j'aime à m'expliquer ainsi cette ardeur inquiète, cette fébrilité, dont son œuvre palpite obscurément et dont elle tient ce charme spécial que l'analyse ne démêle pas, et qui vient, comme chez Barrès, des profondeurs subconscientes. Et c'est pour-

1. C'est Avesnes qui s'exprime ainsi dans un article de *L'Éclair* sur Maurice Maindron, charmant écrivain, prématurément emporté, mais que la mort a trouvé tout nôtre, revenu au catholicisme vers lequel il s'acheminait lentement depuis des mois.

quoi je me le représente volontiers sur le rocher de Saint-Malo, interrogeant l'horizon de son regard aigu, pour lui arracher le secret de sa destinée. Si on lui avait dit alors, remarque-t-il à la fin de son *Journal*, qu'il reviendrait dans la vieille cité des pirates, sous le pimpant costume des aspirants, on l'eût rendu bien heureux !

Cette aventure pourtant l'attendait. Surtout il lui était réservé, pour notre plaisir à nous, d'écrire une charmante relation de son premier voyage autour de l'Univers, de nous dire son éblouissement devant ce spectacle que Dieu fit pour raconter sa gloire. Ebloui ? Oui, sans doute, il le fut, en présence des mondes nouveaux qu'il découvrait, mais, non pas éberlué ! Gardons-nous de penser que son livre soit le cri d'étonnement d'un enfant qui découvre la lune. C'est le royal privilège des marins de connaître, à vingt ans, la diversité des choses humaines et de porter dans leurs yeux le reflet de tous les spectacles de la terre ! Quand nos yeux, à nous, comme ceux de M^me^ Lhomme, ne « reflètent encore dans leur azur que le vide incommensurable des cieux », ceux du marin ont contemplé toutes les scènes de l'ample comédie que joue l'homme autour de la Planète. — « Monsieur est Persan ?... Comment peut-on être Persan ? » — Nous sommes toujours prêts à redire cette sottise, nous sédentaires et terriens, qui n'avons vu qu'un petit coin du monde et qui nous indignons de tout ce qui ne ressemble pas aux réalités familières ! On s'élargit l'âme dans l'étude comparative des divers aspects de l'univers !

Oui, voilà le privilège du marin, mais c'est aussi la rançon de son avance d'être la proie facile du nihilisme intellectuel. Dans cette mêlée des philosophies, dans ce chaos des morales et des religions, comment retenir une certitude, comment garder la stabilité, comment ne pas glisser vers l'amoralisme souriant où nous voyons que tant de rouleurs de mer se sont reposés comme sur le mol oreiller rêvé par Montaigne? Avesnes n'ignore pas combien, pour une âme mal « racinée », privée des énergies qu'une bonne race transmet, il est difficile de ne pas se laisser entamer. Il sait les dangers de l'exotisme et quelle résistance doit avoir une âme pour maintenir intactes ses réserves morales, nationales, provinciales. Il sait cela, et c'est pourquoi il demande grâce quelque part pour ses camarades qui mollissent et qui se laissent entraîner. Il répète en leur faveur l'émouvante prière tombée de la plume de Loti, prière mouillée de larmes, si j'ose dire, et qu'on ne peut relire sans un frisson de pitié : « O vous qui vivez de la vie régulière de la famille, assis paisiblement chaque soir au foyer, ne jugez jamais ceux que la destinée a jetés, avec des natures ardentes, dans des conditions d'existence anormales, sur la grande mer ou dans les lointains pays du soleil, au milieu de privations inouïes, de convoitises, d'influences que vous ignorez. Ne jugez pas ces exilés ou ces errants, dont les souffrances, les joies, les impressions tourmentées vous sont inconnues. »

Si préparé qu'il fût à rencontrer d'étranges dépra-

vations, le petit midship reçut pourtant un choc à son premier contact avec certaines misères morales, qui déconcertent l'Européen, même le plus « déniaisé ». Dans je ne sais quel coin des Antilles, il découvre de stupéfiantes créatures dont l'âme légère ne semble pas avoir soupçonné jamais qu'il existât un frein moral; il laisse alors échapper une mélancolique réflexion pascalienne sur la relativité des vérités qui nous gouvernent; il s'étonne que ces vérités soient si changeantes selon que des Pyrénées ou des Océans séparent entre eux les hommes !... Mais ce n'est qu'un léger nuage sur son ciel philosophique !

Le roc de son âme, d'une âme à la vieille marque, comme dirait Montaigne, n'est pas ébranlable pour autant. Un long passé d'honneur, de discipline chrétienne et d'ascèse, chez les siens, les énergies léguées par des saints authentiques, le gardent du scepticisme définitif. M'égaré-je en l'imaginant pareil à ce pauvre Levantin Vanghéli, dont Vogüé nous a conté la fantastique histoire dans un petit livre où beaucoup de son âme a passé. Emporté comme paille en toutes sortes d'orages, étourdi d'événements contradictoires, dont il est la victime, Vanghéli sur le soir de sa vie veut revoir sa terre natale pour y mourir. Dans la paix du monastère qui l'a recueilli, il vit enfin tranquille, heureux, face à face avec son moi reconquis, face à face avec son Dieu. Et quand il meurt, il fait graver sur sa tombe le mot d'Archimède *Eurêka*, pour apprendre au passant qu'il a trouvé dans le Sanctuaire la certitude intellectuelle et le repos du cœur. Je sais ne pas

faire une vaine hypothèse en disant qu'après avoir contemplé tant de spectacles divers, exploré tant de doctrines et tant de cerveaux, Avesnes, comme Vogüë, comme Vanghéli, trois âmes sœurs, assure le repos de son esprit, en se confiant à la doctrine pacifiante de « notre maternelle Église ». Il a regagné son cloître, tel Vanghéli. Dans son studio solitaire du Bourg-d'Iré il aime à s'isoler. Il médite devant le fin paysage angevin si cher à M. de Falloux, paysage aux tons calmes que spiritualise, derrière sa ligne de peupliers, la silhouette grise de son clocher. Je n'affirmerais pas que parfois le souvenir des anciennes croisières n'éveille en lui « des nostalgies d'exilé », et que, dans ses rêves, n'apparaisse encore, comme au lendemain de son premier voyage, « un grand bateau blanc fuyant sous toutes ses voiles parmi l'éclat des étendues neuves ». Mais s'étant donné virilement à d'autres tâches, il exorcise les futiles songeries quand elles ne lui apportent pas d'éléments pour l'œuvre nouvelle. Peut-être même songe-t-il qu'il est vain de courir le monde quand nous portons en nous l'univers ! Baudelaire avait raison de dire après Pascal :

> L'homme, ivre d'une ombre qui passe,
> Porte toujours le châtiment
> D'avoir voulu changer de place !

Et d'ailleurs, le paysage angevin n'a-t-il des délicatesses qui font oublier la magnificence des Eldorados où fleurit l'oranger ?

On ne le dira jamais trop : Avesnes n'est pas le rêveur à vide, le douloureux enfant capricieux, éter-

nellement occupé comme Loti à retourner son rêve pour s'en torturer. Et pourtant, l'a-t-on assez comparé à Loti? N'est-ce pas même Vogüé qui nous a le premier suggéré le rapprochement? Je conviens qu'ayant à nous décrire les choses de la mer et les terres lointaines qu'avait déjà visitées son aîné, il était difficile qu'il ne rappelât pas l'étrange artiste dont l'influence est partout saisissable dans notre littérature descriptive d'aujourd'hui. Il est donc tributaire de Loti, je l'accorde ; mais pourquoi, lorsque j'y réfléchis, aperçois-je surtout ce qui l'en différencie ? Les ressemblances sont de surface; les oppositions sont fondamentales !

Quand Loti, par son tempérament littéraire et par la plupart de ses procédés, se rattache au romantisme et à Chateaubriand, Avesnes, au contraire, se relie avec évidence au classicisme, à Ronsard, à la Pléiade, à Du Bellay, à tous ces grands artistes, obstinés ciseleurs de phrases, céramistes et lapidaires qui, sous un nom nouveau, ont fait revivre parmi nous l'art méticuleux des Alexandrins. Avesnes est un Latin hellénisé qui regarde le monde avec une âme enrichie de tout ce que les vieilles civilisations européennes ont déposé chez nous de plus exquis. Loti, au contraire, se porte au-devant du monde extérieur avec une âme de primitif, avec une âme fraîche et neuve comme celle d'un enfant, avec des sens de sauvage, comme dit Bourget. Il a conscience lui-même de cette jeunesse intérieure qui supprime tout voile entre son œil et la réalité. Dans *Fleurs*

d'ennui ne se fait-il pas dire par quelqu'un qu'on reconnaît sans peine pour un autre lui-même : « Ce qui est très particulier chez vous... c'est le mépris que vous semblez faire des choses modernes, c'est l'indépendance aisée avec laquelle vous paraissez vous dégager de tout ce que trente siècles ont apporté à l'humanité, pour en revenir aux sentiments simples de l'homme primitif. » Se dégager de ce que trente siècles ont apporté de finesse et de culture à l'humanité, voilà ce qu'un petit-neveu d'humaniste ne pourra jamais tenter. N'exécute pas qui veut de ces régressions et de ces retours à l'enfance de l'homme!

Avesnes est arrivé trop tard dans un monde trop vieux, lui aussi, pour retrouver, devant l'univers, la candeur du primitif. Comme Barrès, il goûte trop le charme introduit dans notre existence par les arts et par un long pacte de sociabilité, pour regretter que la durée de sa race ait mis comme une patine à son âme. Il y perd, je le veux bien, de ne plus subir l'impression directe des choses, mais il y gagne une qualité de sentiment, une largeur d'interprétation, qui peuvent balancer ses pertes du côté de la couleur et de la sensation. Chaque notation s'amplifie, j'allais dire se glorifie, sous sa plume, de tout l'essaim des idées, des comparaisons, des souvenirs que la plus riche et la plus diverse des littératures a fait surgir autour de nos impressions, pour nous en approfondir la jouissance. Il n'est pas rare de rencontrer, dans ce *Journal* qui fut écrit je l'ai dit, par un enfant, la page dense et forte qui se déploie largement, toute

chargée de pensée. « On dira tout ce qu'on voudra du grand livre du monde, écrivait Mme de Scudéry, il est utile d'en avoir lu d'autres pour profiter de celui-là ! » Il y paraît dans le journal d'Avesnes qui ne fait pas mystère de son érudition et ne se pique pas, comme Loti, de n'avoir rien lu.

Dans son petit bagage d'aspirant il a mis toute une bibliothèque choisie dont la composition nous instruit sur ses admirations littéraires. Réfugié, après les rudes besognes du bord, dans le poste étroit des élèves officiers, il feuillette, en fumant sa pipe, les romans de Bourget, les sonnets de Heredia ; il savoure les ironies de M. Anatole France. Ces écrivains ne sont pas les maîtres de sa pensée, mais ils sont, les deux derniers surtout, les maîtres de son goût. Concluons donc qu'il est, non pas un romantique, mais tout ensemble un classique, un alexandrin et un parnassien.

Comme les poètes du Parnasse, comme les purs artistes de toutes les écoles, il a le culte des mots, des mots chantants et colorés qui nous font entrer la pensée par les oreilles et par les yeux.

Car le mot, qu'on le sache, est un être vivant !

Comme Barrès qui tressaille de plaisir en entendant les syllabes musicales dont se compose le nom de Rose de Lima, comme Chénier qui trouvait une volupté à prononcer les beaux noms sonores de la Grèce antique, comme Racine, comme Virgile, et comme tous les grands joailliers de la Renaissance,

il possède la science des mots, il en connaît le titre et le métal, il excelle à leur assigner la position qui leur donne toute leur valeur. Et pourtant, Avesnes n'est pas à la recherche de l'épithète rare ou du vocable insolite. Il sait que la plume ne peut tenir lieu du pinceau et il ne songe pas à remplacer la palette par l'encrier. Il sait que la plus médiocre toile rendra toujours mieux les formes et les couleurs que le plus somptueux vocabulaire. Mais de son instrument, dont il connaît les limites, il tire d'admirables effets. S'il veut nous rendre sensible, au départ de Brest, la disparition progressive du port, des terres, puis la plongée dans l'immensité, il dira : « Bientôt les coques se rapetissent, les matures s'effilent. Brest n'est plus qu'une tache grise à l'horizon... On se promène... sur le pont qui se dérobe, suivant de l'œil les profils de la côte bretonne... Déjà bas, ils diminuent de plus en plus. Les rochers noirs qui la prolongent deviennent eux-mêmes des points. A cinq heures, tout a disparu. Et le vaste océan, travaillé par la houle, nous entoure seul de son mugissement éternel et de son horizon circulaire. » Il lui arrive de marteler certaines phrases pour le plaisir d'obtenir des sonorités éclatantes : « Le regard de Lefort se perdait sur la côte dont les noms mêmes : Rehmat, Ghubbet, Shahah, Aïn, Ghorab, ont des syllabes arides comme le sable, amères comme le sel. » Cela sonne comme le métal. Cela nous entre dans l'oreille comme la finale péremptoire d'un sonnet de Heredia. Non ! ce n'est pas en vain que le cadet de marine

s'est enrichi la mémoire des beaux grands vers des *Trophées !*

Ce n'est pas en vain non plus qu'il s'est procuré à Montevideo *Le Mannequin d'Osier*, et qu'il a lié commerce avec Anatole France. Bien que les idées de cet aimer sceptique soient « presque à l'antipode des siennes », comme il dit, il le salue maître de la forme, arbitre des élégances littéraires, et, s'il proclame qu'il dit des bêtises, il tient que ce sont d'adorables bêtises. Il écrit à un camarade plus jeune, à un « fistot » de l'École navale : « Tu sentiras, toi aussi, quand tu y auras passé, après des mois d'exubérance tropicale, après le grouillement des foules incultes, tout le plaisir qu'on éprouve à se retrouver parmi des choses habituelles et modérées, parmi des gens instruits, parmi de vieilles pierres et des rues tranquilles, surtout quand le charme de tout cela est montré par un prestigieux magicien. Et je ne sais rien de plus exquis que de venir déraisonner place Saint-Exupère en compagnie de M. Bergeret. » Le goût des « choses habituelles et modérées » ! La nausée des « exubérances tropicales » ! Voilà le trait qui marque et classe Avesnes, en dépit de toutes les apparences contraires, parmi les attiques, parmi les classiques, parmi les fervents d'eurythmie. « Dix siècles de civilisation » pèsent sur lui ! Quand donc M. Loti a-t-il éprouvé le besoin de raisonner ou même de déraisonner avec M. Bergeret ? Quand donc l'instrument littéraire fut-il un moyen pour lui de servir des doctrines, de véhiculer des idées ? Ce sont là préoccupations classiques

auxquelles il demeure étranger. « Mis au centre de tout comme un écho sonore », il recueille en son âme, frémissante comme une lyre, les mille voix de la nature, les sons, les rayons, les ombres... et nous renvoie tout cela, renforcé d'avoir passé dans ce mystérieux laboratoire spirituel. Les livres de Loti, c'est l'univers *vu* et *senti* par Loti. Les livres d'Avesnes, c'est l'univers *vu, senti*, mais aussi *expliqué* et *commenté* par Avesnes. La troisième faculté littéraire, la raison, la divine raison de Boileau, entre en scène ici, et rétablit l'équilibre classique ! Avesnes circulant autour du monde, c'est Montaigne en voyage d'étude, c'est le libre moine de l'abbaye de Thélème en excursion scientifique !

Ses enthousiasmes, ses admirations, ses mélancolies sont contenues dans leur expression par un goût, un besoin de décence, qui fixent à la sensibilité des limites souvent méconnues par Loti. L'inquiète nervosité, la maladive langueur, que tout romantisme porte en lui comme un principe de désarroi, n'a pas atteint son intègre tempérament d'humaniste. — On voit que je ne crains pas d'appuyer ! — Jamais il ne se livre tout entier à son « démon ». Non content d'éviter les thèmes d'émotion facile : la croix de ma mère, l'épée de mon père..., il sait se garder, dans les circonstances les plus exaltantes, des transports lyriques auxquels nos jeunes gens s'abandonnent aujourd'hui sans retenue, devant le moindre coucher de soleil. Avesnes était encore enfant qu'il avait déjà cette élégance et cette éducation du goût qui préservent

de gémir et de clamer. Et pourtant, s'il ne s'abandonne point aux grands éclats, il n'échappe pas plus qu'un autre à cette fine ivresse de l'âme que tout véritable artiste ressent devant les manifestations du Beau. Sous la parure de son style discipliné, mais allègre et pathétique, on sent brûler la petite flamme d'un enthousiasme qui se surveille.

C'est à l'école de Lafontaine, de La Bruyère, de Ronsard, de Heredia, et non pas à l'école de Loti, qu'il a appris à contrôler ainsi son lyrisme intime, à se garder de ces « exubérances tropicales », de ces truculences, trop hautes en couleur, qu'un naturalisme romantisé a mis un moment à la mode. Et c'est à leur diapason aussi qu'il s'est accordé l'âme pour interpréter la nature et lui assigner son rôle dans l'art. Ce fut une des formes de l'exagération romantique de diviniser la nature, de l'observer en elle-même, de la décrire pour elle-même et d'en faire un être humain. On invita l'homme à s'abîmer au vaste sein des choses :

> Mais la nature est là qui t'invite et qui t'aime :
> Plonge-toi dans son sein qu'elle t'ouvre toujours.

Et, par une contradiction inexplicable, l'art ayant isolé l'homme de la nature et vidé la description de tout l'humain, cette même description devenait le morceau d'art obligé que chacun fabriquait avec application pour l'épingler du dehors sur son œuvre. Ainsi ne fit jamais l'Artiste de la Renaissance, ni l'Artiste classique, qui voulurent ne connaître la na-

ture et ne la décrire qu'en fonction de l'homme, comme un cadre pour son âme, comme le décor et l'accompagnement du drame intérieur..., incapables qu'ils étaient de concevoir le nid sans l'oiseau !

Ainsi ne fit jamais non plus Avesnes qui, fidèle à notre grande tradition d'art helléno-romane, maintient l'homme au sein des éléments, peint des naufrages et non des tempêtes, des rêveries au crépuscule et non des couchers de soleil. L'homme reste au centre de son tableau. Il est le juge et le pivot de l'univers ; il est la mesure et le miroir des êtres qui n'existent que pour lui et ne valent que selon lui. Où réside le charme de Madère pour Avesnes ? C'est que là, mieux qu'ailleurs, l'âme peut s'exercer dans plus de lumière, s'élever dans plus de paix, c'est que l'île des vins est un magnifique écrin pour l'unique joyau qu'est l'Homme ! « Oui, Madère est un peu l'Eden que j'évoquais. On y éprouve surtout un repos indicible, repos de l'âme, repos des yeux, de la pensée, du corps. On sent qu'avec un effort de moins et quelques jours de plus, on s'y laisserait aller à une paresse perpétuelle et exquise... Il est piquant de constater qu'à une centaine de lieues marines de notre Europe, en train de devenir quelque laboratoire étrange, il existe encore une île enchantée où les hommes vivent à peu près d'une existence de végétal, heureux seulement de sentir s'épanouir autour d'eux la sève magnifique de la terre. »

Et cette constance à mettre l'homme au centre de

tout n'a pas empêché l'écrivain d'apercevoir la physionomie particulière des choses et de nous peindre les paysages les plus contrastés, ce qui est le signe des maîtres. Classique sur qui le romantisme a passé, peintre dont la palette s'est enrichie des trésors de couleur que nos grands imaginatifs ont su retrouver, il n'est pas obsédé, comme Barrès, par la crainte de verser dans l'admiration des beautés étrangères à sa province natale.

Il se plie à toutes les psychologies et il ouvre son âme à toutes les beautés, même les plus opposées. Il comprend l'âme rudimentaire des pauvres « Doudous » frétillantes et caquetantes de La Martinique, et il pénètre aussi l'âme despotique des grands Rastas américains. L'extérieure diversité qui sépare les vieilles civilisations européennes des humanités toutes neuves du Nouveau-Monde le frappe évidemment plus que leur similitude de fond. Le philosophe voit les ressemblances et l'artiste voit surtout les différences! Avesnes est un artiste. Quand il nous avoue préférer « un hidalgo drapé dans les guenilles de Don Quichotte à Jonathan Piggie, baron du fer, prince des huiles, roi des porcs », il nous apprend ainsi qu'il sent vivement l'abîme creusé par les siècles entre ces types humains. Qui pourrait, après avoir lu le *Journal de bord* ou les croquis indo-chinois de *En face du soleil levant*, confondre la physionomie si bien marquée des villes pâmées d'Orient avec celle des bourdonnantes cités américaines, les ciels ensoleillés de La Martinique avec les ciels frileux et bas

de La Nouvelle-Orléans ? Mais toujours c'est de l'homme, de l'homme centre de tout, de l'homme empire dans un empire, que vient la capitale différence qui sépare entre eux les mondes.

Et lui-même, Avesnes, dans son journal de bord, qu'est-il autre chose qu'un empire dans un empire? Sa personnalité, nettement caractérisée, se livre à nous dans un décor précis que notre imagination reconstitue sans effort. Aspirant de deuxième classe à bord du *Duguay-Trouin*, il garde sa vie propre et l'intégrité de son moi. Alors que nous voyons la personnalité de Loti s'évanouir, se perdre dans le grand Tout, où son panthéisme l'incline à s'abîmer, nous voyons celle d'Avesnes se défendre contre une pareille absorption. Loti à bord, c'est la petite chose inconsistante et presque irréelle ballottée sur les immensités. Il est aussi peu que possible l'homme d'un métier, d'une condition ; il est malgré son individualisme aigu, la grande âme impersonnelle de l'Humanité qui se disperse dans la vie universelle. Ne lui demandons pas ce qu'il pense et ce qu'il sent comme marin et comme officier français ; ne cherchons pas à le *voir* dans son cadre, parmi ses camarades, à la tête de ses hommes, à son poste de quart. De toute cette ambiance immédiate Loti n'aperçoit que le pittoresque et la matière d'art ; son regard de brahme en extase porte plus loin que ces horizons trop proches ; son âme s'évade des petites réalités quotidiennes, professionelles, pour aller vers les grands spectacles dont pourrait rêver quelque

dilettante oisif circulant en yacht autour du monde...

Avesnes, lui, avant d'être un promeneur en quête d'impressions, est un marin, un soldat, que le service du pays passionne, qui se peint à nous dans l'exercice d'une profession aimée. Rien de l'existence journalière du marin ne nous est par lui volontairement caché. Nous vivons, par la vertu de son art, une année de la vie cloîtrée des midships ; nous les suivons au quart, à l'exercice, au cours, à l'astiquage, au défilé « par compagnie sur quatre », au service à terre, sur les vedettes du bord ; nous entendons l'appel de la sirène et le son bref des commandements ; nous passons des soirées avec eux, au poste, à écouter, dans la fumée des pipes, leurs propos gavroches, traversés parfois d'un peu de mélancolie, quand le courrier a manqué, que le pays natal s'évoque et que « trois peupliers » d'Anjou dressent leur grêle silhouette devant l'œil de l'exilé. Nous restituons le plus aisément du monde le milieu dans lequel évolue ce joyeux séminaire ambulant, nous voyons ces cadets dans leur tenue d'intérieur, nous les admirons comme ils s'admirent eux-mêmes dans leur coquette tenue des grands jours, nous les voyons se cambrer dans leur bel uniforme quand ils descendent à terre, et peu s'en faut que nous ne comptions les boutons dont leur tunique s'adorne, ces fameux boutons qu'ils distribuent comme souvenirs aux visiteurs amis qui leur ont fait accueil. Les splendeurs exotiques n'ont pu cacher au regard du jeune marin la poésie des choses familières, et c'est dans son cadre de vie maritime

qu'il se présente à nous, sur son beau vaisseau de guerre qu'il nous fait voir et aimer. C'est une volupté de le suivre dans sa croisière d'aspirant, et de naviguer « dans le sillage de son bateau blanc sur la mer en feu ». Tout son récit sent bon l'air marin et l'on y respire le grand vent du large. Nul n'a jamais fait du Loti que Loti, a-t-on dit ; et la raison en est simple : Loti raconte l'âme de Loti, et lorsqu'il a fini, alors il recommence, comme la romance ! Avesnes ne se verrouille pas ainsi dans son *Moi*. C'est l'âme de la marine qu'il raconte et c'est à la vie intérieure de l'armée de mer qu'il nous initie ! Voilà qui élargit une œuvre et l'approfondit !

C'est donc avec un marin que nous vivons dans ce livre, avec un marin, né d'hier à la vie proprement virile, avec un adolescent qui fait sa « mue » sous nos yeux et prend conscience de son rôle d'homme, de soldat ! La chrysalide va laisser partir un beau papillon tout ému d'ardeur conquérante. Le *Journal de bord*, c'est un récit de voyage, sans doute, mais c'est aussi — l'auteur a raison de nous en avertir — « l'étude de cette transformation » intérieure qui fait de l'écolier, un officier, un marin, un chef. Et voilà que nous touchons à l'idée maîtresse d'Avesnes, à l'idée qui commande et éclaire toute son œuvre, idée que l'on retrouve dans ses moindres articles et qui permet d'envisager d'un seul regard tout ce qu'il a écrit jusqu'à ce jour.

Où réside, et comment s'acquiert, ce don mystérieux qui fait le conducteur de foules ? D'où vient ce

prestige d'autorité qui nous entraîne sur les pas d'un homme, jusqu'à la mort inclusivement ? Pour notre société positiviste, individualiste, il semble que le problème soit d'ordre intellectuel uniquement. Tout notre système de recrutement, d'avancement, suppose que l'aptitude à commander est rigoureusement proportionnelle à la quantité de notions qu'on peut réciter un jour d'examen. L'homme, pour nos politiques, est un tout, un monde, isolé de ce qui l'a précédé et de ce qui le suivra. Ce qu'il vaut comme personne morale, quelles garanties le passé de sa race peut fournir et quelles qualités de chef il peut lui-même présenter, voilà ce dont on ne s'inquiète pas un instant. Ulmo [1] et Beaumont sont égaux devant une commission de classement : Ulmo, le juif déraciné, dépourvu de sens moral et de sensibilité patriotique, et le fils d'une vieille famille française ! Le premier rang est donné à qui sait le plus de mathématiques. « Autrefois, écrivait Avesnes dans *La Revue hebdomadaire* du 2 septembre 1911, la mer prenait l'élève, le garde-marine, l'aspirant, tout enfant. Elle berçait, parfois rudement, souvent aussi d'une manière inoubliable, ses impressions sur le monde et la vie à l'âge où les idées se forment. Elle lui imprimait dans l'âme, presque sans qu'il s'en aperçût, ses séculaires, ses indispensables disciplines. Il n'avait rien à leur opposer, Ses premiers commandants, ses premiers amiraux, ses premiers chefs de

1. Ulmo appartenait à la même promotion que le célèbre aviateur Beaumont, à la même promotion qu'Avesnes.

quart étaient ses prophètes... Aujourd'hui, à ce même âge, l'élève est sur les bancs. Les prophètes, ce sont ses professeurs, surtout le professeur de mathématiques... La curiosité, l'ambition, la sensibilité du candidat sont éveillées dans tous les sens : littéraire, historique, scientifique ; ses facultés, démesurément et simultanément chauffées, comme s'il se préparait à l'école normale ou à une licence. Il le faut bien, puisque les examinateurs sont là pour veiller au saut périlleux qui permettra l'accès de la marine. Conséquence : ceux qui réussissent sont des intellectuels. » Et conséquence aussi : cette petite flamme d'héroïsme, qui fait qu'on se donne à une cause plus haute que soi, est souvent étouffée par l'exercice immodéré de la réflexion et de la spéculation intellectuelle. Ce petit grain de folie qui fait le héros, on le tue dans son germe ! En tous cas, dans le système actuel, pour le discernement et la sélection du chef, quelle place est faite à cet élément psychologique, à ce principe spirituel, que nulle composition écrite ou orale, que la vie seule révèle : la vocation, le feu sacré, le sens marin?... On ne l'aperçoit nulle part ! C'est pourtant, dans la pensée d'Avesnes, ce principe secret qui constitue les vrais hommes de mer. A quoi donc l'amiral Germinet, dont Avesnes salua le départ avec émotion dans un magnifique article du *Figaro*, à quoi ce grand chef dut-il l'extraordinaire ascendant qui lui permit de réveiller nos énergies nationales? Justement à ce mystérieux prestige qui réside dans le caractère. « Le chef, écrit-il, exceptionnellement doué pour le com-

mandement, possédant toutes les facultés, toutes les qualités du grand chef moderne..., pouvait être moins instruit, moins encombré de théorie livresque que tel ou tel de ses collègues... Son esprit clair, juste, doué d'une intuition extraordinaire et d'une prompte assimilation, savait merveilleusement choisir ses collaborateurs, se servir d'eux, tour à tour les diriger et leur laisser l'initiative des idées, leur abandonner l'exécution des détails. » En un mot, cet homme avait l'instinct de la mer et l'autorité !

Tout à l'heure je demandais d'où vient cette *intuition* de l'esprit, ce magnétisme moral qui rayonne et subjugue. Pour Avesnes, il est un don qu'on tient de sa race, mais il est aussi une force qui s'acquiert. Il y a une ascèse maritime comme il y a une ascèse chrétienne. On naît homme de mer et on le devient !

Est-ce à dire que, pour avoir une véritable vocation maritime et savoir gouverner un vaisseau, il faut avoir dans son passé une longue suite d'ancêtres marins ? Avesnes est un esprit trop averti pour verser dans pareille exagération à laquelle n'a pas toujours échappé Bourget. Il sait par notre histoire nationale que des terriens, comme Suffren, Chateaurenault et Guichen, furent d'admirables chefs de mer, et que tel fils de bourgeois devint, sous Napoléon, grand homme de guerre. Mais ce qu'il croit, c'est que l'élément humain, le caractère, qui tient le premier rang dans l'échelle des valeurs professionnelles, est fait, pour une grande part, d'aptitudes morales héritées. Ces aptitudes établissent un

capital psychologique dont l'emploi reste indéterminé jusqu'à ce qu'une vocation l'oriente et l'utilise pour une profession spéciale. Le passé de loyauté, de patriotisme, d'abnégation qu'une race lègue à ses fils, constitue des énergies, des virtualités qui se cristallisent ensuite autour d'un point-centre que la vocation détermine. Un amiral Berryer, un Lord Roberts, trouvent dans les vertus de leurs ancêtres, qui ne furent pas marins, qui ne furent pas militaires, un appoint de force morale que toutes les mathématiques du monde ne peuvent donner.

C'est par ce legs du passé que s'explique pour Avesnes la supériorité des hommes du Vieux Monde sur ceux du Nouveau ; c'est par là que devient intelligible la formidable puissance japonaise. — Cf. *En face du soleil levant.* — Et plusieurs mêmes des *Contes pour lire au crépuscule* ne sont que l'illustration de cette doctrine : la race élabore un idéal qui se transmet ; chacun de nous est dépositaire du flambeau qui passe de génération en génération.

L'idée du jeune écrivain s'exprimait encore tout récemment sur ce point dans un article très chaud et très sympathique qu'il consacrait à ce grand missionnaire français qu'est Mgr de Guébriant : « Cet homme d'Église a le fond de tempérament d'un homme de guerre. Un sang tout militaire coule dans ses veines. Son nom fut illustré par un maréchal de France, frère d'armes de Bernard de Saxe et de Turenne. Cela se retrouve. Il vit journellement au milieu des périls sans même paraître s'en apercevoir. Directement

menacé, il conjure le danger à force d'intrépidité calme et de sang-froid : tel ce jour où, supplié de se cacher par les païens eux-mêmes, il sort en grand appareil, au milieu d'une population ameutée, mais stupéfaite, et se dirige tranquillement vers une des portes de la ville. On n'ose refuser de la lui ouvrir. Quelques instants après il galope vers l'asile que lui ont offert des montagnards réputés inaccessibles et farouches. » C'est l'autorité morale reçue en héritage qui a fait le prodige : c'est elle qui le fait toujours !

Mais tout n'est pas transmis et reçu dans ce qui constitue cette autorité morale, cette conscience dominatrice du chef. Il y a toute une part, et peut-être la meilleure, qui s'acquiert au cours de la vie par une sorte de dressage dans la sensibilité et dans la volonté. L'éducation de l'héroïsme se fait comme celle des muscles, et l'on devient entraîneur d'hommes comme on devient danseur ou jongleur. Il y a le chef-né comme Condé, et le chef-dressé comme Turenne. Avesnes sait bien cela : c'est avec le dessein très arrêté d'utiliser tous les évènements de son année de croisière qu'il s'embarque sur le *Duguay-Trouin*. Son âme est la toile d'attente dont parlent les mystiques ; il l'offre à ses chefs, à ses camarades, aux amis d'un jour, pour que chacun d'eux la marque d'un trait. Il la met au centre de tout, pour que, sur ce point fixe et mobile à la fois, les impressions qu'apporte la vie se déposent, et, par un lent travail, façonnent cette âme pour ses fins spéciales.

C'est bien l'aspect le plus intéressant de ce livre, très

jeune et pourtant très vigoureux, que de nous faire assister à l'éclosion d'une conscience d'officier. L'aspirant ne laisse rien tomber, rien perdre de tout ce qui peut enrichir, modifier, nuancer sa sensibilité et l'orienter dans le sens voulu : une mission à terre, un quart dans la tempête, une visite dans un musée, une lecture de Bourget ou de Heredia, le trépas d'un matelot... tout détail apporte sa pierre à l'édifice ; à toute heure se poursuit l'œuvre de sélection intellectuelle, d'endosmose morale que j'ai la simplicité de trouver passionnante. Un jour, le jeune midship a reçu l'ordre de conduire à terre, puis de ramener à bord des camarades en permission. A l'heure prescrite, les camarades manquent à l'appel : « Il est six heures, écrit Avesnes. Faut-il partir ? Faut-il attendre ? Avant-hier, les canots ont poussé un quart d'heure en retard, et ce matin un ordre du capitaine de frégate a rappelé « qu'une consigne était une chose formelle, intangible, sacrée, que des motifs personnels comme la camaraderie ne peuvent entraver ». Sur le moment on a protesté. On s'est récrié très haut. La solidarité d'école fermente encore en nous. Ce soir, il me reste des doutes ; plus tard seulement, quand la graine de collégien sera tout à fait morte, la phrase restera gravée dans ma mémoire, définitive, comme la pierre angulaire des devoirs de l'officier, et dans les moments d'indécision ou de trouble je m'y reporterai souvent. » De cette infime épreuve, il est sorti plus marin avec une âme de chef plus sûre de son idéal. Et c'est ainsi chaque jour !

Il faut le voir, à la page 80, en une heure de rêverie languide secouer la mauvaise torpeur dont un livre trop fiévreux de Bourget est en train de l'envelopper ; et il faut voir aussi comme il sait, malgré son admiration de lettré pour Anatole France, échapper à l'ensorcellement du sophiste et tirer de tout son scepticisme anesthésiant la leçon de virilité qui n'y était pas, mais que son âme saine y a versée. Les blasphèmes de M. France contre l'héroïsme et l'abnégation lui sont un tremplin qui le relance aux étoiles ; et, dans une éloquente « lettre au fistot », sur un mode presque lyrique, rare en ses livres, il *chante* vraiment avec Vigny les grandeurs et les servitudes militaires : « Je ne puis me ranger, écrit-il, à l'avis de M. Bergeret sur *cet état honorable qui appauvrit et abêtit l'Europe*... Tu en arrives à penser qu'il y a autant de gloire « à être loué pour ses connaissances en métrique latine que pour un acte héroïque ». Songes-tu que dans un cas c'est, bien souvent, ta vie que tu risques ; ta vie, c'est-à-dire tes espérances, tes joies, tes affections... et que, dans l'autre, c'est seulement un peu de fatigue cérébrale que tu dépenses ? La mesure d'abnégation est-elle égale dans les deux efforts ? Ce qui constitue, en effet, la principale grandeur de la vie militaire, c'est le mépris implicite de la mort. De grands artistes, de grands penseurs se sont lâchement comportés devant la mort. L'obscur matelot qui la brave a été, à ce moment-là, plus grand qu'eux... Ici nous touchons le fond du fossé de conceptions qui nous sépare de M. Anatole France.

Pour lui, la vie est une jouissance, pour nous elle est une lutte, une mise en jeu constante de nos muscles, de notre tête, de nos facultés actives contre la matière... Il me suffit d'avoir vu des gabiers, des canonniers, des mécaniciens, risquer leur vie en quelque action obscure, sans espoir de récompense ou même d'attention, pour ne pas croire, comme M. Bergeret, que les soldats n'ont jamais marché que sous peine de mort. Bien souvent, j'ai été frappé d'admiration et de stupeur devant les exemples qui m'ont été donnés par ces humbles. Ils n'ont d'autre bien que l'existence ; parfois ils ont une famille, et ils s'exposent sans le souci de tout cela, uniquement pour obéir à une notion spontanée et puissante du devoir. Je me suis toujours creusé la tête pour déterminer qui ou quoi avait gravé cet instinct aussi impérieusement dans leur âme ? » Et ce n'est pas trahir la pensée profonde d'Avesnes — car pourquoi n'avouerais-je pas que nous avons causé de ces choses ensemble ? — que de reconnaître au catholicisme la part royale dans la formation de cet obscur instinct de sacrifice qui jette l'homme au danger avant toute réflexion égoïste. N'est-ce pas parce que nous baignons en dix-neuf siècles de christianisme, parce que des efforts d'ascétisme, longuement poursuivis par toute une lignée d'ascendants vertueux, nous ont marqué d'un pli, qu'il y a dans chacun de nous un héros qui sommeille ? Il faudrait des siècles pour effacer ce pli, étouffer ces appétits d'héroïsme qui donnent leur effet dans un instant grave. Avesnes sait mieux que

personne que nous vivons sur le patrimoine moral amassé par des saints ; il le sait, lui qui a si bien montré, dans son chapitre sur le traditionalisme japonais, la puissance des impulsions innées, lui qui nous a révélé la vraie source de l'impassibilité japonaise et prouvé que l'infériorité chinoise vient d'une disette d'idéal religieux.

Je ne crains pas d'affirmer que le Christianisme, lors même qu'il ne s'affiche pas, est au fond de toute son œuvre. Il chemine, à couvert, sous les pages les plus désaffectées en apparence. Je le discerne, ce Christianisme, jusque dans les *Contes pour lire au crépuscule*[1]. On les a reprochés à l'auteur, ces contes hardis où plus d'une gaillardise de marin s'est glissée, où des audaces de description et d'évocation appellent des réserves que l'auteur lui-même serait surpris de ne pas trouver sous ma plume. Ces réserves, je les fais, et je reconnais que les *contes* sont écrits d'après une formule d'art qui les rend d'une fréquentation périlleuse pour la commune humanité. Pour méditer avec lui sur le *Cantique des Cantiques*, saint Bernard voulait des âmes purifiées, désincarnées, pour ainsi dire, par une longue ascèse, Il faudrait de ces âmes-là pour interpréter, comme il convient, plusieurs pages de *Un faible* ou de *Chez son Éminence*. Peindre toute la vie sans aucune limitation, reproduire toute la réalité, sans tenir compte des pudeurs qu'on est convenu de respecter même entre grandes personnes

1. *Contes pour lire au crépuscule*. Nouvelles, par AVESNES. 1 vol. 3 fr. 50 Paris, Perrin.

qui ont vécu, me semble d'une licéité plus que douteuse. Mais ceci précisé, il faut convenir que de tous les *contes* une vertu émane qui les ennoblit et les arrache à ce naturalisme sans âme qui fut celui de Zola, de Maupassant et parfois même de Flaubert. Des fragments de réalité si diverse que l'auteur nous présente, une leçon presque toujours se dégage ; sous la plastique beauté des formes une petite flamme brûle !

L'artiste a su faire tenir du rêve dans ces fines coupes ciselées, dans ces menus récits dont André Chevrillon a dit : « Je les mets au rayon des maîtres. » L'œuvre d'art ainsi comprise, ce n'est plus le riche et froid bibelot, tel que l'ont martelé les purs parnassiens : c'est le bijou vivant, le vase avec son parfum, la cassolette où fume encore l'encens... un encens qui est de la pensée, du rêve ! Voilà bien le destin qu'a désiré pour eux leur auteur : « Faire rêver un peu aux autres, beaucoup sur soi... donner l'essor au vol des rêves vers le grand ciel où il n'y a pas de routes tracées. » Et si l'on « rêve », en effet, sur ces pages parfois trop libres, si l'on s'affranchit des impressions moins nobles où la fragilité humaine fera peut-être, hélas ! s'accrocher les imaginations, on reconnaîtra que sur tout cela, malgré tout, passe un souffle de christianisme. Comme les sonnets de Heredia qui réalisent ce miracle de tenir captifs dans leurs quatorze vers des mythes et des symboles d'une magnifique ampleur, ces petits fragments de Légende des siècles contiennent une âme et nous livrent cette âme en cent manières : aux détours du récit, dans une ligne furtive,

dans une épithète, dans une brève maxime inscrite en exergue...

Je sens à bien des signes que sous ces pages réalistes, d'allure impassible, frissonne une âme religieuse : je le sens à cette tendresse mesurée, à cette pitié discrète qui donne à l'auteur les larmes de Virgile et de Racine, qui l'incline à juger les hommes avec une tendre indulgence. Qu'on ne s'y trompe pas ! Si Brunetière mena contre le naturalisme les impétueuses batailles que l'on sait, ce n'est pas parce que ses représentants français reproduisirent la réalité intégrale, c'est parce qu'ils la tronquèrent, la faussèrent et firent la satire de l'Humanité au lieu d'en faire le portrait. Ce qu'il reprochait à Zola, c'était de mépriser l'homme, de le faire grimacer, de le caricaturer et de peindre avec prédilection, comme il s'en vantait, « la brute humaine ». Pour Walter Scott, cet autre naturaliste — mais un naturaliste optimiste et bienveillant, celui-là ! — il n'eut que des éloges et des tendresses. Je crois bien qu'il en aurait eu pour Avesnes, et qu'il eût aimé respirer le léger parfum mystique — si léger, sans doute ! — qui se dégage de ses *Contes*. Comme devant certaines scènes brutales, sculptées aux portails de nos cathédrales, nous aimons élever nos regards jusqu'à l'Agneau mystique qui les domine et les idéalise, il eût aimé laisser monter sa pensée avec le jeune écrivain vers la Pitié suprême qui plane au ciel de son œuvre et rayonne sur nos faiblesses. Il eût accueilli la prière qu'à la suite de Loti il nous adresse en faveur des marins errants, et il eût consenti à ne pas

les juger selon la commune mesure. Une évangélique pitié, un peu pareille à celle que Jésus trouvait en son cœur quand il parlait à la Samaritaine auprès du puits de Jacob, tressaille en cette pensée qu'Avesnes prête à l'une de ses héroïnes, « Sur cette mer agitée, où tant de courants secrets se disputent nos âmes, dès le berceau, où tant de mobiles impénétrables nous font agir jusqu'à la tombe, Dieu seul peut nous juger ! » Oui, sans doute, Dieu seul est juge des cœurs, mais nous devons pourtant, nous, pour le salut de la Cité, juger et condamner sur les actes. Pitié pour la personne, mais implacable sévérité pour l'acte qui contamine !

Il est vrai que ces appels à la mansuétude impliquent l'aveu et la condamnation du mal. On ne demande pas grâce pour qui n'a pas failli. L'auteur sait la tare de ses héros et ne la tient pas pour chose indifférente. Pas une seconde, il ne songe à blanchir ce qui ne peut pas l'être. Sur ces « faibles » emportés par le vice, dont il nous fait l'histoire, il fait peser le muet opprobre de sa droite conscience de chrétien et même inflige à leur misère morale la censure qu'elle mérite : « Il aurait dû, dit-il de l'un d'eux, reprendre son rêve de jadis, la maison paternelle et la fiancée tranquille. Mais un cataclysme avait brisé ses forces... » Et ce cataclysme, il le flétrit, il le marque d'épithètes infamantes : « maudit », « empoisonné », qui ne nous laissent aucun doute sur les sympathies réservées par lui à ceux « qui descendent aussi bas ». Maupassant n'eut point de ces rigueurs !

Si l'on décrit des monstres il faut leur mettre au front le signe de leur infamie. Avesnes n'y a pas manqué. Je regrette seulement qu'il ait cru devoir évoquer à nos « *yeux* » ce qu'il eût suffi de faire concevoir à notre *intelligence !*

Et je n'ai pas tout dit sur ce sens chrétien que maint détail trahit. Racine n'avait pas tort de penser que sa Phèdre, malgré la frénésie de passion qui l'entraîne, était la plus chrétienne de ses héroïnes. Elle est chrétienne, en effet, parce qu'en sa conscience une voix lui rappelle sa honte, son *péché*. Or, se sentir pécheur est l'exclusif privilège des êtres en qui la vie morale persiste encore. Souffrir de son impudicité est le signe d'une âme encore pudique, encore chrétienne, et ce signe, le héros de *Un faible* en est marqué. « Longtemps, longtemps il lutta... Il était rendu — il le savait du reste — au dernier degré de l'échelle. » Et l'ennui ! l'ennui que « suintent toutes les débauches » plane sur cette longue nouvelle — évocation d'un coin du XVIII^e^ siècle — qui s'intitule expressivement *Les plaisirs chimériques* et qui porte en exergue ce mot de Goncourt : « L'ennui, là, est le fond du temps, le grand signe et le grand secret de cette société du dix-huitième siècle. » Comme ils sont chimériques vraiment, et comme on sent l'auteur pénétré de leur vanité, ces plaisirs qui aboutissent à la plus étrange perversion intellectuelle et se couronnent par le plus banal des suicides. « C'est un exemple, dit-il, des ravages qu'une philosophie trop hardie peut causer à des têtes mal disposées. » Quand on a bien dansé et bien

ri, il faut songer au départ; et ce départ vient si vite ! « Et vraiment, quand la mort viendra, que reste-t-il ?

Déjà ta vie ardente incline vers le soir,
Respire ta jeunesse.
Le temps est court qui va de la vigne au pressoir,
De l'aube au jour qui baisse !

C'était cela la jeunesse, songeait le héros du *Mur fatal,* une course où l'on n'a le temps de rien... Beaucoup de fièvres et beaucoup de peines, beaucoup de mécomptes et beaucoup de désirs... tout cela pour arriver à quoi, mon Dieu ? A la grande nuit. » Et la songerie s'achève dans une vision d'Holbein où des squelettes dansent en rond, où l'on entend cliqueter des os de trépassés.

L'esprit de l'Ecclésiaste a soufflé sur l'œuvre d'Avesnes. Et pourtant, la mort n'est pas pour lui, comme pour Loti, le « mystère d'épouvantement », la vision d'horreur dont le souvenir glace d'effroi. Il n'est pas, lui, le poète de l'universel écoulement, de l'irréparable fuite des heures ; il est le poète de la vie, de la vie ardente, utile à la cité, et son esprit platonicien le fait se tendre vers l'Avenir. Il sait qu'« une immense espérance a traversé la terre », et il participe à cette espérance. Loti, c'est la feuille emportée dans le vent; Avesnes, solidement relié au passé, enchaîné au sol, n'a aucun motif de perdre la tête en pensant au « gouffre final ». En service commandé sur la terre, il fait son service allègrement, il vit pleinement sa vie et la rend autant qu'il peut « intense et belle », intense par les œuvres, belle par les arts. La

fleur de poésie, qui s'épanouit sur les vieilles races, l'aide à accepter l'existence, à la bénir. Il est ce que Vogüé appelait splendidement « une grande force de durée dans l'indépendance et le désintéressement ». Quand on se sent ainsi force de durée, encadré entre le passé et l'avenir, pourquoi verserait-on dans le désespoir métaphysique ? Nous chercherions donc en vain dans l'œuvre de ce soldat les grands cris désolés qui éclatent partout dans celle de Loti. « Le crépuscule, heure mélancolique, écrit-il, somptueuse comme une étoffe de Saba, possède des trésors d'enchantement, de philosophie, de douceur, où chacun peut puiser à sa guise. Souvent, en regardant l'Occident pourpre se ternir, je pense qu'il ne faut pas trop pleurer la mort quand la vie fut intense et belle. » Il faut aimer Avesnes pour cette virilité qui le retient de « pleurer la Mort », de briser ses élans et les nôtres par des lamentations sans dignité. Souffre et meurs sans crier, disait Vigny. Avesnes tient la mâle consigne. L'espoir de durer, de survivre, personnellement et dans sa race, confère à ce qu'il écrit une assurance altière que n'atteignent pas ceux qui s'absorbent dans la contemplation du néant de la vie. Sentir la vanité des choses, mais croire à la vie quand même, et ne pas se laisser dissoudre l'âme en des songes creux, voilà ce que le christianisme suggère, et voilà ce que je retrouve à tous les coins de l'œuvre d'Avesnes.

Je le retrouve spécialement dans ce beau morceau où nous est narrée la fin toute simple d'un matelot français à San Iago du Cap Vert, dans ce tableau si

large où l'on voit au dialogue pittoresque, réaliste, se mêler un récit qui, se développant gravement, s'achève en une calme méditation résignée sur la mort. Cette page, où le jeune officier enveloppe son petit matelot comme d'un linceul de pitié, restera parmi les meilleures qui soient tombées de sa plume. Je ne crains pas de dire qu'il y a là plus d'horizon que dans cet autre récit, pourtant exquis, où Loti nous a conté la mort de Sylvestre. Qui pourrait en être surpris puisqu'une sensibilité catholique interprète ici cette chose émouvante qu'est la mort d'un petit français, catholique et breton, en plein Océan ? Il faut citer cette page sans laquelle une étude sur Avesnes serait tronquée : « Ah ! certes il fût descendu bien seul dans sa tombe, le pauvre gabier, si nous n'avions été là ! Nous ne le connaissions guère, à vrai dire. On pénètre si peu les hommes, quoi qu'on fasse. Chacun reste à son rang. Parfois une bonne parole d'une part, de l'autre un mot confiant, et c'est tout... Oui, tout, assez pourtant à cette heure où l'un de nos hommes allait nous quitter à jamais pour qu'un frisson fit tressaillir nos cœurs. Le même passait dans nos âmes toutes jeunes d'élèves, à peine initiés à la paternité militaire, et dans celle du capitaine. Ce dernier, assez rude d'écorce, pleurait comme un enfant. Nous seuls, qui avions commandé et partagé cette existence, qui savions d'où elle venait, comment elle s'en était allée, allions jeter avec tristesse, parmi ces inconnus, dans cette île lointaine, les gouttes d'eau sainte qui consommeraient nos adieux. Notre cortège chemina len-

tement, par des chemins cahoteux, sous des verdures étranges, traversé à chaque instant par des nègres montés sur de petits ânes, par des bandes de cochons et de pintades à demi sauvages. Le soleil montait et nous marchions pesamment, quand un peu de brise du large vint soudain nous rafraîchir[1] et faire chanter les mimosas en fleur. Oh ! la prière infiniment douce que ces rameaux murmurèrent sur le matelot qui ne l'entendait plus ! Ce n'était point la voix hurlante où les Celtes, ses pères, reconnaissaient l'appel des trépassés, mais un chant affaibli et tendre, venu de très loin, semblait-il, de ce même vent d'ouest qui avait pleuré à son berceau... Nous étions parvenus au cimetière, étendue sableuse sous le grand soleil morne. Quelques tamaris se balançaient au vent, continuant sa psalmodie dans les branches comme s'il accomplissait un rite. La fosse se creusa lentement. Quand elle fut prête, quatre hommes soulevèrent le cercueil, qui s'encastra dans la terre avec un grincement pénible. Une pluie de graviers résonna ensuite sur les planches et fit paraître ce coffre de bois une chose encore plus inerte, s'il était possible, encore plus morte. Puis on enleva le pavillon, et la boîte jaune resta allongée au fond de cette fosse, comme un objet quelconque, lamentable, sans plus de signe de race ni de terre natale, dans la

1. On me permettra de signaler la très adroite liaison qui se fait ici entre les états d'âme et le paysage. Il n'y a que les vrais artistes pour trouver ainsi, avec cette sûreté, le point de suture entre des éléments que les savetiers de lettres ne manquent jamais de dissocier.

fatalité universelle où notre gabier était désormais confondu... »

Je voudrais pouvoir citer maintenant les croquis charmants qu'Avesnes a jetés dans son substantiel volume, *En face du soleil levant*. Une nouvelle manière apparaît ici que nous n'avions fait qu'entrevoir dans les premiers ouvrages. Avec tant d'autres dons, l'auteur a reçu du ciel celui du satiriste et de l'aquafortiste ; non pas qu'il pratique cette satire déchaînée dont les coups éventrent l'adversaire et lui broient les os. Brandir à grand fracas les retentissantes lanières d'Hugo lui semble inélégant. Alcibiade ne consent pas à devenir gladiateur ! C'est du stylet qu'il joue, du stylet ciselé qui s'enfonce entre les épaules et ne fait pas de bruit, pas de sang. En de vives et médullaires anecdotes il sait enclore une pensée dense, profonde, qui nous ouvre des aperçus illimités et nous fait méditer longuement sur la politique, la philosophie, les religions, la guerre et la paix, la colonisation, les mœurs exotiques... Il a dit quelque part en parlant d'un paysage : « Tout est à sa place dans ce paysage. Tout se subordonne pour concourir à l'impression d'ensemble. Et pourtant quelle valeur inouïe prennent les moindres détails ! » Il en est ainsi dans ses croquis d'Indo-Chine. Chaque détail, pris en lui-même, semble anodin, et, mis en sa place, conquiert soudain cette étrange valeur de position qui donne à l'ensemble une vie dont on demeure surpris et dont on se demande comment elle est faite et d'où elle vient. Art mystérieux des Grecs dont le génie fut

en goût et dont le Parthénon nous fera éternellement rêver par sa déconcertante simplicité !

Là-bas, pendant une croisière dans les ports d'Indo-Chine, au café, à la promenade, sur le pont d'un bateau, il a écouté causer, il a regardé se mouvoir surtout, des militaires, des coloniaux, des indigènes ; il a noté leurs gestes, leurs attitudes, il a saisi au vol leurs paroles de primesaut, et il en a composé des caractères, fouillés d'une pointe sèche, tracés d'une plume mordante, qui sont proprement un charme. J'hésite à faire un choix dans cette galerie et je détache, en fermant les yeux, les trois premiers feuillets : « Assis entre des camarades qui essayaient de l'égayer, le lieutenant Y... demeure triste. Attaqué dans son poste par une bande de pirates, il s'est défendu bravement et les a refoulés jusqu'à la frontière par une sortie vigoureuse où il en a tué plusieurs. Sans doute va-t-il être proposé pour la croix ? Non. L'affaire menace de s'ébruiter jusqu'en France. La colonie n'est-elle pas officiellement pacifiée ? Alors, à quoi bon ces rumeurs fâcheuses ? Cet officier aurait dû comprendre que les exploits ne sont plus de saison. On l'a déplacé, avec prière de rester tranquille. Il doit s'estimer heureux de n'avoir pas été mis aux arrêts. » — « Passe le colonel X... Son dolman blanc, attentes et galons enlevés, n'aide pas à le reconnaître. De dos, avec sa canne à la main, les épaules arrondies, la taille épaisse, il a l'air d'un bonhomme. Soudain il relève la tête et vous fixe brièvement. Son regard dur, clair, per-

çant, impérieux, vous pénètre et vous fait presque frissonner. On sait qu'il a été l'un des héros du Tonkin. Glorieux lieutenant, brillant capitaine, chef de colonne renommé, ses faits de guerre ne se comptent plus. Aujourd'hui il est radical-socialiste pacifiste et le proclame très haut. Il donne des conférences à la « Maison du soldat » : « La patrie, dit-il, ce sont nos droits issus des immortels principes de 89 pour lesquels nous sommes prêts à mourir. » Le temps n'est pas aux buveurs de sang. Il le sait. Il veut les étoiles et les obtiendra. » — « Un homme, dans un coin, boit son absinthe d'un air sombre. Il est seul à une table et ne communique pas avec ses voisins. Il est distrait et comme égaré dans un rêve perpétuel. Notaire véreux, ou petit banquier de province en faillite, ses créanciers ignorent ce qu'il est devenu. Il est ici. D'anciens services électoraux l'ont fait nommer magistrat ou résident, quelque part, dans la brousse. Là il est invisible pour ses administrés eux-mêmes. Il faut s'y reprendre à vingt fois pour obtenir une audience. Couché tout le jour, il fume, dit-on, pipe d'opium sur pipe d'opium, et il avale un petit verre d'eau-de-vie entre chacune. De temps en temps, il se lève, s'habille, prend le bateau et descend jusqu'à la vie civilisée. Il ne cause à personne, ne connaît personne et ne désire point que personne le connaisse. Pourtant les faillis et les banqueroutiers abondent. Il trouverait à qui parler en ce pays où les délicatesses de France sont hors de propos. N'importe. Il vit à l'écart. A-t-il des remords?

Y a-t-il eu un autre mystère dans sa vie que sa triste et banale aventure? Son regard vague et comme tourné à l'intérieur de lui-même le ferait croire. Encore quelques années et il aura perdu jusqu'à ce souvenir. » Ces fragments ne laissent-ils pas après eux comme une onde vibratoire qui nous ébranle l'âme et nous met en rêverie? Mieux que d'ingénieuses exégèses, en tous cas, ils nous éclairent sur la manière corrosive d'Avesnes qui ne dédaigne pas de tremper sa plume dans l'arsenic et le vitriol. Au XVIII^e^ siècle, avec cet art de silhouetter les hommes en quelques traits décisifs, comme l'auteur des *Lettres persanes*, il eût été ce qu'on appelait alors un « nouveliste à la main » redouté !

Il est temps de conclure cette étude déjà longue où je n'ai pas épuisé l'expression de ma sympathie pour un jeune talent qui n'a pas donné toutes ses fleurs. L'avenir nous réserve, j'en suis sûr, des œuvres profondes, lentement mûries sur les hauteurs du Bourg d'Iré, où le marin d'hier se retire volontiers loin de la foule, non pour y jouir de cette oisiveté somptueuse, *otium cum dignitate,* dont rêvait Cicéron, mais pour y travailler dans la liberté. Les voix de la solitude sont inspiratrices de hautes pensées! C'est aux esprits comme le sien qu'appartient l'avenir. Rien de durable n'éclôt dans l'agitation et dans la fièvre du tourbillon mondain. Pendant que les affolés de parade gaspillent leurs forces intérieures, les solitaires comme lui accumulent des réserves et multiplient leur vigueur. Il vient un temps où tout ce

qu'ils écrivent prend une puissance de vibration, une étendue de résonance, une chaleur de vie, dont ils sont eux-mêmes surpris et dont ils diraient volontiers, comme Lacordaire, qu'ils ne savent d'où elle leur vient. L'étude et la réflexion ont fécondé leurs idées! L'inspiration, disait Beaudelaire, c'est de travailler tous les jours.

L'œuvre d'Avesnes tire sa valeur de son unité, du dessein permanent qui la soutient. Persuadé, lui aussi, que les dons de l'esprit, s'ils mènent à d'éclatantes fortunes, ne créent pourtant que de l'éphémère et qu'il n'est qu'un seul don qui fonde, le caractère, il s'applique à susciter parmi nous des *caractères*. En quittant l'épée pour la plume, il n'a fait que changer d'arme! C'est toujours *servir* que d'accroître, comme il le fait, ce capital moral qui, dans la paix comme dans la guerre, décide de la grandeur des nations. Il n'écrit pas pour le vain plaisir de polir des phrases et de produire de la Beauté. Il écrit pour grandir la race, propager des énergies. Mais la Beauté lui est donnée par surcroît! L'âme harmonieuse et sage de l'Anjou chante à travers son œuvre et lui prête une séduction que les Angevins ne sont pas seuls à subir. Aussi peu que possible auteur et *m'as-tu lu*, il ne néglige pourtant pas de mettre, comme Buffon, ses manchettes avant d'écrire. Je ne sais si quelque grammairien puriste ne découvrirait pas parfois quelque tour incertain dans la trame de son style ; mais ce que je sais, c'est ce que ce style rapide, nerveux, contrasté, précis dans ses contours, décèle un écrivain

maître de sa langue. Écrivain de race, Avesnes est aussi de la race des écrivains. Tout jeune, il connut les sourires de la gloire ; un bon vent souffle encore dans ses voiles. Nous avons toutes raisons d'espérer que son heureux périple se poursuivra sans heurt, et que bientôt, après un beau voyage dans le royaume des Lettres, nous le verrons, comme disaient les vieux académistes, aborder à Corinthe. Puisque, l'une après l'autre, et si vite, hélas ! s'en vont ces hautes figures héraldiques : d'Audiffret, Costa, de Heredia, Vandal, Vogüé, qui nous composaient, dans notre aréopage littéraire, un petit groupe à part, environné d'un prestige historique, souhaitons que bientôt, dans la future Académie, Avesnes fasse revivre la race magnifique, pour un jour seulement disparue, du gentilhomme-écrivain, de l'homme de Lettres par élection.

René BAZIN

Lorsque Ferdinand Brunetière reçut M. Bazin à l'Académie, il lui adressa ce vœu qui honorait le passé et garantissait l'avenir : « J'ai la confiance, monsieur, qu'entre vos mains le roman social ne cessera jamais d'être du roman et de l'art ! » L'illustre romancier vient une fois de plus de remplir toute l'attente de Ferdinand Brunetière et du public français.

L'œuvre nouvelle [1] appartient au genre austère. Ni les âmes avides de mélodrame, ni celles qui demandent au roman les fadaises sentimentales et l'éternel recommencement des péripéties amoureuses, n'y trouveront leur pâture. La simple idylle qui s'y déroule se clôt au premier acte et l'œuvre tire son intérêt principal de la crise pathétique qui s'ouvre au cœur d'une petite institutrice de campagne. Ce livre a la calme et sévère beauté d'un vase au pur profil qui se découperait sur l'azur d'un ciel d'automne. Il se

1. *Davidée Birot*, roman par René Bazin, de l'Académie française, 1 vol. in-12, 3 f. 50. Paris, Calmann-Lévy. Publié d'abord par la *Revue hebdomadaire*. Un nouveau roman de M. Bazin paraît en ce moment à *La Revue des Deux-Mondes*.

développe sans fracas ni coups de théâtre. C'est le roman des âmes intérieures.

Le sous-titre que l'auteur lui a donné précise la signification qu'il entend lui imposer. Davidée Birot, l'héroïne, est *Une laïque* et non pas *La laïque,* type et synthèse de toutes les autres. M. Bazin est trop informé du monde qu'il décrit pour prétendre à réaliser dans une seule individualité le groupe entier des institutrices laïques. Il n'ignore pas qu'il y a parmi les collègues de Davidée d'autres variétés d'esprits en qui l'étroit fanatisme primaire n'a rien perdu de son exaltation ; il le sait si bien qu'au second plan de son tableau il a dessiné quelques silhouettes d'êtres falots et sectaires en qui s'épanouit une telle pureté de laïcisme que l'Aliboron de Barrès les reconnaîtrait pour siens. Il y a là notamment un inspecteur primaire qui, haussant sa philosophie jusqu'à contrôler l'épaisseur des paroissiens dont usent les institutrices, réalise avec exactitude la définition du pédagogue insane et fat.

Toutefois, René Bazin sait aussi que dans ce monde enseignant laïque qu'on a si obstinément chambré, dont on a, avec tant de perverse habileté, façonné l'esprit à la haine de tout spiritualisme, des aspirations nouvelles grandissent, en dépit de l'effort hostile. Il a beau, en élégant artiste qu'il est, ne pas faire étalage de ses observations, de ses fiches et du butin de ses carnets, nous savons pourtant que toutes ses œuvres reposent sur une incomparable assise documentaire. Sa probité d'écrivain est telle qu'il ne

consent pas à décrire le plus futile objet, s'il ne l'a pas d'abord de ses propres yeux vu. A bien plus forte raison quand il s'agit de décrire une âme considère-t-il comme indispensable de l'avoir vue d'abord vivre devant lui. Tenons pour certain qu'avant de crayonner sa Davidée Birot il a conversé avec elle, recueilli ses confidences et tourné les pages de son cahier vert. Il s'est assuré de la sorte que la lourde atmosphère de matérialisme où respira sans malaise apparent toute une génération d'instituteurs et d'institutrices commence à peser aux épaules des meilleurs. Des isolés font entendre une timide protestation et cherchent un appui dans leur entourage ; des idéalismes encore inconsistants battent de l'aile ; une obscure germination spirituelle s'opère, sur laquelle la sympathie attentive de M. Bazin s'est penchée pour en épier l'éveil. Davidée Birot est un cas, peut-être un peu moins rare que nous ne pensions, un cas que l'auteur a étudié avec une ampleur de pensée qu'il n'avait peut-être jamais atteinte. On reconnaît à presque toutes les pages de ce livre le vigoureux écrivain qui se repose de composer en relisant Pascal. D'année en année son art se virilise et s'approfondit. Le concert habituel de ses instruments bocagers se fait lointain et ne s'élève plus qu'en accompagnement discret. M. Bazin a saisi la lyre d'Apollon, et son livre demanderait à être lu, comme un dialogue de Platon, à l'ombre des grands arbres qui baignent leur pied dans l'Ilissus.

Un de mes collègues en critique, qui professe pour René Bazin une admiration fervente et qui l'exprime en

une belle langue chaleureuse, m'a fait une assez vive querelle parce que j'aurais, un jour, à son gré, méconnu la sobre vigueur philosophique du maître. Je crois bien que j'étais innocent du crime qu'on m'imputait et qu'on serrait de trop près une phrase qui n'était pas aussi chargée de sens qu'on voulut bien lui en prêter. Mais il est vrai pourtant que je faisais et fais encore une différence entre un artiste comme Bazin et un sociologue comme Bourget, et surtout entre le Bazin première manière et le Bazin deuxième manière. Je persiste à croire que les candides contes bleus du début de sa carrière sont à peu près vides d'idées philosophiques ou sociales, et que c'est un bonheur, car ni la philosophie ni la sociologie ne sont à leur place dans une idylle, fût-ce *une idylle tragique!* Dans la série des grandes œuvres qui suivirent, *La Terre qui meurt, Donatienne, Les Oberlé, Le Blé qui lève, La Barrière*, une riche et visible substructure philosophique intervient, mais qui se laisse pressentir plus encore qu'elle ne s'affiche. Nous en avons l'intuition plus que la perception. L'auteur reste ce qu'il est, un *visuel* qui nous met sous les yeux le résultat des idées, les attitudes qu'elles inspirent, et qui se contente de nous les suggérer sans en épuiser le contenu. Les débats qu'il institue entre ses personnages restent courts et ne sollicitent qu'avec discrétion l'effort de notre entendement.

Mais voici qu'avec *Davidée Birot* une troisième manière s'inaugure qui me procure la sensible joie

de tomber d'accord avec mon critique[1]. Ce livre est à part dans l'œuvre de René Bazin qui, s'étant cherché durant plusieurs années, se trouva dans *La Terre qui meurt*, et vient de se dépasser dans cette exploration d'une âme tourmentée. Grâce au « Cahier vert » où les réflexions métaphysiques de l'institutrice sont au jour le jour notées, nous avons ici un élément directement spéculatif qui jusqu'alors manquait dans son œuvre. Devons-nous dire *manquait*, et faut-il nous réjouir de cette innovation comme d'un renouvellement ? Ne faut-il pas constater au contraire que cette richesse idéologique se déploie dans son livre aux dépens de la vie et du mouvement, donc aux dépens de l'art ? Un discours n'a de flamme que s'il est un duel, a-t-on dit. Or, les confidences du cahier sont un soliloque. Il eût été souhaitable que l'auteur transformât en action la substance philosophique de ce journal et que, passant pour ainsi dire, à un autre registre, il l'insérât dans le tissu du dialogue. Il a préféré recourir à la fiction du cahier et nous faire des idées de l'héroïne un exposé direct. Regrettons-le, mais reconnaissons pourtant que M. Bazin a su, plus d'une fois, avec une extrême habileté, glisser de hautes pensées au courant d'un vif et naturel dialogue.

1. Je saisis l'occasion qui s'offre pour recommander l'excellent livre où le grief indiqué plus haut m'est fait. Il s'intitule *La littérature française par l'étude des textes*, Paris, de Gigord. L'auteur, M. Fernessole, y étudie avec beaucoup de pénétration et de goût, selon les méthodes nouvelles en usage dans l'enseignement secondaire et supérieur, quinze textes empruntés à nos maîtres classiques. Il a fait suivre ce bon manuel d'explication française, qui nous manquait encore dans l'enseignement libre, d'une étude sur René Bazin où s'exprime une admiration vibrante, mais lucide et fondée en raison.

La métaphysique et la morale sont captées chez lui par la vie mouvante et changées en action. Les plus ardus problèmes sont posés et résolus par des êtres en mouvement, ils deviennent comme la sève de leur discours. C'est l'habileté suprême que d'atteindre ainsi les profondeurs, en passant, et de remonter assez tôt pour que jamais la conversation ne tombe au pédantisme. Je ne sais rien de plus admirable que cette exquise souplesse avec laquelle l'auteur sait enclore tout un chapitre d'apologétique dans une phrase cursive qui donne son enseignement avec d'autant plus d'efficace qu'elle n'impose rien et s'insinue de biais : « Elle sentait — la petite élève de Davidée — que le cœur de cette maîtresse n'était occupé en ce moment d'aucun autre amour. » Et deux lignes indirectes nous font ainsi l'apologie de la Religieuse, qui pour toujours renonce aux humaines tendresses ! « Elle aspirait à ces joies avec la même âpreté de désir que si elles avaient dû être pleines et éternelles. » Et ceci fait descendre en nous le sentiment profond de la vanité des pauvres petites joies éphémères de ce monde !

C'est donc la vie qui décide l'évolution psychologique de Davidée, et c'est la vie qui le plus souvent nous la révèle. Elle est passionnante cette évolution, cette montée d'une âme qui s'ouvre et se livre à la vérité. Jamais vraiment M. Bazin n'était allé si loin dans la pénétration des problèmes qui nous captivent. Et jamais il n'avait su, avec autant d'intuitive sûreté, aller jusqu'au cœur des questions essentielles. C'est le don des maîtres et de ceux qui, comme lui, ont

fréquenté Pascal, de trouver sans effort le mot lumineux, le mot capital, le mot qui condense une doctrine et nous en donne la moëlle. Sans haine, avec la tendre compassion des forts qui plaignent l'adversaire au lieu de le haïr, il met le doigt sur les points douloureux de l'incroyance, et il nous enseigne, alors même qu'il ne semble que raconter : « Davidée Birot se résigna comme les autres, avec plus de peine, à appeler Dieu l'Inconnaissable. Elle souffrait de se sentir non appuyée, non aimée, de songer que le ciel était sans amour et qu'elle n'avait pas de protection invisible, de juge d'appel, de pureté parfaite et régulatrice de la vie intérieure, pas de rédempteur, pas de recours contre la lointaine et certaine mort. » Peut-on nous faire plus délicatement sentir les insuffisances de l'agnosticisme, la grande maladie de ce temps, et nous incliner plus insidieusement vers la conclusion spiritualiste de Spencer et de Bourget : « Cet Inconnaissable est réel. Il vit, puisque nous vivons de lui. De là, dit l'auteur du *Disciple*, il n'y a qu'un pas à concevoir que cet arrière-fonds de toute réalité enveloppe une pensée, puisque notre pensée en sort ; un cœur, puisque notre cœur en dérive. Beaucoup d'excellents esprits entrevoient dès aujourd'hui une réconciliation probable de la science et de la religion sur ce terrain de l'Inconnaissable[1]. » De cette réconciliation M. Bazin aura été le bon ouvrier à travers le monde pédagogique qu'il traite avec sympathie, tout en mettant le fer avec

1. Paul Bourget. *Le Disciple*, p. 35.

une précision chirurgicale sur les points faibles de sa culture philosophique. Quand Davidée s'avise de faire la leçon à une femme de libre vie, elle s'attire cette réponse qui va produire le choc décisif en sa conscience : « Dites donc, la demoiselle, où donc que vous l'avez prise votre morale? » Cette réplique inattendue du bon sens populaire la fait se replier sur elle-même. Elle a le soudain pressentiment que les bases de sa morale sont caduques, et que le reliquat de principes en l'air dont elle vivait par habitude va crouler. Un instant, elle songe à se blottir à l'abri d'une force et d'une autorité. Elle s'adresse à sa supérieure, M^lle^ Renée, dont l'administrative quiétude lui en impose, mais qui, du bout des lèvres, en badinant, lui jette cette illusoire réponse : « La morale c'est ce que je dis en classe, d'après des programmes qui changent ; une leçon, la géographie des bancs de sable. C'est ce que voudra l'inspecteur, ce que voudra le ministre. Ça le regarde, ça ne me regarde pas. Ça fait partie de la fonction de dire : *Amen.* »

Davidée n'est pas de ces âmes que satisfont d'aussi ahurissantes pauvretés. Réfugiée auprès des vraies maîtresses de sa pensée, de ses professeurs d'Ecole normale, elle cherche dans ses cahiers sur quels fondements s'appuie l'enseignement moral officiel. « Est moral dans une société lui dit son cours, ce que cette société exige... Et elle exige ce que l'opinion sanctionne. » Voilà l'opinion établie raison suprême du bien et du mal ; voilà tous les impératifs qu'elle croyait immuables liés à la fortune précaire de cette

chose flottante : l'opinion. Car cette opinion, qui donc la crée, sinon l'attitude de quelques individus dominateurs ? Et de par qui interdira-t-on au premier individu venu de modifier par une attitude nouvelle une opinion qui ne tient son pouvoir que de la passivité commune ? Davidée entrevoit la fragilité lamentable de ce château de cartes qu'est la science des mœurs. Et quand une de ses petites élèves qui va mourir lui demande : « Mademoiselle, y a-t-il un bon Dieu ? », elle ne se sent plus assez sûre d'elle-même pour répondre non, ni même pour recourir à l'Inconnaissable ; elle fait appel à d'évasives formules où déjà s'implique un acte de foi. Son âme se libère par degrés et secoue le manteau de plomb de son positivisme. Elle se laisse faire par la vie et sa marche ascensionnelle est rigoureusement logique ! Pourtant M. Bazin n'a pas omis, comme Corneille dans *Polyeucte*, de laisser un coin de mystère dans cet essor mystique. Réaliste et chrétien, il sait la part de la grâce et des mystérieuses inspirations intérieures dans toute conversion. De Pascal il a appris que la Foi c'est « Dieu sensible au cœur », et il a pris soin que Dieu parlât au cœur de Davidée avec l'infinie douceur qui est sa manière. L'âme de son héroïne est encore embaumée des souvenirs d'une première communion qui pourtant fut bâclée. « Il y avait eu un jour, entre cette âme encore pure et la divine joie, une rencontre dont elle demeurait étonnée. » La nostalgie de cette rencontre improvisée, dont elle n'avait pas connu tout le bienfait, entre en elle à la vue de

ses petites élèves, qui reviennent de la Table sainte. « J'ai vu mes enfants qui revenaient les mains jointes, les yeux baissés, pénétrés d'une joie que nous ne pouvons pas leur donner, qui ne ressemble pas à celle que nous leur donnons, cet air transfiguré, ce corps qui n'est plus que l'enveloppe de l'Adoration et l'abat-jour d'une lampe allumée. » Ainsi d'étape en étape, docile aux suggestions de sa raison et docile aux suggestions de son cœur que sa raison ne comprend pas, Davidée monte à la lumière jusqu'à ce que nous arrivions avec elle à cette scène coronale où, conquise enfin, et sentant son cœur se fondre, elle s'abandonne au Crucifié : « Un moment elle chercha la place de son baiser, mit ses lèvres sur le cœur blessé et dit : « Aidez-moi ! »

Toute cette illumination progressive d'une âme est décrite avec une maîtrise qu'on ne discutera pas, cette fois. La psychologie de la conversion est infiniment plus solide ici que dans *La Barrière*. Je m'étais étonné que Félicien Limerel, pour recouvrer la foi perdue, se contentât d'aller s'abîmer à Montmartre dans l'inactive contemplation d'une hostie, comme Loti s'en allait rêver à Jérusalem sous les Oliviers de Gethsémani. M. Fernessole m'objecta que cette attitude était légitime et peut-être la seule logique en pareil moment chez un jeune homme « qui connaissait théoriquement sa religion » et qui ne manquait sans doute que de « volonté pour vivre sa foi ». Il y aurait à débattre sur ces deux points, car si la formation religieuse de Félicien fut, de l'aveu même de l'auteur,

insuffisante et rudimentaire, son désir, sa volonté de retrouver la foi était au contraire notoire puisque cette foi conditionnait son bonheur. Mais je ne reviendrai pas sur le passé. Aussi bien M. Bazin ne s'est pas contenté cette fois pour son héroïne d'une tension affective, et je vois que Davidée, au lieu de s'évaguer en vaines rêveries, va aux solides nourritures intellectuelles et cherche dans Gratry la réponse à ses doutes. C'est mieux ainsi !

Davidée Birot sera dans l'œuvre de René Bazin ce que fut *Britannicus* dans l'œuvre de Racine : le roman des connaisseurs. Ce livre est une joie de toute l'âme par sa richesse idéologique et par sa réussite artistique. M. Faguet disait un jour : « La littérature et l'art ne sont populaires qu'à la condition d'être médiocres. » Toute l'œuvre de Bazin proteste contre cette sentence légère. Sans avoir écrit rien de médiocre, sans avoir commis une ligne frivole ou d'aguichage nocif, cet écrivain surveillé est demeuré le grand favori du public populaire comme du public lettré. Les grandes revues se disputent ses manuscrits et dans les cabinets de lecture des faubourgs ses livres se fatiguent et jaunissent à circuler dans des mains ouvrières. C'est que M. Bazin peint la vie et l'humanité avec tant de justesse que chacun de nous se reconnaît en ses héros. Ne commettons pas l'erreur de prendre ses romans champêtres pour de naïves pastorales ni ses romans ouvriers pour d'optimistes rêveries. Il aime l'ouvrier et le peint souvent en beauté, mais il ne le flatte jamais. Son Maïeul

Jacquet, le perreyeur de l'Ardésie, est, nous le sentons, assez haut dans son estime pour qu'un mariage entre cet ouvrier et Davidée lui semble chose normale. Pourtant ce fruste héros reste l'homme primitif en qui de maléfiques puissances sommeillent, toujours prêtes à se réveiller. Dans son âme simple et dans celle de Phrosine éclatent d'alternatives flambées de haine et d'amour. Et c'est la vérité même! L'ouvrier se retrouve là! Voilà pourquoi le peuple a des tendresses pour M. Bazin!

Il l'aime aussi pour la poésie de ses évocations lyriques et pour sa précision descriptive. Chose étrange! le lyrisme et la description sont des genres populaires. Il y a du troubadour en tout homme du peuple. Or, M. Bazin s'attarde à décrire et à chanter. La description est son péché mignon. Il aime fleurir sa pensée et l'enluminer d'un paysage comme d'une gaze ou d'une broderie. D'une aimable intempérance parfois, ces morceaux descriptifs sont, je le sais, de captieux avocats qui plaident victorieusement en leur faveur les circonstances atténuantes. Elles sont si pimpantes, les descriptions de M. Bazin, si soignées et si fraîches, que nous nous sentons en les lisant comme enveloppés de la pure haleine des campagnes.

Mais ce qui fait le charme unique de ses livres, c'est qu'ils nous livrent à chaque page l'âme d'un grand chrétien. Un jouvenceau bien peigné mais peu psychologue disait un jour à M. Maurice Souriau : « Est-ce que M. Bazin croit tout ce qu'il dit? » Mais oui, jeune homme, René Bazin croit tout ce qu'il dit,

et même — ceci vous étonnera peut-être — il le pratique. Il ne s'est pas contenté, académicien, de rester professeur à l'Université catholique d'Angers et de venir fidèlement, à pied, le matin, fumant sa cigarette, faire son cours dans une modeste chaire de droit criminel, il ne s'est pas contenté de mettre sa plume au service de sa foi, il a de plus toujours noblement vécu cette foi ! Je vous confierai même, curieux adolescent, que si, naguère encore, il s'est permis, dans *Les Hommes de demain*, de recommander la dévotion à la jeunesse, c'est qu'il en avait le droit pour avoir donné l'exemple. Si vous voulez, jeune éphèbe, me promettre d'en faire autant, je ne balancerai pas à vous révéler où M. Bazin fait annuellement sa retraite spirituelle avec des hommes du peuple qu'il entretient familièrement, avec qui même volontiers il fait... une partie de boules ou de croquet ! M. Bazin est un chrétien qui se nourrit des sacrements ! Et voilà pourquoi, jeune homme, il écrit des choses si exquises, d'un si pur christianisme, d'une si belle résonance de foi, pourquoi sa chasteté de plume est telle que même en un sujet clandestin elle le garde des évocations lascives, pourquoi il trouve quand il veut des formules comme celle-ci qui ouvrent à nos méditations d'infinis horizons : « Etre propre, c'est si loin de cette merveille : être pur ! » Car, ce n'est que dans la foi vécue que l'on acquiert cette qualité d'âme qui vous étonne et vous séduit chez M. Bazin, qui fait vibrer chacune de ses lignes et leur communique un rayonnement qui vient de plus loin que ce monde !

René BOYLESVE

On se livre un peu trop peut-être à l'exercice innocent de comparer entre eux MM. Bordeaux et Paul Bourget. Il y a sans doute quelque parenté intellectuelle entre ces deux écrivains : les mêmes problèmes les attirent, les mêmes solutions surviennent au bout de leurs analyses. Mais leur écriture n'est pas de même famille. Dans sa marche lente et minutieuse, M. Bourget rappelle assez peu M. Bordeaux, qui porte en sa manière une sorte de brusquerie cavalière, où se retrouve l'agilité du montagnard alpin. Parmi les jeunes écrivains de la même génération que Bordeaux, c'est René Boylesve, son « plus cher ami », son camarade du café Vachette, qui paraît tenir de plus près à M. Bourget par le goût qu'il a de fouiller les âmes jusqu'aux extrêmes limites du conscient. Avec plus d'heureuse fluidité dans la phrase, avec cette exquise vénusté tourangelle qu'il tient de son harmonieuse province, Boylesve aime à se jouer dans le réseau des complications sentimentales où s'engagent volontiers ses héros. Comme Bourget, il aime à se pencher sur les âmes anxieuses, sur celles que travaillent de hautes préoccupations morales, sur celles

qu'une délicatesse inquiète destine aux pathétiques aventures passionnelles.

Il sait, comme tout Français qui s'est abreuvé aux sources helléno-latines, et dont l'enfance a baigné par surcroît dans une atmosphère catholique, que la passion n'est émouvante que chez les âmes de conscience morale chatouilleuse. Il a bien vu, comme Bordeaux et comme Bourget, que, pour un être de sens moral atrophié nul problème vraiment tragique ne peut se poser, ni même s'amorcer, puisque la passion se développe librement en lui, sans rencontrer d'obstacle intérieur, sans y éveiller de conflit. L'être amoral n'a pas à lutter contre lui-même, il n'a qu'à se débattre contre des obstacles extérieurs. Quand une passion l'envahit, une seule inquiétude le tient : supprimer les entraves que mettent à sa fantaisie la société, les usages, la famille... En l'absence de débat intime, il donne du front, s'il est violent, avec une brutalité de fauve, contre les barrières qui le maintiennent. Son agitation, pour délirante qu'elle soit, ne peut nous inspirer qu'une émotion physiologique. Nos nerfs en peuvent être ébranlés ; nul plaisir esthétique, durable et profond, ne peut surgir pour nous d'un tel spectacle[1]. Il faut être misérablement étranger à notre race et à notre culture, n'avoir même

1. Ainsi donc une conception matérialiste de l'homme et du monde limite notoirement le champ de l'artiste. Elle amoindrit le nombre des conflits utilisables, et fait perdre toute profondeur à ceux qui restent. Cette petite considération apologétique, qui s'offre d'elle-même au passage, n'est pas ici déplacée !

aucune culture, être Bernstein ou Porto-Riche, pour prétendre nous émouvoir à fond d'âme avec les fureurs déchaînées d'un être sans scrupules de moralité. Quand un de ces êtres frénétise en notre présence, nous ne ressentons à sa vue qu'une petite excitation physique passagère, pareille à celle que nous donne une bête de proie qui se heurte aux barreaux de sa cage ou qui terrasse son dompteur[2]!

Boylesve connaît les infinies ressources d'art que recèlent les âmes en qui la vie morale n'a pas fléchi. C'est à cette sorte d'âmes qu'il s'intéresse exclusivement, depuis des années déjà, évitant néanmoins de les choisir irréelles à force d'émotivité maladive, comme le fit parfois Bourget. Il oriente ainsi délibérément son observation vers les vieilles familles provinciales où subsistent, plus nombreux qu'ailleurs, de ces types humains vénérables, en qui des siècles de vertu bourgeoise s'épanouissent et donnent leur fruit. Il n'eut pas toujours cette sagesse avisée. Il y eut pour lui, comme pour tant d'autres, des années d'erreur où sa plume s'abaissa à des exercices indignes de son talent, où il écrivit des contes légers et même licencieux qui n'auront qu'un destin éphémère parce que, si le métier en est joli, la substance en est vaine. De sa molle Touraine, il ne recueillit d'abord que l'enseignement de volupté ; avec insouciance, il livra sa barque aux flots orageux de la mer Tyrrhénienne ; il se laissa captiver au chant des sirènes... Mais il éprouva que si l'Embarquement pour Cythère est toujours triomphal, il y a de prompts

et mélancoliques retours pour les âmes profondes!

M. Boylesve revint bientôt vers sa province pour écouter son autre voix, sa voix grave, sa voix maternelle, et se faire instruire par elle. C'est aux environs de 1900 qu'il se reploya sur soi pour renouer au passé les anneaux brisés de son âme. Il nous a conté lui-même, dans la préface de *La Becquée*, ce pèlerinage à la terre des morts, qui fut pour lui le point de départ d'une ascension, ou, si l'on veut, d'un approfondissement de son être moral : « Je suis retourné, écrit-il, dans le pays où j'ai été enfant, où mes parents sont morts, où ils étaient nés. J'ai poussé la grille du jardin et la porte d'entrée ; j'ai ouvert des placards; j'ai marché dans un long corridor ; et la maison déserte se repeuplait et s'animait dans ma mémoire. J'ai été si ému par tout ce que je voyais que, même longtemps après mon retour à Paris où l'on oublie tout, *l'ébranlement* de mon petit voyage *persista* et me parut d'un ordre *supérieur* à la plupart de mes souvenirs. C'est, je le crois, parce qu'il était fait d'un élément dépassant de haut mes émotions personnelles et que les scènes et les figures que l'air natal évoquait étaient les scènes et les figures communes à la famille provinciale française qui a élevé les hommes âgés aujourd'hui d'environ trente ans. » Ces lignes sont de 1901.

L'*ébranlement* de son petit voyage en province reçut le complément, semble-t-il, d'un autre ébranlement plus décisif encore. La grande folie de l'Exposition, de cette formidable foire où il vit tout un peuple se

René Boylesve

et [illegible] pour les âmes profondes !

M. [illegible] vers sa province pour [illegible] son [illegible], sa voix maternelle, et [illegible]. C'est aux environs de 19[illegible] qu'il se [illegible] pour renouer au [illegible] an[illegible]. Il nous a conté lui-même, dans la préface de [illegible], ce pèlerinage à la terre des morts, qui fut pour lui le point de départ d'une ascension, ou si l'on veut d'un approfondissement de son être moral : « Je suis retourné, écrit-il, dans le pays où j'ai été enfant, où mes parents sont morts, où ils étaient nés. J'ai poussé la grille du jardin et la porte d'entrée ; j'ai ouvert des [illegible] ; et la [illegible] s'animait [illegible]. J'ai été si ému par tout ce que je voyais [illegible] longtemps après [illegible] à Paris où [illegible] tout, [illegible] de mon petit voyage *[illegible]* et me parut d'un ordre *supérieur* à la plupart de mes souvenirs. C'est, je le crois, parce qu'il était fait d'un élément dépassant de haut mes émotions personnelles et que les scènes et les figures que [illegible] étaient les scènes et les figures [illegible] qui [illegible] aujourd'hui [illegible] de 1901.

[illegible] province reçut le complément [illegible] d'un [illegible] plus décisif [illegible] de l'Exposition, de cette formidable [illegible] peuple [illegible]

René Boylesve

ruer vers le bien-être matériel comme vers sa fin unique, où il vit tant d'imbéciles s'emplir la bouche du grand mot de Progrès et proclamer avec emphase que l'homme allait devenir dieu, toute cette orgiaque agitation chiffonna sa naturelle élégance d'âme et l'accabla de dégoût. C'est vers ce temps aussi que Brunetière, Bourget, et d'autres vigoureux esprits, brusquant leur évolution, se préparaient aux démarches définitives. Bordeaux, l'ami de cœur, s'était nettoyé l'esprit des nuées septentrionales, il avait rejeté l'ibsénisme et retrempé son âme à la tradition. Il eût fallu n'être qu'une petite tête bien vaine pour ne pas réfléchir sur tous ces événements et ne pas se demander si l'homme qui tient une plume n'a pas, plus que d'autres, l'obligation stricte de pénétrer le sens de la vie et d'en inculquer le respect aux lecteurs, ses tributaires. M. Boylesve consentit à entendre la leçon de ses vieilles grand'mères, qui furent fidèles à leur terre, fidèles à leur religion ; il les laissa refaire lentement son âme ; il cessa de sourire quand elles lui redisaient comme tante Félicie de *La Becquée :* « Mon petit, crois-en ta vieille tante qui est tout près d'aller se faire juger par le Bon Dieu. Ce n'est pas vrai ; tout n'est pas vain. » Dès lors, les livres de M. Boylesve devinrent plus graves et plus recueillis. M. André Chaumeix nota qu'il allait se *spiritualisant*.

Lorsque, voici deux ans, il nous donna *La jeune fille bien élevée*, la critique hésita, déconcertée, devant cette œuvre complexe qui étudiait un monde peu

connu du profane. L'auteur s'était aventuré à décrire une éducation religieuse chez les Dames du Sacré-Cœur. Mal préparé à conduire utilement son enquête en ce jardin fermé qu'est un couvent, il aperçut et nota surtout les côtés mesquins de cette vie claustrale où s'élaborèrent tant d'admirables caractères. Il parut donner comme règle générale ce qui n'était qu'anomalie et dérogation ; il nous montra des religieuses, à l'âme étroite, poursuivant un idéal de piété romantique et repaissant de chimères leurs petites couventines exaltées. Le public catholique s'accorda à tenir cette étude pour parodique et mal observée. Des élèves du Sacré-Cœur élevèrent une juste protestation et représentèrent à l'auteur que ses intentions pouvaient être pures, mais que son information n'était pas suffisante. Je crois que M. Boylesve en convint intérieurement. Il s'est défendu, je le sais, mais assez mollement et sans grande efficace. Dans sa plus récente préface il a écrit ; « C'est le problème de l'éducation de la jeune fille que l'on a voulu voir traité dans mon sujet. Ma prétention n'avait jamais été si grande ! Les uns ont cru que j'attaquais les méthodes anciennes ; les autres ont découvert, chez moi, d'incontestables complaisances pour les usages d'autrefois. C'est que je décrivais tout bonnement l'état d'esprit d'une jeune fille à une époque donnée et rien de plus. » Rien de plus ? M. Boylesve ne sent-il pas qu'il réduit ainsi la valeur et la portée de son œuvre ? Ne se rend-il pas compte aussi que l'*état d'esprit* dont il parle n'est pas seulement *décrit* par

lui mais *expliqué* d'une certaine manière, et que c'est précisément cette *manière* dont on lui fait grief, comme étant inexacte ? M. Boylesve plaide innocent et ne veut pas avoir écrit à la légère. Nous comprenons ce souci d'exactitude rétrospective, car avoue-t-on jamais de bonne grâce ses petites inadvertances professionnelles ?

Si l'on me disait néanmoins que, sentant son audace, l'auteur conçut le dessein de faire amende honorable pour son livre un peu frondeur, je ne m'en étonnerais pas et je verrais dans *Madeleine jeune femme*[1], sa dernière œuvre, une discrète réparation offerte aux nobles femmes qu'il avait injustement blessées. Je n'entends pas expliquer ce livre tout entier par un dessein préconçu. Comme le dit M. Boylesve, le romancier ne crée pas la vie, il l'observe et la photographie : « Un roman, dit-il, est un miroir magique où la vie, trop vaste pour la plupart des yeux, vient se réfléter en un raccourci vivant. » Oui, le romancier qu'est M. Boylesve se plie d'ordinaire à la réalité ; il offre son miroir à la vie et fait, avec conscience, sa fonction d'enregistreur. Mais il a le choix du spectacle à refléter ; et le choix qu'il fait justement nous ouvre un coin de son âme. Son effort d'objectivité absolue n'est jamais complètement opérant. M. Boylesve veut bien lui-même en convenir : « Il n'y a point, dit-il, de Littérature totalement impersonnelle. » Nous sommes donc autorisés par lui à

1. *Madeleine jeune femme*, roman par René Boylesve, 1 vol. 3 fr. 50. Calmann-Lévy, Paris.

interroger son œuvre pour savoir d'elle ce que le cerveau qui l'a conçue a pensé de la réalité observée.

Or, je vois que Madeleine jeune femme, c'est la jeune fille bien élevée, sortie de son couvent, mariée et jetée dans un monde hostile et sans moralité, qui mérite tous nos mépris et les obtient d'emblée. En sa douce héroïne Madeleine, l'auteur a mis toutes ses complaisances ; il l'a faite sympathique et séduisante ; il a voulu que nous l'aimions. Selon qu'il le désire, nous l'aimons ! Mais, précisément, il se trouve que cette Madeleine, après trois ans que nous l'avons quittée, nous apparaît à peine reconnaissable. On nous l'a changée ! Cette jeune fille, qu'on appelait par une sorte de dérision « la jeune fille bien élevée », nous avons la surprise de constater qu'elle a été véritablement *bien élevée*. Mise en tentation soudaine de trahir ses devoirs d'épouse, elle trouve en elle, à l'heure critique, une force ignorée qui la sauve d'une déchéance. « Ah ! dit-elle, si je n'avais été dressée par ma famille et mon couvent, ma vie conjugale était de ce jour-là flambée ! » L'édifice intérieur de son âme, patiemment élevé par les saintes femmes de son couvent, avait donc été plus solidement construit et plus intelligemment aménagé qu'on ne nous l'avait fait prévoir dans *La jeune fille bien élevée*. Les Dames du Sacré-Cœur avaient fait de bonne besogne dans cette petite conscience inquiète. Et s'il faut juger l'arbre à ses fruits, concluons, par *Madeleine jeune femme*, que l'arbre était bon puisqu'il donne un si beau fruit. L'éducation religieuse avait

laissé l'aiguillon dans l'âme de la jeune fille. C'était au couvent qu'elle s'était entraînée à fouiller sa conscience, à écouter le commandement intérieur, à extirper le péché, et qu'elle avait imprimé dans ses chastes muscles la séculaire horreur des siens pour le mal, notamment pour le désordre des mœurs. Ce qu'il y a de meilleur en elle est religieux. C'est à son couvent qu'elle doit — et qu'elle attribue d'ailleurs — le miracle de salut par quoi elle est un jour préservée de s'avilir : « Mon cher couvent, où j'avais passé dix ans... Dix ans de notre vie sur vingt, c'est un compte, et c'est la période ineffaçable. Là, mon éducation m'avait révélé des joies d'une singulière saveur. Ma piété, jugée même excessive, avait été pour moi une cause de délectation sans égale, et m'avait inspiré un grand dégoût de tous les sentiments qui n'étaient ni très hauts, ni très purs... Je savais refouler mes sentiments les plus vifs, et, au moment où l'on croit qu'ils vont éclater, détourner ma pensée de moi-même, la fixer sur quelque chose de très grand ou d'infini, songer, comme on l'enseignait au couvent, aux souffrances de Notre Seigneur... Notre esprit, notre cœur, et j'oserai dire notre chair même étaient imprégnés d'idées, et de cette idée entre autres que nous étions respectables ; respectables, non tant à cause de notre chétive personne et par une vanité sotte, mais à cause de la famille dont nous détenions l'honneur, à cause des mœurs dont nous représentions la fleur, et, par-dessus tout, à cause de la grâce divine qui nous avait touchées. »

Vraiment, l'éducation qui versait dans les âmes de tels sentiments n'était pas méprisable ! Et M. Boylesve, on le sent bien, ne la méprise pas, ou du moins ne la méprise plus. La valeur pragmatique dont il la pourvoit, — puisque c'est à cette réserve incomparable de scrupules chrétiens qu'il attribuera le sursaut vertueux de son héroïne — manifeste avec évidence la sympathie secrète qu'il lui accorde désormais [1].

La force d'une âme est dans sa culture chrétienne. L'auteur n'a pas craint de regarder en face cette redoutable vérité, et d'en tirer les conséquences nécessaires. Par la bouche de son héroïne, il pose nettement la question de savoir si l'on est en mesure de remplacer, pour la génération de demain, le divin ferment religieux, grâce auquel la génération d'hier s'était gardée dans une approximative propreté morale. Madeleine avait reçu une forte éducation religieuse. Dix années de couvent avaient accumulé en elle un de ces tenaces parfums de vertu dont l'arome remonte ensuite par bouffées tout le long de la vie, comme dans ces vieux sanctuaires où persiste une

1. On peut mesurer ainsi le chemin parcouru depuis les romans libertins de sa jeunesse, quand Ernest-Charles, qui n'est pas une timide pâquerette, pouvait écrire : « Les héros de René Boylesve ne sont guère soucieux que de plaisirs sensuels... Ils sont plus épris de gaudriole, si j'ose dire, qu'ils ne sont amoureux... René Boylesve pense les représenter mieux dans leur amabilité en multipliant consciencieusement les anecdotes un peu grivoises. » En ce temps-là les romans de M. Boylesve tendaient à prouver « que les bonnes leçons morales ne servent de rien ». Aujourd'hui, ils s'efforcent de prouver justement le contraire ! *Madeleine jeune femme* répare pour *La leçon d'amour dans un parc !*

très ancienne odeur d'encens. A l'heure grave de la tentation, elle n'eut qu'à s'abandonner à la vague de fond, lentement formée dans son âme par la prière et les sacrements, pour rentrer dans sa ligne droite. Mais, sa fille ? Sa fille qui vit dans une lourde atmosphère d'inférence religieuse, qui n'a sous les yeux que des exemples d'atonie spirituelle, d'insensibilité morale, où puisera-t-elle la force de maintenir son intégrité ? « Il vous faudrait être des anges pour ne point vous conduire comme des brutes », dit Madeleine à son mari. Et nul de nous n'est un ange, elle le sait. Que sera donc sa fille ? Elle voit l'abîme, et, rentrant en elle-même un instant, elle ébauche ce terrible examen de conscience qui devrait faire trembler toutes les mères : « Quand un instinct secret, une voix du plus profond de moi m'affirme que ce que je sens de meilleur en moi provient des restes de cette foi candide et parfaite, je pâlis et je tremble à la pensée de ce que vaudra ma fille, élevée par l'ombre que je suis et dans une atmosphère cent fois plus hostile à la cohésion de nos vieux atomes chrétiens, si raréfiés, que ne le fut l'air que j'ai respiré. » Il faudrait avoir, en effet, la candeur d'une très jeune autruche pour imaginer que la génération prochaine vivra efficacement du parfum d'un vase vide, comme disait Renan, alors que le parfum d'un vase plein ne suffit même plus à la génération présente.

Boylesve n'a pas cette illusion naïve, et sa confiance dans l'aide chrétienne est si entière, qu'il nous montre Madeleine côtoyant l'abîme pour avoir seule-

ment laissé s'appauvrir en elle la sève de sa vie religieuse, pour avoir reployé cette magnifique paire d'ailes, dont parle Taine, qui nous élève au-dessus de nous-mêmes : « Nous prîmes l'habitude de n'aller qu'à la messe de midi, c'est-à-dire à une réunion de gens distraits, pressés de déjeûner, ou de courir aux matinées, et qui semblent faire au bon Dieu une suprême concession ; on sent que de tous leurs devoirs religieux, ce bout de messe là est le dernier. Je me moquais de ces catholiques négligents, dans les débuts ; peu à peu, comme les autres, je m'accommodai très bien de cette formalité réduite, pendant laquelle ma pensée n'avait ni le loisir, ni même le désir de descendre jusqu'à cet arrière-fonds de nous-mêmes où le sens religieux se retrouve. Ma piété naturellement diminua. » La vie morale suivit en Madeleine la fortune de la vie religieuse. La courbe du fléchissement pour les deux vies se déroule toujours parallèlement. M. Boylesve n'a garde d'oublier leur dépendance mutuelle !

Il ne m'échappe pas que la victoire finale de la jeune femme trouve une part de son explication dans cette grande force naturelle que sont les hérédités. Une longue lignée d'honnêtes grand'mères lui a légué, comme à tant d'autres, un trésor inappréciable « de mœurs réservées, force puissante, dit-elle, bien supérieure à nous-mêmes et à notre meilleure volonté [1] ». Mais ce legs précieux justement, cette

1. Nous pourrions craindre, en lisant cette phrase et en l'isolant de son contexte, que M. Boylesve ne verse, lui aussi, dans une sorte de

richesse transmise, de quoi donc est-elle faite, sinon d'une séculaire discipline chrétienne, et ne revenons-nous pas toujours au même point? N'est-ce pas dans l'ascèse et les sacrements que les vieilles grand'mères ont acquis cette aptitude à vaincre le mal qu'elles lèguent à leur petite fille? Il éclate aujourd'hui que M. René Boylesve entend ainsi les choses!

Faut-il donc conclure que ce romancier est un chrétien? Je ne sais! Et peut-être serait-il audacieux de l'annexer, sans autre examen, à notre Communion! J'incline à le croire pourtant, sinon chrétien de fait, au moins chrétien d'aspiration. Il y a dans *Madeleine jeune femme* un personnage énigmatique dont on nous dit : « Son cerveau seul était chrétien. » J'imagine volontiers M. Boylesve un peu pareil à ce personnage de pensée agile, de dialectique déliée, habile « à faire sans cesse le tour complet de chaque chose ». M. Boylesve pense *chrétien*, et le résultat de ses analyses à l'heure actuelle impliquerait, en rigoureuse logique, le pur christianisme et même le catholicisme. Mais qui ne sait que l'adhésion de l'esprit précède souvent de bien loin l'adhésion réelle et effective, l'adhésion de toute l'âme avec le complément des actes? Du personnage auquel j'ai fait

fatalisme psychologique, fatalisme auquel M. Bordeaux n'a peut-être pas échappé dans *La Croisée des chemins*. Mais d'autres textes nous rassurent, et celui-ci notamment : « Je ne dis pas cela pour m'innocenter, je ne suis pas du tout de celles qui n'acceptent aucune responsabilité ; je sais trop bien ce que nous pouvons sur nous-mêmes et quelle veulerie se cache sous l'opinion que nous sommes le simple jouet des choses. Non, mille fois non ! nous ne sommes pas le seul jouet des choses ! »

allusion on nous dit encore : « A l'occasion des sujets traités autour de lui, il savait d'un tour preste vous ramener, de ce qu'il y a en eux de trompeur et d'éphémère, à ce qu'il y a en nous de fondamental et d'éternel. » Cela est parfaitement vrai de M. Boylesve, mais ceci l'est peut-être autant : « Il y avait en lui des contradictions. Il disait lui-même que ni le monde ni l'homme ne peuvent s'expliquer que si l'on admet des vérités contradictoires. Il piquait votre curiosité sans vous satisfaire, mais il vous avait menés par deux ou trois chemins si curieux ou si beaux, que l'on ne demandait qu'à prolonger le voyage. » Au demeurant, « c'était un homme singulier... fort capable de proclamer en plein Paris la grandeur du catholicisme ».

Je crois que M. Boylesves serait « fort capable, en ce moment, de proclamer en plein Paris, comme son héros, la grandeur du catholicisme ». Quant à tirer de son œuvre de plus fermes conclusions ! en vérité, je ne sais ! Et pourtant, je ne puis me résoudre à admettre qu'on soit capable d'écrire les pages ardentes qui couronnent son livre, qu'on puisse chanter un tel hymne à la vie chaste, chrétienne, immolée, quand, en soi, « le cerveau seul est chrétien ». Il y a là, dans les dernières pages de *Madeleine jeune femme*, de certains accents dont l'émotion ne trompe pas et qui ne sont accordés, semble-t-il, qu'à une sensibilité religieuse, qu'à une *âme naturellement chrétienne*, comme dit Tertullien !

*
* *

Lorsque parut la brève étude qui précède, M. René Boylesve voulut bien m'écrire quelques pages d'un haut intérêt psychologique que je crois devoir verser au débat, par souci de loyauté. Sans en approuver tous les termes, je les offre au lecteur comme un document. Elles éclairent une âme complexe et délicate qu'un noble idéal sollicite par intermittences, et que la vérité — souhaitons-le ! — visitera sans doute un jour. Si ces pages ne comblent pas entièrement nos vœux, elles répondent admirablement, du moins, à l'objet de ce livre qui est d'explorer des âmes d'artistes. Je les reproduis sans commentaire — mon étude en étant le suffisant commentaire ! — et j'en efface seulement les témoignages de sympathie personnelle qu'une trop grande indulgence inspire à M. Boylesve. De ces témoignages je ne retiens, on le comprendra, que ce qui est indispensable à l'intelligence du texte :

« Laissez-moi... vous complimenter, écrit M. Boylesve, du sens critique... qui vous permet de me différencier en me comparant à d'autres écrivains, et... de descendre si avant dans mes ouvrages et j'oserai dire dans l'âme d'où mes ouvrages sont issus : Je ne pense pas pouvoir augmenter de beaucoup les lumières que vous possédez sur moi ; car elles m'étonnent par leur éclat, tout en confirmant l'opinion que j'ai qu'il n'est pas besoin pour connaître et juger un

écrivain, d'être informé des mille et une particularités de sa personne et de sa vie. Vous pratiquez l'ancienne méthode, et c'est la bonne : les œuvres seules comptent, et la figure véritable de l'écrivain est celle qui surgit et s'impose à la suite d'une attentive lecture.

« Tout au plus me permettrai-je de relever une légère erreur d'interprétation de ce qui vous semble chez moi une évolution. Mais, après tout, l'auteur se connaît-il mieux lui-même qu'un critique aussi pénétrant que vous? Toutefois voici comment je m'aperçois sur cette échelle qui partirait d'un sol assez bas pour s'élever vers des horizons où l'on va, selon l'expression d'A. Chaumeix « se spiritualisant ». Je marche, aujourd'hui, comme il y a vingt ans, entre un ange et un démon! Et je ne suis pas très sûr que l'un ait fait de notables progrès sur l'autre. En 1896 j'ai publié *M^lle Cloque*, où l'on pouvait discerner ma pensée chrétienne « et même catholique » tout autant, il me semble, que dans mon dernier livre. Avant *M^lle Cloque*, j'avais publié *Sainte Marie des Fleurs*, mon second livre, où, sans qu'il soit question de morale ni de religion, le fond de mon esprit, ou si l'on veut tout mon spiritualisme chrétien, et mon esprit de réaction déjà contre les médiocrités de la vie profane, me paraissent se manifester clairement ; c'est un livre d'amour, comme vers 1905 le livre intitulé *Mon Amour*, mais qui ne pouvait, me semble-t-il, et a-t-il semblé aux plus intelligents critiques, qui ne pouvait être que l'œuvre d'un esprit formé par le Catholicisme. Oui, je me vois toujours le même, pas-

sionnément épris d'une beauté pure dont l'origine peut-être est dans mon éducation religieuse, mais en même temps passionné *par-dessus-tout* pour l'*œuvre d'art*. L'œuvre d'art m'est apparue souvent sous sa forme païenne, sans préméditation, sans aucune intention réfléchie de ma part, souvent aussi, je le crois, la forme chrétienne a émergé. A aucun moment je n'ai pensé : « Je suis païen » ni : « Je suis chrétien », mais toujours : « Je ne suis qu'un artisan de la langue française et je tâche de peindre le monde comme il m'apparaît; ne reconnaissant de maître que le commandement moral qui m'ordonne de ne pas altérer les formes de mon modèle. » Je crois que toute la force d'une œuvre littéraire provient de son degré de véracité. Il ne sert à rien que l'auteur, animé des meilleures intentions, veuille incliner le sens de son ouvrage dans une direction ou dans une autre; c'est la justesse de l'image totale qui convainc l'esprit du lecteur. *La justesse psychologique est donc mon seul but.* Je ne pense pas avoir écrit *La jeune fille bien élevée*, dans un certain état d'esprit, et puis avoir écrit la seconde partie en guise d'amende honorable; j'ai fait l'histoire d'une femme et en même temps l'histoire d'un certain état de mœurs : j'ai montré la femme critiquant les mœurs, comme il est vraisemblable dans la jeunesse et comme cela s'est fait beaucoup à l'époque où vécut mon héroïne — et, à mon avis, il n'y a pas de mœurs humaines, qui soient exemptes de toute critique — et puis j'ai montré cette femme aux prises avec des mœurs radi-

calement opposées à celles pour lesquelles elle avait eu peu d'indulgence ; avant toute chose j'ai voulu montrer un cas très commun de notre temps, cas d'ailleurs extrêmement complexe... car je sens toute la vanité de cette expression « J'ai voulu » quand il s'agit d'ouvrages de ce genre ; quelque chose de plus fort que notre volonté nous pousse.

« Je ne me vois point pour le moment d'humeur à rien modifier à ma manière. Mon intention n'est pas de faire de l'apologétique, mais de peindre le monde. Si, parti de ce point tout profane, il tombe de ma plume une œuvre favorable à l'esprit chrétien, n'aura-t-elle pas au moins la même valeur efficace que si elle provenait d'un Catholique ? Mais je ne l'aurai pas fait exprès, je ne veux pas quitter ma position, aussi impartiale que possible, qui me permet d'embrasser un plus large monde et de le laisser examiner et juger par quelqu'un d'inconnu de moi-même, qui, au fond de moi, a la haute main sur mon œuvre. Cette Muse intime, qui n'est qu'une sorte de seconde conscience de l'artiste, *ne me permettra pas de voir le monde d'un point de vue, mais d'un point de vue humain*, d'un point de vue d'honnête homme. J'ai cru devoir vous faire, ce loyal aveu afin que vous ne fondiez pas sur moi plus d'espérances que je ne puis en réaliser et que vous ne désespériez pas non plus de moi si tel de mes livres à venir paraissait étranger à l'esprit de celui qui m'a valu un aussi précieux contact avec vous. Et veuillez croire.... »

Anatole FRANCE

Lorsque M. Anatole France écrivit une préface pour les *Discours* de M. Combes, on s'étonna communément que cet écrivain délicat, héritier, disait-on, des plus pures grâces d'Ionie, descendît de sa tour d'ivoire pour porter à son tour son atticisme en Béotie. On crut à une défaillance passagère, à quelque distraction peut-être. On n'imaginait pas que ce raffiné pût, de propos délibéré, enchaîner sa fortune à celle du plus inculte démagogue qu'on ait vu régir nos Affaires.

C'était méconnaître l'essence profonde de son génie. Pour qui savait dépasser les apparences et pénétrer jusqu'à la moelle de son œuvre, il était évident que cet homme finirait dans les bras de M. Homais. Il était fait pour s'épanouir dans un comité radical, pour brandir le glaive de M. Prudhomme et, transfuge du Banquet de Platon, pour haranguer dans un banquet Mascuraud les champions impétueux de la Laïcité ! L'harmonie secrète de son âme avec celle de Cléon ne restait inaperçue que des esprits sans clairvoyance. Il y a déjà vingt ans que Jules Lemaître écrivait : « On a vu depuis quelques années croître

magnifiquement ce que les théologiens appelleraient son esprit de malice et son impiété... M. Brunetière, en morigénant M. France, l'a contraint à sortir tout le dix-huitième siècle qu'il avait dans le sang. » Or ce dix-huitième siècle, qu'il portait dans son sang, n'est pas, comme on sait, le siècle de Périclès !

Depuis longtemps l'auteur de *Thaïs* marchait à la rencontre de M. Combes, et, plus volontiers qu'aux divines Muses du Permesse, il donnait audience à la Muse des comices agricoles. Les hypocrites nonchalances de sa phrase n'étaient que l'aguichante façade sous laquelle ce mandarin de Lettres, qui s'affirme « enclin à la tristesse, à la douceur et à la pitié », abritait un fanatisme de primaire et la simple philosophie d'un calicot !

Plusieurs de nos amis vont tressaillir de surprise devant l'insolence hérétique d'une telle proposition ! Je supplie qu'ils attendent ma preuve et qu'ils me laissent nuancer mon discours, comme dirait Barrès. S'ils n'ignorent pas que M. France a passé « huit jours chez Renan », ont-ils assez remarqué que c'est à l'école du soir que se forma la plus intime substance de son âme? Ont-ils observé que ce prétendu *triste* a des gaîtés énormes de vieillard dissolu, et que ce *doux* possède un fonds jamais épuisé de férocité sèche ?

Gaston Descamps s'étonnait, aux environs de 1895, qu'il eût déjà des ennemis parmi les jeunes. Deschamps n'avait donc pas vu que cet homme est « un vieux » ? Vieux, il le fut dès son premier livre. « Nous

étions déjà si vieux quand nous sommes nés », disait un personnage du *Lys rouge*. A vingt ans, M. France était plus que sexagénaire ; et maintenant qu'il a parfait âge, où donc prendrait-il de quoi mettre quelque fraîcheur en ses propos ; d'où lui viendrait le frisson qui fait vibrer la phrase et palpiter la page ? Il expliqua un jour à Leconte de Lisle qu'il n'avait pas de goût pour le sublime. Explication superflue ! Chaque ligne tombée de sa plume trahit avec assez d'éclat le prosaïsme de ses sentiments ! Ce bourgeois capitonné, qui n'a jamais vibré pour une idée, qui, pour nulle cause au monde, ne donnerait une goutte de son sang, qui a réhabilité Bouvard, exalté Pécuchet, est un étranger parmi les Français. Nulle âme jeune de chez nous ne saurait chérir avec élan ce froid et immobile gendelettres, contempteur des héros et prédicateur d'ataraxie !

Et pourtant, par quel sortilège ce pyrrhonien d'âme rétractile, dernier espoir et suprême pensée du laïcisme le plus niais, conserve-t-il assez de sympathies dans notre public idéaliste pour atteindre aux grands succès de librairie ? Et par quel miracle de snobisme les meilleurs d'entre nous s'emploient-ils à galvaniser ce cadavre ? Car, il n'en faut pas douter, les livres de M. France font une brillante carrière. *Les dieux ont soif*, *La révolte des anges*, franchirent allégrement leur centième édition, et *L'Ile des Pingouins* ne resta pas beaucoup en deçà, malgré le sombre ennui qui s'en exhalait. C'est que tout Français possède un incomparable fonds de badauderie qui le jette en

admiration devant tout ce qui n'est pas de chez lui : tendance qui s'allie merveilleusement avec une sorte de générosité chevaleresque, avec cette coquetterie française qui nous porte vers l'Adversaire et nous inspire pour lui nos plus exquises gâteries. Nous n'avons jamais pu nous retenir de lever notre chapeau à plumes et de crier sur tous les champs de bataille : Messieurs les Anglais, tirez les premiers ! — Voilà pourquoi M. Anatole France, anarchiste et nihiliste, est la coqueluche des hommes d'ordre, et pourquoi M. Anatole France, impie et voltairien, est idolâtré par de bons catholiques. Plusieurs des nôtres se sont littéralement pâmés devant *Les dieux ont soif*, et tel de nos critiques, dans l'excès de son contentement, eut un bœuf sur la langue lorsqu'il s'agit pour lui de dénoncer les pages de lubricité et d'impiété qui sont le déshonneur de ce livre. Comment donc s'est ouverte soudain au cœur d'excellents chrétiens cette source d'étrange mansuétude ?

Il y a de l'impondérable en cette affaire et je ne me charge pas d'en tout expliquer. Mais ce qui me paraît avoir grisé les têtes et chaviré les cœurs, c'est que l'auteur, après un passé d'agitateur en chambre, se décidait à porter une main sacrilège sur l'Idole révolutionnaire ; il osait égratigner la face auguste des grands démagogues de 93, et parler sans fanatisme de la guillotine rédemptrice. Je n'examine pas si sa main n'était point gantée de velours et s'il n'a pas soufflété les guillotineurs avec des fleurs, il reste qu'il a chiffonné leur péplum et dérangé leur dra-

perie. Avec des ambiguïtés et des vacillements de pensée qui gênent, il est vrai, mon jugement, il a daigné reconnaître que Danton, Marat, Robespierre n'étaient ni des bergers de pastorale ni d'innocents troubadours. C'en fut assez. Des âmes candides surabondèrent de joie et s'épanchèrent en actions de grâces comme d'un retour au bercail. M. France fut enrôlé sans noviciat dans la noble phalange des contre-révolutionnaires avec de Maistre, Bonald et Taine. Je demanderais bien quelle importance peut avoir en matière historique l'opinion de cet amateur novice, et par quel privilège sa jeune compétence en histoire révolutionnaire put obtenir d'emblée pareil crédit, mais on me traiterait d'impertinent!

Je ne poserai qu'une question liminaire. Ce geste de profanation, dont je ne méconnais pas l'utilité, ne perd-il pas en élégance ce qu'il perd en audace, et devait-il nous enivrer d'une telle reconnaissance? Les puissances contre lesquelles s'insurge M. France étaient-elles redoutables? On s'accorde à reconnaître, depuis cinq ou six ans, qu'il n'y a plus d'héroïsme à fronder les grands Ancêtres, à persifler les démiurges de la Terreur. Ces dieux-là s'en vont aussi! M. Bergeret, qui n'a point l'âme d'un mousquetaire et qui ne s'attarde pas volontiers dans les sanctuaires désertés, les ayant adorés longtemps, leur jette une pierre à son tour. L'acte est sain, mais de peu de noblesse. Malgré les airs de bravoure qu'il entonne parfois devant les instituteurs de l'Aube ou du Var, M. France professe une sage considération pour les

puissances, il épie avec une sollicitude avertie le moindre vent qui d'aventure fait rider le front populaire[1]. C'est pourquoi il écrit *Les dieux ont soif*, livre indécis qui peut fournir aux amis de la Révolution comme à ses ennemis d'égales raisons d'honorer l'auteur comme un maître. M. France est dépourvu de tout entêtement. Il ne dit jamais comme les militaires imbéciles : J'y suis, j'y reste. Sans se faire prier le moins du monde, il se joint aux Trente quand ils partent d'Otrante, mais il évite ordinairement d'être parmi les dix quand ils rentrent à Cadix. Et s'il n'en reste qu'un, il n'est point celui-là !...

M. France n'est point un héros. Il a tort.

Mais nous n'avons pas à lui faire passer un examen de grandeur d'âme. Tous les grands livres n'ont

1. M. France n'est point un obtiné. Il flotte, il hésite... et son œuvre est diverse et contradictoire comme la pensée des mortels qu'elle reflète en ses mouvants aspects. Il se plie à l'Opinion avec une aimable condescendance, car la souplesse dorsale dont il fut doué par la nature s'accompagne d'une égale souplesse mentale. Quand Zola n'était qu'un pauvre hère, fustigé par toute la critique de ce pays, M. France entrait dans la cadence et disait courageusement : « Zola fatigue par l'accablante monotonie de ses formules... Il ignore la beauté des choses. Il prête à ses personnages l'affolement de l'ordure. En écrivant *La Terre*, il a donné les Géorgiques de la crapule... Je ne lui nierai point sa détestable gloire. Personne avant lui n'avait élevé un si haut tas d'immondices ». Plus tard, quand le Panthéon eut recueilli la cendre de Zola, il écrivit dans une toute autre note : « Alors Zola plein d'œuvres jouissait en paix de son génie et de sa gloire ». Ainsi vont les jugements de M. France !... Un flot les apporte, un autre les remporte... Quand on veut battre monnaie sur ses opinions, il faut savoir en changer; et ce n'est pas nous qui méconnaîtrons les vertus ménagères de M. France. Son récent procès avec l'éditeur Lemerre les a mises en assez belle lumière !... Mais il pourrait sans doute nous répondre comme un personnage de comédie : Moi, je ne change pas d'opinion, je n'en ai pas !

pas été écrits par des paladins, et Voltaire qui fut un pleutre écrivit avec finesse. La question est uniquement de savoir si les derniers livres de M. France méritaient un traitement de faveur. Ses idées ont-elles atteint quelque cohérence et son art a-t-il pris de la distinction ? car, on convint assez généralement après *L'Ile des Pingouins* que son ironie s'était déclassée et que sa vigueur de pensée avait fléchi. Je tiens, pour mon compte, que cette vigueur fut toujours singulièrement illusoire !

Ceux qui m'ont lu ailleurs savent que je ne refuse pas de saluer le talent, quand il est nécessaire, même chez les malfaiteurs littéraires. Je consens qu'un bandit ait la taille d'une guêpe ou le nez de Cléopâtre, comme aussi qu'une gouape écrive avec esprit. Abdiquant donc ici toute querelle confessionnelle, et me plaçant au point de vue de la pure esthétique, je demande : Faut-il que nous inclinions nos fronts devant celui que les Arabes d'Algérie ont appelé récemment le Bachaga des Lettres, et devons-nous mettre au rayon des Maîtres son œuvre en général et *Les dieux ont soif* en particulier ? Et je réponds sans balancer : Ni son œuvre en général ni *Les dieux ont soif* en particulier, ni *La révolte des anges*, ne méritent la faveur éminente dont on les honore parmi nous. J'affirme que ses derniers livres spécialement sont aussi dénués de pensée consistante que *L'Ile des pingouins* même, et que ces livres sont écrits... — Eh oui, je sais que je vais proférer un grand blasphème ! — je dis que ces livres sont écrits avec cette perfec-

tion spéciale que Moréas eût appelée « la perfection de l'eau stérilisée ». Nous y regarderons d'un peu plus près tout à l'heure à l'art si vanté de M. France ; nous verrons si le styliste en lui n'est pas plus vulnérable et de ressources plus limitées qu'on ne le croit d'ordinaire... ou surtout qu'on ne le dit. Pour l'instant, c'est à sa pensée que je voudrais appliquer les opérations d'une critique sans passion. Il importe de savoir si le rythme musical de sa phrase ne voile pas l'une des philosophies les plus débiles qui soient en ce temps, si ce considérable personnage, inscrit au Gotha de la Libre-Pensée, n'a pas la magnifique vulgarité intellectuelle d'un député d'extrême-gauche, si cet homme qui écrit comme Jules Lemaître ne pense pas comme Sébastien Faure ou Gustave-Adolphe Hubbard, et si celui qu'on a appelé « la suprême fleur du génie latin » ne serait pas simplement la suprême fleur et le gratin du Radicalisme Valoisien ?

* * *

Que la pensée d'où procèdent ses derniers livres soit cruellement indigente, cela vaut-il une discussion ? Ces œuvres nouvelles trahissent l'habituelle infirmité d'un esprit subalterne, incapable d'une vue supérieure et d'ensemble, impuissant à prendre une perspective, à poser profondément le moindre problème *positif*. C'est du « néant fluide ». Plus que jamais s'y révèle la misère intellectuelle d'un esprit

purement *négatif*, inapte à édifier. Papillonner autour des idées, les toucher de son ironie, tenter de les dissoudre avec du badinage et des pointes, voilà son destin ; mais fonder quelque chose, ériger un système, restaurer ce qu'il abat, voilà ce qu'il ne tente même pas, tant il sent son insuffisance !

> Ah ! Dupont, qu'il est doux de tout déprécier
> Pour un esprit mort-né convaincu d'impuissance !

Ainsi soupirait le Durand de Musset ! C'est une chose bien douce aussi pour M. France qui, se connaissant dénué de tout génie *construclif*, met, par compensation, une sorte de rage à saper ce qui est. Toutes les modalités de l'institution sociale, religieuse, familiale... éprouvent les effets de sa haine. Que Lycurgue et Solon organisent la Cité : il se rit de leur effort. Quiconque bâtit ou fait un plan est aussitôt berné. Renan qui n'était pas un génie, mais qui avait une intelligence infiniment plus étendue que celle de son disciple, méprisait « ces esprits plus habiles aux découvertes du microscope qu'aux larges vues d'horizon », qui n'aperçoivent que les verrues sur un visage et les petits côtés dans une doctrine[1]. Appliquer les acides de son esprit aux vérités religieuses, discourir en folâtrant sur les obscurités du dogme,

1. M. Henry Bordeaux, qu'on ne met peut-être pas à son rang comme théoricien d'art et qui a des parties de grand critique, écrivait récemment dans sa seconde série de *La Vie au théâtre* : « Quand la beauté morale n'intéresse pas un écrivain, c'est qu'il est de second ordre. La satire est toujours plus aisée... La caricature n'est pas la peinture ni l'ironie l'esprit. » p. 263,

cela peut réjouir un esprit médiocre, mais c'est un exercice déplorablement facile. Rien n'est aisé comme d'amuser les imbéciles aux dépens du catéchisme. M. Beauquier lui-même ou M. Bouffandeau y réussissent quelquefois !

Les dogmes chrétiens, qui ne sont pas simples objets de connaissance mais objets de croyance, qui ne sont pas susceptibles de démonstration mathématique, ont un côté de mystère par où ils échappent aux spéculations de notre raison. Cette part de mystère qui fonde le mérite de la foi, qui donne sa dignité et même sa signification à l'épreuve temporaire que nous subissons sur cette terre, les esprits un peu nobles en comprennent la nécessité et disent avec M. Gabriel Hanotaux : « La dernière démarche de la raison est de s'incliner devant la Foi. » Mais M. France ne va jamais jusqu'aux dernières « démarches » de la raison. Comme les enfants et comme les primaires [1], il en reste toujours aux premières et balbutiantes « démarches ». Il s'ébroue sur le seuil ; il se trémousse autour des problèmes ; il n'y entre pas.

Et puis, j'aime mieux vous le dire tout de suite, le mystère d'incrédulité est, chez M. Anatole France, d'une simplicité ridicule. Ne nous frappons pas, mes frères, et n'ayons pas la naïveté de penser que ce virtuose de la plume, qui « donnerait, comme Cousin, le monde entier pour une belle phrase », ait quoi que

1. Je préviens, une fois pour toutes, que sous ma plume ce mot ne vise pas la profession d'instituteur que je respecte, mais un état d'esprit. Il y a des primaires dans le secondaire et dans le supérieur !

ce soit de commun avec un Pascal ou même avec un Jouffroy. Sybarite couronné de fleurs, il ne connut jamais les nobles inquiétudes de la recherche métaphysique, et, maintenant encore, il n'apparaît pas sensiblement *tourmenté* d'autre chose que d'érotisme sénile. Il n'en veut à l'Évangile que d'être un frein à nos instincts, à ces instincts divins dont il célébra jadis « la sainte ingénuité » et dont il lui arriva de dire qu' « ils sont la seule vérité ». — « Je ne veux pas d'une religion qui dérange les coiffures », disait une de ses héroïnes. Toute sa philosophie religieuse tient en cette ligne où s'exprime son seul argument sincère. Est-ce assez simple ? Il exècre le Christianisme parce qu'il dresse une croix au détour de toutes nos routes et qu'il mettrait un pli à son lit de roses[1].

Spectre qui viens troubler les joies de la vie !

écrivait-il un jour avec cette rancune ardente des

1. Il abomine pour la même raison toutes les doctrines qui réclament de l'homme un effort d'ascèse. Dans *Jocaste*, p. 4, il dit des stoïciens : « Je prouverai que les stoïciens ne savent ce qu'ils disent et que Zénon était un *imbécile*. Vous ne connaissez pas Zénon, mademoiselle ? Ne le connaissez jamais. Il niait la sensation. *Et tout n'est que sensation*. Vous aurez des stoïciens un aperçu exact et suffisant quand je vous aurai dit que c'étaient des *fous* sans gaîté qui méprisaient la douleur avec une affectation insipide. »

On appréciera la délicatesse nuancée de ce jugement sur une grande école philosophique, et *l'esprit de finesse* qu'il révèle !

Les biographes de M. France nous apprennent qu'il ne brilla pas jadis sur les *Palmarès* de son collège et qu'il ne fut à Stanislas qu'un élève médiocre. Je ne m'en étonne pas ; je demande seulement s'il a beaucoup changé ? La médiocrité scolaire n'est pas un signe certain de médiocrité perpétuelle ; elle l'est pourtant quelquefois ! M. France écrivait un jour : « Je manquais de goût quand j'entrai en rhétorique. » A-t-il tant progressé ?

voluptueux qui ne savent pas la joie d'un sacrifice consenti. Ne jamais souffrir, ne jamais mourir, voilà le rêve dont il s'enchante. M. France, qui d'ailleurs se porte fort bien pour l'instant, — je vous remercie, — aimerait à n'être point entamé par la maladie, il voudrait n'être point visité par la souffrance, il voudrait surtout n'avoir point à la bénir, ni même à l'accueillir d'une âme égale et résignée : il abhorre le Christ comme un trouble-fête et comme un despote ivre de notre sang. Ce n'est que par dépit qu'il l'accuse de « fraude consciente »[1]. Mais nous ne serons pas ébranlés par cette tapageuse incroyance, sachant d'où elle procède et qu'elle a sa source dans la physiologie de l'auteur, non dans sa tête ; nous nous abstiendrons d'entrer à son sujet dans un abîme de réflexions sans fondement. L'homme qui écrivit une fois : « c'est faire un abus vraiment inique de l'intelligence que de l'employer à rechercher la vérité », a perdu le droit de retenir notre attention sur ses idéologies. Il est athée parce qu'il estime que l'attitude est délectable et distinguée. « Le vieux Brotteaux, dit-il, dans *Les dieux ont soif*, était athée et tirait de son athéisme une source abondante de délices. » Ainsi de M. France. L'intelligence n'est pour rien en sa démarche.

Toutes les propositions antichrétiennes, ou hostiles à la métaphysique, qui traînent dans *Les dieux ont soif* sont — qui le croirait? — à la portée du plus humble

1. Il le fit à Tréguier pendant les fêtes de Renan, dépassant ainsi son maître qui plaidait l'inconscience dans le mensonge.

cuistre de village. Il y a deux mille ans qu'on les prostitue à tous les usages et qu'elles circulent en de pauvres manuels où M. France les a ramassées sans respect humain ; car ne croyez pas que ce plaisantin subreptice, considéré généralement comme le *tombeur* du nom chrétien, ait seulement l'idée qu'il existe quelque part une réponse raisonnable à ses puériles difficultés. Brotteaux, en qui l'on a vu justement son approximatif porte-parole, présume qu'il n'y a pas chez tous nos théologiens réunis « un atome de bon sens ». M. France en est lui-même fortement convaincu. Ces théologiens sont pour lui d'insignes nigauds ; mais il ne les a jamais lus, étant ignorant de notre doctrine à un degré qu'on ne soupçonne pas ![1] Il a feuilleté la Bible ; parcouru les vieux hagiographes dont il fait à tout propos, et même hors de propos, d'assez amusants pastiches[2], mais toute son érudition religieuse est issue des manuels pri-

1. L'ignorance des princes de la Littérature est souvent d'une perfection émouvante, même en des matières où on les pouvait croire convenablement armés. Chez M. France, cette ignorance atteint une ampleur d'où elle tire une sorte de magnificence. Celui que Jules Lemaître a appelé « la fleur du génie latin », et qu'on tient habituellement pour un humaniste exact, n'est, — chose étrange, — qu'un latiniste douteux. L'historien Anglais Andrew Lang a relevé dans sa *Jeanne d'Arc* des faux-sens stupéfiants, contre lesquels un moyen élève de sixième est pour toujours immunisé. C'est ainsi que M. France confond *ejus* et *suus* et construit toute une démonstration sur un texte vicié par une substitution de personne !

2. On en trouvera de curieux exemples à la page 274, des *dieux ont soif* et surtout à la page 210 où l'auteur met dans la bouche du P. Longuemare une histoire de style archaïque qui est — si on veut me permettre un terme technique — un chef-d'œuvre de *plaqué*. C'est ce qu'on appelle, en Littérature, un placement. Il éclate que cette pièce de rapport fut élaborée par un autre cerveau que celui du P. Longuemare !

maires. On établirait d'instructives concordances entre telles allégations de *L'Ile des Pingouins* et celles qu'a réfutées M. Jean Guiraud dans *Histoire partiale*, *Histoire vraie* [1]. Avec *Les dieux ont soif* le niveau de la spéculation métaphysique ne monte pas sensiblement, et je n'y trouve pas de plus redoutable difficulté que cette modeste objection centenaire, empruntée par l'auteur à Épicure, qui lui-même ne l'avait pas inventée : « Ou Dieu veut empêcher le mal et ne le peut, ou il le peut et ne le veut, ou il ne le peut ni ne le veut, ou il le veut et le peut... » C'est l'antique problème du mal dans toute sa nudité! et M. France nous le présente avec la réjouissante certitude de nous *coller!* Je le préviens qu'aucun de nos bons élèves d'humanités ne serait embarrassé de le *coller* à son tour et de lui dire : « Monsieur, Dieu nous donne la liberté d'être mauvais pour nous laisser la liberté d'être bons par libre choix, ce qui nous prête une raison d'être. » Mais M. France feint d'ignorer que nous pouvons sortir du mauvais pas où il s'imagine plaisamment nous avoir mis ; et peut-être l'ignore-t-il en effet, car, je le répète, sa médiocrité philosophique est incroyable et déconcertante [2]. C'est pour-

1. Je signale notamment ce qui concerne l'ignorance et les méfaits intellectuels des moines au Moyen âge.

2. Le chancelier de Suède Oxenstiern, envoyant son fils au Congrès de Münster, lui disait : « Mon fils, va voir par quels petits hommes le monde est gouverné ». Nous ne redirons jamais assez à la jeune génération qui monte à la vie publique combien sont petits plusieurs de ceux qui tiennent en ce moment les grands rôles de la Littérature, et quelle caducité dissimulent certaines réputations tapageuses, comme celles de Rosny, de Paul Adam, d'Henry de Régnier, de Gustave Lanson... Notre naïveté fait toute leur gloire.

quoi le P. Longuemare fait à Brotteaux cette misérable réponse : « Souffrez que je ne dispute pas avec vous ; j'y aurais trop de raisons et trop peu d'esprit. Au reste, vous trouverez votre condamnation dans l'abbé Guénée[1]. » Et s'étant ainsi donné pour antagoniste un imbécile, M. France triomphe avec modestie. Ces sortes de prouesses dialectiques le rendent extrêmement guilleret, et si on lui représentait qu'il n'y a pas lieu de faire pour si peu le glorieux, qu'il n'est pas miraculeux d'enlever le champ de bataille à d'aussi vains adversaires, il resterait *stupide* comme un héros de tragédie.

M. France n'a jamais pu concevoir qu'il existât quelque part un ecclésiastique qui ne fût pas un tartufe ou un niais, ni un militaire qui ne fût pas une brute. C'est peut-être là, on en conviendra, une vue sommaire, un *defectus* dans l'observation du réel : et je n'ai pas besoin de noter que le grief est encore ici d'ordre esthétique. Nous ne pouvons pas demander à M. France, je le sais, de penser qu'un homme d'Église puisse être aussi intelligent que M. France lui-même, car cet auteur se sait fort bon gré de l'esprit qui lui fut dispensé, mais nous pouvons pourtant lui représenter qu'il est de par le monde un certain nombre de clercs honnêtes et à peu près sains d'esprit. Ce phénomène n'est visible dans aucune

1. Si M. France était capable — au sens du latin *capax* — de solides lectures philosophiques, ce n'est pas à l'abbé Guénée que nous le renverrions sur cette question, mais à Mgr d'Hulst. Il aurait ainsi la surprise de découvrir un ecclésiastique qui, par miracle, n'était pas un crétin.

des œuvres de M. Anatole France. Il ne l'est pas dans *Les dieux ont soif*, où le clergé n'a pour représentant qu'un pauvre sire, le P. Longuemare, lequel dit à bon droit de lui-même : « Dieu ne m'a donné pour réfuter vos erreurs ni la chaleur du langage, ni la force de l'esprit. » Le roman doit peindre, disait Brunetière, le plus grand nombre de personnes à chaque époque. Dès lors que M. France avait formé le dessein de peindre en un roman l'époque révolutionnaire, il avait beau ne posséder qu'une science historique fort courte d'humoriste et de bibelotier[1], il ne pouvait pas ignorer totalement qu'un des grands rôles de la Révolution fut tenu par le Clergé. Il fallait donc un prêtre pour ce roman. Seulement il fallait que ce prêtre fût un fourbe ou un sot. Ce fut un sot!

Avec M. France on est ainsi complètement à l'abri des surprises. Toutes les fractions de l'humanité sont classées *ne varietur* en catégories connues; elles portent au front de petites étiquettes commodes qui nous épargnent à leur endroit les tâtonnements inutiles. Nous savons que les courtisanes sont des êtres charmants[2], que les prêtres sont des individus improbes ou sans esprit, que les honnêtes gens sont des naïfs

1. Je ne parle pas ici de sa *Jeanne d'Arc* qui nécessita des lectures plus abondantes et des recherches plus minutieuses. L'historien Achille Luchaire y discerna néanmoins « l'inexpérience d'un historien de fraîche date. » Cf. *La Grande Revue* du 25 mars 1908.

2. N'y aurait-il pas beaucoup de romantisme latent — et du plus puéril ! — dans cette représentation simple, et même simpliste, de l'humanité? « Le romantisme, dit Henry Bordeaux, s'est toujours plu à chercher des camélias dans le fumier! »

et les militaires des soudards bêtes comme leur sabre. Seuls les athées sont nobles, spirituels et bienfaisants, c'est-à-dire qu'en définitive seul M. Anatole France est grand. Cette philosophie autocentrique n'est pas seulement le signe d'une affligeante inaptitude à regarder la vie et à la peindre ; elle nous met en présence d'un phénomène d'occlusion mentale quasi pathologique. On peut haïr le Christianisme et le combattre avec fureur, ce dont on ne s'est jamais beaucoup privé ; mais refuser de le reconnaître comme un événement important dans l'histoire de l'humanité, ne pas admettre la bienfaisance au moins partielle du fait chrétien dans le monde, cela n'est permis qu'à un esprit vil ou hermétique. Et je vois que ni M. Buisson, ni M. Herriot même, ne jugent possible de garder cette attitude d'autruche. Seul M. Anatole France, avec deux ou trois Thalamas, se met la tête sous l'aile pour ne pas voir ce spectacle déplaisant, et proclame, en dépit de tout, que seul l'athéisme est pur devant l'Histoire, que seul il engendre la vertu. L'athée Brotteaux sera donc un ange de bonté, et le déiste Gamelin un tigre altéré de sang.

A-t-on bien pris garde, en effet, que le terroriste Gamelin est encore plus odieux à M. France pour son déisme que pour sa rage de guillotineur? Ceux qui se sont hâtés d'offrir l'encens et la myrrhe à l'auteur des *dieux ont soif*, et de chanter en chœur son adhésion à l'Ordre, ont été, je le crains, bien inconsidérés, et n'ont pas vu que la Révolution qu'il poursuit de sa verve satirique n'est qu'une sorte de Révolution

robespierrienne et mystique, inclinée au fanatisme par la croyance à l'Absolu. C'est Dieu que l'auteur veut atteindre dans Évariste Gamelin. Guillotinez tant qu'il vous plaira, dit-il, mais pas au nom de la Justice ! « Je n'ai pas d'objection essentielle à faire contre la guillotine, dit Brotteaux-France, adorable et doux vieillard aux doctrines sanguinaires. La nature, ma seule maîtresse et ma seule institutrice, ne m'avertit, en effet, d'aucune manière que la vie d'un homme ait quelque prix... Le meurtre est de droit naturel : en conséquence, la peine de mort est légitime, à la condition qu'on ne l'exerce ni par vertu ni par justice. » Or, Gamelin l'exerce par vertu ; ce justicier prend son appui dans l'Absolu. A ce Torquemada de robe courte M. France vouera dès lors, et pour cela seul qu'il a une tête théologique, la même sorte de haine qu'il a contre tout croyant. Il passe l'éponge sur le sang répandu, pourvu qu'il l'ait été « par nécessité et profit ». En vérité, à la place des hommes d'ordre, je me défierais de ce contre-révolutionnaire.

Sans nul souci de réalisme et d'observation[1], par

1. Il y a quelques semaines, M. Anatole France nous donnait une preuve éclatante de ses qualités d'observateur. Le 26 février 1914, la petite revue *Les Marges* ayant organisé un banquet en son honneur, le Pontife retenu par une grippe, écrivit à son petit bataillon fidèle une lettre toute parfumée de l'esprit de M. Prudhomme : « La génération nouvelle, disait-il se fait remarquer par un petit travers qui peut amuser d'abord et agacer à la longue. N'ayant pas la foi, puisque la foi est perdue, elle en affecte les dehors, elle est fanatique par dilettantisme. » On le voit, M. France est ingénu : il résout les problèmes en les supprimant. C'est une très vieille manière. Voltaire, sentant qu'il n'était

une injustice distributive flagrante, M. France confère donc toute bonté, toute vertu au nihilisme, et toute dépravation, toute disgrâce aux diverses formes de la Foi. Voilà l'Humanité artificielle qu'on nous prie d'admirer dans les œuvres d'un romancier qui toujours fausse l'homme au gré de son caprice et de ses passions. Qui donc a le pouvoir d'accorder à M. France dérogation de l'éternelle règle esthétique qui prescrit de faire vrai ? Pour lui seul au monde ne jouerait-elle plus ? Parce que cet ingénieux modeleur de proses harmonieuses sait habilement cadencer une phrase, lui sera-t-il accordé une immortalité de faveur et le dispenserons-nous de ce qui seul fait qu'une œuvre est durable : une solide assise de réel et de vérité humaine ? L'homme de M. France n'a d'humain que le visage ; dans son être profond, c'est un simple pan-

pas de taille à discuter contre Pascal, inventait qu'il était fou pour se tirer d'affaire. C'est ainsi qu'en use M. France. Mais il ne s'aperçoit pas qu'il fait un personnage de comédie. La Bélise de Molière prétendait persuader à Cléante qu'il était amoureux d'elle, sans s'en apercevoir, M. France veut donner à la jeunesse une semblable persuasion. Cette jeunesse affirme qu'elle est chrétienne et qu'elle a pour le fanatisme de M. France le plus parfait dédain : « Mes amis, leur dit M. France, je jure que vous vous trompez et que c'est moi ou mes idées que vous aimez, sans le savoir. Vous croyez avoir la foi? C'est une erreur. Vous n'avez pas la foi, *car* la foi est morte. » Les raisonnements de M. France sont, comme ceux de M. de la Palisse, d'une très grande simplicité. On pourrait les retourner sans leur rien ôter de leur valeur. Ne pourrait-on dire indifféremment : « La foi est morte, *car* on n'a plus la foi », ou comme M. France : « On n'a plus la foi, *car* la foi est morte » ? Réjouissons-nous qu'une si aimable dialectique survive encore parmi nous. Mais continuons de penser que la jeunesse a peut-être sur elle-même de plus sûres lumières que son interprète, M. France. Les choses sont toujours meilleures en leur source, comme disait à peu près Pascal !

tin physiologique, mû par la fatalité de ses instincts. Nous ne pouvons pas obliger M. France de croire à l'immortalité de l'âme, mais il lui faut pourtant consentir qu'il y a divergence de nature entre l'homme et l'animal. Je ne nie pas qu'il y ait dans nos scrupules de moralité une part d'acquis dont l'éducation nous a munis, mais en conclure à l'identité d'essence entre la bête et nous, c'est nier l'évidence. Chaque nature a ses *requisita* que l'artiste doit voir et dont il doit tenir compte. L'homme a beau faire, fût-il matérialiste, il est né dans une espèce donnée, avec une certaine structure morale dont il ne peut se dépouiller. Toutes les habiletés dialectiques ne pourront faire qu'il s'identifie à l'animal et puisse adopter ses modes d'agir. Il ne peut mener ce qu'Aristote appelait βοσκημάτων βίον ; il lui faut, bon gré mal gré, vivre une vie propre, ἀνθρωπεύεσθαι, autrement dit, faire l'homme.

Or, l'homme de M. Anatole France ne « fait l'homme » que par accident et sans y prendre garde ; il fait naturellement la bête, par actes et de propos délibéré. « Mon gros abbé, disait-on à Jérôme Coignard, vous êtes un porc. » — « Vous me flattez, reprenait l'abbé, je ne suis qu'un homme. » On fait toujours un sensible plaisir à M. France quand on met ainsi l'homme au-dessous du porc. Il s'ingénie du reste lui-même avec une grande persévérance à le bestialiser, ce à quoi dans nul de ses livres, il n'avait aussi complètement réussi que dans *Les dieux ont soif*. Tout le monde ici se comporte avec l'inconscience

du lapin dans sa garenne. Il n'y a pas une ligne de l'ouvrage qui puisse faire supposer que l'auteur soit capable de comprendre l'amour autrement qu'un garçon boucher : encore, ai-je conscience d'injurier gravement une honorable corporation ! L'amour qu'il décrit, c'est le caprice sensuel, sans passé ni lendemain. Ce n'est pas même le *durus amor* qui maîtrisa les grands héros tragiques de la légende : les Oreste, les Didon, les Phèdre, les Roxane... Les siens s'abandonnent à leurs instincts, sans élan du cœur, sans que rien de leur âme soit engagé dans leur passion. Leur impudeur est sordide et leur sensualité sans dignité[1]. Nulle poésie ne fleurit pour eux l'aventure amoureuse. L'homme de M. France est un mauvais singe lubrique qui n'a qu'un destin de bête à remplir !

Et je ne sais si je ne prête pas en ce moment à l'auteur des vues supérieures à ses prétentions, en expliquant par une philosophie de l'homme la brutalité passionnelle de ses héros. Ceux-là me font sourire vraiment qui vont chercher de profondes raisons d'esthétique aux scènes polissonnes qui, sans motif plausible, surviennent à chaque chapitre des

1. Jules Lemaître, parlant du *Lys rouge*, écrivait dans la 6e série de ses *Contemporains* : « La chose se pourrait passer aisément entre habitués des fortifications ou des boulevards extérieurs... Vous apprendriez sans nulle surprise que la femme s'appelle Titine, et l'un des hommes Bibi, et l'autre la Terreur des Ternes. »

Maurice Barrès disait de son côté dans un article de 1893 : « Dangereuse noblesse de cette œuvre pleine de plus de rêves que ne peut en contenir un jeune homme qui se promet d'être sociable et utile. Certaine beauté est un dissolvant ; elle brise les nerfs, dégoûte, attriste... A. France peut être suspect aux magistrats chargés de veiller à la bonne santé de ce peuple... c'est un corrupteur aussi bien qu'un éducateur. »

dieux ont soif. La vérité est beaucoup plus accessible. Dans le juste pressentiment que son livre ne serait pas follement récréatif avec les seuls dialogues quintessenciés de Longuemare ou de Brotteaux, l'auteur, en bon Gaulois né malin, conçut l'insidieuse pensée de faire passer l'austérité de ses maximes à la faveur de petits intermèdes égrillards : il affrianderait le gros public par d'émoustillantes histoires. L'explication de tout le côté crapuleux de son livre tient donc dans cet humble refrain d'une chanson populaire :

> Si cette histoire vous amuse
> Nous allons la, la, la, recommencer.

Mais, supposons, si vous voulez, chez M. France une conception générale de l'homme : cette conception n'est pas supérieure à celle de Zola ; elle est fausse dans la même mesure. Car — est-il besoin d'y revenir ? — l'animal humain étant, pour le plus intrépide matérialiste, devenu par évolution, un peu plus qu'une simple bête des bois, le romancier ne saurait le représenter comme exclusivement gouverné par sa physiologie ou par ce que Zola appelait élégamment « les fonctions du ventre ». M. France aime à se donner pour un disciple de Lucrèce. Ce disciple, le maître n'en eût pas voulu dans sa classe. Il savait, lui, le poète latin, que « du fond des plaisirs » l'*âme* peut sentir monter parfois l' « amertume et le dégoût », assez pour pousser un cri de lassitude. M. France n'en sait rien ; seul, peut-être, aujourd'hui, il a atteint une perversion de sensibilité, une

sénilité d'âme assez complète pour retrouver les sensations courtes et sans horizon de l'enfance. Il y avait plus de profondeur et plus d'air chez Diderot même et chez Laclos ! Aucun de ses héros ne se distingue sensiblement du Bibi d'André Gill. Et c'est ainsi depuis *Le Lys rouge !* Encore une fois, est-ce l'Humanité, cela ? Les *Humaniores Litterae* n'ont-elles plus pour fonction de nous remettre en présence de l'Homme éternel ? L'humaniste est-il dispensé d'être humain, et les jongleries verbales sont-elles en possession d'introduire une œuvre dans la Littérature universelle ?

*
* *

Jongleries verbales ! C'est, en effet, l'exacte formule du talent de M. France. Tout son effort tend à éberluer le bourgeois par l'inattendu de ses tours et par la rouerie calculée de ses propos incendiaires. Comme Cathos et Madelon, dont l'âme futile survit en lui, il s'évertue à dire « des choses qui ne s'attendent pas ». Il est parmi nous le dernier des « précieux » ; il arbore des opinions voyantes, comme d'autres arborent des gilets de couleur ou des cravates tapageuses. S'il était sincère, il nous dirait en confidence, comme Flaubert : « Le fond de ma nature est le saltimbanque. » Son cabotinage intellectuel se traduit par une manie proprement maladive d'émettre des paradoxes. Le paradoxe, cette éternelle tentation des esprits médiocres, éclôt sous sa plume avec une

déplorable abondance. A tous les tournants de ses livres on rencontre de ces petites histoires arrangées, outrageusement artificielles, que de gros fils, — je devrais dire des câbles — soutiennent intérieurement et qui ne sont que du mélodrame en dégradé. On se rappelle peut-être cette anecdote, émouvante d'inanité psychologique, qui se lit dans *L'étui de nacre* : Ponce-Pilate, à son retour de Judée, s'est fixé à Baïes, où son ami Lamia le rencontre un jour, après quelques années de séparation. La conversation en vient à l'aventure de ce « jeune thaumaturge galiléen » que Pilate laissa crucifier. « Il se nommait Jésus, dit Lamia, il était de Nazareth, et il fut mis en croix pour je ne sais quel crime. Pontius, te souvient-il de cet homme? » Et Pontius, se frappant le front, fait en vain le rappel de ses souvenirs ; il ne retrouve rien dans sa mémoire au sujet de ce personnage falot : « Jésus, murmura-t-il. Jésus de Nazareth? Je ne me rappelle pas. » Voilà de ces charges exorbitantes qui font glousser d'admiration nos snobinettes de salon, mais qui font sourire de pitié le psychologue et l'historien!

Diderot, qui avait quelque expérience en la matière, disait : « Il n'y a rien qui veuille être prouvé avec moins d'affectation, plus dérobé, moins annoncé qu'un paradoxe. » M. France redoute si fort que nous entrions mal dans les finesses de son langage, qu'il appuie sans discrétion sur le trait. Il veut notre attention ; il exige un cri de surprise ; il nous tire par la manche, pour que nous apercevions toute l'élé-

gance de son jeu. Il écrira donc : « Le courage militaire est un pur effet de l'imprudence. » — « La guerre n'est point un art, et le hasard seul décide du sort des batailles [1]. » — « Le mensonge est le principe de toute vertu et de toute beauté chez les hommes. » — « L'innocence est un bonheur et non pas une vertu. » — « C'est à la constance dans la défaite qu'on reconnaît les grands capitaines [2]. » Je pourrais cueillir dans chaque livre de M. France toute une gerbe de maximes aussi nuancées. Cela est gentil et ça ne fait pas mal à la tête ! Le procédé n'est au-dessus d'aucune intelligence et les plus humbles d'esprit peuvent s'offrir le plaisir de fabriquer du pur Anatole France. Pour l'agrément du lecteur, je puis même en indiquer la recette : il suffit de prendre une opinion reçue, de la retourner, ou, si vous voulez, d'en prendre la contradictoire, de l'assaisonner au besoin d'un mot piquant, et l'on a le produit cherché. Exemple : si le commun des hommes dit : Athènes doit être vue par une belle journée de lumière, vous direz :

1. M. France — on ne sait pourquoi — tient beaucoup à ce paradoxe qu'il répétait récemment au cours d'une grande randonnée à travers l'Algérie. En entendant cette maxime tomber de ses lèvres divines un petit lieutenant de l'escorte défaillit, dit-on, d'admiration — car un fervent aréopage d'officiers accompagnait dans sa promenade l'écrivain persifleur des guerriers ! — « Mon lieutenant, dirai-je à ce militaire de peu de cervelle, vous êtes bien innocent si vous jugez la sentence profonde ; elle est parfaitement inepte ! Il est permis à des caillettes parisiennes de lui faire un sort ; mais à l'officier qui la croit sensée, il serait déplorable que l'on confiât quatre hommes devant l'ennemi ! »

2. J'aime à croire que les généraux turcs honoreront comme un prophète l'auteur de cette maxime !

Athènes ne prend toute sa valeur et n'apparaît en beauté que sous la pluie et dans la brume!... Pour peu qu'on acquière une certaine habitude de cette petite opération, on passe immédiatement pour un esprit supérieur. Il en est de cela comme de l'œuf de Christophe Colomb. Il suffit d'y penser. M. France y a pensé!

Il ne faut donc point s'étonner que l'auteur de *Thaïs* soit devenu le préfacier de M. Combes et l'orateur chéri des banquets d'instituteurs socialistes; son âme est de la même étoffe que celle de ces Messieurs; elle s'adorne, elle aussi, d'une fleur d'anticléricalisme échauffé qui ne se rencontre plus que dans le monde politique et dans le personnel de la pédagogie militante. Depuis M. Homais, on accorde généralement que l'anticléricalisme n'est pas la marque des fortes têtes humaines, et l'on constate que le génie ne fleurit qu'avec parcimonie dans le monde du laïcisme politicien. M. France échapperait-il à la loi de stérilité intellectuelle qui a frappé ce petit monde borné?

François Mauriac écrivait, il y a quelques mois, dans *Les cahiers de l'amitié de France :* « Cet homme — Anatole France — qui séduit Maurras et beaucoup de délicats, je l'ai vu passionnément goûté par les plus médiocres esprits. Je me souviens d'une conférence contradictoire où un instituteur, après nous avoir étonnés de son ineptie, s'écria tout à coup : *Le prince des Lettres françaises, car en Littérature j'admets des princes* : *Anatole France*... Suivait une

parole du *Jardin d'Épicure*, qui ne choquait pas dans la bouche de cet imbécile. » Devenir l'idole des imbéciles est une infortune, j'en conviens, mais c'est une infortune que M. France a méritée. Certaines sympathies sont un critère, car les sottises s'attirent. Maître Aliboron ne s'est pas mépris : sous les formules habiles, sous la brillante pacotille des mots, il a deviné chez cet écrivain l'âme sœur, et, dans un élan d'amour, il l'a adoptée! On ne sait pas assez jusqu'où peut descendre dans la vulgarité cet athénien, dont les disciplines helléno-latines n'ont assoupli que la phrase, et qui, sous de molles cadences, ne parvient pas à dissimuler la fougue d'un sectarisme obtus. La seule évocation d'un prêtre ou d'une religieuse lui fait perdre le sang-froid et même la simple dignité. Toute l'élégance de son atticisme s'abîme, à certains moments, dans un brusque hoquet, et le souple déroulement de ses périodes est interrompu soudain par une suffocation de haine. S'il veut faire parler un ange, il lui mettra sur les lèvres une grossièreté qui n'a pas l'ombre de la vraisemblance : « Alors, s'écria l'ange, qu'est-ce que tu fiches là, espèce d'andouille? » Dès qu'il touche aux choses religieuses, il n'est plus assez maître de lui pour garder cette décence et cette courtoisie de plume que les plus exaltés partisans observent encore dans la polémique, pour peu qu'ils soient cultivés [1]. Il par-

1. Tous les deux ou trois mois, M. Anatole France adresse à de vagues petits groupes d'extrême-gauche des proclamations enflammées où se retrouve en sa pureté l'accent de M. Homais. A la fin de

lera des « théophages qui ne savent ni ce qu'ils disent ni ce qu'ils font », et, s'il veut dessiner, au passage, la silhouette d'un ecclésiastique, il dira, comme un *Petit Phare* de sous-préfecture : « Coiffé

1913, à l'occasion d'un congrès, il envoyait cette encyclique échauffée à ses amis des *Jeunesses laïques*, car la Jeunesse laïque éprouve le besoin de mettre sa jeunesse au pluriel pour se donner l'illusion du nombre, *non ponderantur sed numerantur :*

« Chers camarades,

« Jamais on n'eut plus grand besoin en France de votre intelligence et de votre courage.

« La Séparation a été faite de manière à donner au clergé une entière indépendance sans lui ôter aucun de ses privilèges.

« Uni au parti militaire, il peut tout entreprendre, tout oser. Si l'on n'y veille, un gouvernement criminel et un Parlement imbécile lui livreront bientôt la République.

« Les évêques mettent en interdit les instituteurs de l'État ; et déjà l'on parle d'un général pour en faire un diplomate et l'envoyer négocier au Vatican.

« Je m'associe, chers camarades, à votre action contre le parti noir pour la défense de la société laïque et pour sauver la nation d'un irréparable désastre.

« Car on sait le sort des pays gouvernés par les prêtres.

« Salut et fraternité. »

O Flaubert ! O Racine !

M. France, qui ne peut improviser trois phrases de suite, « qui ne parle à la foule que la plume à la main », comme disait Édouard Pelletan, a la passion des palabres de plein air. Il veut passer pour orateur et faire croire qu'il improvise. Or ses harangues sont, comme toute ligne tombée de sa plume, le résultat d'un long effort de marqueterie. Un jour qu'à des fêtes données à Sceaux il avait *improvisé* de la sorte un petit discours laborieux, il voulut se donner l'air d'avoir parlé sous l'inspiration de son *démon*. Il fit paraître le lendemain son petit morceau d'éloquence dans l'*Univers illustré* avec cette note amusante : « Je me suis fait un plaisir de le restituer de *mémoire*, d'après les notes des journalistes et les miennes. » Or, ce discours était fait de morceaux qu'il avait donnés jadis textuellement dans *Le Temps* du 29 août 1886, du 14 août 1887, du 9 octobre 1892. La manie est sans doute innocente, mais pourquoi nous priverions-nous d'en sourire en passant?

de son vaste chapeau noir, dont les bords étaient pareils aux ailes de la nuit... » Et ce trait nous reporte aux belles années d'Eugène Süe, où Béranger chantait avec un trémolo dans la voix : « Hommes noirs, d'où sortez-vous?... » Cet auteur, qu'on nous donne comme un maître du goût, n'hésitera pas, par passion antithéologique, à appeler *La Pucelle* de Voltaire, ce plat libelle *lâché* par M. Lintilhac lui-même : « le chef-d'œuvre de l'Aristote français ». N'est-ce pas un peu « fort de café », si j'ose dire? et, cette fois, M. France ne s'est-il pas trompé dans son calcul? Il n'y a plus guère chez nous, je pense, que quelques douzaines de Français assez fanatiques pour avaler cette forte mouche!

C'est d'ailleurs chose merveilleuse, et la revanche du bon goût, que cet écrivain mesuré rencontre comme naturellement le style d'épicier, quand son âme sort de son eurythmie et verse à l'invective. Son ironie s'abaisse alors et tombe avec une étonnante aisance dans la grosse plaisanterie de cabaret. Il écrira : « Notre-Dame de Bourdes », pour « Notre-Dame de Lourdes », et son ami Brotteaux fera ce *lapsus* prémédité : « Vous ne pouvez concevoir, chère amie, l'empire que garde le clergé sur la multitude des ânes... je voulais dire des âmes, la langue m'a fourché. » Cette qualité d'esprit, M. France l'atteint spontanément, quand il badine sur des choses religieuses! Il n'a pas assez de tempérament pour empêcher qu'alors tout son fiel ne lui remonte à la gorge et ne l'étouffe. « L'esprit est une dignité », disait

Mme de Sévigné. Celui-là n'est il point une indignité ?

Je hausse les épaules chaque fois que j'entends comparer ce jacobin à Montaigne. Montaigne ? Ah ! pardon ! Outre que notre Montaigne avait une intelligence incomparablement plus aiguë, il avait encore une âme autrement accueillante et bonne. Ceci est la conséquence de cela ! L'auteur des *dieux ont soif* étant, malgré les apparences, un des esprits les plus ceinturés de ce temps, professe pour tous ceux dont le cerveau diffère du sien une intransigeance de cosaque. Le moelleux de la phrase ne garantit pas le moelleux des relations ! Montaigne s'étonnait qu'on « mît ses conjectures à tel prix que d'en faire cuire un homme tout vif ». Ce n'est pas à moindre prix qu'Anatole France met les siennes, et, quiconque n'a pas sa façon de sentir est, à l'instant, par lui frappé d'ostracisme. Ah ! l'hospitalière Cité que nous ferait cet athénien toujours armé de la coquille d'huître ! Je ne sais s'il ne rêve pas d'une sorte de Cité malabare où nous vivrions parqués en castes selon notre capacité crânienne ou notre angle facial. Il est probablement le seul en France à ne pas comprendre quelle prodigieuse muflerie dénote son attitude d'enfant boudeur à l'égard de l'Académie. Nous avions tort de croire que c'en était fini de la vieille formule : « Tu diffères, donc je te hais ! » Il était réservé à M. France de la rajeunir et de la pratiquer. Seul, il ne voit pas combien il est ridicule de filer de l'huile sur la tolérance, quand on est soi-même incapable de supporter près de soi qui-

conque n'a pas la même conception du monde.

En réalité, M. France est impuissant à entrer dans l'intelligence de ce qui ne lui ressemble point, et nous touchons ici au vice fondamental de son art. Car, je ne reculerai point devant la suprême profanation et j'oserai le dire : cet écrivain n'est pas un grand artiste[1]. François Mauriac, dans le rude et

1. Je n'entends pas contester à M. France cette habileté technique et formelle qui donne à sa phrase une sorte de douceur eurythmique capable d'en voiler d'abord l'artifice essentiel. *Jonglerie verbale!* ai-je dit. Je n'ai pas prétendu que cette *jonglerie* fût maladroite. Elle est au contraire assez distinguée pour éblouir un public léger. Mais les esprits attentifs et réfléchis en voient bien vite la vanité profonde. Brunetière ne fut pas le seul à discerner « les grâces péniblement *apprises* » de cet art secondaire.

Depuis que ce chapitre sur A. France fut écrit, deux de nos meilleurs critiques, MM. Victor Giraud et Gustave Michaut, ont établi de leur côté avec surabondance de preuves que tous mes griefs étaient fondés. Si leur conclusion est plus indulgente que leurs considérants, il n'en reste pas moins que leurs considérants justifient ma conclusion. C'est ainsi que Victor Giraud écrit dans *Les Maîtres de l'heure, deuxième série* : « Une certaine monotonie de pensée, de style et de ton, une relative indigence d'invention créatrice, une singulière insouciance de la composition... ce sont bien là les principaux défauts de son art. » Il écrit un peu plus loin : « Même quand on ne reconnaît pas les multiples sources livresques auxquelles l'auteur a puisé pour composer ses divers récits, on les sent qui affleurent, ces sources ; et sans méconnaître le droit qu'ont tous les vrais écrivains... de prendre leur bien partout où il se trouve, on voudrait pourtant, chez M. France conteur, une domination plus forte exercée sur ces matériaux d'emprunt, une sorte de confiscation plus impérieuse et plus soudaine, un air d'improvisation et d'originalité jusque dans l'imitation, bref quelque chose de plus libre, de moins concerté, de plus hardiment fondu : le métal de Corinthe laisse trop deviner la diversité des alliages qui l'ont formé, et l'on y aperçoit des soudures. » Sous les précautions de ce langage diplomatique — car à *La Revue des Deux-Mondes* s'observe un protocole — on reconnaîtra l'accusation que j'ai portée avec plus de verdeur : M. France n'est qu'un pasticheur ! M. Victor Giraud écrit encore parlant du *Lys rouge*, — et l'on pourrait dire la même chose de tous les romans d'Anatole France — : « Les

franc article, auquel j'ai fait allusion tout à l'heure, écrivait : « Je reconnais, si l'on veut, que M. France

personnages y parlent comme des livres, et ces livres ont beau être admirablement écrits... ce sont des livres... et les livres ne donnent pas l'illusion de la vie... La psychologie des héros du *Lys rouge* est prodigieusement rudimentaire ; et j'ai tort de parler de leur psychologie ; c'est leur physiologie qu'il faudrait dire. » — « Comment cet attique est-il devenu, ou peu s'en faut, un *primaire* ? » — « Goûtera-t-on beaucoup, dans un demi-siècle d'ici, cette ironie perpétuelle, et si monotone à la longue, où M. France baigne, pour ainsi dire, chacun de ses personnages? » — « L'auteur semble prendre si peu au sérieux ses personnages, qu'il nous inspire des doutes sur la vérité de leurs portraits. L'illusion qui ne demandait qu'à naître s'évanouit. Nous craignons d'être dupes. Nous voulions nous intéresser à des hommes, nous nous refusons à contempler trop longuement des fantoches... Quoi ! parmi tous ces contemporains qui défilent devant nous, pas une âme honnête, droite et saine ! Rien que des intrigants, des coquins, des pleutres, des fêtards ou des imbéciles !... Tout cela est de *l'histoire contemporaine* simplifiée pour l'exportation... Je ne puis m'empêcher de penser qu'avec Zola aucun écrivain ne nous a plus calomniés aux yeux de l'étranger. » — « J'ai peur que M. France ne traite un peu bien aisément de fanatiques tous ceux qui ne pensent pas comme lui. » — « On a tout dit sur le style et la langue de M. Anatole France... Mais à cet égard n'est-on point parfois allé un peu bien loin dans l'éloge, et même dans l'hyperbole?... N'exagérons rien. On trouve chez M. France des *dans le fait*, des *dans un but*, des *par contre*, des *voire même*, qui feraient froncer le sourcil à plus d'un puriste. Il emploie presque toujours le mot *sensualisme* pour le mot *sensualité*, et je sais de petites incorrections jusque dans *Le crime de Sylvestre Bonnard*. D'autre part son style... n'est-il pas un peu monotone? Les effets, trop calculés, manquent trop souvent d'imprévu ; les mêmes coupes de phrases se répètent avec une insistance quelque peu fatigante, et le rythme, le balancement de la période a l'air d'obéir à des lois fixes, presque à un mot d'ordre. » — « Tout railler, c'est ne rien comprendre, et que de fois l'ironie dissimule une légèreté, une irréflexion, une lourde méprise ! Il est plus facile de sourire que de penser. Croyez-vous donc qu'avec tout son génie, il fût une haute, large et profonde intelligence, ce Voltaire qui a été le roi des ironistes? Essayez de compter toutes les choses qu'il n'a pas comprises ! » On voit que M. Victor Giraud met quelques pavés dans son encensoir !

Veut-on maintenant le sentiment de M. Gustave Michaut, maître de

est un grand artiste, et peut-être n'en suis-je pas très sûr ! » J'admire ceux qui en sont sûrs, et je voudrais

conférences à la Sorbonne, sur l'art de M. France ? Je cueille au hasard, dans son *Anatole France. Étude psychologique*, ces jugements dépourvus de mansuétude : « Il n'a jamais réussi que son propre portrait, ou peut-être le portrait de ceux qui, s'opposant violemment à lui, sont comme l'envers de sa personnalité. » — « La sensualité est sa sensibilité tout entière. » — « Tous les personnages y sont sur le même plan et, pourrait-on dire, tous sur le second plan. L'auteur seul est au premier, tirant les ficelles, présentant les personnages, commentant les tableaux, philosophant sur les idées. » — « Il analyse, il explique, il fait comprendre, il ne fait pas *vivre*. Ce genre d'imagination lui manque. » — « L'imagination de M. France... n'a pas assez de vigueur pour se suffire à elle-même. Elle se laisse guider ou égarer par les idées préconçues ou les intentions polémiques. Elle se perd aisément dans les matériaux amassés. Elle ne sait pas dominer les ensembles et, sans secours extérieur, organiser en un tout cohérent ce qu'elle a recueilli de droite et de gauche, dans l'observation du présent ou dans les souvenirs du passé. » — « Le *Jardin d'Épicure*, avec son décousu patent, j'allais dire cynique, est celui de ses livres qui donne l'idée la plus exacte de ce qu'il y a de flottant, de morcelé, d'épars dans son esprit même. » — « On dirait qu'il est incapable de donner à sa pensée une forme essentiellement différente de celle qu'il lui avait donnée d'abord... Il ne sait pas reprendre une même idée en termes nouveaux. Au contraire, les mêmes idées ramènent comme invinciblement les mêmes tournures, les mêmes images, les mêmes comparaisons, les mêmes mots. » — « L'étude de ses sources ferait, à elle seule, la matière d'un volume. Nul auteur, peut-être, n'a plus répété les autres, et ne s'est plus répété lui-même. » — « C'est donc par marqueterie que M. France procède dans l'invention ou l'élaboration de la forme, ainsi qu'il fait dans l'invention ou l'élaboration des idées, des sujets, des situations ou des caractères. » — « La haine chez M, France n'est donc, comme tous ses sentiments et toutes ses passions et tous ses instincts, qu'une manifestation et une conséquence de sa sensualité foncière. » Voilà, si je ne m'abuse, quelques bonnes pierres dans le Jardin d'Epicure !

On s'est étonné de ma sévérité pour M. France. Suis-je plus sévère que ne l'est M. Ernest-Charles dans son livre *La littérature française d'aujourd'hui* ? Suis-je plus sévère que ne devaient l'être après moi MM. Victor Giraud et Gustave Michaut ? On a vu que nos jugement concordaient assez bien. Seulement j'ai fait en sorte d'harmoniser mes conclusions avec mes prémisses et de ne pas opérer comme en algèbre où *moins* par *moins* donnent *plus* !

savoir leurs raisons. Le génie littéraire de M. France est une de ces choses admises, qui vont de soi, et contre lesquelles il est convenu qu'on ne s'insurge pas. On ose critiquer le penseur, mais on concède que l'artiste est intangible. M. Doumic lui-même, qui n'est pas de ses thuriféraires, nous invite à saluer la virtuosité technique du maître orfèvre. Il ne faut pas frapper M. France, même avec une fleur ! Eh bien ! ici encore je récalcitre, et, même en cette chapelle dédiée à l'art pur, je ne m'incline pas devant l'autel du dieu. Il manque à M. France la grande qualité qui fait l'artiste : le don de sortir de soi-même pour créer des êtres réels, animés d'une vie propre. Il lui manque cette variété des tons qui est, comme le disait Daudet, « une des grandes parties de l'art du romancier ».

Brunetière avait bien vu ce qu'il y a de « péniblement appris » et de factice dans les habiletés de ce pasticheur dont les plus fins morceaux laissent toujours la sensation du *plaqué*, et dont le style est sans vertèbres. Nous ne sommes jamais chez lui en contact direct avec des âmes vivantes. La réalité nous arrive éternellement stylisée — par conséquent stérilisée — à travers un écran de littérature. Tous les personnages qui s'agitent dans cette œuvre sans horizon parlent la même langue harmonieuse et « doux-coulante », mais artificielle ; tous, fussent-ils marchands de poissons, ils parlent aussi bien que M. Anatole France lui-même, tous ils font de l'Anatole France... La vie est plus diverse ! Cette langue jolie, mais quintessenciée,

fait songer à quelque fleur capiteuse déjà flétrie et qui va se décomposer. Nous pouvons demander à l'auteur des *dieux ont soif* un peu plus de variété, un peu plus de naturel, et même, si cela ne vous fait rien, beaucoup plus de naturel et beaucoup plus de variété. Les marchandes de légumes, même celles qui accostaient Socrate sur l'Agora, ne parlèrent jamais comme la mère d'Évariste Gamelin dans *Les dieux ont soif* ; elles ne disent point à l'ordinaire : « Je suis heureuse et fière d'être la mère d'un juré. C'est une belle chose que la Justice, et la plus nécessaire de toutes... Je crois que tu jugeras bien, mon Évariste : car, dès l'enfance, je t'ai trouvé juste et bienveillant en toutes choses. Tu ne pouvais souffrir l'iniquité et tu t'opposais selon tes forces à la violence. Tu avais pitié des malheureux, et c'est là le plus beau fleuron d'un juge... Bien que vêtu le plus souvent avec négligence, tu es beau et tu pares tes habits ; mais la plupart des hommes ont besoin de quelque ornement pour paraître considérables : il vaudrait mieux que les jurés eussent la robe et la perruque. » Il y a quelque part dans Courteline une Madame Poisvert qui parle sur ce ton à son fils Sigismond. Mais Courteline s'amuse, et M. France ne s'amuse pas. Chose plus grave, il ne nous amuse pas non plus ! Sa mélopée monotone se déroule, implacablement uniforme. Ainsi que Waterloo *morne plaine*, elle étend sans accident sa nappe grisâtre, onduleuse et imprécise. Aux mains de ce Tityre en robe de chambre, la nature avare ne mit ni l'heptacorde ni même le tétra-

corde : le luth qu'elle lui confia n'eut jamais qu'une fibre, et la chanson qu'il en tire laborieusement n'est ni joyeuse ni rafraîchissante !

Aussi bien, je ne lui fais pas grief d'être limité dans ses moyens d'art : nous ne sommes pas responsables de notre indigence ! Je ne lui reproche pas non plus, pour la même raison, les limites de son esprit. Cela ne se dérange pas ! comme dirait Mme de Sévigné. Mais, puisqu'elles sont si prochaines, ces limites, puisqu'on s'y heurte de toutes parts, nous sommes ridicules, nous, peut-être, de ne pas les voir et de les croire si reculées.

* * *

Au cours de l'intéressante enquête qui se poursuit chez nous sur l'état d'âme de la jeunesse contemporaine, un petit lycéen de Paris a noté justement avec mélancolie, dans *La revue de la Jeunesse*, que les catholiques eux-mêmes se laissent impressionner par l'élégant scepticisme d'Anatole France. C'est pour leur épargner des émotions sans objet que j'ai écrit ces pages. Je voudrais leur avoir montré combien l'art et la pensée de cet ouvrier de lettres étaient fragiles, et combien vite, à travers une façade séduisante et des grâces de simple virtuosité, on arrive à un néant qui confond.

Nous ne nous flattons pas de faire quitter à l'auteur l'avantageuse opinion qu'il a de lui-même : il s'est affermi depuis longtemps dans une vanité

supérieure à nos jugements ! Sous ses doigts continueront d'éclore des livres d'une médiocrité distinguée. Nous le verrons, charmé de son propre esprit, gâter du papier blanc, souriant à l'éboulis de ces phrases pelucheuses et molles qu'il contemple avec l'autolâtrique béatitude du dandy qui s'arrête pour se regarder marcher. Mais, s'il ne nous appartient pas de l'arracher à son contentement, il nous appartient de l'isoler dans son orgueil. Nous ferons à son sujet l'économie d'une admiration vaine. C'est à la jeunesse lucide et cultivée, qui s'est ressaisie l'an passé, de prononcer sur cette œuvre et sur cet homme le jugement d'*infamie* qui l'atteindra bientôt. Infligeons-lui dès maintenant le châtiment du *silence* que la génération prochaine ratifiera. Anatole France restera comme l'un des plus éclatants exemples de réputations surfaites, et dans dix ans nous nous étonnerons du chiffre de ses éditions. En restant à l'écart des adorateurs, nous aurons fait une besogne d'assainissement qui ne comporte ni risque ni sacrilège. Si le Présent nous désavoue, l'Avenir nous amnistiera !

Ce soleil qu'on attend est un soleil couché !

L'AMITIÉ DE FRANCE

Robert VALLÉRY-RADOT

Dans la Pléiade nouvelle qui s'est constituée chez nous sous le joli nom d'*Amitié de France,* c'est à M. Robert Valléry-Radot qu'est échu le grand rôle de Du Bellay. A lui fut confié le lourd ministère d'élaborer, puis de propager, par l'écriture ou la parole, la *Défense et illustration* de cet art nouveau par quoi notre jeune École « mystique » voudrait accomplir la renaissance chrétienne des Lettres françaises.

Il est le théoricien et l'Aristarque du groupe. Je dirais qu'il en est le Boileau, si l'on pouvait apercevoir quelque parenté d'âme entre ce décrocheur d'étoiles, brûlant comme un séraphin, et l'exact pédagogue qui régenta le Parnasse françois.

Depuis plusieurs années déjà il fait figure de chef : il s'est assuré l'autorité par droit de conquête. Ses amis eux-mêmes le saluent avec une tendresse déférente qui se nuance d'un inconscient respect, comme s'ils pressentaient en lui le futur maître du chœur. André Lafon qu'un beau rayon de gloire est venu

chercher dans la solitude — car ce sage a choisi comme le philosophe ancien de passer ici-bas *in vita latus umbratili* — incline volontiers sa jeune auréole devant celle de son ami et ne balance point à nous le désigner comme l'oracle du jeune aréopage. N'écrivait-il pas récemment : « Ce jeune homme est l'espoir le plus haut et le plus pur de la jeune génération d'écrivains catholiques[1]. » Nous n'éprouvons aucune

1. Parmi tous les signes de cette « magnifique renaissance chrétienne » dont Robert Vallery-Radot saluait naguère l'aurore sur la tombe de Jean Lionnet, comment ne pas noter l'essor nouveau que prend une revue de jeunes artistes, écrivains, poètes, dont le lien unique, en dehors de l'art, est une communauté de foi catholique ardente et volontiers mystique. *L'Amitié de France* va publier désormais des *Cahiers* où ces jeunes gens, dont les premières œuvres ont été caressées par un rayon de gloire, publieront leurs pensées, leurs rêves si profondément imprégnés de christianisme. Leurs noms sont un programme. Nous trouvons parmi eux : Georges Dumesnil, François Mauriac, Robert Vallery-Radot, E. de Brémond d'Ars, Henri Massis, Jacques Maritain, Ernest Psichari, Jean Variot, Martial Piéchaud, Louis Pize, François Hepp, René Fernandat, Émile Baumann, André Lafon, Paul Renaudin, Pierre Nothomb, Maurice Vaussard... C'est la fleur de la littérature de demain. Où donc la libre-pensée trouverait-elle dans sa jeunesse à elle un tel bataillon d'élite ? Elle eut la génération d'hier, elle n'aura pas celle de demain. Ses cadres ont vieilli, et M. Anatole France est son dernier espoir. Encore achève-t-il de s'éteindre et le voilà fossile ! Comment tout le prosaïsme de l'anticléricalisme ne serait-il pas emporté dans le rayonnement de foi ardente que professe la phalange d'artistes dont nous signalons l'initiative. Écoutons-les se présenter à nous :

« ... Pour nous, disent-ils, le Christ n'est pas un inacessible idéal, mais une personnalité vivante, descendue en notre chair, se distribuant à tous dans son Eucharistie. Pour nous, l'Église est son épouse infaillible. Pour nous enfin, le Sacrifice de la messe, les Sacrements, la Communion des Saints... sont des réalités spirituelles où se renouvellent et s'exaltent toutes nos forces. Telle est la sève qui alimentera nos *Cahiers*. Toutes les questions qui préoccupent notre temps seront traitées dans cet esprit ; en tout, nous regarderons la lumière ; au delà des apparences les plus humbles nous rechercherons la vision

tentation de le contredire. Admirons cette précocité du talent dans une âme d'enfant. M. Robert Valléry-Radot n'a que vingt-sept ans et déjà, sous son beau grand front que la nature a modelé en vigueur et qui se nimbe de je sais quelle subtile clarté, habite une pensée mûre et sûre de ses directions.

Dessinerai-je le portrait de ce jeune chef? « Ses traits impérieusement accentués, sa parole chaude, ton front vaste sous les cheveux un peu en désordre, son nez petit et mince aux narines frémissantes, ses yeux d'un bleu verdissant, très lumineux, profondément enfoncés sous les orbites, tout en lui révélait une intelligence aiguë, une énergie surabondante mais un peu inquiète. » Voici bien, si je ne me trompe, M. Valléry-Radot en personne, ou si ce n'est lui c'est donc son frère. L'auteur s'est peint là sans y penser, et c'est un peu de son âme et de ses traits qu'il a projetés sans le savoir dans le portrait de son

de cet ordre sacré qui domine tous les temps, cet ordre qui justifie toutes les créatures et les relie entre elles comme les pierres d'une ville bien construite, *cujus participatio ejus in idipsum...* »

Voilà ce qu'ils sont et voici ce qu'ils veulent faire :

« A cette heure des milliers d'âmes ont soif de cette eau sans cesse jaillissante; perdues çà et là, elles s'ignorent les unes les autres et leurs élans retombent impuissants. Rassembler tous ces altérés au bord de la source et y boire tous en louant Dieu, voilà l'espoir des *Cahiers*... Nous venons à nos frères, humblement, dans un grand désir de plus de justice et de beauté ; nous ne prétendons ni ne voulons rien apporter de neuf, mais pleinement soumis au magistère de l'Église, nous travaillerons à ramener la sensibilité si dispersée, la pensée si inquiète, à cet équilibre magnifique où les maintient le règne de la grâce. »

Ne pouvons-nous pas après cela saluer avec confiance nous aussi la venue prochaine d' « une renaissance chrétienne » et compter sur ces jeunes gens pour rechristianiser la pensée et la sensibilité françaises?

héros [1]. « Quelles pensées hantaient ce grand front grave?... » demande-t-il ensuite de ce jeune homme dont il a retracé la physionomie? Cette question, nous nous la faisons à nous-mêmes touchant le jeune écrivain sur qui de si beaux espoirs se sont posés. Et la réponse est aisée puisqu'il a bien voulu ne rien nous cacher de ses grands desseins !

J'évoquais tout à l'heure à son sujet le souvenir et le nom de Boileau et j'avais raison de ne pas appuyer sur une comparaison à la fois dommageable et glorieuse pour lui. Le théoricien classique nous enseigna, de précepte et d'exemple, que l'art est difficile à qui la critique est aisée. Or, M. Valléry-Radot réunit en soi les facultés créatrices et les aptitudes critiques. Il pose des règles d'art et du même coup les réalise. Quand il formule un vœu il le remplit à l'instant. Je ne parle pas de ces deux recueils de poèmes *Grains de myrrhe* et *L'eau du puits* qui sont comme le chant du matin et l'éveil d'une âme harmonieuse. Dans la joie du départ, il s'est arrêté pendant une heure au bord du champ pour exalter son âme et la rythmer. Comme l'apôtre qui prend un bain d'oraison le matin pour mieux supporter le poids du jour, M. Valléry-Radot, aux premières heures de sa carrière, s'est recueilli un instant, et de son cœur ardent comme d'un grain d'encens il a fait l'offrande au Créateur.

Reviendra-t-il un jour aux nobles jeux de son adolescence? Donnera-t-il encore audience aux inspirations de la Muse lyrique et ploiera-t-il aux lois du

1. Il s'agit du héros de *Leur royaume*, son premier roman.

rythme les élans de sa pensée platonicienne ? Je ne sais, et je n'ose même le souhaiter quand je vois quel usage il sait faire de ce « mâle outil » qu'est la prose, et quand je songe aux fortes pages critiques qui tombent chaque jour de sa plume fine et mordante. Pour lui peut-être, comme pour Bourget, comme pour Lemaître et tant d'autres, la poésie n'aura été que l'exercice préparatoire où la main s'assouplit pour les besognes viriles, pour les œuvres de combat qui propagent et servent l'Idée ! Lui du moins, il aura fait sa veillée d'armes sous la lampe du sanctuaire. L'heure du rêve n'aura pas seulement trempé sa plume, elle aura trempé son âme !

Les œuvres du midi pour M. Valléry-Radot, ce sont deux beaux livres substantiels : *Leur royaume* et *L'homme du désir* qui forment diptyque et, sous deux modes différents, illustrent une même éternelle vérité : la sagesse est de n'aimer que Dieu ou de n'aimer toutes choses qu'en Dieu. Si, comme Jacques Vibreuse, le héros de *Leur royaume,* l'homme se décide à fonder un foyer et s'il engage son cœur dans un amour terrestre, il faut qu'il ordonne cet amour transitoire à l'amour du Créateur. Et si, comme l'Augustin de *L'homme de désir,* il entend le grand appel des âmes élues, il faut qu'il arrache son cœur à tout le créé pour le dévouer intact au service de Dieu.

Lisons à la suite de M. Valléry-Radot dans la pensée du petit Jacques Vibreuse quand il vient de donner son cœur à la pure et tremblante Marie de Cardamine : « Il entrevoyait toute l'humanité grave et mystérieuse,

Robert Vallery-Radot

rythma les strophes de la pensée platonicienne ? Je ne sais, et je m'en console [illegible] quand je vois quel usage il sait faire de cet [illegible] outil qu'est la prose, et quand je songe aux fortes pages critiques qui tombent chaque jour de sa plume fine et mordante. Pour lui peut-être, comme pour Bourget, comme pour Lemaître et tant d'autres, la poésie n'aura été que l'exercice préparatoire où la main s'assouplit pour les besognes viriles, pour les œuvres de combat qui propagent et servent l'Idée ! Lui du moins, il aura fait sa veillée d'armes sous la lampe du sanctuaire. L'heure du rêve n'aura pas seulement trempé sa plume, elle aura trempé son âme !

Les œuvres du midi pour M. Vallery-Radot, ce sont deux beaux livres substantiels : *Leur royaume* et *L'homme de désir* qui forment diptyque [illegible] [illegible] la suprême loi est de n'aimer que Dieu ou de n'aimer toutes choses qu'en Dieu. Si, comme Jacques Vitreuse, le héros de *Leur royaume*, l'homme se décide à fonder un foyer et s'il engage son cœur dans un amour terrestre, il faut qu'il ordonne cet amour transitoire à l'amour du Créateur. Et si, comme l'Augustin de *L'homme de désir*, il entend le grand appel des hautes âmes, il faut qu'il arrache son cœur à tout le créé pour le dévouer intact au service de Dieu.

[illegible] à la suite de M. Vallery-Radot [illegible] la pensée du petit Jacques Vibreuse quand il vient de donner son cœur à la pure et tremblante [illegible] de Cardemine : « Il entrevoyait toute une humanité grave et mystérieuse,

Robert Vallery-Radot

plus haute peut-être que notre pensée, et sûrement plus certaine, que récèle l'âme de la femme... Penché vers tout ce bonheur, il n'y pouvait incliner toute son âme ; s'il eût dit à Marie : « Tu es tout pour moi », il n'eût pas menti, il était sûr de l'aimer de toute la puissance de son cœur ; mais elle n'était pas toute sa vie ; la plus haute, sa pensée, errait, absente d'ici... Il était ainsi fait que l'univers visible lui parlait toujours de Dieu. Toutes les lignes s'épurèrent ; de degré en degré, remontant des choses créées au Créateur, il se reposa dans l'Etre invisible sans commencement ni fin. » Toute l'âme sidérale de Robert Valléry-Radot a passé dans ces lignes d'un si bel élan spirituel. Ainsi conçoit-il l'amour humain. Et le voici maintenant devant l'amour divin. Devenu prêtre et tout meurtri de la lutte sanglante dont il vient à peine de sortir victorieux, l'Homme de désir, qui parle en son nom, se confesse à nous comme le grand évêque d'Hippone son patron : « Dans mon église banale et sans beauté, l'amour vit réellement. Chaque jour, il descend à ma prière, je le tiens dans mes mains ; il est ma nourriture et mon breuvage ; il est ma vie. L'amour ! Ce n'est pas sans ruse ni violence qu'il m'a conduit ici ; tantôt, il me poursuivait de loin sans se hâter, souvent à mon insu, tenace, furtif ; tantôt, il me pressait étroitement ; je fus long à le reconnaître, et, quand sa présence me fut évidente, je fus longtemps encore à le braver et à le repousser. Je vous en supplie, ne croyez pas que je parle une langue étrangère ; j'ai épousé toutes vos fièvres,

toutes vos nostalgies et vos langueurs. Si, ce soir, aussitôt que s'est tue la dernière volée de l'*Angélus* je commence d'écrire cette confession, si je tente cette peinture d'une jeunesse trop avide et que tout déchira, devant qu'elle eût retrouvé son ordre au pied de la Croix, c'est dans l'espoir que vous sentirez au vif votre mal secret, et que, voyant les démarches patientes, inlassées, de la grâce à travers les sentiers les plus obcurs et les plus obliques où je la fuyais, vous tirerez de cet exemple des leçons qui relèveront votre force et la tourneront toute à la conquête des biens véritables, »

Le schéma et la substance, l'ordre et la moëlle de tout un livre tiennent en cette page ardente. *L'Homme de désir* ne sera que l'histoire de ces fièvres et de ces langueurs périlleuses dont « une jeunesse trop avide » fut tourmentée devant qu'elle eût retrouvé son ordre au pied de la Croix. » Histoire tout intérieure en vérité et que nul épisode romanesque ne vient rompre ou profaner. M. Valléry-Radot, tendu vers l'infini, dédaigne d'affriander la foule avec le gros appât d'une chétive histoire qui se mêlerait à ses méditations lyriques. Deux figures féminines passent un instant dans la vie du héros. Une idylle pure s'ébauche ; une passion trouble s'amorce. Mais le fil de la double trame se brise aussitôt, l'amour n'étant ici qu'un accessoire et l'auteur ne cherchant point à se faire lire chez les garçons coiffeurs !

J'entends bien que M. Valléry-Radot ne vise qu'une élite. Je ne sais pourtant s'il ne prête pas à cette élite

une qualité d'âme illusoire. Les plus raffinés d'entre nous ne sont pas aussi détachés qu'il le croit peut-être des vains attraits du fabuleux. « Ne faisons pas les dégoûtés, disait Brunetière... Il faut dans un roman qu'il se passe quelque chose. » Dans *L'Homme de désir*, il ne se passe rien ou presque rien ; et j'aurais aimé, je le confesse à ma honte, qu'il s'y passât quelque chose. Nous aurions souhaité que l'auteur, humiliant sa métaphysique un instant, nous contât, comme il sait conter, quelque histoire, joliment concertée, dont l'ascétisme du livre se fût égayé. Ce petit superflu dont il nous prive est bien nécessaire aux grands enfants que nous sommes tous.

M. Valléry-Radot supplée d'ailleurs magnifiquement, disons-le bien vite, à l'effacement du scenario par la fougue et la noblesse de son lyrisme. Rien d'émouvant comme les hautes rêveries mystiques qui jaillissent de tous les coins de son livre ; rien d'émouvant, par exemple, comme cette finale de flamme où l'auteur entonne l'éphitalame triomphal de l'union d'un homme avec Dieu : « Et maintenant, Seigneur, maintenant que je suis à vous par la plus étroite alliance, c'est le même cantique qui monte à mes lèvres quand, courbé sur le pain, je vous fais descendre en mes mains indignes, quand dans le confessionnal, épuisé par les heures de jeûne, je délie en votre nom les péchés du monde, quand dans la cour du patronage je joue comme un enfant avec les enfants que vous m'avez donnés, quand, au chevet du moribond, j'apporte la résurrection et la vie, à toutes les

minutes enfin que j'exerce mon humble et divin ministère, ô Dieu qui réjouissez la jeunesse! Car cette communication cachée avec vous que ne révèlent pas les sens, ce mariage indissoluble de notre substance avec votre toute-puissance, c'est là le partage du prêtre, sa joie unique et austère, et qui ne lui sera jamais enlevée, sans laquelle il perdrait cœur, quand, abandonné de tous, méconnu, ne vous sentant même plus près de lui, ses entrailles crient de tendresse humaine. Oh! qui dira cette joie terrible de l'anneau que ne rompt point la mort? En cette misérable chambre de vicaire, au papier défraîchi, devant mon Crucifix de cuivre, je viens vous apporter mon fardeau de tristesse. La matinée fut lourde et sans consolations. Mais qu'importe cette détresse des sens. Je sais bien que je suis dans votre royaume, que je vous possède, ô mon Bien-Aimé. Je sais que dans ce dénûment tout est à moi, comme s'écriait saint Paul... Il est midi; la cloche annonce à toute la terre la visite de son Dieu; le blé et la vigne frémissent de mûrir son Corps et son Sang; le sein des mères se soulève d'espérance. Il est midi et je suis debout devant vous dans l'attitude de l'offrande, vous apportant tous les désirs des hommes comme sur un autel de propitiation. »

Comment aurai-je maintenant le courage d'accrocher mon froid commentaire à ces pages frémissantes où de grandes idées passent dans une tourmente d'amour et de foi? Comment analyser ces chants soudains, ces explosions brûlantes, ces élévations,

venues des profondeurs, et dont le discours entier s'illumine. Tout ceci dépasse nos gloses.

Je ne veux faire au jeune écrivain qu'une futile querelle d'esthétique, qui peut-être, au fond, n'est qu'une querelle de mots. Il apparaît à divers signes que M. Valléry-Radot a voulu, s'il se peut, convertir le romantisme en le jetant au pied de la Croix, l'assainir en le vidant de son individualisme anarchique, en l'apaisant. Son héros est un René qui se discipline selon la charité, qui règle son mysticisme selon l'ordre traditionnel, qui le précise en le ployant à l'adoration du Christ et de l'Eucharistie. Pour l'auteur, tout romantisme est désordre hors du catholicisme !

Mais cette vue même n'est-elle pas trop simple? Et pouvons-nous espérer que le baptême chrétien lave le romantisme de sa tache originelle ? Le romantisme est « désordre », même dans le catholicisme ! Toute son histoire nous avertit qu'il fut et demeure une rupture d'équilibre entre les facultés littéraires. Il rompit l'ordre sacré, brisa la hiérarchie, dépossédа de sa royauté la raison régulatrice, transféra son pouvoir aux facultés subalternes : imagination et sensibilité. Il est expressément une maladie. Qu'on le christianise, j'y consens. Mais il n'importe. Il reste une maladie. On aura changé de matière d'art, on n'aura pas changé de formule esthétique, on n'aura pas équilibré l'âme de l'artiste. Une âme romantique fait toujours du délire : nous aurons obtenu que le délire profane devienne délire mystique ; mais nous

resterons condamnés au délire. En vérité, pour convertir le romantisme, il faut refaire l'équilibre, il faut reconstituer la hiérarchie nécessaire, il faut ranger les facultés sous le sceptre de la raison, il faut repasser de la maladie à la santé. En d'autres termes, il faut revenir au classicisme, le classisisme étant, par définition, l'équilibre et la santé.

Ne persistons pas de grâce à identifier le classicisme avec la poésie de Boileau. Les grands mouvements de passion d'un Pascal, d'un Bossuet, d'un Racine, d'un Fénelon se sont accommodés de l'idéal classique. Les nôtres seront-ils plus rebelles? Le vrai classicisme n'a jamais méconnu les *puissances de sentiment* au nom desquelles on aspire aujourd'hui vers un ordre nouveau. Il a dans son histoire et Virgile et Dante et Pindare! Et qui nous interdira de lui faire honneur de Lamartine, de Vigny, de Sully-Prud'homme et de Coppée? Le classicisme a contenu l'enthousiasme de ces âmes vibrantes, il a réglé leurs fièvres et filtré leurs larmes : il a tout endigué, tout clarifié, mais rien détruit. N'aspirons pas à convertir le romantisme, dirai-je, pour finir, à M. Robert Valléry-Radot! Quittons-le pour redevenir classiques!

Redevenir classiques! Rien ne sera plus facile au jeune poète et romancier dont je parle. Il est de la grande lignée des écrivains qui savent courber leur pensée sous la discipline et lui imposer la forte sobriété des Racine ou des Bossuet. C'est par ces dons de vigueur et de santé qu'il nous apparaît vraiment, selon le mot d'André Lafon, comme l'un des

plus hauts espoirs de la jeune littérature. S'il y a parfois, dans les pages chaleureuses où s'expriment ses grands élans lyriques un peu de surcharge et d'exubérance, réjouissons-nous d'un excès de richesses qui se réduira bientôt, quand la maturité viendra. Un rayon du soleil de midi emportera dans sa lumière ces brumes légères d'un beau matin !

André LAFON

M. André Lafon est un jeune homme de 27 ans qui porte encore dans son regard étonné les candeurs de l'enfance toute proche. La gloire le touche très tôt. Des ormeaux qui bordent le chemin il a, comme la jeune captive, franchi les premiers à peine, et déjà le laurier couronne son front. Ses poèmes de *La maison pauvre* obtinrent le prix de Littérature spiritualiste, et, l'an dernier, l'Académie française décerna le grand prix de dix mille francs à sa première œuvre en prose, à ce *récit* tout simple et tout nu qu'est *L'Élève Gille*[1]. Quand Barrès vint pour lui annoncer sa chance, il ne trouva pas son poète chez lui. Le jeune homme était sorti conduire à la promenade la division des petits qu'il surveille au collège de Neuilly... M. André Lafon était donc hier un « jeune homme pauvre... ». Il est aussi un catholique de foi ardente et militante

1. *L'Elève Gille*, par André Lafon, 3 fr. 50. Paris, Perrin.

dont le triomphe doit être une joie pour nous. Plusieurs se sont effrayés de cette lourde couronne académique sur un si jeune front ; ils ont craint que l'œuvre un peu frêle d'un enfant ne fût écrasée sous le poids d'une telle récompense ; ils ont pensé tout bas qu'à cette jolie statuette on avait eu tort de bâtir un temple, quand il ne fallait qu'un écrin !

Il est vrai que la splendeur du prix a nui à l'œuvre discrète qu'on signalait ainsi avec trop d'éclat. Il y avait quelque imprudence à livrer au public frivole ce qu'il ne pourrait goûter par une lecture hâtive. Il ne faut pas répandre les perles sur la place publique ! Mais l'Académie n'entendit pas couronner seulement les réalisations déjà très distinguées qu'un lecteur averti peut discerner dans *L'Élève Gille :* elle voulut honorer la promesse qu'il contient des grandes œuvres futures... L'avenir la justifiera.

Bizet disait : « Il n'y a pas de grande et de petite musique ; il y a de bonne et de mauvaise musique. » Je ne suis pas de son avis. Il y a de la grande et de la petite musique, et il y a pareillement de la grande et de la petite littérature. Je tiens, à la suite de Brunetière et de Bordeaux, pour une hiérarchie des genres et je crois que le sujet des œuvres est un des critères qui nous servent à fixer cette hiérarchie. Je n'admettrai pas facilement, malgré l'autorité de Boileau, qu'un « sonnet sans défaut » s'égale au royal poème de l'*Iliade* ou de *Britannicus*, et je dirai donc de *L'Élève Gille* que, s'il est de la bonne littérature assurément, il n'est pourtant pas peut-être de la grande

littérature. Je conviens d'ailleurs que les mérites de cette œuvre ne sont pas de ceux qu'un vain peuple va chercher d'ordinaire dans les ouvrages de l'esprit. Qu'un lecteur pressé et de culture médiocre ne les saisisse pas à la volée, cela n'empêche pas qu'ils soient de valeur singulière et nous fassent reconnaître avec certitude en M. Lafon un des maîtres écrivains de demain.

On connaît le sujet de cette œuvre en demi-teinte qui voudrait être lue et méditée à l'ombre d'un saule pleureur. C'est l'innocente histoire d'un enfant qu'on a mis en pension pour lui dissimuler le drame qui se prépare autour de lui. Son père s'achemine vers la folie, et l'on voudrait lui épargner le spectacle de cette marche à l'abîme. Mais l'enfant, que l'attirance d'un périlleux mystère hallucine, découvre par lambeaux la vérité terrible ; et quand l'intelligence de son père a fait naufrage, il s'abîme dans la contemplation d'un malheur qu'il mesure imparfaitement, mais où il trempe son âme et puise des résolutions de virilité pour l'avenir.

On n'a pas manqué de comparer ce livre au *Petit Chose* d'Alphonse Daudet, et même au *Roman d'un enfant* de Pierre Loti. Les sujets similaires invitent aux parallèles scolaires. Mais l'exécution est bien diverse ici. Il y a eu transposition et changement de gamme et c'est un autre registre que M. André Lafon a ouvert. Alors que chez Loti et Daudet, c'était l'homme mûr qui, remontant les temps, analysait son âme d'enfant avec les lumières de son âme

d'homme, chez M. Lafon, c'est l'enfant lui-même qui parle et qui tente de ressaisir ses idées ébauchées, ses mouvements inachevés, ses émotions courtes de la dixième année. L'œuvre est un essai de stylisation d'une psychologie enfantine. La réalité spirituelle nous arrive ainsi tamisée, par son passage à travers une âme d'enfant, comme une lumière qui nous parviendrait filtrée par la mousseline d'un abat-jour. Le Gille de M. Lafon est vraiment un enfant, *in fans*, au sens latin. Ses adorables hésitations, le flou dont s'enveloppent ses intuitions les plus certaines, ont été notés avec une admirable délicatesse de touche. L'auteur sait l'âme des enfants. En regardant ses petits élèves s'ébattre au vent, en écoutant leur caquet puéril et charmant, en voyant leur joue rougir, il a pénétré leur cœur et déchiffré l'hésitant langage de leurs attitudes. Ce poète habitué à vivre dans le bleu, et qu'on a peine à s'imaginer dans un rôle de surveillant d'étude, a su descendre vers d'humbles réalités et les exalter d'un souffle chrétien. Car — il faut le dire pour finir — un discret parfum de christianisme émane de cette œuvre et lui donne sa meilleure séduction, en ouvrant devant nous des horizons illimités. L'âme du petit héros serait un peu falote sans les souvenirs religieux dont elle s'illumine. Mais il y a dans le lointain de cette enfance, des Angelus, des Premières Communions, des Messes de Minuit, d'où descend une clarté d'aube sur le front du collégien, comme on en voit à l'arrière-plan dans les tableaux des maîtres ombriens. C'est un pan d'azur

au fond de cette toile un peu grise, et le signe annonciateur des prochaines grandes œuvres spiritualistes.

François MAURIAC

J'imagine volontiers François Mauriac accoudé à quelque balustre aérien et posant sur la vie qui passe à ses pieds le regard lointain du jeune Abencérage exilé. Ce jeune homme qui, dans la sveltesse héraldique de sa haute taille, a la fringante allure d'un mousquetaire et la vive élégance d'un cadet de Gascogne, a pourtant déjà la sagesse blasée d'un Dr Faust ou d'un Montaigne vieilli... A moins que je ne m'abuse, et que le Jean-Paul saturé d'idéologies, dont il vient de nous décrire l'âme tourmentée dans *L'enfant chargé de chaînes*[1], ne soit qu'une création de son cerveau, étrangère à sa vie spirituelle ? Mais je n'en crois rien !

M. Mauriac, je le sais, s'est défendu de nous avoir livré son âme, *toute* son âme, dans ce petit livre fiévreux. Mais il n'a pas nié qu'il y fût présent du plus intime de son être. « Un auteur qui fait hommage de son œuvre à des journalistes, disait-il récemment dans une lettre à un ami, leur donne le droit de la trouver mauvaise et de le dire. S'ils flairaient dans cet ouvrage une autobiographie, on ne saurait espé-

1. *L'enfant chargé de chaînes*, par François Mauriac. Paris, Grasset. 3 fr. 50.

rer qu'ils renoncent à la volupté d'atteindre, à travers les personnages fictifs, un cœur vivant, peut-être plusieurs cœurs. Mais le héros d'un livre où nous mettons le plus de nous-mêmes n'est pas nous-mêmes. Nous seuls connaissons l'endroit précis où il faudrait que le coup fût donné pour nous arracher des larmes[1] ». Je n'ai pas le moindre désir de faire ici l'office de bourreau et de piquer au cœur M. François Mauriac. Ce jeune écrivain me séduit trop pour que je veuille lui tirer des larmes. Je l'interroge seulement à travers son héros et je cherche à pénétrer le mystère de son âme complexe. Ce frémissant artiste — il s'agit de Jean-Paul, puisque l'auteur l'exige! — ce disciple de Barrès[2], cet idéologue au fin visage de pastel, nous inspire la même sympathie atttentive dont il est dit, dans l'Évangile, que Notre Seigneur honora le bel adolescent qui se complaisait aux biens de ce monde. Je considère comment il se laissa lui aussi « charger de chaînes » et comment il fut assez heureux plus tard pour libérer son âme. Jean-Paul — je dis Jean-Paul, mais je pense tout de même à François Mauriac. *Pensons-y toujours et n'en parlons jamais!* — Jean-Paul eut une éducation catholique qui le berça doucement et versa dans son imagination de charmants souvenirs dont elle demeura fleurie. Mais cette éducation ne fut pas opérante sur les plus hautes parties de lui-même. Elle ne fit pas

1. *Les cahiers de l'Amitié de France*, octobre 1913.

2. M. Mauriac ne fut-il pas quelque peu secrétaire de Maurice Barrès?

la fusion totale entre ses « puissances de sentiment » et ses appétits intellectuels. Son être profond ne fut pas pris par Dieu. Il se réserva pour se livrer à l'Art, pour donner audience à la voix des penseurs, à la musique des poètes. Jean-Paul se brûla le cœur, comme Lord Byron au contact de trop de livres : il but leurs poisons, les *suça comme des fleurs*, et s'abîma dans l'ivresse d'idées confusément absorbées. — « Tu n'as rien lu », dira-t-il un jour à sa petite cousine Marthe, avant qu'elle devienne sa fiancée? » — « Et toi, tu as trop lu! » — « Pourquoi ai-je trop lu, Marthe? » — « Parce que cela te rend malheureux, mon petit cousin... Toutes tes mélancolies, tes complications, à quoi je ne comprends rien, je sais où tu les prends, va. » Il les tient, en effet, de ses livres. Il pense à la manière de Bergson, il sent à la manière de Barrès. Ce jouvenceau fébrile écoute en lui tressaillir des strophes de Verlaine et chanter des phrases de Baudelaire. Mais comme il a gardé fraîche sa sensibilité catholique, il fait un audacieux mélange de sa métaphysique et de son mysticisme. De cet hybride magma François Mauriac nous donne une fine analyse : « Dans ce milieu de jeunes catholiques, Jean-Paul est devenu théologien. Il pimente ses discours d'un grain de modernisme, s'exalte sur l'immanence, la révélation intérieure, absorbe, vingt minutes avant le dîner, un court résumé de la philosophie Kantienne qui lui permet de démontrer au dessert que saint Thomas ne suffit plus. Il parle avec ironie de l'Encyclique *Pas-*

cendi, des Jésuites, du cardinal secrétaire d'État, déclare qu'il est l'heure de revenir à la grande tradition mystique, s'attendrit sur saint François d'Assise... puis, suivi d'une petite cohorte d'admirateurs, va excursionner sur la rive droite et échouer dans les promenoirs d'un music-hall [1] ». Voilà comment Jean-Paul, à vingt ans, prépare son échec à la licence ès lettres !

Mais la spéculation métaphysique ne suffit pas à contenter son appétit d'universel savoir et de sensations neuves. Il veut éprouver toutes les griseries du cœur et de l'esprit : il multiplie les expériences intellectuelles et sentimentales. Mais après un malheureux essai d'apostolat social dont il ne m'appartient pas de sonder les intentions, après une tentative pour s'oublier dans la débauche, il se retrouve avec l'inévitable nostalgie des âmes prédestinées. Il se ressaisit devant Dieu et laisse échapper la grande plainte éternelle :

> Au fond des vains plaisirs que j'appelle à mon aide
> Je trouve un tel dégoût que je me sens mourir !

Il traîne, à travers tout ce qui n'est qu'humain, la surnaturelle tristesse de Job, non pas cette tristesse paralysante qui nous fait voir en Dieu le maître irrité, toujours armé contre nous, mais cette tristesse attendrie qui nous jette sur le cœur d'un Dieu-Père toujours prêt à pardonner. Après une soirée de folie, Jean-Paul regagne sa chambre d'étudiant. « Dans la

1. *L'enfant chargé de chaînes*, p. 10.

nuit, il monta son escalier, lentement, ayant peur de retrouver sa chambre solitaire et froide... ou peut-être indifférent à tout, n'éprouvant même plus ce vague désir d'arriver qui toujours fait hâter le pas... Et une telle fatigue l'écrasait qu'au deuxième étage il dut s'arrêter et appuyer contre son cœur ses deux mains. Il se demandait : « Pourquoi ai-je peur de la mort? Ce n'est pas la petite angoisse du dernier hoquet qui me fait reculer. Est-ce de Dieu que j'ai peur! » Et ce seul mot, prononcé avec ironie le bouleversa. Il répéta : « Est-ce de vous, mon Dieu, que j'ai peur ». Il sentit sourdre à ses yeux la source des pleurs. Il crut découvrir en lui une présence infinie et que Celui qu'il avait cru très loin, jamais n'avait été aussi près... Le salut était là, dans le réveil de la sensibilité religieuse [1]. » Un surnaturel rayon a filtré au travers du nuage !

Jean-Paul, touché à fond d'âme, remonte la pente glissante qu'il avait descendue d'un pas si facile et si prompt. Il reprend contact avec Dieu de tout son cœur et de tout son esprit. Et, comme il arrive presque toujours, c'est son cœur qui se livre d'abord. Sur sa table de travail, le jeune homme a vu le petit Christ de métal qu'il reçut jadis de sa mère; il le saisit et le mouille de ses larmes : « A ce degré d'émotion, Jean-Paul ne forçait pas sa voix. Toute son enfance chrétienne se remit à chanter. Il pleurait et balbutiait des mots sans suite... Il ouvrit une fenêtre. Un groupe d'hommes passa. Ils criaient un refrain

1. *L'enfant chargé de chaînes*, p. 209.

obscène que Jean-Paul reconnut. Il se souvint que ses doigts sentaient encore le musc et le tabac d'Orient : « Le plaisir, le plaisir, murmura-t-il... Pour cela vous abandonner, vous renier, vous crucifier... » Une cloche tinta dans le ciel déjà plus pâle. « Je pense à vous, poursuivit-il, sixième petit vicaire d'une paroisse, à Paris, qui allez dire ce matin une messe pour les servantes, enfants de Marie, qui traverserez de suffocantes chambres de malades, qui vous épuiserez, l'après-midi, dans un bruyant et grossier patronage de garçons, qui resterez après cinq heures au confessionnal dans l'haleine des vieilles femmes et qui, lorsque vous reviendrez au crépuscule, exténué, triste, seul, recevrez en plein visage l'injure ignoble d'un ouvrier... O petit prêtre sur qui saint François d'Assise s'attendrissait, lorsque la nuit vous mouillez les pieds blessés du Sauveur de larmes que le monde ignore, Dieu pardonne à cause de vous les plaintes lâches, les larmes inutiles des voluptueux comme moi... De toutes vos obscures douleurs vous alimentez le plus magnifique amour. » Jean-Paul sort de cette méditation libéré de ses chaînes. La vieille intoxication livresque pourra le ressaisir en des heures de sécheresse, mais la lumière entrevue par lui ne s'oubliera plus : il est le prisonnier du Christ !

Et ce n'est pas une démarche du snobisme que Jean-Paul a faite là. Tout ce bel éclat mystique n'est pas d'artifice littéraire. Par leur fraîche résonance chrétienne ces nobles pages dépouillées, que je viens de transcrire, nous indemnisent des mièvreries

François Mauriac

sentimentales, du fade mysticisme sans vérité, que nous avons vu fleurir un instant parmi nous, à la faveur du renouveau chrétien ; elles nous changent notamment de ce sirop de religion doucereuse dont Claude Silve nous servit une coupe, l'an passé, dans sa *Cité des lampes* [1]. Jean-Paul peut entrer maintenant à la rédaction des *Cahiers* de l'Amitié de France. Il peut signer François Mauriac !

Parvenus à ce stade de lumière et de certitude où nous l'avons laissé, si nous identifions l'auteur avec son héros, nous ne sommes plus en péril, je pense, de lui tirer des larmes. Robert Valléry-Radot, qui connaît François Mauriac comme Nisus connaissait Euryale ou comme David connaissait Jonathas, cautionnera, si l'on veut, notre exégèse. Sous le masque de Jean-Paul que découvre-t-il, sinon le visage même de son ami? Et derrière ce cher visage, à travers cette âme individuelle ne voit-il pas la grande âme collective de tout un groupe d'écrivains catholiques qu'il nous faut aimer comme lui : « Dans Jean-Paul, écrit-il, nous reconnaissons l'image de notre vingtième année, le témoignage impitoyable d'une génération qui faillit périr, saturée de littérature païenne, égarée par toutes les mensongères exaltations où elle se rua, et qui se déchira avec une volupté désespérée à toutes les armes contre quoi elle était si mal prémunie : scepticisme, analyse, dilettantisme ! »

1. Admirons d'ailleurs que le succès de Claude Silve n'ait eu chez nous que le furtif éclat d'une étoile filante. C'est une marque de bonne santé spirituelle pour notre public français.

Cette nouvelle génération d'artistes à laquelle appartiennent Mauriac et Valléry-Radot fut initiée aux lettres profanes dans nos collèges catholiques. Elle n'appartient pas dans son ensemble à l'Université. Sachons par quelles crises elle passa pour enrichir notre expérience d'éducateurs. « Ce livre, continue M. Valléry-Radot, pose d'une façon pathétique et pressante le grave problème de l'éducation religieuse ; il postule la nécessité d'une instruction dogmatique plus substantielle, plus vigoureuse que celle qu'on nous donnait sous le régime de la Loi Falloux. Certes, nous avons gardé de nos collèges et des prêtres qui nous élevèrent des souvenirs qui sont le plus cher de notre enfance. Cette poésie de chapelle, de processions et de cantiques, dont nos quinze ans furent imprégnés, composèrent à nos sentiments naissants une atmosphère du plus rare et du plus riche romanesque. Mais... nos rapports envers Dieu ne nous furent enseignés que sous forme de pratiques mécaniques, maladroitement appuyées d'arguments apologétiques insuffisants... Ah ! si l'on nous eût persuadés que Dieu était la plénitude de l'être, que toute pensée et tout art étaient en Lui, que le Dieu de la philosophie n'était pas différent de celui que nous recevions à la table sainte, et que la plus belle vision que nous pussions avoir de l'univers et de l'âme nous était donnée par notre foi, avec quelle ferveur et quelle joie nous eussions reçu ces vérités ! » Je me demande si les responsabilités ainsi réparties ne sont pas un peu trop unilatérales. M. Valléry-Radot n'oublierait-il point que si les prêtres éducateurs ne fu-

rent pas tous de suffisants foyers de lumière et de chaleur, les jeunes gens ne furent pas toujours, dans leur adolescence, en état de parfaite réceptivité religieuse ? La petite crise de fièvre et d'obscurité qu'ils traversent communément au sortir de l'enfance ne les rend-elle pas parfois réfractaires aux clartés surnaturelles ? Si les passions font leur tumulte et si l'ardeur de foi mollit en eux est-ce parce que l'enseignement défaille, ou parce qu'ils manquent à l'enseignement qui leur est donné ?

Pour être juste il faudrait procéder au partage des responsabilités. Confessons que l'enseignement dogmatique avait besoin d'être perfectionné chez nous ; mais reconnaissons qu'il le fut d'une manière éclatante. Et si d'ailleurs l'enseignement catholique avait besoin de se défendre, il lui suffirait de montrer dés élites comme celle de l'*Amitié de France*, pour sortir justifié de l'amical procès qu'on lui fait. Que ces jeunes gens aient passé par une phase périlleuse où leur foi faillit sombrer, c'est la commune aventure à laquelle tout homme ici-bas demeure exposé. Mais qu'ils en soient sortis victorieux et comme retrempés pour la vie, n'est-ce pas la preuve que l'enseignement des prêtres avait déposé dans leur âme de belles virtualités catholiques qui devaient épanouir leurs effets à l'heure marquée de Dieu? Si tant d'hommes de culture reviennent à l'Église, sachons faire sa part au Collège catholique dans ce grand mouvement de retour, et pour quelques défections à jamais déplorables, mais inévitables, ne refusons pas de voir les prodiges de conversion qui lui sont dus !

Si François Mauriac, ou Jean-Paul, retrouve au

fond de son cœur les beaux accents de foi limpide et chaude, que je recueillais tout à l'heure, n'est-ce pas de son lumineux passé chrétien qu'ils viennent? En dépit de son petit réquisitoire, Robert Valléry-Radot n'en doute pas plus que moi, puisqu'il écrit d'autre part : « Jean-Paul a lu tous les poètes et quelques philosophes ; il sait par cœur Baudelaire, Verlaine, Laforgue, Barrès, Jammes et Gide ; et, parce qu'il s'est orné l'âme de sentiments subtils et contradictoires qui le séparent de la foule, il se figure avoir tout senti, tout épuisé et il s'ennuie. Cependant, sous cette superficielle sécheresse une source épand sa nappe... Cette source c'est son enfance catholique dont le souvenir n'est pas que nostalgie sentimentale mais réveil de sa plus intime pensée, de son être réel, de son sang chrétien. » A qui d'ailleurs que nous le devions, le prodige s'est accompli : Jean-Paul, François Mauriac, Robert Valléry-Radot, André Lafon, Eusèbe de Brémond d'Ars, Ernest Psichari, Martial Piéchaud, Maurice Vaussard... quelle qu'ait été leur odyssée, sont aujourd'hui des artistes chrétiens. D'eux tous, fidèles ou infidèles dans le passé, Jean-Paul demeure le type synthétique. C'est encore Robert Valléry-Radot qui nous en avertit : « Chacun de nous porta un Jean-Paul en lui-même vers la vingtième année. Mais voici que ses chaînes sont tombées. Je ne sais quel souffle de certitude et d'amour, — peut-être les prières de nos mères dont les effets mûrissent enfin — a passé sur nous. Le temps n'est plus où ne sachant plus où se trouvaient la pain et l'eau vive

nous allions tromper notre faim et notre soif avec de troubles breuvages et des épices... Non, Jean-Paul, *tu ne trahiras plus*. Dans ce miroir terni de ton adolescence tu ne reconnaîtrais plus ton image ; car enfin tu t'es quitté toi-même ; tu as compris que nous-mêmes c'était si peu de chose ! De tous les maîtres que nous avons tant aimés n'avons-nous pas dit comme l'un d'eux, le plus illustre et le plus séduisant, disait de Leconte de Lisle et de Venise « encore un citron de pressé... » ? Il n'y a *plus que Jésus-Christ*, Jean-Paul, *qui vaille la peine qu'on vive de Lui et pour Lui*. Tu l'as retrouvé, Jean-Paul, dans le petit vicaire dont tu vénérais la soutane usée ; longtemps il t'avait accompagné sans que tu le reconnusses ; tu le croyais loin, tu l'appelais, et il était près de toi, il marchait près de toi sur la route ; il était ta solitude et ta mélancolie et c'était lui qui faisait que dans les joies du monde tu te trouvais si lointain et comme exilé. Et un soir comme il se faisait tard sur ton existence gâchée, inutile, tu l'as reconnu à la fraction du pain... Je le sais, Jean-Paul, ce fut un miracle de la grâce, un de ces miracles comme il nous en fut donné à tous dans notre pauvre vie, et qui déconcerte la sagesse du monde, elle qui se croit très forte en ses prédictions et, contrairement à l'amour, « ne croit rien, n'espère rien, ne supporte rien, n'excuse rien ». Mais nous, Jean-Paul, qui avons connu l'amour, nous avons entendu le bruit de tes chaînes qui tombaient, enfant délivré de toi-même et du monde, et nous t'avons vu gravir la colline éternelle au-devant de

ton Dieu, dans tout l'élan de ta jeunesse retrouvée. »

Laissons François Mauriac sur la Colline sainte qu'il a gravie avec ses amis. Et félicitons-nous que ce jeune écrivain trouve en son cœur de si beaux accents puisqu'il consacre ses dons à la défense de notre patrimoine sacré. J'admire que tant de complication intellectuelle, tant de raffinement sentimental, s'unissent en lui à tant de fraîcheur et d'ingénuité. Et je confesse un goût très vif pour son art tourmenté où la souveraine élégance du rythme barrésien s'est marquée, sans doute, mais où la note personnelle éclate à chaque page. François Mauriac s'exprime en petites formules acérées, indirectes et brusques, qui nous entrent au cœur comme une piqûre d'aiguille et ne peuvent s'oublier. Il a médité sur l'axiome de Boileau : « Qui ne sut se borner ne sut jamais écrire. » Plusieurs diront qu'il « se borne » trop parfois. Et peut-être, il est vrai, pour atteindre aux éclatants raccourcis de son maître Barrès, ne fait-il pas toujours de suffisantes concessions à ce besoin de clarté qui est un héritage de notre passé français.

Vous qui menez la ronde, menez-la rondement,

disait une vieille chanson française. Comme les cadets de Gascogne, ses frères, François Mauriac mène sa ronde à la plus vive allure et conduit ses écritures à la baïonnette. Ne craint-il pas que nous prenions le vertige en son tourbillon ?... Il faut pourtant bien dire en terminant que sa verve est charmante et qu'il a de l'esprit comme un lutin !

Maurice BRILLANT

Avec un tout petit recueil de vers, Maurice Brillant fit en 1911 un début presque glorieux dans les Lettres. Le public et la presse lui accordèrent la juste faveur d'un succès très vif. On loua de toutes parts l'harmonie lamartinienne et virgilienne à la fois de ces frais *Matins d'argent* [1] qui sont la première fleur d'un jeune talent qui va grandir.

Et, chanté dans le vent, un vers est toujours beau,

disait récemment ce jeune Maurice Rostand qui, lui, fit un début tapageur. Les vers de Maurice Brillant n'ont pas besoin d'être chantés dans le vent ou face à l'Océan pour être beaux. Lus sous la lampe, à la table de travail, ils sont encore charmants et nous apportent, sous la forme de fluides élévations, l'écho de cet « invisible chœur » dont ils sont la notation délicate et minutieuse. Ils sont aussi l'écho d'une âme, et d'une âme haute ; ils nous font confidence que le jeune poète écouta jadis les sirènes du dilettantisme et faillit suivre les voix qui lui chantaient les séductions de l'art pour l'art. « Croyant ainsi rem-

1. *Les matins d'argent*, par Maurice Brillant, Paris, Plon.

plir sa tâche humaine, » il s'attardait à cueillir « des fleurs tout le long du chemin ». Mais il aperçut un jour, « dans la blonde lumière », le champ qui attend les moissonneurs et il y entra sans hésiter, marchant énergiquement dans l'austère voie de souffrance et de vérité qui lui était montrée :

> Et si parfois dans les sillons je cueille encore
> Le coquelicot frêle ou le bluet rêveur,
> Ce sera pour fleurir la gerbe qui se dore
> Ou pour fêter, le soir, un grand jour de labeur.

Sur la lyre aux sept cordes dont il vient de se saisir, ce n'est pas la corde d'airain que Maurice Brillant touche de préférence. Ni il ne martèle, ni il ne cisèle sur métal, mais il chante, et, à suivre le vol de sa pensée dans son chant, il nous arrive de monter, par instants, très haut.

Si nous voulons voir jusqu'où peut s'élever sa muse ailée, lisons la partie de son recueil intitulée *Templa serena*. Comme l'a écrit Louis Hogu, « des pièces telles que *Vere Cibus* ou *Voici la nuit* méritent plus que l'attention sympathique qu'on accorde à des vers bien faits. Il n'est pas donné à tous de les écrire ». Et l'on songe en les lisant, comme il dit, au mot du chaste héros d'Euripide : « Celui à qui la nature elle-même a enseigné la sagesse complète peut seul cueillir ces fleurs : et ce n'est point permis aux mauvais. »

Donnons-nous le plaisir et le profit de relire ce poème d'un si bel essor mystique qui s'intitule *Voici la nuit :*

MAURICE PELLANT

plir sa tâche humaine, » il s'attardait à cueillir « des fleurs tout le long du chemin ». Mais il aperçut un jour, « dans la blonde lumière », le champ qui attend les moissonneurs [illegible] marchant énergiquement [illegible] et de vérité qui lui était montrée [illegible]

> Et si parfois dans les sillons je courbe encore
> Le coquelicot frêle ou le bleuet rêveur,
> Ce sera pour fleurir la gerbe qui se dore
> Ou pour fêter, le soir, un grand jour de labeur.

Sur la lyre aux sept cordes dont il vient de se saisir, ce n'est pas la corde d'airain que Maurice Brillant touche de préférence. Ni il ne martèle, ni il ne cisèle [illegible], mais il chante, et, [illegible] il nous arrive de [illegible] très haut.

[illegible] intitulée *Temple* [illegible]. Comme l'a écrit Louis Hogu, « des pièces telles que *Vere Cibus* ou *Voici la nuit* méritent plus que l'attention sympathique qu'on accorde à des vers bien faits. Il n'est pas donné à tous de les écrire ». Et l'on songe en les lisant, comme il dit, au mot du [illegible] héros d'Euripide [illegible] a enseigné la sagesse complète peut seul [illegible] vor[illegible]

Donnons-nous [illegible] poème d'un si bel [illegible] mystique qui s'intitule *Voici la nuit* :

Maurice Brillant

Ce jour léger n'est plus. La plaine est en repos ;
On n'entend même plus gémir la voix du tremble.
Voici la nuit d'avril douce aux pétales clos,
Et toute bleue avec un peu d'argent qui tremble.

Ce jour n'est plus, ni son harmonieux décor ;
Et pourtant on dirait qu'il renaît et qu'il chante,
Et qu'un peu de son âme éparse flotte encor
Dans cette nuit d'avril sereine et transparente.

Voici que son enchantement descend en moi...
Tout le charme du jour et toute sa tendresse
Et toute sa clarté se transfigure en toi,
Nuit lumineuse dont l'haleine me caresse.

Tu passes en tremblant sur l'herbe et les roseaux,
Tu défais les contours et les lignes, tu changes
La nuance des fleurs et la chanson des eaux...
Et l'on croit voir dans l'air trembler des ailes d'anges.

Il semble que toute matière ait disparu,
Et que seule survive en toi l'âme des choses,...
Tendres choses du soir, où ton rêve a couru,
Frêles comme un reflet sur les rivières roses...

Une musique en toi s'éveille et prend son vol,
O nuit surnaturelle, où vibre une lumière ;
Ton souffle incline les pétales vers le sol,
Et ta voix douce incline l'âme à la prière...

Que m'importe le jour et sa jeune clarté,
Maintenant que la nuit transparente est venue,
Que le sol s'est vêtu d'ombre et de majesté,
Et que mon cœur s'émeut d'une extase inconnue ?

Le sentiment chrétien qui chante en ce poème n'est pas, faut-il le dire, un artifice de rimeur. Il anime le livre entier. C'est lui qui renouvelle en leur donnant

une âme les beaux thèmes éternels que des rhapsodes sans conviction ont fini par galvauder. Célébrer le clocher de son village est devenu le *pont-aux-ânes* obligé de quiconque se croit dans les confidences d'Apollon. Est-il rien de plus déplaisant que ce poncif sous la plume de ceux qui n'ont plus le contact avec la tradition chrétienne? Maurice Brillant, lui, contemple son église et son clocher avec *les yeux de la foi*, comme on disait jadis; il la chante, cette église, avec une âme de croyant: il s'est mis en communication directe avec le Verbe qui l'habite, avec la Personne divine qui lui donne sa valeur, son sens et sa beauté. Le thème se rajeunit sous sa plume par la vertu de sa foi.

Car je songe à la nuit suprême et sans réveil
Où trembleront comme ce soir des ailes d'anges,
Où les plaines après l'adieu du clair soleil
S'empliront de lueurs et de parfums étranges.

Que m'importe le jour, puisque tu m'as parlé
De ta divine voix, ô nuit surnaturelle?
Que m'importe la vie et mon rêve envolé,
Puisque la nuit qui doit venir sera si belle?

Voici ton doux et harmonieux profil,
O clocher qui souris au seuil clair de l'église;
Je te retrouve tel qu'aux premiers jours d'avril,
Quand tremblait ma jeune âme aux chansons de la brise.

... Je viens chercher un peu de ta sécurité,
Je viens bercer mon âme à l'ombre transparente
Que fait l'église calme au long des soirs d'été
Et dans les clairs de lune où ta face s'argente,

... Notre âme insoucieuse et légère ignorait
Pourquoi ce calme auguste entourait ta vieillesse
Et nous ne songions pas à chercher le secret
De ta mystérieuse et divine tendresse.

Mais aujourd'hui je sais, ô vieillard doux et fort,
Que tu gardes le seuil du mystique Cénacle
Et que derrière toi l'Hostie est là qui dort
Lumineuse et vivante au cœur du tabernacle.

Oui, c'est la douce et blanche hostie où vit un Dieu
Qui te donne, ô clocher, cette face sereine
Et qui fait frissonner à la fois dans ce lieu
Tant de charme céleste et tant de grâce humaine.

C'est pourquoi ton ombre est si douce à mes pas.
C'est pourquoi, revenant vers cette terre aimée,
Je cherche près de toi cette paix embaumée
Que seul le sol natal ne me donnerait pas.

Les Matins d'argent sont d'un poète chrétien. Ils sont aussi d'un humaniste à qui rien d'humain n'est étranger. Maurice Brillant, Angevin d'origine, resté fidèle par le cœur à sa province natale — et n'est-ce pas la vraie fidélité, celle-là, puisque la fidélité du corps n'est pas en notre pouvoir ? — se trouve aujourd'hui dépositaire d'une glorieuse tradition poétique dont il est le digne héritier. Nous pouvons faire confiance à sa Muse. Dans ses vers comme dans ceux de Du Bellay

L'Anjou chante sa chanson de clarté.

C'est tout l'Anjou vraiment qui revit en sa chanson, l'Anjou aux horizons clairs, aux coteaux modérés, aux larges plaines tranquilles, l'Anjou et ses prés verts, ses bois peuplés d'oiseaux, ses belles rivières

transparentes ! Les rivières d'Anjou ! comme elles vivent dans les vers de Maurice Brillant ! C'est à la sienne qu'il pense assurément, c'est sa Verzée familière qu'il décrit avec tant d'amour, mais toutes les rivières angevines nous apparaissent à travers elle. Cette petite rivière paresseuse se glorifie sous sa plume et prend la dignité d'un type symbolique

O ma rivière, dont j'aimais le pur contour,
Mon souvenir vous suit et mon cœur vous devine,
Et, comme au temps passé, ô rivière angevine,
Je cours sur votre rive à chaque heure du jour.

Que le froid du matin ait ridé votre face,
Que les midis ardents éblouissent les eaux,
Ou que dans le soir calme entre vos clairs roseaux
Le ciel rose descende et s'apaise et s'efface,

Je vous vois qui passez sur les prés vacillants,
Qui courez dans le val ou tremblez sur les pierres,
L'or des genêts en fleurs et le sang des bruyères,
Puis qui vous endormez dans les prés indolents.

Vous allez et jamais votre onde ne s'altère,
Vous riez au soleil entre les peupliers,
Vous frôlez lentement les aulnes familiers,
Et les chênes sur vous inclinent leur mystère.

. . . . . .
Et vous me révéliez la divine noblesse
Dont ce cher coin de terre a gardé le secret.
Car l'Anjou clair et fin dans votre cours discret
A mis toute sa grâce et toute sa tendresse.

L'Anjou est la première patrie de Maurice Brillant. Il l'aime d'amour tendre et dirait bien comme Maurice Donnay : « Si la France est la mère, la Province est la maman. » Mais un angevin humaniste est

citoyen du monde. Il est citoyen d'Athènes et de Rome. Un jour ou l'autre, il faut qu'il s'aventure comme Du Bellay sur la belle route

Qui va des bords de Loire aux rives d'Italie.

Se pouvait-il que notre jeune poète échappât au destin qui le poussait sur les routes latines?

* * *

Avec *Les Matins d'argent* M. Maurice Brillant conquérait d'un seul coup une place distinguée dans l'innombrable chœur des poètes. Il s'annonça tout de suite comme un de nos bons écrivains de demain. Car sa Muse, lamartinienne et mélodieuse certes, n'était pas alanguie comme tant d'autres; elle n'avait point les pâles couleurs, elle ne chantait pas exclusivement les feuilles mortes et les maladives mélancolies à la mode, elle n'était pas romantique; mais, alerte et vive, riche d'idées, toute nourrie d'humanisme chrétien, elle poussait à l'action et communiquait la joie de vivre et d'agir. Les poèmes de Maurice Brillant respiraient la fraîcheur et la santé de la jeunesse. Ils étaient d'un homme qui avait quelque chose à faire et quelque chose à dire. L'auteur tient ses promesses. Il nous donne à la fois un livre d'élégante érudition sur les *Secrétaires athéniens* et un livre... comment l'appellerai-je ce livre? Il s'intitule joliment *Le Charme de Florence*[1] et l'on y fait, vous pensez bien, de la cri-

1. *Le Charme de Florence*, par Maurice Brillant. 1 vol. 3 fr. 50. Paris, Bloud.

tique d'art. Mais ce serait en donner une bien pauvre idée, et bien inégale à son attrait, que de le représenter comme un livre de pure critique. La critique ici se pénètre de méditation, s'enveloppe de rêverie. Sur ses feuillets légers M. Maurice Brillant a fixé d'une plume agile, je puis bien dire, de poétiques élévations, et comme de savoureux soliloques esthétiques. Il est allé interroger Florence et recueillir la leçon qu'elle donne à ceux dont l'âme, façonnée par les incomparables disciplines de l'humanisme, sait entendre un langage nuancé.

Nulle âme n'était mieux préparée que celle de Maurice Brillant à entendre avec profit la noble voix de Florence, à concevoir devant ses chefs-d'œuvre de hautes intuitions d'art. Ce parfait helléniste qui a dérobé aux secrétaires athéniens le secret de leur atticisme, et qui est parmi nous le plus athénien des secrétaires [1], était destiné par sa culture à interpréter l'énigmatique sourire de la Joconde avec autant d'aisance que le clair sourire d'Athenâ. Le charme de Florence s'est répandu sur son livre et la divine mesure grecque a réglé tous ses jugements.

C'est une bien pure et bien jolie langue que celle dont Maurice Brillant se sert pour nous révéler l'âme des chefs-d'œuvre toscans. Est-ce de ses maîtres florentins ou de ses maîtres grecs qu'il tient ce mouvement eurythmique de la phrase, cette douceur fluide, cette limpidité d'une langue diaphane où la goutte de lumière que poursuivait Joubert ne manque

1. M. Maurice Brillant est secrétaire du *Correspondant*.

jamais de venir mettre son rayon ? Il est à la fois citoyen de Florence et citoyen d'Athènes. Et il est encore le fils spirituel des vieux gaulois à tête ronde dont il porte la grande moustache tombante et dont il a reçu la finesse et la gaieté. C'est son âme de gaulois hellénisé qu'il est allé soumettre à l'enseignement de Florence pour l'enrichir de nuances nouvelles, l'attendrir et la nimber. « Et l'on voit, dit-il, ce que nous cherchons en Toscane : nous y allons rafraîchir l'esprit français au contact de la poésie florentine, ajouter un peu de musique à la fine sécheresse de notre discours, adoucir les contours et nuancer les couleurs. Tous, plus ou moins, nous sommes héritiers de Voltaire et de Courier... Nous cherchons à compléter Courier. » Et e vous prie de croire que Courier se complète et s'achève en Maurice Brillant le plus heureusement du monde. La finesse un peu sèche du vigneron tourangeau reçoit ici son complément rêvé de grâce et d'humaine tendresse. Le poète subsiste en notre pèlerin de Florence, et la sensibilité disciplinée du bon humaniste, l'imagination fleurie du rhapsode ionien, fondues dans un heureux équilibre et gouvernées par une claire intelligence française, font du *Charme de Florence* le plus aimable des livres.

L'analyserai-je, ce livre, léger comme un parfum et solide pourtant sous sa forme harmonieuse et subtile ? Comment l'oserais-je ? L'âme entière de l'œuvre est dans chaque page, et si je la dissèque, je la tue. Il faut la respirer plutôt comme on respire une fleur. Il siérait donc d'en détacher

quelques feuillets, mais l'embarras est de choisir. Savourons pourtant ces précieuses réflexions sur l'Humanisme chrétien : « A lire certaines pages des mystiques, on se demande si l'on ne va pas s'évader hors de l'humanité. Mais comment s'en évaderait-on, puisque c'est Dieu qui le premier est descendu en elle, et puisque le Christ a le premier, si je puis dire, effectué l'incompréhensible synthèse... Quelque étrange que cela paraisse, je dirais volontiers que l'*Imitation* aussi est en quelque façon un exemple d'humanisme chrétien. La forme y reste harmonieuse et limpide — et l'intensité du sentiment ne brise pas la perfection du dessin. Il n'y a dans ce livre aucun « romantisme » ; c'est encore la vieille tradition latine, et c'est déjà l'aurore du génie français. Je ne fais point de paradoxe... » Et poursuivant son analyse M. Brillant nous montre l'harmonieuse synthèse magnifiquement réalisée dans un tableau de Lippi : « Au centre, et dans le haut du tableau, non point perdus en un nuage inaccessible, mais proches de la terre, touchant presque de leurs pieds le front des adorateurs, entre deux balustrades encore et entre deux anges à demi inclinés, ce sont les personnages divins, le Père Éternel, au bon visage d'ancêtre, posant avec soin la couronne sur la tête de la jeune Vierge, enveloppée dans son souple vêtement, si fine et si candide, si semblable à ses sœurs terrestres qui foulaient de leur pas léger les rives de l'Arno, mais si véritablement pénétrée d'une lumière surnaturelle et d'une beauté qui n'est pas de ce monde !... A-t-on jamais plus

heureusement uni, et avec plus d'aisance, la terre et le ciel, le charme humain et la splendeur divine, le plus vif sentiment du réel et la plus exquise poésie, la symétrie la mieux observée et la plus vivante sécheresse ? »

Ne dirait-on pas que Maurice Brillant a retrouvé le secret lui aussi de cette encre « aux nuances évanides » dont rêvait Renan ? Lisons encore avant de le quitter ces lignes musicales par quoi son livre se clôt : « Florence est sœur de Paris. Elle lui dispensera des dons précieux. Notre civilisation française est une admirable prose que la poésie toscane enrichira sans la troubler. Aller à Florence, c'est élargir et perfectionner encore notre génie. Après avoir bien goûté, bien compris et vraiment aimé le charme de Florence... » Et voici que sur le point de quitter Florence avec M. Brillant, nous concevons un regret que cette exquise promenade, faite à sa suite, ait pris fin. Nous redirions volontiers à la noble cité florentine :

Un je ne sais quel charme encore vers vous m'emporte !

Nous aimerions que l'auteur nous ramenât un jour vers sa Toscane ou vers quelque autre région heureuse où fleurirent les arts. On ne se lasse pas aisément d'une si féconde flânerie en sa compagnie. Mais où qu'il nous conduise nous le suivrons de bon gré. Sa plume est assez fine et son esprit assez orné pour qu'il n'en tire plus rien de négligeable. Nous devons beaucoup attendre de ce jeune écrivain catholique dont la carrière eut un *matin d'argent* et dont le talent, bien loin encore de son midi, porte déjà des fruits d'*or !*

Henry BORDEAUX

L'éclatante fortune littéraire de M. Bordeaux ne doit presque rien à la critique. Elle s'est faite sans industrie, par un accord spontané du goût public et des qualités si françaises d'un art qui sut donner une fleur de jeunesse à des idées vieilles comme le monde. Cet accord fut soudain comme la passion, mais ne fut point comme elle éphémère. Il eut un lendemain qui dure encore, et rien n'indique que nous soyons au soir d'un beau jour. Ni l'écrivain ne se lasse de produire, ni le public ne se lasse d'admirer; M. Bordeaux, qui vint au monde un jour faste, reste le plus populaire des romanciers français et son public s'accrut naguère encore du peuple charmant des enfants pour qui fut écrit ce livre gracieux qui s'intitule *Annette et Philibert* ou *La nouvelle croisade des enfants*.

Parmi les jeunes écrivains de sa génération, dont plusieurs donnaient de magnifiques espérances, M. Bordeaux, presque seul, émergea dès le début, et reçut du public une cote d'amour exceptionnelle. Son succès n'eut pourtant rien d'une génération spontanée. Le mouvement général des esprits et la qualité de son talent avaient posé, dès le principe, comme je l'ai

dit, les conditions d'une harmonie permanente. L'éducation qui rythme les âmes, au dire de Platon, avait admirablement réglé la sienne. Elle lui avait communiqué l'intelligence et l'amour de cette grande tradition nationale, tradition chevaleresque et mystique, tradition de clarté, de finesse et d'élégance, hors de laquelle, chez nous, tous les succès sont transitoires. La passagère ivresse qui s'empara de lui, comme de bien d'autres jouvenceaux, aux heures fiévreuses du quartier latin, le petit accès d'extravagance romantique, qui le jeta quelque temps dans les nuées ibséniennes et l'anarchie scandinave, ne fut que légère coqueluche d'enfant, anodine griserie d'un départ au matin. Il eut tôt fait de libérer son aile [1] et

1. Il ne fut pas vraiment entamé. L'étude qu'il a consacrée à Ibsen dans *Ames modernes* est le seul vestige de cette courte minute où, chevauchant la Chimère, l'enfant jeta sa gourme. Quinze ans de lutte pour la tradition ont noblement effacé cet instant de folie ! Il la republie aujourd'hui, cette étude, mais il lui inflige la marque de sa réprobation. « La lecture, écrit-il, m'en est devenue particulièrement pénible ! » A nous, au contraire, elle nous cause une sorte de joie complexe, parce que nous y trouvons un motif de nous réjouir deux fois de l'adhésion que donne aujourd'hui l'auteur à nos idées les plus chères.

Ne l'oublions pas, en effet, c'est tout un paganisme pernicieux qui s'impliquait dans l'individualisme du dernier siècle finissant. Si cette doctrine, venue du Nord, avait été recueillie et couvée par nos cerveaux latins, exaltée par nos sensibilités plus vibratiles d'hommes du Midi, elle eût déchaîné chez nous une campagne furieuse d'anticatholicisme. Si cette campagne est suspendue momentanément, c'est parce que la glorieuse phalange des Bourget, des Brunetière, des Barrès, entraîna presque entière, à sa suite, la jeune génération littéraire à laquelle appartenait Bordeaux. Tous ses amis du café Vachette : Albalat, Jacques des Gachons, Charles Maurras, Edmond Pilon, René Boylesve... sont devenus les champions d'une tradition qui sert indirectement la vérité. Plusieurs parmi eux ne sont pas chrétiens, mais ils aident les autres à le devenir.

de rentrer dans le grand courant de vie traditionaliste et chrétienne où Barrès, Bourget, Péguy, Bertrand.

C'est en rentrant dans le grand courant traditionaliste que Bordeaux s'est acheminé vers le catholicisme. Avant de rentrer à l'église, il est rentré d'esprit et de corps dans sa province, dans son village, dans sa maison... Et là, voyant que tous les êtres chers ou familiers continuaient de se rendre à l'église et qu'ils y puisaient le meilleur de leur vie spirituelle, il les a suivis, par habitude d'abord, puis par goût et par besoin. « Notre naissance, écrit-il dans sa récente préface d'*Ames modernes*, a créé notre dépendance. Une maison, un clocher, un horizon familier, de chers visages penchés, voilà ce que nos yeux ont commencé par voir. Ainsi nous avons pris contact avec la réalité. Cette réalité-là, française et catholique, elle est la couleur de notre vie. » De cette réalité française et catholique, il n'est pas douteux qu'il se détacha un instant; mais il n'est pas douteux, non plus, qu'il s'y est redonné de *tout* lui-même. « Que je devais être bientôt ressaisi par ma terre et mes morts ! » dit-il. L'éducation traditionnelle dont il bénéficia eut vite fait de réduire les maléfiques puissances étrangères qui faillirent la gâter. En dépit de son biographe, M. Britsh, qui incline à ne le pas croire touché à fond par le catholicisme et ne lui veut supposer qu'une inopérante sympathie pour les réalités chrétiennes, nous pouvons être assurés que sa pensée est nôtre comme sa sensibilité. Si je n'en avais pas reçu confirmation personnelle de qui seul pouvai la donner, j'en trouverais la preuve encore dans la préface d'*Ames modernes* : « Le lecteur qui consentira à me suivre de ce premier livre de jeunesse jusqu'à *La neige sur les pas*, écrit M. Bordeaux, mesurera aisément le chemin parcouru. Mais ce chemin fut parcouru d'un seul élan. Ainsi le Pascal Rouvray de *La Croisée des chemins* entendit brusquement l'appel qui fixait son choix. » Nous pensions bien, avant même que l'auteur nous y invitât, que c'était en *La Croisée des chemins* qu'il fallait aller chercher les éléments d'une autobiographie morale. Il n'était pas facile de se méprendre ! Nous nous rendions compte que le Pascal Rouvray, ressaisi soudain « par sa terre et par ses morts » après une dernière flânerie d'étudiant au jardin du Luxembourg, représentait largement l'auteur lui-même. Nous nous souvenions que son père à lui aussi, quinze ans plus tôt, l'avait rappelé vers la Savoie et que la poussée de ses hérédités, après un court déchirement, l'avait livré « à la chère autorité de la terre natale ». Mais pour qu'aucun doute ne subsiste en nous, il écrit le 10 novembre 1911 : « C'était un soir de novembre comme aujourd'hui. Peut-être suis-je au quinzième anniversaire; peut-être est-il échu il y a deux ou trois jours. Dans les allées — du Luxembourg — j'errais, cherchant ma détermination.

Boylesve, ont aussi retrempé leur âme et trouvé le secret d'une action plus profonde sur des cerveaux

Les branches nues des arbres se découpaient en noir sur un couchant de sang et d'or. Les roulements du tambour qui préviennent les promeneurs de la prochaine fermeture des grilles retentirent à l'autre bout du jardin. Il fallait me hâter. Je croyais que je n'étais pas encore décidé quand je savais, en toute certitude, que je n'entendrais plus ce tambour qui me chassait... En Savoie, je retrouvai dans mon cabinet d'avocat, où une autre main qui s'en était souvent servie les avait laissés, de vieux maîtres trop oubliés, un Joseph de Maistre, un Bonald, un Le Play, sans compter l'*Iliade* et l'*Enéide* que mon père me racontait dans l'herbe, à la campagne, quand j'étais petit, en sorte que j'ai eu pour camarades d'enfance les héros d'Homère et de Virgile. J'ai mieux compris la délicatesse et le tact d'un éducateur incomparable, dont l'autorité savait se tempérer de patience, et qui, loin de brusquer un caractère, lui donnait le temps de revenir de lui-même avec sa fierté intacte. » Ce père, dont l'intelligente autorité s'exerçait ainsi par personne interposée et reconquérait totalement son fils par l'intermédiaire de Bonald et de Le Play, était un catholique d'estoc et de taille. M. Descotes nous a tracé le portrait de cet intègre juriste, de ce militant que fut maître Lucien Bordeaux, père d'une admirable tribu où nous rencontrons une Sœur de charité missionnaire, un officier colonial déjà glorieux, et un écrivain qui lui-même est un soldat...

Il est bien rare que des hommes de sa valeur ne transmettent pas, comme un héritage à leurs fils, leur pensée *intégrale*. Le grand Savoisien Joseph de Maistre estimait avec raison que c'est aux genoux de la mère que se façonne tout entier cette merveille qu'est l'Homme de bien. On lègue ses tares physiologiques, mais on lègue aussi ses richesses spirituelles, et si l'âme du père est saine, il n'est pas commun que l'âme du fils soit médiocre et « rhumatisante ». Comment M. Bordeaux, dont l'admiration filiale est si profonde et si justifiée, n'aurait-il pas « aspiré », comme on disait jadis, l'âme chrétienne de son père ? La qualité de ses adhérences familiales nous garantit la direction de son esprit. S'il vint à la vérité d'un seul élan, ainsi qu'il l'affirme, c'est que la vérité catholique était incluse pour lui dans la tradition savoisienne et dans la tradition paternelle, c'est que, du point où il est aujourd'hui parvenu, les diverses vérités ressaisies lui semblent se confondre en un seul courant.

Pourtant j'incline à croire qu'il y eut un temps où son christianisme était plus virtuel qu'explicite, où la profession de notre foi, lui apparaissant comme une inéluctable éventualité, était ajournée par lui,

latins et celtes. Il avait découvert le talisman. Son succès fut immédiat.

Nous savons depuis Sainte-Beuve et même depuis

justement parce qu'il savait avec certitude qu'elle surviendrait un jour On ne se hâte pas vers les biens assurés. On les sent à portée de la main, et l'on attend parfois, comme Brunetière, jusqu'au suprême avertissement de la mort pour les cueillir. M. Bordeaux fut plus sage. D'un second élan, sans crise tragique, ayant écouté plus attentivement la voix de ses morts, il entra un matin en communion totale avec ceux « dont l'inspiration secrète parle aux vivants, dans la substance de l'âme, un merveilleux langage à la fois divin et humain ». Je sais combien sont périlleuses les investigations dans ce jardin mystique qu'est l'âme religieuse, mais je sais aussi n'être pas téméraire en signalant une transformation récente et définitive chez M. Henry Bordeaux. Le « langage humain » de ses morts, il l'entend depuis quinze ans, mais leur « langage divin » ne l'entend-il pas surtout depuis... *La Robe de laine* ? Avec quelle symptomatique insistance, en ces dernières années, n'a-t-il pas noté que, chez l'homme de quarante ans comblé de gloire, un travail intérieur se fait qui le pousse à « changer de vie », à prendre des résolutions décisives ? Je me plais à penser que cette quarantième année, franchie récemment par M. Bordeaux, fut aussi pour lui une année climatérique, et que les sollicitations du *démon de midi*, si elles se firent entendre à lui, n'eurent pour effet que de le rejeter décidément dans la direction suivie par ses pères, dans *la voie sans retour*.

Puisque lui-même nous indique *La Neige sur les pas* comme le terme de son évolution, ne tenons pas pour indice négligeable que la scène finale de ce livre se passe dans une église, au pied d'un autel catholique. C'est au sortir d'une messe et, pour ainsi dire sous la bénédiction du prêtre, que se réconcilient et rentrent dans la paix deux âmes ravagées. Ferons-nous une vaine hypothèse en imaginant que le tumulte passager de la quarantième année fut apaisé en M. Bordeaux par le bienfait d'une religion mieux connue et plus complètement vécue ?

Quiconque lira d'une âme bienveillante la dernière série de *La Vie au théâtre* percevra nettement, dans ces pages vigoureuses, le son d'une âme catholique. Un souffle chrétien a traversé ce livre. Je ne sais quel critique inattentif avait cru pouvoir, à l'apparition de l'ouvrage, reprocher à M. Bordeaux des complaisances excessives pour ces judaïsants dramaturges qui ont fait de la scène française un étal de corruption : Porto-Riche, Bernstein, Bataille... La méprise était forte,

Molière que le suffrage populaire et le chiffre des éditions sont pour une œuvre un des critères de

et si flagrante vraiment, que M. Bordeaux demanda et obtint une rétractation. N'est-ce pas à chaque page que, dans sa belle langue rapide et vive, vêtement d'une pensée très ferme, il donne des verges à ces écrivains étrangers qui campent sur le sol de la Patrie et la désagrègent ? Il qualifie de « répugnante » eur « audace physiologique », et s'indigne de ce que, pour eux, « la religion, l'honneur, la délicatesse morale, le sens de la durée, de la continuité, de la responsabilité humaines sont choses abolies ». Il n'y a qu'un écrivain chrétien pour sentir avec cette vivacité les atteintes faites à la morale !

Et d'ailleurs, les aveux le plus explicitement marqués de christianisme abondent dans ce livre et j'en pourrais faire toute une gerbe : « L'amoralité, dit M. Bordeaux à la page 317, ne saurait donner la perfection esthétique qu'aux petites œuvres bornées. Toutes les grandes œuvres se sont ruées à l'assaut de Dieu. » A Maurice Mæterlink il souhaite « une âme catholique », et, cueillant sur les lèvres de son héros Tyltyl ce bien joli mot : « il n'y a pas de morts », il ajoute aussitôt : « Combien le sens religieux élargirait une telle parole ! Elle deviendrait la paraphrase de cet *Ego sum resurrectio et vita* que je ne puis entendre pour ma part sans un frisson d'espérance. » Un peu plus loin il écrit : « Je ne goûte guère les spectacles sacrés que l'on a accoutumé de donner pendant la semaine sainte. Je préfère relire l'un ou l'autre Evangile. » Le *Saint-Sébastien* de ce cabotin d'Annunzio qui, un matin, nous apporta d'Italie ses névroses mystiques, lui inspire cette juste et rude réflexion : « Les saints qui reçurent les stigmates n'en firent pas des conférences ou des grimaces : ils se contentèrent de souffrir avec joie de cette marque de l'amour divin. » Cette réflexion porte plus loin qu'il ne paraît, si l'on y prend garde. M. Bordeaux ne dit pas : « Les saints dont on raconte dans la légende... » Crânement affirmatif, il prend le fait à son compte et ne l'envoie pas dire. *In hoc laudo.*

Je ne le louerai pas moins d'avoir écrit *La Neige sur les pas*, car la veine d'où a jailli ce livre est saine et l'inspiration en est chrétienne encore. Un écrivain qui m'est cher, et dont les jugements m'impressionnent toujours, a fait une vive querelle à l'auteur pour nous avoir donné, dans ce roman, le spectacle du désordre moral. Je n'entre pas parfaitement dans l'intelligence de tous ses griefs. Si plusieurs pages du livre me paraissent en effet, périlleuses pour certains, à cause de leur précision descriptive trop poussée, il faut pourtant avouer que l'impression d'ensemble est salutaire, et que bien peu de

valeur. Par l'admiration des foules nous connaissons que cette œuvre a des entrailles et, si j'ose dire, l'étoffe

romans donnent autant que celui-là la sensation de l'âpre et implacable désenchantement qui s'abat un jour ou l'autre sur tout amour irrégulier. L'artiste ne peut pas conter éternellement de blanches idylles. La réalité presque entière est l'objet de son art, et, s'il veut tirer pour nous de son observation des leçons de vie, il ne doit pas seulement considérer ce qui fait s'épanouir les foyers mais ce qui les corrompt et les brise. Il traverse un champ de bataille et doit se pencher sur les blessés. Nous conter Philémon et Baucis est certainement une manière, la meilleure même, d'exalter la poésie des accords sans nuages, des lunes de miel sans déclins, mais nous faire sentir l'âcre tristesse qui monte de toutes les immoralités, de toutes les mésententes conjugales, en est une autre d'une efficacité non moins certaine. L'Ecriture nous offre les deux types d'histoire pédagogique. L'artiste peut peindre le désordre, sous la condition que sa manière soit chaste et que ce désordre nous soit donné comme tel. Il faut que les personnages vicieux portent au front le signe de leur déchéance et qu'ils en aient le sentiment dans le cœur; et il faut encore que l'écrivain les marque de sa réprobation. C'est à quoi M. Bordeaux n'a pas manqué. Les deux couples qui évoluent dans *La Neige sur les pas* crient leur misère du fond de leur désordre; l'improbation de l'auteur est sur eux. Dans leur dégoût d'eux-mêmes, ils aspirent d'ailleurs à remonter.

Ils remontent, en réalité, et leur ascension s'accompagne, se scelle même d'un acte religieux, ce qui en élargit la signification. Toutes ces histoires de divorce, de fugue, de discorde, s'achèvent en un bel hymne à la vie saine et droite, réglée par la Cité, sanctionnée par la Religion. Sur les débris du foyer renversé, un foyer nouveau se reconstruit. Nous ne campons pas sur des ruines. Du haut des cimes qu'il habite, M. Bordeaux a fait descendre un air vif qui balaie les miasmes où nous avons passé. On a dit que le livre n'était pas pour les âmes délicates et pures. Il se peut. Mais il est pour toutes les autres et j'ai l'idée que cela fait encore beaucoup de monde. Et puis, parmi les âmes pures, n'oublions pas celles qui furent, qui sont, ou qui seront tentées. — Qui donc est à l'abri de la tentation? — Il est bon que ces âmes, avant d'être entamées, sachent vers quelle désolation elles s'acheminent si elles faiblissent. En vérité, sauf en quelques pages de description trop vive, ce livre est bon, et tout l'apparente littérairement aux chefs-d'œuvre. Son art sobre et dépouillé, son affabulation ingénieuse, sa caractéristique exacte et pénétrante, son analyse

et la substance. Il reste à vérifier comment l'artiste a taillé cette étoffe, ordonné cette substance. C'est ici qu'intervient Aristarque. Molière lisait ses pièces à sa servante et cherchait à découvrir sur son visage si elles avaient cette vigueur comique, cette *vis comica*, dont on a dit justement qu'elle est l'âme d'une comédie. A la petite élite des gens de goût il demandait la contre-épreuve, le jugement d'élégance et de beauté.

Que M. Bordeaux ait brillamment subi la première épreuve, c'est un point qu'il faut tenir pour acquis. Si le jugement de la critique fut plus ondoyant parfois, ne serait-ce pas que, du vivant d'un auteur, ce tribunal d'appel est rarement pur d'envie, inaccessible à l'intrigue? Mille considérations étrangères à l'art s'intéressent souvent pour lui dicter un verdict. Mais puisque le procès reste ouvert, il nous appartient d'entrer au débat. Nous le ferons sans passion, cherchant à discerner les parties vitales d'un art qui peut avoir ses limites mais dont la valeur durable ne peut échapper qu'à des esprits légers.

* * *

Sarah Bernhardt disait un jour à Sarcey qui la pressait de jouer du Racine : « Racine! Racine! mais

aiguë en font une œuvre de tradition classique qui touche au fond résistant de l'âme humaine en soi. C'est par de telles œuvres que s'établit dans le monde le bienfait de notre magistrature littéraire universelle. M. Bordeaux est savoyard et nous peint la Savoie, mais, comme tous les hommes supérieurs, il dépasse de loin sa race, et, pénétrant jusqu'au tuf humain, il fait revivre devant nous, comme nous le verrons plus loin, ce que l'on a justement appelé l'Homme éternel.

il n'y a pas d'effets dans votre Racine ! » Il n'y a pas d'effets dans Racine, il est vrai. Il n'y a point de ces grands éclats soudains qui surviennent à toutes les scènes de *Ruy Blas* ou d'*Hernani*, point de ces grands vers de flamme à la Corneille qui secouent les âmes et passent toutes les rampes, rien que le déroulement vif d'une action simple et serrée, rien que la belle eurythmie d'un style mesuré qui revêt une pensée claire, une passion disciplinée. Et de même chez M. Bordeaux ne se voient point de ces beautés tumultueuses pour lesquelles le romantisme nous a donné un si périlleux penchant, point de ces prouesses de style auxquelles nous vîmes le Parnasse s'adonner avec tant d'application tenduc, point non plus de ces grandes mélodies, de ces clameurs farouches qui jaillissent des âmes pathétiques, ni de ces hautes symphonies qui montent avec une force divine des livres de Chateaubriand, de Barrès ou de Lamartine. La Muse qui l'inspire est une Muse pédestre et sage, non point la Muse aux cheveux dénoués qui soufflait à Sapho ses déchirantes musiques éoliennes.

Avec M. Bordeaux, nous gardons notre tête et notre cœur. Et nos pâles esthètes de salon que les disciplines classiques n'ont point marqués de leur empreinte ne lui pardonnent point de les laisser si calmes. Un écrivain si transparent peut-il être profond ? L'homme qui va de ce pas alerte et pertinent peut-il traîner après soi quelque lourd butin d'idées ? Nos éphèbes ne sentent pas le prix de la simplicité ornée, de l'émotion contenue, de la bienséance réglée. Il leur

faut des cris délirants, des beautés qui accrochent l'œil, de la pacotille et du clinquant. Ils ne voient pas que, sous la rectiligne élégance d'un style qui d'aventure peut se négliger, bat le cœur d'une humanité vivante, tour à tour soumise ou séditieuse. Ils ne voient pas que M. Bordeaux, pour n'être pas de la famille des grands lyriques français, a reçu le don royal, le don qui fait les maîtres du roman, le don de la vie !

Oui, je le sais, M. Bordeaux n'est peut-être point « l'homme aux dix mille âmes », le *murianous* qu'étaient Shakespeare et Gœthe ; il n'a pas la palette somptueuse de Chateaubriand, il n'a peut-être pas en lui la source de ces chants désespérés dont Musset disait que ce sont les plus beaux ; mais il a reçu l'étincelle sacrée et cette sève jaillissante, cet *habilis vigor*, ce *diable au corps*, qui permettent de concrétiser les idées et de les faire vivre en des personnages de chair. Il est de la famille des grands romanciers, il a ce cœur chaud et cette tête pensante qui font les créateurs de vie.

Et, dans le rayonnement de ce don, que nous font, je vous prie, quelques métaphores inquiétantes, quelques épithètes chiches ou quelques expressions fanées ? On n'exige des grâces que du calamiste diligent qui cultive les élégances laborieuses. A qui peint la vie, on ne demande que de voir juste et de communiquer la vision nette et vive des choses. Il arrive même que le flou et le vaporeux peuvent servir son dessein. Un paysage de Lamartine nous communique une impres-

sion juste et conforme à la réalité, encore que les éléments qui le composent soient vagues ou infidèles. Une phrase incorrecte de Molière contient plus de lumière et de vie que la phrase exacte et morne des pédants gourmés qui la censurent. Les puristes du XVII^e^ siècle relevaient aussi chez notre Molière du *jargon* et du *galimatias*. Mais La Bruyère le justifiait d'avance en disant : « Il y a des gens qui écrivent proprement et ennuyamment. » Il ne faudrait aucune perspicacité pour découvrir cette qualité de style chez certains censeurs de Molière, de Balzac ou de Bordeaux.

Sarcey, qui n'était pas un génie mais qui avait du sens critique et des vues justes sur l'art d'écrire, disait un jour : « On peut abonder en négligences comme Corneille et Molière, en phrases tortillées et amphigouriques comme Beaumarchais, en fadeurs quintessenciées comme Marivaux, il n'importe ; si l'on a le mouvement dramatique de la période, le relief de la phrase, le coloris du mot, une je ne sais quelle sonorité de langage qui aille par l'oreille jusqu'au cœur, on est en dépit de toutes les constructions de phrases vicieuses, de tous les mots impropres, de toutes les métaphores incohérentes, de tous les tours surannés ou bizarres, on est un écrivain de théâtre, et même un grand écrivain. » Et ce que dit Sarcey du théâtre, nous pouvons le dire du roman, car les deux formes d'art sont apparentées et n'ont d'autre fin l'une et l'autre que de reproduire, avec leurs moyens propres, le mouvement et la vie. A l'écrivain qui dérobe à l'univers une parcelle de vie et la fixe

en son œuvre, nous pardonnerons un tour barbare, une syntaxe vacillante, un vocable usagé. Nous consentirons qu'il n'ait pas toujours le mot propre, s'il a le mot vibrant qui nous entre au cœur et nous tire des larmes. Musset disait finement, malgré le paradoxe :

Vive le mélodrame où Margot a pleuré !

Les ramasseurs de coquilles pourront s'évertuer à cueillir dans les romans de Bordeaux quelques expressions douteuses, quelques tours omnibus, quelques images fatiguées. Ils pourront même se donner le ridicule, comme on le fit pour Racine — on voit que M. Bordeaux fréquente en bon lieu ! — de composer un volume de ses hypothétiques négligences, qu'auront-ils gagné sur lui, si, dans le genre qu'il a élu pour domaine et dont la loi première n'est pas de réaliser la beauté mais d'imiter la vie, il a su nous donner l'impression directe du vrai, faire surgir du néant tout un peuple d'humains, si réels en leur vie d'emprunt que nous tressaillons à leur contact comme devant un être cher qui vient nous visiter. Que celui dont la plume n'a jamais bronché lui marque la première faute. Maurras disait un jour qu'il n'y eut qu'un seul maître, au dernier siècle, dont la phrase fut infaillible : Veuillot ! Le reste a péché sept fois le jour. Sur cette vue d'histoire, modérons nos férules !

Avant donc d'avoir une valeur esthétique, je veux dire une valeur formelle, le roman doit avoir une valeur de vie. Et même il arrive que par une sorte de

justice immanente et profonde la valeur esthétique est pour lui dans le prolongement et comme dans le rayonnement de la valeur de vie. Elle est récompense et surcroît. Le roman, comme tous les genres, ne peut s'épanouir en beauté qu'à la condition d'obéir à sa loi de nature. S'il a le souffle et le mouvement, il est une œuvre de beauté. Mais s'il est hiératique et froid, en dépit de la splendeur possible de ses formes, il n'est qu'une fleur d'herbier, une coupe d'eau stérilisée.

Les romans de M. Henry Bordeaux ont, je l'ai dit, la fondamentale condition de beauté : ils palpitent de vie ! Ils ont jailli de son cœur et de sa tête, d'une seule coulée chaleureuse, ils se déploient dans la vigueur et la clarté d'une progression continue et s'acheminent à leur terme sans une évanescence d'action, sans un ralentissement d'allure. Ils ont, sinon peut-être la grâce raffinée des arbres pomponnés de nos jardins, du moins la magnifique spontanéité des arbres de plein vent. S'il arrive même qu'ils commencent lentement, comme *La robe de laine* ou *Les Roquevillard*, ils ont vite fait d'entrer dans la cadence vive, habituelle à M. Bordeaux, dans ce rythme rapide et légèrement trépidant qui est sa manière propre. Tout de légèreté et d'allègre aisance, ils n'ont point l'accablante majesté des constructions balzaciennes, mais cette finesse agile, cette alacrité réglée dont un lecteur pressé ne sait pas apprécier le charme délicat. A l'inverse de ces laborieuses compositions lamellées et stratifiées auxquelles l'Académie

Goncourt[1] accorde volontiers son laurier, celles de M. Bordeaux sont d'une seule venue, largement taillées

1. Parmi les derniers lauréats de l'Académie Goncourt, je ne vois guère que M. Alphonse de Chateaubriant, dont l'œuvre couronnée, *Monsieur de Lourdines*, déborde la formule étroite que le cénacle des dix honore avec persévérance et qu'il consacrait encore l'an dernier dans la personne de M. Savignon. Puisqu'est venu sous ma plume le nom de M. de Chateaubriant me permettra-t-on de fixer ici une page de la petite étude que j'eus occasion d'écrire sur *Monsieur des Lourdines*, lors de son apparition. « L'Académie Goncourt, disais-je, n'eut pas toujours des choix aussi heureux, et plus d'une gloire qu'elle inventa ne brilla que l'espace d'un matin. L'auréole qui fut mise par elle, cette année, au front d'un auteur inconnu ne sera pas éphémère. L'esthétique du jeune écrivain dépasse singulièrement celle des Goncourt et le relie à Flaubert qu'il dépasse encore, sinon par l'exécution, du moins par sa formule d'art, car, en la réalité qu'il décrit, vit et chante une âme. Verrons-nous décidément la victoire d'un réalisme pénétré d'un principe spirituel ? Le héros, M. des Lourdines, « est un solitaire passionné de l'*âme* de son cher pays », le Poitou. Grise, égale et monotone est sa vie dans son château du Petit-Fougeray. Le jour il converse avec les arbres, avec son chien, avec le meunier Suire, et le soir il chante sur son violon les émotions de sa journée. « Inépuisables autour de lui, dans les arbres, dans les fleurs, frémissaient les mélodies, de sorte que, tout pareil à ceux-là qui suivaient les pas de Jésus, il ne se mettait point en peine. » Embocagé dans sa campagne et sa forêt, il continuerait ainsi de ne se point mettre en peine si, un jour, son dandy de fils, qui vit à Paris dans la fête, ne lui faisait d'un coup six cent mille francs de dettes. C'est la ruine, une ruine qui tue sa compagne et ramène au pays le prodigue. Il voudrait le faire se reprendre à la terre où se trouvent les sources des énergies morales, mais la débauche en a fait une chiffe. Englué dans sa paresse et sa nostalgie de plaisir, il va se tuer quand, par bonheur, au moment de presser la détente de son pistolet, il entend dans la vieille chapelle du château monter la voix du violon de son père qui pleure, qui chante, et qui supplie. L'âme qui a passé dans cette voix touche en lui les profondeurs, et fait jaillir une source d'émotion qu'on pouvait croire tarie. La musique qui adoucit les mœurs lui fait tomber le pistolet des mains. Il est reconquis. Il continuera la lignée des gentilshommes campagnards dont il s'était détaché. Un violon a fait ce miracle ! Ceci n'eût pas étonné Shakespare qui disait : « Est-il croyable que des boyaux de mouton puissent exalter ainsi nos âmes? » Mais nous, nous ne laissons pas d'être un peu surpris qu'il y ait une telle magie dans un violon. Pourtant, nous n'appuie-

dans le granit, belles œuvres saines où l'on ne peut discerner la trace d'une reprise ou la fissure qui laisse échapper l'illusion.

Le sens de la vie, M. Bordeaux nous a montré qu'il le possédait en revenant intrépidement, malgré les cénacles, à la grande tradition, prétendue surannée, du vieux roman d'intrigue. Il ne juge pas au-dessous de sa dignité de tramer de belles histoires qui ont un commencement, un milieu et une fin. Il ne dédaigne point de faire appel aux prestiges de l'affabulateur. Il ne balance pas même à affronter le mépris des snobs et à faire, comme Balzac et comme Bourget, si l'occasion s'en offre, ce qu'on appelle avec un sot dédain, des romans judiciaires et policiers. Nos pères ne raffinaient pas tant sur leurs plaisirs et quand on leur contait avec naturel d'émouvantes aventures, ils s'y prenaient « comme à la glu ».

L'art est un choix, une mise en œuvre, une combinaison d'éléments, une architecture. Peindre la réalité stagnante et brute, n'est-ce pas s'enfermer dans les besognes secondaires du peintre de natures mortes? Peindre la *tranche de vie*, selon la manie du jour, découper la réalité comme au couteau et la repro-

rons pas sur ce reproche, car avec un peu d'attention nous apercevons bien qu'à travers la mélodie fugitive d'un pauvre instrument humain c'est l'âme éternelle de la race que le jeune homme a senti passer et vibrer. « Tout révélait à quelle source il puisait cette musique... C'étaient là des yeux transportés hors du monde, et comme seuls peuvent en avoir les saints. » Ces yeux de son père, cette âme de son père, voilà ce qui l'a ressaisi ! Et la cause devient ainsi égale à l'effet. Ce qu'il fallait démontrer !

duire par divisions, isolée de ce qui l'entoure, n'est-ce pas lui ôter la vie et faire de l'œuvre un bibelot d'étagère ou de musée ? Or, la foule ne va pas au musée.

Mieux avisé, M. Bordeaux s'introduit dans l'amorphe réalité pour la pétrir et l'organiser, pour la romancer et lui souffler la vie. Il voit des familles où l'on a peur de vivre, d'autres où l'on en a le courage. Les peindra-t-il isolément, sans rapports entre elles ? L'œuvre alors sera froide et morte. Qu'il intervienne au contraire en artiste pour les mettre en valeur par le conflit qu'il imagine entre elles, cette intervention pousse en scène la troupe des acteurs et les fait vivre. L'étude de mœurs se transforme en action. Elle devient ce beau livre qui s'est appelé *La peur de vivre*. Les caractères, demeurés pleinement eux-mêmes, ont pris, en s'impliquant dans une aventure, tout le charme des êtres agissants et vivants.

Ne faisons pas la fine bouche et ne boudons pas à notre plaisir. C'est un estimable mérite que de savoir, comme on disait jadis, diligenter une action et lui donner une belle économie. M. Henry Bordeaux est, avec M. Bourget, l'un de ceux qui savent le mieux aujourd'hui agencer un scenario et, si je puis dire, « l'incidenter » avec agrément. Les fables qu'ils imaginent ne sont pas seulement une parure pour leurs graves études de mœurs ou de caractères, elles en sont vraiment l'ossature et la colonne vertébrale. C'est par elles que ces œuvres se tiennent debout. « Quant à la complication de l'intrigue, disait Brune-

tière, je ne me bornerai pas à dire qu'elle est un puissant moyen de soutenir l'intérêt, mais elle est le principal... Il n'y a guère de roman sans intrigue, et il n'y a point d'intrigue sans quelque complication d'événements. » Laissons des rêveurs, au nom d'un art puritain, proscrire du roman ce qu'ils considèrent comme un vulgaire appât, et louons M. Bordeaux de rester, comme son maître Bourget, insensible à leurs dédains, constant dans le propos de donner à ses romans le support de passionnantes aventures. Nous aimerons toujours en France les drames d'ingénieuse structure, comme *Les Roquevillard*, *Le Lac noir*, *La Neige sur les pas*, qui joignent à la saveur de leurs idéologies la séduction de leur finesse architecturale.

Nous savons d'ailleurs que M. Bordeaux peut faire, quand il lui plaît, « quelque chose de rien ». Il l'a montré dans *La Robe de laine* et *La Maison*. Mais il préfère habituellement nous conduire au labyrinthe de ces claires intrigues qu'il noue et dénoue avec une si parfaite virtuosité. Il aime à soutenir ses idéologies d'une solide armature d'éléments romanesques dont les nervures étendent leur réseau jusqu'aux extrêmes frondaisons de l'œuvre pour lui porter la sève de vie. « Reposez-vous sur moi, vous ne vous ennuierez pas de la journée », pourrait-il dire comme l'un des héros de George Sand. Quel joli manège, par exemple, que celui de l'avocat Lagier, dans *Les Yeux qui s'ouvrent*, pour glisser aux mains d'Élisabeth le cahier qui contient les mémoires de son mari! Il nous échappe que ce soit un artifice, tant

le fil est bien noué. « Qu'est-ce que ce paquet ? » demande Élisabeth Derize à l'avocat Lagier, en lui voyant au bras son dossier psychologique. « Ce sont vos torts. Il y en a beaucoup. — Mes torts ? — Vous m'aviez défié de citer les vôtres. Je vous les apporte. — Eh ! bien, j'écoute », fit-elle incrédule. « Non, vous les lirez ! »

Ce plaisir que nous prenons aux histoires de M. Henry Bordeaux résiste même à l'épreuve d'un contrôle rigoureux. Les délicats s'y prennent comme la jeune pensionnaire. C'est que, pour donner à ses récits le mouvement et la vie, l'auteur ne sacrifie jamais ni la vérité, ni la vraisemblance. « Il n'y a que le vraisemblable qui touche », disait Racine. M. Henry Bordeaux connaît la vertu de cette maxime. Il a entendu le conseil d'Edmond About qui disait à un débutant : « Jamais d'invention, vous savez ! Dans ce qui vous est arrivé, et à vos amis intimes, il y a certainement trente romans très curieux. Il faut seulement les voir ! » M. Bordeaux n'eut besoin que de regarder autour de lui pour voir ces trente romans. Il n'eut qu'à se pencher pour les cueillir. De la maison paternelle, du Palais qu'il traversa comme avocat, de la Savoie où, chaque année, il va se mettre au vert et se rafraîchir le cœur, des cercles littéraires qu'il fréquente assidûment, il a rapporté la matière de tous ses livres. La donnée des *Roquevillard*, des *Yeux qui s'ouvrent*, du *Lac noir*, de *La Maison*, c'est de la réalité prochaine, de la réalité vécue. Il pourrait dire comme Balzac à qui l'on reprochait la trame fabuleuse d'*Eu-*

génie Grandet : « Mais, bête, puisque l'histoire est vraie, veux-tu que je fasse mieux que la vérité ? » M. Henry Bordeaux pouvait écrire pareillement à Brunetière, en lui offrant *Les Roquevillard :* « J'ai rencontré en Savoie tant d'aventures semblables ! » C'est en s'inclinant vers la réalité voisine, en la saisissant toute vive, c'est en faisant appel à ses souvenirs de montagnard et de basochien, que le jeune écrivain atteignit si parfaitement la vérité et nous donna l'illusion de la vie.

* * *

Mais conter pour conter lui semble peu d'affaire. Le bon conteur qu'il est s'est donné la tâche épineuse de peindre les mœurs et de dessiner des caractères. Notre littérature fut toujours étrangement pourvue d'amuseurs ingénieux, habiles à narrer l'anecdote ou la grande aventure. Les Dumas et les Scribe sont éternels et ils pullulent. Mais les Molière, les Racine, les Balzac ne furent jamais que de glorieux accidents. Tel qui narre à miracle ne crée que des fantoches ou des ébauches d'humains. C'est un don presque divin que d'animer un être et de le tirer du néant.

> On vit alors du sein de l'urne éblouissante
> S'élever une forme et blanche et grandissante,
> Une voix s'entendit qui disait : Eloa !
> Et l'ange apparaissant répondit : Me voilà !

Sentir naître en soi des êtres vivants, les voir s'échapper de sa pensée tout frémissants, comme

l'ange de Vigny, c'est le privilège unique des maîtres. Et M. Bordeaux est entré en participation de ce don créateur. Il a donné la vie du corps et de l'âme à toute une mouvante phalange d'êtres humains. Plus exactement peut-être, ces êtres déjà vivants sont venus lui demander asile, ils se sont insinués doucement dans sa pensée. Il n'est pas allé vers eux. Ils sont venus vers lui. Ce n'est pas lui qui s'est projeté en eux ; ils lui ont dérobé les éléments de leur vie personnelle. Lamartine, a-t-on dit, profile des Jocelyn partout. M. Bordeaux, lui, s'oublie quand il peint, sauf à s'introduire délibérément parfois dans son œuvre pour conter ses souvenirs. Mais alors il nous prévient ! Hormis d'ailleurs le petit François Rambert de *La Maison*, ses personnages lui sont extérieurs. Ils marchent devant lui sous ses yeux. Ils lui sont sympathiques ou odieux ; mais ils lui sont étrangers dans leur être. Détachés de celui qui leur donna la vie, ils ne sont plus tributaires ; ils poursuivent avec indépendance leur destin particulier. Fortement constitués dans leur individualité propre, souvent complexes et parfois simples, ils sont animés toujours. Ils se meuvent et respirent, et ils ont encore ce signe infaillible de la vie : étant eux-mêmes, ils diffèrent.

Je ne sais quel critique ignare fit un jour grief à Bordeaux de n'avoir introduit dans son œuvre que de pâles amants de la vertu, des vierges sages et des chérubins, tous uniformes et falots dans la grisaille de leur honnêteté. Cet inattentif pédant avait-il bien

lu ? C'eût été d'ailleurs le droit strict de M. Bordeaux de limiter aux gens vertueux le champ de ses observations. Bien assez d'autres le limitent aux gredins ! Il n'était alors tenu que de peindre avec exactitude ceux qu'il avait choisis. Mais je vois que le romancier n'a pas usé de son droit, et que le chœur déjà nombreux de ses héros est divers autant qu'il est vivant. « Les monstres sont à la mode, disait George Sand, faisons des monstres ! » M. Bordeaux n'a pas l'habitude d'écrire pour fournir aux besoins du marché, mais ils *réussit* pourtant les *monstres* aussi bien que les héros. Sont-ce des bergers d'églogues ou d'innocents troubadours ces écumeurs de banques et forbans de la politique qui opèrent dans *La croisée des chemins* ? Est-il descendu d'un vitrail ce vieux galantin de Prémereux, qui tire vanité de ses flirts dans *Les Yeux qui s'ouvrent* ? Et toute la tribu des Dulaurens dans *La peur de vivre* est-elle une tribu sainte, une phalange de héros ? Si la tendre Alice n'est qu'une petite oie blanche, Isabelle Orlandi, son amie, n'est-elle pas une vierge folle ? Je ne parle que pour mémoire du vieux sceptique de *La Maison*. Mais dira-t-on que les truculents ivrognes dont il fait sa compagnie sont sculptés dans la guimauve ? Je reprocherais plutôt à l'auteur de nous en avoir donné une image caricaturale et de les avoir poussés inconsidérément jusqu'aux confins de la folie, quand il exige d'eux parfois qu'ils se comportent avec intelligence !

Tous ces héros, divers entre eux, sont identiques à eux-mêmes aux différentes phases de leur histoire.

Êtres conséquents et logiques, ils sont rigoureusement fidèles, en actes et en paroles, à la vérité de leur caractère initial, aux exigences de leur complexion et de leurs conditions de vie. S'il advient que leur logique extérieure défaille, c'est qu'un illogisme foncier les gouverne et leur est une loi de nature supérieure. Dans l'instant même où ils semblent sortir de la voie commune, ils rentrent dans la leur. Je songe à la vieille Fanchette des *Yeux qui s'ouvrent*, car les moindres personnages chez M. Bordeaux sont l'objet d'un soin minutieux. Cette servante bourrue est animée d'une seule passion : un dévouement de terre-neuve à ses maîtres. Ce dévouement, qui n'est réglé par aucun sens critique, peut s'épanouir à deux minutes d'intervalle en des manifestations d'une parfaite incohérence extérieure. Mais cette incohérence fait éclater l'unité de son caractère. Des convives qu'elle juge hostiles surviennent chez sa maîtresse : « Il faut encore les nourrir, les pique-assiettes ! » dit-elle en bougonnant. Or, ces convives ont apporté des friandises pour le repas : « Comme si on n'avait pas de quoi leur donner à dîner ! » ajoute-t-elle immédiatement sans souci de la contradiction. Ainsi le parti pris d'hostilité reste intact en son âme fruste. La loi de nature d'un bon terre-neuve n'est-elle pas d'aboyer à l'aveugle contre quiconque s'approche en étranger ? C'est à de tels détails que s'éprouve le véritable artiste. Si George Sand ne s'embarrasse guère d'une telle rigueur, si elle s'oublie jusqu'à nous donner une La Quintinie tour à tour hérétique et

catholique, en conclurons-nous que son œuvre ne perd pas de sa valeur d'art à de telles négligences ?

Nul n'a gardé plus exactement que M. Bordeaux la règle de nos vieux maîtres : *Servetur ad imum*. Ses personnages ne font jamais défection. Et si, d'aventure, ils changent, comme toute chose ici-bas, c'est par une sorte de dégradation lente que justifient les circonstances. Chacun des mots qu'ils prononcent est, pour ainsi dire, la suite et l'écho de ce qu'ils ont dit antérieurement. Le regard de l'artiste est sur leurs âmes. Quand il les quitte un instant pour suivre d'autres analyses, il les reprend au point précis de leur évolution où, tout à l'heure, il les avait laissés. Le caractère du vieux Rambert dans *La Maison* est, à cet égard, un miracle de cohésion. Les menues saillies, les brèves sentences par lesquelles ce caractère se livre à nous sont comme des rais de lumière où tout l'inexprimé d'une pensée fuyante nous apparaît soudain. Le plus aisément du monde, nous reconstituons la vie cachée de cette âme, comme nous reconstituons, par la pensée, le cours d'un ruisseau qui chemine sous terre, et fait, par alternances, des apparitions brusques à la lumière. Il n'est pas un mot de ce vieillard qui ne soit merveilleusement dans sa ligne psychologique, pas un qui ne soit dans le prolongement de la dernière parole qu'il ait prononcée. C'est par cette vigueur d'analyse et cette acuité du regard intérieur que l'on donne aux œuvres la profondeur, qu'on leur assure la richesse et la solidité des *dessous*. Si peu d'œuvres

ont aujourd'hui des *dessous !*... de ces dessous qui font qu'un livre survit aux contingences historiques qui l'ont inspiré.

M. Bordeaux est un de nos rares écrivains qui, à travers l'humanité contemporaine, à travers une humanité transitoire, atteignent l'humanité éternelle ; un des rares qui donnent à l'individu la dignité du type et au type la vie de l'individu. Ses héros de premier plan portent tous en eux la forme entière de l'humaine condition. Ce Pascal Rouvray qui délibère et flotte à *la Croisée des chemins*, qui, séduit un instant par la voix des sirènes, se réfugie brusquement dans le devoir, à l'appel de ses morts, n'est-ce pas l'homme d'aujourd'hui et l'homme de toujours? Ne passe-t-il point par toutes les phases de la rude épreuve où nos discordes intellectuelles jettent aujourd'hui tout homme venant en ce monde ? Cette Thérèse Romenay, de *La Neige sur les pas*, qui trouve la satiété dans son désordre et qui, sentant en soi l'inévitable lassitude des passions irrégulières, s'étourdit pour oublier sa faute et soupire inconsciemment vers l'ordre ancien, n'est elle pas la sœur de l'antique Hélène, de la fugitive éternelle qui revient, l'aile meurtrie, vers son premier foyer? Ce François Rambert, de *La Maison*, qui doit choisir entre son père et son grand-père, qui doit se déchirer l'âme pour suivre sa voie, n'est-il pas l'éternelle victime du conflit permanent qui s'est installé, sous mille formes, à nos foyers? Combien d'entre nous peuvent se reconnaître en lui ! C'était hier que le lieutenant Psichari avait à « prendre le

parti de ses pères contre son père ». C'était hier aussi que M. de Mun avait à prendre, au contraire, le parti de son père contre ses pères[1]. Et son aïeul Helvétius n'avait-il pas dû faire jadis, de son côté, le même terrible choix? Et Jacques Maritain, petit-fils de Jules Favre, et Robert Valléry-Radot, petit-neveu d'Eugène Süe, ne trouvèrent-ils pas un jour à cet inévitable carrefour d'Hercule? Et qui donc aussi bien n'eut à rompre quelque jour avec l'un des anneaux de la chaîne traditionnelle, qui donc n'eut dès lors à revivre pour son compte la tragédie intime qui déchire François Rambert? Chaque personnage de M. Bordeaux devient ainsi figure et synthèse de tout un groupe humain. Et chacun de ses romans devient un fragment de l'histoire universelle.

Les campagnards eux-mêmes qui peuplent son œuvre à l'arrière-plan, en dépit du simple rôle épisodique et d'appoint qu'ils ont le plus souvent, s'élèvent presque toujours jusqu'à la hauteur de types figuratifs, A travers ces paysans savoisiens, c'est toute

1. Anatole France lui-même eut à soutenir le même débat intime en sens inverse; il rompit avec son père pour rejoindre son aïeule. Il fit à rebours l'évolution de François Rambert. Ses parents étaient chrétiens et pieux; sa grand'mère était impie. Il rétrograda vers sa grand' mère : « Grand' maman était frivole, nous dit-il dans *Le livre de mon ami*; grand' maman n'avait pas plus de piété qu'un oiseau. Il fallait voir le petit œil rond qu'elle nous faisait quand, le dimanche, nous partions, ma mère et moi, pour l'église. Elle souriait du sérieux que ma mère apportait à toutes les affaires de ce monde et de l'autre... Elle avait coutume de dire de moi : ce sera un autre gaillard que son père... Elle datait du XVIIIe siècle, ma grand' mère. Et il y paraissait bien! » C'est aussi de ce siècle qu'on peut dater M. France, et il y paraît assez!

la paysannerie française et, peut-être, la paysannerie éternelle, dont nous pouvons atteindre l'âme. Quelle jolie touche profonde, par exemple, dans la réflexion de cette villageoise des *Roquevillard*, qui ne veut pas recevoir d'abord l'enfant naturel de sa fille, et qui sent fondre sa haine à la vue du bébé : « Quand je l'ai vu, dit-elle à l'avocat Roquevillard, d'une risette il m'a tourné les sangs. Maintenant, c'est tout mon plaisir... — C'est bien des charges pour toi. — Pour sûr. Mais quand je rentre, je vois ce gosse qui biberonne, et ça me fait l'effet d'un verre de votre vin. Une chaleur et du goût à vivre. — Tu es déjà vieille pour travailler. — Justement, je ne suis plus bonne qu'à ça. » Qui n'a rencontré vingt fois cette aïeule ridée dont l'âme primitive, à la fois tendre et brusque, est saisie là dans son jaillissement?

Il faudrait citer encore tout le beau dialogue du *Chemin de Roselande* pour savoir de quel regard pénétrant M. Bordeaux a fouillé l'âme du paysan. Le docteur Brunoy est là qui veille au chevet de son enfant agonisant. Un montagnard survient qui l'appelle auprès de son petit, atteint lui aussi du croup. Entre les deux hommes un pathétique dialogue s'engage : — « C'est vous, Rivaz. Que voulez-vous? — C'est mon petiot qui étouffe. — Ah! fit le docteur, j'irai demain matin. » L'homme remua la tête. « Sans vous, il ne passera pas la nuit. — Mon petiot à moi est en train de mourir. Je ne puis pas y aller ce soir. » Les deux hommes se turent, chacun s'isolant dans son malheur. « C'est juste, reprit enfin Rivaz. Vous guérirez le

vôtre, pas le mien. — Oh! le mien est perdu. » De nouveau, le silence les enveloppa, et de nouveau le paysan le rompit. « Le mien n'est pas perdu encore. Je l'ai eu vieux. Je n'en aurai plus. — Demain matin, de bon matin, j'irai, je vous le promets. — Trop tard. — Laissez-moi fermer les yeux de mon gosse... A minuit peut-être. — Si vous ne pouvez rien ici », osa insinuer le paysan. A ces mots, le docteur s'irrita : « Si je ne peux rien? Qu'en savez-vous? Il vit toujours. Lui vivant, je ne m'en irai pas, entendez-vous? » L'homme pétrit son feutre à pleines mains, hésita, puis marcha vers la porte : « Ça fera deux morts! » murmura-t-il dans sa barbe, mais sans révolte, comme on accepte l'inévitable. « Attendez! ordonna M. Brunoy[1]. »

Ce paysan immobile et têtu qui « pétrit son feutre à pleines mains », qui parle à mots brefs coupés de silences, qui livre par lambeaux le quart de sa pensée, n'est-il pas, dans sa lenteur stoïque, dans la férocité tranquille de son instinct paternel, la figure même du paysan de toujours et de partout, fixée là sous un aspect d'éternité? Toute l'âme paysanne, obscure et profonde, soumise au destin, s'est trahie dans ce demi-mutisme, dans cette attitude, dans ce geste!

* * *

Et nous saisissons là, sur un bel exemple, le procédé constant par lequel M. Bordeaux communique

1. *Le carnet d'un stagiaire*, p. 343.

la vie à ses personnages. Ses héros ne sont pas des êtres indécis et fluents, de glissantes entités métaphysiques ; ils ont une âme et un corps, ils ont les trois dimensions. Ils ont un habitat, un costume et un visage. Nous sommes admis à regarder au miroir pardessus leur épaule, à faire l'inventaire de leur garderobe et de leur coffre-fort. L'écrivain ne professe aucun dédain pour « la guenille ». Il sait que les yeux sont « les fenêtres de l'âme », et que c'est une sottise pour un romancier de mépriser le physique au profit du métaphysique.

Voltaire, qui ne manquait pas de préjugés, assurait que c'était une frivole curiosité de rechercher « comment Colbert avait les sourcils faits ou comment il mettait son rabat ». Balzac et Thierry ont redressé nos idées sur ce point et nous ont appris que le mystère d'une âme se révèle parfois dans l'éclair d'un regard, dans le modelé d'un front, dans le profil d'un nez, dans tout l'*habitus* de la personne physique.

M. Bordeaux a recueilli leur enseignement et complété son esthétique sur leurs observations. Chez lui, nous avons accoutumé de parler à des visages et ces visages ont accoutumé de nous livrer une âme ! Ses personnages sont dessinés dans leur être corporel avec une singulière vigueur de lignes et de coloris : « Sans être âgé, Me Tabourin le paraissait parce qu'il était négligé et comme recouvert de la poussière de ses cartons. Souvent il avait envié la calvitie de la plupart de ses confrères en passant un peigne hâtif dans ses cheveux trop abondants, qui gardaient leurs

mauvais plis comme une terre ingrate après la charrue[1]. » Ce détail des cheveux rebelles, que nous verrons plus loin collés et pommadés avec une indiscrétion barbare, nous restera fixé sur la rétine. Me Tabourin a désormais son étiquette dans notre souvenir. Il ne sera plus quelqu'un de ces êtres vaporeux, *tenues sine corpore vitæ*, dont parlaient les anciens. Nous ne le confondrons plus avec nul autre.

Le portrait n'est d'ailleurs jamais esquissé, chez M. Bordeaux, par vain amusement d'esthète. Dans les lignes d'un corps ou dans les traits d'un visage, il ne veut saisir et ne retient que ce qui peut jalonner une psychologie, nous guider dans l'exploration des âmes. Détachons encore, pour illustrer cette manière, un fragment du portrait d'Élisabeth Derize dans *Les Yeux qui s'ouvrent* : « Sa beauté parlait pour elle... Sa tête petite, de beaux cheveux soyeux, des *cheveux d'enfant*, naturellement bouclés, mais trop contenus par le peigne, de ce blond cendré dont la nuance est une caresse, des yeux noirs qui contrastaient avec la couleur de la chevelure et s'en trouvaient adoucis, le nez bien fait, un peu mince et pointu à la vérité, un *teint d'Anglaise*, des traits purs et comme *fraîchement lavés*, et un air de santé, d'honnêteté *passive*, elle n'exprimait guère qu'une jeunesse étonnée et contente, contente d'elle-même et étonnée devant les complications imprévues d'une vie que sans doute elle pensait parcourir tranquillement, comme une route unie dans

1. *Les yeux qui s'ouvrent*, p. 7.

une bonne voiture[1]. » Comment, ayant contemplé ce visage, serions-nous surpris des déceptions qui vont venir de la petite âme sans température ni profondeur qui s'y est reflétée? Comment l'âme vibrante d'Albert Derize s'accommoderait-elle de cette banquise anglaise? Ce flegme septentrional, cette naïve jeunesse des yeux et cette joue rose en fleur, ce visage lavé, ces cheveux d'enfant, ce regard candide où flotte un étonnement, tout nous fait prévoir que l'âme fragile et ténue dont cette enveloppe est l'habitacle ne pourra soutenir longtemps le poids de la vie et des devoirs domestiques. Ce portrait nous prépare aux catastrophes. Il accomplit ainsi son office : il est moyen d'action et condition de vie.

Non pas seulement les portraits, mais jusqu'aux silhouettes fragmentaires ont, chez M. Bordeaux, cette fonction *vitale*. Avons-nous remarqué, dans *La Peur de vivre*, ce croquis tout simple, mais si suggestif, qui nous montre Marcel Guibert assis près de sa mère au moment de son départ pour l'Afrique? « Sur un siège plus bas qu'elle, s'appuyant à son épaule, il lui prit la main : « Je suis bien ainsi », dit-il d'une voix câline qui contrastait avec son mâle visage. Pour la première fois, il remarqua cette main qu'il gardait dans la sienne, une pauvre main usée et gercée, aux doigts gonflés et sans bagues, qui révélait une vie de travail et la vieillesse[2]. » Et cette main sans bagues nous découvre soudain l'héroïsme caché d'une vie rude et

1. *Ibid.*, p. 38.
2. *La Peur de vivre*, p. 118.

comprimée. De ces quelques lignes il nous vient d'un coup plus de lumière que d'une longue page d'exposé discursif.

Ainsi constitués dans leur être physique et moral, campés dans une attitude qui les différencie, revêtus d'un costume qui les caractérise, munis d'habitudes, de gestes et de tics où nous lisons leur profession, leur âge, leur condition, leur passion... les personnages de M. Bordeaux se meuvent devant nous, agissent, respirent et parlent. Redisons le mot : ils vivent! Toujours semblables à eux-mêmes, ils ne ressemblent à aucun de leurs voisins. De chacun, nous recevons une impression particulière qui le classe dans nos souvenirs et le préserve à jamais de se confondre avec quelque autre. Ce sont, comme disait Balzac, « des individus typisés et des types individualisés ». Ce Balzac, dont je ne discute pas le génie et qu'il faut bien tenir pour l'un des maîtres du roman, fut souvent, comme Molière, simplificateur à l'excès. Ses personnages nous inspirent une sorte de terreur sacrée. Sous l'unique et farouche passion qui les éperonne ils nous apparaissent comme des Leviathans du vice. Rastignac c'est l'Ambition ; Grandet c'est l'Avarice ; Rubempré la Vanité. Devant ces blocs psychologiques nous ressentons comme une impression de puissance mystérieuse, nous sommes aveuglés d'un jet de lumière crue. Les personnages de M. Bordeaux sont à la fois plus simples et plus complexes. Ils ont moins de puissance mais plus de charme discret. Ils ont la condescendance de n'être pas des géants

Enfin surtout, ce qui sauve tout, ils ont ce signe de la vie, la mobilité et la diversité !

Pour qu'ils nous soient plus *sensibles au cœur* et plus présents à l'imagination, pour qu'ils fassent mieux empreinte sur notre œil, et qu'ils nous entrent dans l'âme, pour ainsi dire, par tous nos sens, l'auteur leur compose une atmosphère et une ambiance. Il les met dans un bain de lumière qui les éclaire et les explique. Cette atmosphère, le romancier la constitue par les *entours* du héros, comme disait Montaigne, par les personnages de second ordre dont il est solidaire, par le groupe social qui le conditionne, par la maison qu'il habite, par la nourriture qu'il prend, par le paysage qu'il contemple ! Comme la puissance lumineuse d'une toile vient du jeu des clairs et des sombres, la vie d'une œuvre romanesque jaillit ainsi des contacts et des oppositions du personnage avec son milieu.

Les serviteurs et les servantes sont, pour M. Bordeaux, l'un des éléments les plus précieux et les plus *actifs* de cette ambiance. Avec quel souci du détail pittoresque il dessine ces humbles personnages latéraux ! Il ne leur confie souvent qu'un bout de rôle, mais ce rôle est toujours chargé de signification psychologique. J'ai déjà signalé cette savoureuse Fanchette des *Yeux qui s'ouvrent*. Absorbée dans ses opérations culinaires, munie d'une psychologie rudimentaire, habituée à juger les gens sur leur appétit, elle réussit pourtant, en appliquant son humble critère gastronomique, à porter un diagnostic pénétrant sur l'état moral de son maître Albert Derize. Un soir qu'après

sa fugue le jeune homme est venu dîner chez sa mère, Fanchette l'a regardé manger et, à la façon dont il a traité ses plats, elle a bien vu qu'il y avait du trouble en cette âme : « Personne ne prêtait attention à sa cuisine : Madame, passe encore, on l'eût nourrie avec du bouilli de bœuf et des pommes de terre tous les jours qu'elle ne s'en fût pas aperçue ; mais Monsieur qui, tout petit, était si gourmand et montrait un si noble appétit, Monsieur qui était digne d'apprécier une daube ! C'était donc vrai que là-bas, *par Paris*, on lui avait tourné la tête et rompu la cervelle !... *il* avait avalé ses crêpes comme une médecine, sans manifester le moindre agrément ![1] » Ainsi, de son médiocre point de vue alimentaire, cette Fanchette nous a fait pénétrer plus loin dans un cœur que bien des psychologues. En concluant d'une perturbation d'appétit à une perturbation intime, elle a mis ce personnage dans une clarté. Par elle nous donnons un beau coup de sonde en cette âme. Et ce que fait ici Fanchette, les personnages de M. Bordeaux le font sans cesse à l'égard les uns des autres[2]. Ils se prêtent mutuelle-

1. *Les yeux qui s'ouvrent*, p. 92.

2. C'est ainsi que s'explique et se justifie le rôle de la petite bohémienne Nazzarena dans *La Maison*. L'enfantine passion que François Rambert conçoit pour cette enfant éveille en lui la tempête du sentiment ; cette passion aide à son évolution et le précipite du côté de son grand-père. Je m'étonne que M. Faguet n'ait pas aperçu la signification de ce petit épisode amoureux. Notre express-critique écrivait, en effet, dans *Excelsior*, à l'apparition de *La Maison* : « Un seul épisode, à savoir les amours enfantines de François avec une petite écuyère de cirque est chose dont je pourrais me passer assez volontiers ; mais ceci, sans doute, est pour les dames, et que serait un roman où il n'y aurait pas du tout d'amour ? » Je me demande, en ce cas, pourquoi nous ne

ment une part de leur lumière et de leur activité. Et toute la vie de l'ensemble en est décuplée !

mettrions pas parmi les vains ornements de littérature l'amour de Néron pour Junie dans *Britannicus*? Il me semblait que la brusque invasion de l'amour dans cette âme disgraciée faisait jouer le déclic intérieur et précipitait dans le crime le jeune monstre que plusieurs barrages retenaient encore! M. Faguet n'enseigna-t-il point jadis à ses rhétoriciens que la passion fut ici l'étincelle qui alluma l'incendie? Pourquoi n'accorde-t-il pas à M. Bordeaux le bénéfice de cette observation?

La petite héroïne de *La Maison*, cette écuyère au nom chantant, cette Nazzarena blondie par les hâles de tant de ciels divers, c'est l'Étrangère, c'est la Séductrice, qui vient souffler un vent de révolte dans une âme de sédentaire et lui faire entendre l'appel de la Liberté! C'est la voix des Sirènes dont le chant faisait délirer Ulysse sur les chemins d'Ithaque, c'est la voix des femmes d'Ophir et de Sidon qui corrompaient le cœur de Salomon et lui faisaient trahir la foi monothéiste... Dans la voix de cette petite Walkyrie fûtée, qui traîne après soi le capiteux enchantement des lointains pays de Bohême, il y a l'appel de toutes les puissances de désordre. Et cet appel se fait entendre à la sensibilité. La philosophie du gyrovague Rousseau, inculquée par les maximes du père Rambert, n'avait atteint l'enfant de *La Maison* que dans son entendement, la voix de l'écuyère, son petit air aventureux, ses caracoles sur un cheval de manège, atteignent en lui les redoutables puissances de sentiment. Après le passage de cette apparition dans sa vie, toute son âme entre en tumulte. Il lui faut boire à la coupe du roi de Thulé! La tentatrice a beau disparaître, sa voix l'ensorcelle encore. En vain son père tente de le reconquérir : il se raidit et s'accroche à l'aile de sa chimère. Pour le guérir, on le dirige vers la montagne. Peine perdue ! Le charme de la nature n'agit sur lui que pour stimuler la déviation Dans le décor vernal d'une campagne virgilienne, sur le penchant des Alpes, il se ronge de rêverie, s'excite à la révolte, s'évague en mélancolie romantique. Chaque jour davantage il s'éloigne de son père et sa pensée court dans le sillage de l'Etrangère. Il faut une catastrophe pour renouveler et rectifier cette sensibilité dévoyée. Ce que le sentiment a fait, le sentiment seul peut le défaire. Quand son père mourra, alors seulement ses puissances affectives seront rejetées dans l'ordre. Devant le cadavre d'un homme dont la volonté, l'amour, la vertu ont fondé une si belle dynastie, il se sent repris par la Tradition. Le *sentiment* de sa responsabilité succède au *sentiment* de sa dépendance. Et toute la griserie mauvaise qu'une enfants de Bohême avait versée dans son âme s'évanouit soudain dans le rayonnement de cette mort, comme brume d'automne au soleil.

Toujours mis en valeur les uns par les autres, fidèles à la position réciproque qu'ils ont reçue dès le début, recueillant et donnant tour à tour des impulsions, ces personnages composent une troupe mouvante et coordonnée qui marche à son destin dans une impeccable harmonie de groupement. Cet agrégat de cellules interdépendantes est tout bruissant de vie, car l'auteur a reçu le don supérieur de ressusciter des ensembles, de faire mouvoir des foules. Il faut lire, pour en juger, des scènes comme celle de l'audience dans *Les Roquevillard,* de la réception chez les Passerat dans *Les Yeux qui s'ouvrent,* de la soirée théâtrale dans *La Croisée des chemins*... Tout un monde est saisi là dans son mouvement, arrêté dans un geste de vie.

Il faudrait voir encore avec quelle habileté M. Bordeaux compose le décor, au centre duquel vont évoluer les héros qu'il a conçus et groupés. « Tel le nid, tel l'oiseau ! » disait Michelet. Rien ne paraît négligeable à notre auteur de ce qui entoure et circonscrit l'existence. Tout ce qui peut agir sur l'homme, impressionner son âme et la déterminer est observé et dessiné par lui. Il établit tout un jeu complexe de communications et d'harmonies entre le costume, le mobilier, la maison, le paysage... et l'Homme qu'ils enveloppent.

Les paysages de M. Bordeaux ! Nous en ferions tout un exquis florilège. De quel pinceau chaleureux et gracieux il a peint la fraîcheur abondante de ses vallées savoisiennes, la silhoutte altière de ses abruptes

montagnes, la courbe adorable de ses beaux lacs transparents ! Prenons garde pourtant que ces paysages, détachés de l'ensemble auquel ils adhèrent et se subordonnent, perdent le plus intime de leur beauté. Ils ne furent pas composés pour être des morceaux d'anthologie, mais pour modeler des âmes à leur image ou pour les éclairer. L'auteur ne les a pas appliqués du dehors, comme un décor adventice, il les a créés du dedans, insérés dans sa gerbe et fondus dans sa trame. Ils ne valent qu'en fonction d'un plus vaste ensemble, ils n'ont pas en eux-mêmes leur raison d'être. C'est pour éclairer l'âme de Raymonde que M. Bordeaux peint la forêt dans *La Robe de laine*. C'est pour nous faire entrer dans l'intelligence de son héros qu'il nous décrit la vendange au début des *Roquevillard*. L'auteur a voulu nous rendre sensible l'adhérence au sol de ce grand Roquevillard. Il l'a campé dans son domaine pour nous rendre intelligible l'obstination possessive qu'il va déployer sur cette terre à laquelle il tient par toutes ses racines.

Ainsi M. Bordeaux ne *chante* pas la nature, comme Barrès dont les descriptions sont si souvent des symphonies, mais il l'utilise et la capte. Il ne se comporte pas devant elle en lyrique qui médite et rêve, mais en romancier qui butine, en dramaturge qui élabore ses richesses pour les transformer en substance *vitale*.

* * *

« C'est un métier que de faire un livre, comme de faire une pendule », disait La Bruyère. Il me semble que M. Bordeaux n'ignore aucun des secrets de ce *métier* et qu'il sait la technique d'un bon livre. Mais La Bruyère n'eût pas été satisfait pour autant. Il avait un autre règle critique à laquelle il donnait la primauté, une règle qui ne voulait pas seulement compléter la première mais lui fournir une suppléance : « Quand une lecture vous élève l'esprit, disait-il, et qu'elle vous inspire des sentiments nobles et courageux, *ne cherchez pas une autre règle* pour juger l'ouvrage, il est bon. » Si nous avons cherché d'abord une autre règle, ce n'est pas par mépris pour celle-ci, mais pour soustraire l'œuvre aux disputes éventuelles d'une esthétique sans profondeur, de cette esthétique formelle dont M. de Mun fit la juste critique dans sa réponse académique à M. de Régnier.

Nul ne conteste la bienfaisance des romans de M. Bordeaux [1]. On tenterait plutôt de lui en faire un grief! Qu'il soit le défenseur de la patrie, du foyer, du lien conjugal, de la religion, chacun le sait. On a composé tout un bon livre sur ce sujet et je n'avais pas à recommencer ici ce que M. Ferchat a si parfaitement

1. Je ne les canonise pas tous et sans dictinction. Il en est peut-être un ou deux dont on pourrait dire qu'il eût mieux valu qu'ils ne fussent pas nés. Plusieurs autres veulent être lus avec discernement.

fait[1]. Le point de vue d'esthétique pure où je me suis placé exige seulement que je recherche en passant si

1. *Le roman de la famille française*, par Joseph Ferchat. Paris, Plon. M. Joseph Ferchat a pu écrire 400 pages sur M. Bordeaux sans que cet ample vêtement submergeât son héros et étouffât son œuvre. Pas un moment, nous n'avons l'impression que ce vêtement flotte ou fait des plis. Et cette robustesse d'une œuvre qui peut soutenir le poids d'un tel commentaire sans en être écrasée, est un admirable signe de vie durable. Mais il faut admirer aussi que le commentaire ne soit pas débordé et qu'il tienne de son propre poids : *sua mole stat*.

Ce sera décidément la bonne aventure pour M. Bordeaux d'avoir eu comme critique M. Ferchat qui n'a pas fait seulement une étude abstraite de son œuvre, mais en a composé une sorte de florilège où nous pouvons odorer les plus belles fleurs de son jardin. En parcourant le livre de M. Ferchat, il est impossible de ne pas tenir M. Bordeaux pour l'un des plus parfaits écrivains de ce commencement de siècle. Lu de la sorte, en anthologie, il nous apparaît allégé de son plus sensible défaut, de son seul défaut peut-être, qui est la rançon du plus beau don : l'extrême facilité !

Je constate d'ailleurs avec infiniment de plaisir qu'au lieu d'aller *empirando*, comme la plupart de nos écrivains contemporains qui fléchissent après la maturité, il va grandissant chaque jour. Il a pris sur lui d'écrire avec plus de lenteur et de faire difficilement des proses faciles. Lui-même nous a fait confidence de cette petite inversion dans sa méthode. Il est allé voir, il y a quelques mois, l'écrivain belge Carton de Wiart qui sait être, avec une admirable aisance, à la fois orateur politique, avocat, conférencier, poète et romancier ; il lui a demandé le secret de faire tant de chose en si peu de temps, et ce secret M. Carton de Wiart le lui a révélé : c'est la lenteur. « Pour mener de front tous ces travaux divers et les conduire à bien avec égalité, il allait lentement. C'est le secret que je lui dois et que je vous livre ». Depuis que M. Bordeaux a dérobé ce secret à M. Carton de Wiart, et qu'il s'est mis au régime de la lenteur, il écrit avec une perfection croissante. L'évidence de ce perfectionnement éclate dans sa seconde série de *Vie au Théâtre*. J'ai dit ailleurs ce qu'il y avait parfois de court et d'elliptique dans ses démonstrations de la première série. Ici la vigueur critique est merveilleusement soutenue et extensive ; elle se déploie dans une forme à peu près sans bavure. Ce livre classe son auteur, et le porte au tout premier rang de la critique contemporaine.

La facilité, a-t-on dit, est la plus précieuse des qualités à condition de n'en user jamais. Il arriva, je crois, à M. Bordeaux d'en user jadis. Il n'eut pas toujours la patience de remettre sur le métier cer-

les hautes idées qui constituent comme la moëlle du roman de Bordeaux ont su prendre corps et se transformer, comme tout le reste, en action.

Balzac interrompait volontiers son récit pour ouvrir

taines pages de forme un peu lâchée, écrites à la vanvole et qui eussent voulu être filtrées, tamisées, puis recondensées, avant d'être livrées aux presses. Comme les grands écrivains qui puisent au trop-plein de leurs richesses, il estima parfois que créer seul est beau, que corriger est plat, mais il n'échappa pas à la petite mésaventure d'une intermittente faiblesse.

Nous ne devinerions pas cette menue misère à lire M. Ferchat. Toutes les pages qu'il cite sont parfaitement exquises. Il a mis M. Bordeaux en bouquet ! Et je prie qu'on donne ici tout son sens à *bouquet*, car M. Ferchat n'a pas jeté, au hasard, sous nos pas, la jonchée confuse de ses fleurs. A l'exemple de la bouquetière Glycera, il les a « disposées, diversifiées ». Il a reconstruit et mis en système la pensée sporadique de M. Bordeaux, dispersée à travers vingt ouvrages, et il a écrit un livre qui s'intitule à bon droit : *Le roman de la famille française*. Ce livre a un centre, un sujet et ce sujet, c'est la famille. Bien souvent, il arriva que des auteurs furent littéralement mis en pièces par leurs critiques et présentés au public déchiquetés, méconnaissables, *disjecta membra poetæ*. Plus heureux, M. Bordeaux a été coordonné, simplifié, unifié par son critique. Et nous ne sommes pas ici en présence d'une tentative d'unification rétrospective, comme en essaye maint écrivain qui, vers la quarantaine, se fait honte à lui-même de ses oscillations passées et tente de nous faire prendre ses étourderies pour une évolution logique et délibérée. M. Ferchat n'eut pas besoin de recourir aux artifices d'une captieuse herméneutique pour nous montrer dans l'œuvre de M. Bordeaux, un dessein préconçu, une idée directrice vers quoi tout chez lui s'oriente. Voilà vingt ans que cet écrivain de grand talent, tour à tour essayiste, romancier, critique, novelliste, emploie sans désemparer les divers modes de son activité à construire ou reconstruire le magnifique édifice de la famille française où s'abrita son enfance. Son traditionalisme est aussi ancien que son œuvre, sous la réserve indiquée plus haut. Il n'eut point comme le fier Sicambre à brûler ce qu'il avait adoré, car il ne dressa jamais d'autel aux fausses divinités d'une heure : anarchisme, individualisme, cosmopolitisme. Ces turlutaines éphémères, dont tant de pauvres têtes s'affolèrent chez nous, lui furent odieuses dès le premier jour. Voilà ce que M. Ferchat a démontré d'une manière définitive.

un cours et s'espacer en dissertations parasites. Georges Sand faisait de ses personnages des conférenciers. Ces défauts, comme il arrive toujours, furent hérités pieusement par une foule de petits imitateurs sans génie que l'on bientôt vit surcharger leurs fables de gloses intempérantes. Devant cette manie dissertante Henry Becque disait avec une pointe de paradoxe : « Les romans à thèse sont généralement de mauvais romans et de mauvaises thèses. » De ce défaut notoire on versa dans un autre. On porta cette loi d'airain : que le romancier se borne à peindre la vie sans la juger! Ainsi l'art se ramenait à la photographie et le romancier se voyait promu à la dignité de miroir. Mais on reconnut bientôt à l'usage que nul ici-bas n'est en mesure de se plier à cette règle, et que toute l'œuvre de Flaubert impliquait déjà un jugement sur la vie, Une juste formule devait sortir de ces fluctuations. Du roman à thèse allait naître ce que M. Bourget ne cesse avec raison d'appeler le roman à idées. Ce roman, qui suggère des hypothèses et nous met sur le chemin des vérités, suppose une méditation sur la réalité transcrite. Il s'abstient de formuler des lois, mais il éveille l'esprit, lui fournit un aliment et lui donne une direction. Il amorce des conflits de doctrine qui nous mettent en état de veille intellectuelle. Il stimule sans opprimer. Ainsi le roman reste un spectacle de vie, mais un spectacle où les idées font leur partie. De ce roman-là M. Bordeaux est aujourd'hui parmi nous l'un des plus hauts représentants.

Nous savons si son œuvre est un spectacle de vie ! Or les idées dans cette œuvre sont un élément de la vie totale. Captées comme le paysage, comme le décor, comme le mobilier, elles concourent à la vie de l'ensemble. Elles ne forment pas un Etat dans l Etat, mais une province dans un empire, une province qui a commerce avec toutes les autres. Elles sont de la vie à l'état tour à tour statique et dynamique, mais de la vie toujours !

Si M. Bordeaux, par exemple, veut nous amener à réfléchir sur les périls du déracinement et de la fuite vers les villes, il ne prendra pas lui-même la parole, mais il mettra sur les lèvres de M^me^ Frasne, la séductrice du petit Roquevillard, cette ironie chargée de sens : « Sois comme ton papa, *un grand homme de petite ville!* » Ainsi l'idée devient coup de cravache. Ce mot d'essence idéologique agit comme le petit discours de Narcisse sur Néron. Il secoue un homme et le précipite à son destin. Il nous entre dans l'âme, à nous aussi, à la façon d'une flèche ; et il y demeure avec l'idée qu'il porte.

Que M. Bordeaux veuille encore nous faire méditer sur la misère des discordes conjugales, sur l'inévitable cruauté des divorces, il imagine une scène parlante où cette vérité prendra vie. Albert Derize, séparé de sa femme, a rencontré ses enfants sur la route où l'a conduit sa promenade. Au retour, la petite Marie-Louise, interrogée par sa mère raconte l'entrevue : « Je ne l'avais pas regardé, dit-elle, quand il a passé à côté de nous. Mais après, il m'a

appelée. — Il t'a appelée? — Oui, alors je l'ai bien reconnu. — Raconte-moi, ma chérie. — Il a appelé : Marie-Louise ! J'ai levé la tête et j'ai couru. Quand j'ai été tout près de lui, j'ai crié : Papa ! Il m'a embrassée tellement fort que ça m'étouffait. Et il me mouillait les joues, parce qu'il pleurait. Pourquoi, maman? » Ces larmes qui mouillent et brûlent une joue d'enfant sont chargées de signification ; elles nous rendent *sensible* une grande doctrine : la vie de l'enfant toujours brisée quand le lien conjugal se rompt. Un geste, une attitude, une larme ont suffi pour que cette idée prît corps et s'animât. Eloa s'est revêtue d'une chair mortelle. Une communication s'est établie entre l'idée pure et nos sens !

Et qu'importe, après cela, si les idées de M. Bordeaux sont à lui ou s'il les tient d'héritage ? La destinée de l'artiste et sa noblesse sont de traduire en beauté les idées qui composent le patrimoine universel. « Depuis sept mille ans qu'il y a des hommes et qu'ils pensent tout est dit. » Les idées du *Contrat social* étaient dans Grotius et les idées des *Provinciales* étaient dans Arnauld. Ces idées, mortes et sans ailes, tant qu'elles restèrent aux limbes de leurs traités abscons, s'animèrent soudain et devinrent immortelles en passant par une âme de feu qui leur donna sa flamme. Ferons-nous honte à Pascal d'avoir « copié » Arnauld, à Rousseau d'avoir « copié » Grotius? M. Bordeaux n'est pas Le Play, nous le savons ; mais, averti de tout le travail scientifique du maître, il est un écho qui multiplie sa voix, il est la bouche de bronze qui

fait une clameur de son murmure pédagogique.

« Un cœur noyé de poésie, a dit M. Barrès, s'il connaît une fois la virilité du mont sous lequel tressaille la plaine pécheresse, veut mourir pour un idéal. » M. Bordeaux a connu la virilité du mont ; il l'a contemplé longuement durant les années de son enfance en Savoie ; il en a reçu la lumière et l'élan comme d'un Buisson ardent.

Les idées qu'il défend, il les défend avec la chaude sincérité d'une âme pénétrée. Ce n'est pas par snobisme qu'il fait ses dévotions à la sociologie ; ce n'est pas non plus par mode qu'il combat pour le catholicisme ; c'est parce qu'il y va du salut de la patrie. L'évidence de sa conviction le sauve du poncif et de l'imagerie d'Epinal !

L'idée chrétienne est l'âme[1] de tous ses livres depuis

1. Elle est tout spécialemenent l'âme de *La Maison*. Avec cette œuvre forte qui, sous la noble simplicité de son titre, glorifie les plus hauts biens spirituels indispensables à la Cité, l'heureux talent de M. Bordeaux n'aurait-il pas donné sa fleur? Fleur d'une pensée et fleur d'un art, *La Maison* m'apparaît comme une sorte d'hymne coronal où les forces bienfaisantes, exaltées par l'œuvre entière de l'écrivain, reçoivent de sa part le suprême et collectif hommage. Ce livre achève un cycle.

Ne clôt-il pas aussi peut-être nos éternelles controverses sur la pensée religieuse de M. Bordeaux? Le grand romancier n'est-il pas établi maintenant à perpétuelle demeure dans la Maison sainte qui nous abrite nous-mêmes? Oui, le voici définitivement agrégé à la Communion des saints. Son beau tempérament français a résorbé les rudes poisons dont sa jeunesse un instant s'enivra. Et la Maison qu'il chante aujourd'hui, ce n'est plus seulement l'édifice matériel bâti par ses pères, c'est l'édifice spirituel qu'une longue chaîne d'aïeux chrétiens laborieusement fonda. A tous les coins de cette demeure, qui revit en son livre, des souvenirs sacrés se sont blottis : s'y fixer, c'est communier à tout le passé qu'ils évoquent!

C'est communier à ce passé chrétien auquel M. Bordeaux ne

quelques années. Et bien loin qu'elle en amoindrisse la valeur d'art, elle l'accroît au contraire magnifique-

dissimule plus qu'il a donné son cœur. Car, ai-je besoin de le dire, les parts d'autobiographie sont abondantes et d'interprétation facile dans son œuvre nouvelle. Je n'aurai pas la barbarie d'en préciser les frontières qui doivent rester flottantes pour que soit sauve la loi du genre. Mais à travers le flou-exprès qu'il faut respecter, je discerne dans la crise d'âme qu'il raconte une confession dont les éléments nous furent livrés ailleurs. M. Bordeaux quadragénaire raconte Bordeaux enfant. Et, de ce point qu'il faut tenir pour acquis, il n'est pas indifférent d'observer que le héros du livre, François Rambert-Bordeaux, sorti de la phase périlleuse où toute son âme fut engagée, dit et écrit de sa mère en qui réside « une puissance mystérieuse » : « Cette puissance. *je le sais maintenant*, c'était Dieu qui habitait en elle,soit qu'elle fût allée *Le* — L'orthographe même de M. Bordeaux a une éloquence que les cœurs chrétiens reconnaîtront avec émotion — chercher à la première messe avant que personne fût réveillé, soit qu'elle *Lui* offrît ses travaux dans la maison » p. 42. Et peut-être n'est-il pas besoin d'un grand effort de perspicacité pour deviner une confidence dans ces lignes par quoi le livre se ferme : « Ce soir-là, veille de mon départ, ma *foi* dans la maison fut la *foi* dans la Maison éternelle où revivent les morts dans la paix »? Cet hommage aux forces transcendantes qui fondent la maison temporelle, ce cantique d'action de grâces qui chante en sourdine dans tous les derniers livres de M. Bordeaux, les adversaires de l'idée chrétienne en ont depuis longtemps reconnu l'accent. Et si les petites revues où le paganisme embusqué brûle ses dernières cartouches font à l'auteur une guerre féroce, si nous assistons à une ruée d'anthropophages toutes les fois qu'il est question de lui décerner le grand prix de Littérature, sachons voir que dans ces grandes colères il n'y a pas l'ombre d'un souci d'art. Les calamistes qui noircissent le papier de ces petits recueils ne s'en prennent à l'art de M. Bordeaux que pour atteindre à travers cet art la pensée chrétienne qu'il recouvre et qu'il sert.

La Maison achèvera d'exaspérer leur hostilité niaise. Ce livre raconte le grand combat qui s'amorce en toute âme d'enfant entre le scepticisme et la foi, entre l'acceptation et la révolte, et il donne la victoire aux traditionnelles disciplines.

Livre limpide et frais, légèrement incidenté et tout en nuances, il est de si peu de matière vraiment qu'une analyse en est presque sans objet. Le héros du livre est un enfant à qui la Providence accorda, comme à M. Bordeaux, la faveur de grandir dans une vieille maison

ment. Bourget nous rappelait naguères à l'Académie rançaise ce qu'un livre reçoit en beauté de la religion

de Savoie, sur les bords d'un lac enchanté. Il a pour mère lui aussi une sainte femme héroïque, dont le bon génie tutélaire plane sur la maison, mais qu'une sorte de réserve pudique retient à l'arrière-plan de la scène, dans une pénombre mystérieuse. Au premier plan, c'est la silhouette du Père, du docteur Rambert, qui se détache en vigueur. Cet homme, qui exerce la médecine comme un apostolat, qui élève et gouverne toute une belle tribu d'enfants, qu'on honore comme un roi dans sa maison, est l'homme de toutes les traditions. Il a reçu le sceptre des mains débiles de son propre père qui, ayant abdiqué, vit à l'écart sous son toit, étranger à l'esprit de la famille, anneau dissident dans la longue chaîne des Rambert traditionalistes. Ce père d'une magnifique noblesse de caractère, ce grand-père, vieillard libertin, féru du XVIIIe siècle et de son art polisson, tout absorbé dans le soin de ses digestions et la surveillance de ses garde-robe, voilà les deux pôles entre lesquels oscillera l'enfant tout le long du récit. Le livre n'est que l'histoire de ses adhérences successives aux deux maîtres de sa pensée.

La première maîtrise appartient naturellement au père. Jusque vers douze ans, l'enfant vit dans le rayonnement de cet homme qui porte au front les signes de la supériorité, de ce chef dont la voix d'imperator exprime et propage l'amour de « l'ordre qu'on impose à la nature et à soi-même ». Mais sur le seuil de l'adolescence, au sortir d'une longue maladie qui nécessite le repos dans l'air pur, le petit François Rambert tombe entre les mains de son grand-père et pendant des mois devient le compagnon de ses promenades et de ses flâneries. Alors sous l'action de ce maléfique vieillard, commence une terrible mue psychologique qui s'achève en lui par la rupture avec la tradition paternelle.

Je ne sais s'il y a dans notre Littérature actuelle une caractère mieux établi que celui de ce vieux sybarite ranci et couard dont les propos sceptiques dévastent une âme d'enfant, de ce vieux plaisantin pour qui rien ne compte ici-bas que le plaisir d'une heure, qui se soucie de sa famille et de sa patrie comme un poisson d'une pomme, et qui abattrait un chêne pour avoir un gland.

C'est à ce Mentor calamiteux qu'une candide enfance est confiée. François Rambert va, sous sa conduite, découvrir un monde ignoré. « Le pays des chimères, disait Jean-Jacques, est seul digne d'être habité. » C'est en pleine chimère que le vieux Rambert entraîne son petit-fils. Sur les routes de Savoie, à travers les halliers et les champs, au hasard de la causerie, il lui administre au compte-goutte la quintessence des paradoxes de Rousseau. Accompagnée d'un petit rire âcre et

qui l'inspire. « Que le plus puissant écrivain de la langue française, disait-il à M. Boutroux, parlant de Pascal, en ait été le plus religieux, quel appui donné à la thèse, qui court d'un bout à l'autre de votre œuvre, que supprimer dans l'âme humaine le sens de l'au-delà, ce serait, non pas l'affranchir, non pas l'élargir, mais l'amoindrir, mais la mutiler ! » Avec ses perspectives d'éternité la religion fournit aux œuvres un incomparable horizon. Encore ne leur est-elle pas seulement une magnifique toile de fond, mais un principe de vie. Courbant les passions sous une loi et les prédestinant à un jugement, elle les approfondit et les rend tragiques. En un mot, elle aère, elle élargit, elle vivifie !

bref, chacune de ses paroles tombe comme une goutte d'acide sur l'âme de l'enfant. Avec le ton d'une indifférence supérieure, où se reconnaît le tic de sa pensée, il s'en prend à toute certitude : « C'est vrai si vous y tenez ! Mais qu'est-ce qui est vrai? » Comme la poule de *Chantecler* qui ne sort la tête de son panier que pour proférer une sentence philosophique, le vieillard ne sort de son mutisme paresseux que pour laisser choir du bout des lèvres quelque sentence subversive qui entamera les croyances de son petit-fils et ruinera ses innocences de chérubin. Un jour il le trouve feuilletant une Bible illustrée : « Oh ! Oh ! dit-il, la Bible ! Pauvre petit ! Attends, attends, je t'en apporterai, moi, des livres ! » Sur la route où tous deux vaguent et flânent, voici qu'un colonel passe au galop, moustache au vent... L'enfant s'arrête admiratif, ébloui par une vision d'épopée : « C'est une vieille bête, prononce lentement le vieillard, et son carcan ne sait pas trotter ». Et le beau rêve doré s'évanouit !... Une autre fois, c'est le curé qu'un mot de gouillerie éclabousse : « Tu vois, ce brave homme de curé, pour une fois avait raison. La nature est notre mère. »

Ainsi sous l'action de ce pernicieux aïeul l'enfant perd ses directions et se détache de ses pères. Les nuées de Rousseau lui ravagent l'esprit et lui gonflent le cœur. Des horizons nouveaux s'ouvrent à lui et les fascinantes voix de la liberté commencent leur œuvre de séduction. Il faut la catastrophe que nous avons dite pour ramener l'enfant vers son père et vers la vérité.

*
* *

M. Bordeaux si imperméable à la critique dès qu'on étudie son œuvre au-dedans, dans ses vertus profondes de vigueur idéologique, de mouvement et de vie, est-il également invulnérable quand on considère cette œuvre dans sa parure et dans son style ? Je l'ai dit, nul à cet égard n'est sans péché. Ni Corneille, ni Molière, ni même Racine n'ont évité la juste censure due au pécheur. M. Bordeaux n'échappera point à cette fatalité du mal. Il y a, je l'avoue, quelques pailles en son écriture. On y trouverait peut-être quelques images indécises, quelques métaphores flottantes, quelques phrases invertébrées et aussi quelques-unes de ces expressions fripées que nous appelons *clichés* dans notre argot scolaire. Du moins ces fautes sont-elles vénielles. Pour elles M. Bordeaux ne sera point jeté aux ténèbres extérieures. « Vive notre vieil ami Corneille, disait M^me^ de Sévigné. Pardonnons-lui de méchants vers en faveur des divines et sublimes beautés qui nous transportent! » Il y avait dans ce cri du cœur un principe de critique éternelle. Une œuvre se juge sur ses beautés plus encore que sur ses taches. Chaque genre a sa loi de nature. A qui réalise cette loi, il sera beaucoup pardonné. Chateaubriand, Sainte-Beuve, Brunetière ont établi pour toujours les fondements de cette grande règle critique. Un beau visage peut avoir la menue disgrâce d'une verrue. Si Colletet ne voit que la verrue,

Mme de Sévigné ne voit que le visage. Nous sommes du parti de Sévigné. « J'aime Paris, disait Montaigne, même avec ses verrues et ses taches. » Aimons M. Bordeaux avec ses verrues et ses taches. Et si d'ailleurs nous n'y mettions la loupe les verrions-nous, ces taches ? Nous aimons Balzac qui a pourtant perpétré par centaines de phrases comme celle-ci : « La bienfaitrice trempa le pain de l'exilé dans l'absinthe des reproches. » Ces forfaits littéraires à jamais déplorables disparaissent emportés dans un tourbillon ; ils sont consumés comme paille dans la flamme de vie qui monte de l'œuvre entière. Bordeaux n'a jamais rien commis d'aussi exécrable. Et nous avons vu qu'il avait aussi la *flamme* et le *tourbillon*. Brunetière l'a dit : une œuvre est bien écrite si elle remplit sa destinée ; elle n'est mal écrite que si elle manque à sa loi et ne remplit pas sa définition. La fin du roman et sa raison d'être étant de reproduire la vie, M. Bordeaux sera prince du style si son œuvre a l'étincelle sacrée, le souffle vital !

Si l'on tolère que je propose mon sentiment sur ce style vu du dehors, je dirai, dans la langue de M. Prudhomme, qu'il a les qualités de ses défauts. Il est exactement le jaillissement d'une pensée : il en a les heurts et les sursauts. N'étant pas traité pour lui-même et selon les scrupules de la stylisation parnassienne, il va d'une marche rapide et brusque, désinvolte et cavalière. Style, en somme, d'excellente santé, qui ne se tire pas à quatre épingles et n'abuse pas des papillotes, style alerte et musclé, style d'un

homme qui fait du sport et gravit les pentes escarpées d'un jarret souple et prompt.

Nous ne trouvons pas chez M. Bordeaux de ces larges symphonies barrésiennes, de ces grandes nappes d'harmonie fluide qui laissent après elles une vibration musicale et comme une traînée lumineuse. Il y a quelque chose de court et de haletant dans sa cadence accélérée. Sa petite phrase allante et court-vêtue entraîne en son mouvement les idées qu'elle recouvre et les fait pétiller comme une mousse légère.

Nous ne trouverons pas non plus chez lui de ces amples et profondes masses verbales à la Bourget, tendues et pathétiques, frémissantes encore de l'effort qu'elles ont coûté. Tout est chez M. Bordeaux de spontanéité vive et fraîche, de force calme et d'agilité mousquetaire. La transparence de ce style en dissimule la vigueur aux esprits légers, et nos petits esthètes germanisants s'imaginent sottement qu'il n'y a pas de profondeur dans ces formules brèves et denses, qui incarcèrent la pensée nette comme la fine monture d'or maintient une belle pierre à l'eau profonde. M. Bordeaux joint au tempérament d'un grand romancier celui d'un malicieux « nouvelliste à la main », comme on disait jadis. Ce lansquenet solidement armé est un cadet de Gascogne à l'âme chantante : la note claire de sa phrase éveille en nous de gais échos. Ce philosophe a le sourire ! Si, d'ordinaire, il parle Job et Salomon, il ne balance pas à donner parfois la parole à Gavroche, et nous avons la joyeuse surprise de voir parfois tomber de sa plume une bouffonnerie

discrète. S'il n'a pas cet esprit d'ironie sceptique qui sourit de soi-même et s'amuse au paradoxe, il a cette bonne verve optimiste et robuste, ce bon sens incisif qui éclate dans la précision directe de son dialogue aux vives répliques. Il n'a rien du mosaïste alexandrin, du joaillier, du ciseleur, il ne grave pas des médailles. Il n'est pas numismate. Il dédaigna toujours de faire cliqueter les mots pour le vain plaisir de la musique verbale, de sertir péniblement dans un style refait l'épithète scintillante, *érubescente* et *coruscante*, comme on disait au Parnasse. Il ne consentit pas à ramer sur la trirème de Circé, à tisser de lentes et laborieuses proses ramagées dans l'équipe des Goncourt, mais ayant reçu du ciel une abondante facilité, il partit sans grand arroi et navigua quand même, dès l'origine, sous un vent d'équitable renommée.

Dans sa jeunesse, à cet âge ou l'on cherche l'originalité et qu'on pense la trouver dans l'excentricité, il versa lui aussi, comme tant d'autres, dans la douce manie du néologisme et du tour aventureux. Mais il eut vite fait de se libérer et d'entrer, comme disent les mystiques dans la voie purgative. Le voici maintenant tout engagé dans la voie illuminative, dans la voie royale de la perfection. A présent, sur le sable uni où nous marchons à sa suite, à tous nos pas s'allument des paillettes d'or : « Chambéry, capitale ensommeillée de la Savoie que décore, comme un panache militaire son château historique, fier et léger sur le fond du ciel. » — « C'est la plaine verdoyante du Chablais que frange l'eau bleue du lac

et que limitent des montagnes nonchalantes, boisées jusqu'au sommet, et, plus loin, des pics dentelés qui dressent dans le ciel pur leur blancheur aride et, le soir, semblent retenir, comme des hampes d'étendard, les feux du couchant. » — « Elle s'approcha de son miroir et, couronnée d'aurore comme de fleurs, elle se vit si nouvelle, quoique pâle et les yeux rougis, que l'espoir lui perça le cœur comme une flèche de soleil... » Quand on écrit de cette encre, on peut attendre avec sérénité le jugement de l'avenir et regarder le présent *du haut de son esprit et les deux bras croisés.*

* * *

Boileau écrivait à Racine :

Et qu'importe à nos vers que Perrin les admire...
Pourvu qu'ils sachent plaire au plus puissant des rois ;
Qu'à Chantilly Condé les souffre quelquefois ;
Qu'Enghien en soit touché ; que Colbert et Vivonne,
Que La Rochefoucauld, Marsillac et Pomponne,
Et mille autres qu'ici je ne puis faire entrer
A leurs traits délicats se laissent pénétrer.

Il y a longtemps que les romans de M. Bordeaux font la joie délicate des cours, et jusque des cours orientales, longtemps qu'ils ont forcé l'accès de Chantilly et reçu des couronnes dans les plus hauts aéropages. Marcillac et Pomponne, Colbert et Vivonne les ont couverts et adoptés, car je vois parmi les admirateurs du jeune écrivain presque tous les maîtres de la critique et du roman : Melchior de Vogüé, Brune-

tière, Lemaître, Faguet, Doumic, Barrès, Bourget, Maurras, Le Goffic, Bainville, Aubray, Vandérem, Gilbert, Chaumeix, Madelin..., *et mille autres qu'ici je ne puis faire entrer*. Dès l'apparition du *Lac noir*, M. Faguet prédisait à M. Henry Bordeaux un fauteuil à l'Académie. Après *La Peur de vivre*, M. Doumic lui consacrait aux *Débats* un grand article d'admirative sympathie. En 1897, M. Maurras, déjà, le comparait à M. Bourget pour sa maîtrise à surprendre « les sources obscures de la vie, les mouvements secrets de l'âme ». — « Je ne connais que Paul Bourget, disait-il, qui se soit tenu aussi sévèrement à cette méthode. » Dans le même temps, M. Fernand Vandérem écrivait : « L'esthétique de M. Bordeaux m'a ravi... Il marche à vastes traits, procède par larges et vigoureuses esquisses; et le résultat de ce « faire » ample et résolu, ce sont des portraits nets, puissants et hautains, qui se détachent sans bavures, en pleine lumière d'idéal et de vérité. » Et M. Bourget couvrait toute cette rumeur de louange en écrivant récemment pour la préface du *Roman de la famille française* : « Jeune encore, M. Henry Bordeaux a fait de main d'ouvrier, outre *Les Roquevillard*, plus d'un ouvrage qui mérite cet éloge. Notre génération a vu s'en aller, les uns après les autres, tant de maîtres du roman : Flaubert, Feuillet, Goncourt, Barbey, Cladel, Daudet, Arène, Zola, Fabre, Maupassant, Huysmans, quelques-uns si jeunes, comment ne saluerions-nous pas avec une espérance émue les nouveaux venus qui nous illustrent par leurs travaux

le vers symbolique de Virgile, le *uno avulso, non deficit alter,* et celui de Lucrèce : *Et quasi cursores vitæ lampada tradunt...* Puisse celui-ci le porter loin et haut et toujours plus brillant, ce flambeau sacré! Puisse-t-il, malgré ses succès de critique et déjà de dramatiste, persévérer dans cet art du roman, le plus riche, le plus noble, le plus complet de tous! »

A l'abri de tels patronages, cautionné par de tels garants, M. Bordeaux peut se passer de l'amitié de Perrin. C'est d'ailleurs un méchant signe pour un écrivain que de recueillir le suffrage de Plapisson, de Coras et de Pradon. Cette disgrâce lui sera, j'espère, épargnée. La contradiction est la véritable épreuve des talents. Celui-là n'est-il pas roi contre qui l'on conspire? Si M. Bordeaux voit s'émouvoir autour de lui la cabale, il pourra saluer le coup avec orgueil, sachant par quarante siècles d'histoire que l'intrigue dédaigne les incolores et que la férule des envieux, comme le bâton de Tarquin, désigna toujours les plus beaux pavots du jardin!

Jean NESMY

M. Jean Nesmy, qui n'avait pas besoin d'être inventé, le fut pourtant, ou très peu s'en faut, je crois, par M. Émile Faguet, en l'an de grâce 1906 : « Nous sommes en train, disait alors le plus abondant critique des temps modernes, d'acquérir, sinon une nouvelle George Sand, du moins un nouveau Ferdinand Fabre. Il s'agit de M. Jean Nesmy, nom absolument nouveau dans la République des Lettres [1]. » Ce nom, que nul ne prononçait en 1906, a volé depuis lors sur les lèvres des mortels, comme disait Homère ; il a retenti avec honneur sous de nobles Coupoles où l'on distribue du laurier ; il s'est fleuri d'une discrète auréole de gloire, et les connaisseurs le saluent avec révérence, comme celui d'un mandarin, dans la République des Lettres.

D'où nous arrivait ce Jean Nesmy dont le nom symbolique et mystérieux, dérobé à *La terre qui meurt* de René Bazin, nous apportait comme un parfum de guéret vendéen ? Il venait, — mon Dieu, tout arrive ! — il venait du plus authentique Limousin, et même du Bas-Limousin ! « Je suis né à Chambéry, disait Joseph de Maistre, ce qui prouve qu'on peut

1. *La Revue latine*, 25 janvier 1906. Cette revue n'eut, comme on le sait, qu'une existence éphémère. Elle était de ce monde où les plus belles choses ont le pire destin !

tout se permettre ». Avec plus encore d'insolente audace, M. Jean Nesmy s'était donné licence de naître en pleine Corrèze, parmi les châtaigniers, les bruyères et les truffes. L'âme bocagère d'une rude province fermée chantait en lui ; une Muse austère et champêtre, gracieuse pourtant, lui soufflait au cœur l'amour de la terre et des antiques vertus villageoises. Il naissait enfant des bois avec une âme de troubadour ; mais cette âme était assez riche d'émotion pour nous doter d'un frisson nouveau. Son premier ouvrage nous signifia que la grande tradition des Bazin, des Theuriet, des Pouvillon, n'était pas à l'heure de mourir parmi nous !

L'Ivraie était un petit livre charmant, fleurant la bonne terre française, plein de fraîcheur et sans mystère, tout embaumé d'odeurs florales. Un bruissement d'ailes passait sur ces pages légères : c'était le vol des abeilles qu'on entend chanter dans la poésie virgilienne ! M. Faguet, du bout de sa plume négligente, écrivit : « Cet ouvrage constitue une grande espérance. » Une formule était trouvée ! Bonne aubaine pour la critique moutonnière qui recueillit le propos avec avidité. Il fut entendu désormais que M. Jean Nesmy était un écrivain qui *promet*. Il *promettrait* encore, sans doute, si M. de Noussanne ne l'avait inventé une seconde fois !

De quelle témérité aussi cet aventureux jeune homme ne s'était-il pas rendu coupable en peignant de frustes campagnards sans complication, quand la mode était de peupler les romans de petits messieurs

tout se pénétrant[illegible]. Avec plus encore d'insolente audace, M. Jean Nesmy [illegible] l'écorce de notre [illegible] les chênes, les hêtres, [illegible] les châtaigniers, les bruyères et les [illegible] d'une rude province [illegible] austère et charmante, généreuse pourtant, lui souffla au cœur l'amour de la terre et des antiques [illegible]oises. Il naissait enfant des bois avec une âme de troubadour ; mais cette âme était assez riche d'émotion pour nous doter d'un frisson nouveau. Son premier ouvrage nous signifia que la grande tradition des Bazin, des Theuriet, des Pouvillon, n'était pas à l'heure de mourir parmi nous !

L'Ivraie était un petit livre charmant fleurant la bonne terre française, plein de [illegible] et de [illegible] mystère, tout [illegible] d'odeurs florales. Un bruissement d'ailes passait sur ces pages légères ! C'était le vol des abeilles qu'on entend bourdonner dans la poésie virgilienne ! M. Faguet, du bout de sa plume négligente, écrivit : « Cet ouvrage constitue une grande espérance. » Une formule était trouvée ! Bonne aubaine pour la critique moutonnière qui recueillit le propos avec avidité. Il fut entendu désormais que M. Jean Nesmy était un écrivain qui *promet*. Il *promettrait* encore, sans doute, si M. de [illegible] ne l'avait inventé une seconde fois !

De quelle témérité ainsi cet aventureux jeune homme ne s'était-il pas rendu coupable en [illegible] de frustes campagnards sans complication, quand la mode était de peupler les romans de petits messieurs

Jean Nesmy

en frac, d'esthètes empesés comme leur plastron, de poupées mondaines au caquet puéril, de tout ce petit monde parfumé qui fait des poses plastiques dans les salons ou sur les plages. Étonnons-nous après cela qu'un livre agreste comme *L'Ivraie* n'ait rencontré qu'une médiocre fortune ! L'Académie néanmoins voulut que cette médiocrité fût une médiocrité dorée comme celle d'Horace : elle décerna au jeune écrivain l'un de ses prix Montyon, prix modeste, il est vrai, un de ces menus prix sans lustre qui sont comme les accessits de la gloire et l'encouragement à mieux faire.

Pour entrer au Temple de Mémoire il fallait à Jean Nesmy une seconde épiphanie. J'ai dit que M. de Noussanne en fut l'artisan.

Un sénateur radicalisant qui, — fait singulier dans les annales du radicalisme, — n'était pas absolument dépourvu de sens artistique et de goût littéraire, écrivit un jour à ce bon journaliste : « Lisez *Les Égarés* de Jean Nesmy. C'est un beau livre. Vous m'en direz des nouvelles. » J'ignore si M. de Noussanne en donna des nouvelles à son sénateur radical, mais il courut en donner au directeur de *L'Écho de Paris* : « Voici un beau livre, répéta-t-il à M. Henri Simond. Lisez-le sans retard. Vous m'en direz des nouvelles. »

Et M. Simond, inspiré par je ne sais quelle fée bonne conseillère, la fée des bois sauvages, sans doute, celle qui veilla sur le berceau de Jean Nesmy, laissa toute besogne urgente pour lire *Les Égarés*. Ravi de sa lecture et des trouvailles qu'il y avait faites, il écrivit à M. de Noussanne : « J'ai lu d'un trait *Les Égarés*.

» C'est tout à fait bien. Connaissez-vous l'auteur ?
» Pouvez-vous me l'amener. Si son excellent roman
» n'a été publié dans aucun journal, dans aucune
» revue, je suis disposé, par une dérogation excep-
» tionnelle aux traditions de *L'Écho de Paris* qui ne
» donne que des romans inédits, à m'assurer le droit
» de reproduire le plus tôt possible *Les Égarés* avant
» tout autre journal. »

Tout ému, un bon sourire sur sa joue ronde en fleur, M. Jean Nesmy comparut devant l'important directeur de *L'Écho de Paris*, et reçut, avec une aimable modestie, les justes louanges que son œuvre méritait.

Il sortait ainsi, à 30 ans, de la foule confuse des personnalités mineures. Il entrait au vestibule de la Gloire. Il y entrait, chose curieuse, par la même bonne fortune qui vint chercher jadis son parrain littéraire, M. René Bazin, dans son obscurité provinciale, pour le conduire devant le bureau solennel du directeur des *Débats*. *Les Égarés* étaient absolument dignes du rayon de gloire qui les touchait. L'Académie des sciences morales et politiques ratifia le jugement de M. Simond et des lecteurs de *L'Écho*, en accordant à ce petit livre robuste et fringant une de ses plus désirables récompenses. Et cette couronne nous signifiait, après celle de l'Académie française, que Jean Nesmy avait atteint ce *point* idéal dont a parlé Horace, point d'achèvement et de perfection où l'agréable se joint à l'utile.

Distingué par deux Académies, honoré pour son art et pour sa pensée, le jeune auteur n'était pas de ces

éphèbes sans vie spirituelle qui s'enferment en un rêve de stérile beauté ; il n'était pas le petit Mélibée d'églogue ni le fade berger de pastorale dont l'ambition se borne à roucouler la vilanelle sur le flageolet de Tircis : il savait interpréter la vie pour lui demander des leçons.

Les Égarés étaient tout autre chose qu'un de ces anodins contes bleus dont on croit communément qu'ils sont la seule *manière* de Jean Nesmy. Ils témoignaient qu'une pensée forte, — disons-le, — qu'une pensée chrétienne habitait en ce bon écrivain, pensée qui saurait, en se parant de toutes les grâces du style, trouver le chemin des esprits et leur imposer les vérités amères. *Les Égarés* faisaient revivre à nos yeux deux générations d'instituteurs qui s'opposent dans l'atmosphère de poudre et d'orage créée par les petits arrivistes du syndicalisme. En face d'un probe et sage pédagogue à l'ancienne manière, en face du vieux M. Castagne, délicieux mentor à lunettes, l'auteur dressait un jeune et turbulent Luquet, pacifiste anarchisant, saboteur d'histoire et violateur de consciences, qui étalait avec fracas la barbarie dont une génération de primaires aigris vient de nous donner le spectacle disgracieux. Et par delà cet horizon prochain, où nous voyions deux hommes et deux écoles s'affronter, le romancier nous ouvrait de larges perspectives par où nous pénétrions dans l'âme humaine universelle, et qui faisaient de ce petit livre un beau thème à méditations philosophiques. « Les esprits forts, disait La Bruyère, savent-ils qu'on les appelle ainsi par ironie ? » Tout

le livre de Jean Nesmy était la paraphrase de cette parole malicieuse.

Le danger pour l'auteur était qu'abordant une de ces questions, dites « brûlantes », où la politique est mêlée, il ne versât dans la satire et le pamphlet. Il marchait sur le feu : y passerait-il sans s'y brûler les ailes ? Il n'était certes pas dépourvu de verve incisive ; il avait ailleurs montré qu'il pouvait manier le fouet, jouer du stylet, et donner de sanglants coups de griffe. Mais, sachant qu'il avait à se garder cette fois de toute intervention prédicante, il avait limé ses ongles. « Le roman, disait Goncourt, c'est de l'histoire qui aurait pu être. »

Les Égarés sont, en vérité, de l'histoire qui a été et qui est encore. L'auteur n'entre en son œuvre qu'avec une infinie discrétion, et si parfois, d'un mot rapide, il marque un personnage ou dessine un caractère, il glisse et s'efface bientôt, voulant que nous ayons tous les plaisirs de la découverte. Il frappe avec des fleurs et soufflette avec un gant de velours : « Luquet, dit-il, » était de cette sotte espèce de vaniteux qui, par » quelque moyen que ce soit, sont flattés d'occuper » l'opinion... Une lecture les approvisionne de ré- » flexions toutes faites, d'expressions, de sophismes, » de formules ; ils se les attribuent sans les faire » leurs ; ce sont des geais criards parés de plumes de » paon ; les plumes sont mal cousues ; le moindre » vent contraire les dépare. » Jean Nesmy se contente de laisser l'oison s'engluer lui-même et perdre tout seul ses plumes au vent. Sa propre agitation suffit à

son jeune niais pour que tombe son plumage d'emprunt. Le paon redevient geai sans que le romancier y mette la main. Comme tous les bons artistes l'auteur des *Égarés* peint la vie du dehors. Il laisse la toile parler et n'inscrit pas la moralité au bas du tableau !

Avec *Les Égarés*, Jean Nesmy se rendit cher aux cœurs français. Avec *La lumière de la maison* il se rendit cher aux cœurs chrétiens. Ce livre était l'apothéose du prêtre. Il exaltait ces modestes apôtres qui travaillent sans gloire, sur les âmes une à une, dans de pauvres paroisses ouvrières, sous le poids d'une hostilité active ou latente. Le héros de ce livre est une des plus belles figures de prêtres que nous ait dessinées notre littérature contemporaine. L'abbé Herluison a plus de consistance psychologique et plus d'étoffe sacerdotale que l'abbé Roubiaux du *Blé qui lève*, plus d'exactitude historique et moins de romanesque fadeur que l'abbé Constantin ou que le mièvre et charmant héros de Jean de la Brète. C'est le vrai prêtre d'aujourd'hui, tel qu'il est sorti de la persécution radicale, tel qu'on l'admire dans les faubourgs parisiens ou dans certaines campagnes paralysées d'indifférence : « Son cœur ami de la solitude trouvait la solitude toute faite : Mais une telle solitude, sentant l'abandon et la désolation, au lieu de bercer sa rêverie mystique, tout de suite fut insoutenable et pénible à son cœur. Il connut sous un jour éclatant le prompt et misérable effet des négligences et des fautes commises, il comprit que la prière était bien, que l'action, signe et ralliement

de vie, était mieux, qu'il importait même au besoin de ne pas se constituer l'ennemi des rêves dans un pays où tant de gens dorment et ne rêvent pas. » Le livre était écrit de la même encre que *Les Égarés*, mais l'auteur avait changé de gamme. En montant d'un degré dans les hautes idéologies, il nous donnait la preuve qu'il pouvait s'égaler aux plus redoutables sujets !

Cependant qu'il prenait rang parmi les meilleurs romanciers d'aujourd'hui, le bon conteur continuait de cultiver un genre plus humble où sa maîtrise apparut, dès le premier jour, éclatante : il écrivait des nouvelles.

A lui presque seul aujourd'hui il soutient la forture de ce genre aimable dont on a dit sottement qu'il est en décadence depuis qu'il existe. *L'âme limousine*, *La graine au vent*, *Jean le loup*, sont peut-être les vrais chefs-d'œuvre de Jean Nesmy. Bon romancier, ce jeune écrivain est surtout un excellent nouvelliste, parce que son don est un don d'écriture, je ne dirai pas artiste — le mot a ranci et pris un sens fâcheux, — mais pimpante, accorte et soignée, qui fait merveille dans la nouvelle. S'il peut, quand il le veut, brosser d'un pinceau vigoureux de hautes et larges fresques, il est avant tout miniaturiste, orfèvre, ciseleur. C'est proprement un charme que de suivre dans le détail de sa phrase le travail du mosaïste et du joaillier minutieux, du styliste en qui habite le *mens divinior* des poètes, ce souffle sacré qui donne chaleur et vie à des morceaux achevés où palpitent toutes les joies

et tous les sanglots humains. Jean Nesmy écrit sans fièvre ni hâte, avec soin, comme un homme sûr de l'avenir. Il a raison de se plaire aux fécondes flâneries, de *musarder* comme Rostand, de tourner sept fois sa plume dans son encrier, avant de lui donner carrière, car c'est ainsi que l'on écrit pour la postérité M. Faguet a dit de lui : « Le style est très remarquable, « je ne dirai pas d'un poète en prose, mais » d'un poète qui sait écrire en prose, ce qui n'est pas » la même chose tout à fait, ni même du tout ». Si cette distinction a un sens, ce qui n'est pas assuré, elle veut dire, j'imagine, que notre auteur écrit avec l'âme d'un poète sans s'astreindre à la technique qui régit les fils d'Apollon !

C'est cette âme de poète et cette virtuosité de style que nous retrouvons unies dans son œuvre dernière, où s'épanouissent glorieusement tous les aspects de son jeune talent. *Le roman de la forêt* qu'il vient de nous offrir pour nos étrennes s'appellerait aussi bien *Le poème* ou *L'épopée de la forêt*. Nous y entendons chanter l'âme des grands bois, nous y entendons la plainte des antiques futaies et la cantilène mélancolique des halliers solitaires. Par delà trois siècles d'histoire, Jean Nesmy rejoint Ronsard ; il retrouve la sensibilité frémissante qui donnait des larmes au noble poète vendômois devant les arbres saccagés de sa forêt de Gâtine. L'âme bucolique des vieux troubadours, l'âme de ces pittoresques vagabonds, qui s'appelaient Villon et La Fontaine, n'a pas quitté ce monde. Inspecteur des eaux et forêts comme La Fon-

taine, — quelle prédestination ! — et dans cette même Champagne où le fabuliste fut un si mauvais fonctionnaire et un si parfait amant de la nature, l'auteur du *Roman de la forêt* est chez nous, depuis que Theuriet nous a quittés, l'authentique héritier du maître flâneur dont il a retrouvé l'âme errante dans les clairières de ses forêts champenoises.

Cet écrivain, si diligemment artiste, a l'imagination mythique des poètes épiques et des grands visionnaires. Comme Hugo qui voyait le « mur des siècles » lui apparaître et qui voyait aussi l'humanité, vaisseau-fantôme, naviguer en *plein ciel*, Jean Nesmy voit la forêt prendre corps à ses yeux. Il donne une vie spirituelle à cette abstraction, il en fait un être de chair et de sang. C'est, en vérité, l'âme de la forêt que nous entendons vibrer dans son livre, c'est son haleine que nous respirons, c'est son mystère que nous pénétrons. Et l'on devine ce qu'une telle conception peut donner de grandeur au sujet. Ce serait trahir l'écrivain que de chercher dans son œuvre une trame romanesque et de la juger sur cette trame. La forêt n'est pas seulement le cadre, elle est le héros du roman : c'est son histoire à elle que l'on nous conte et sa vie contrastée que l'on nous peint.

Je sais qu'à l'ombre de cette forêt maternelle de vagues humains vivent et se meuvent. Je sais que sous la voûte tutélaire de ses frondaisons une fraîche idylle se déroule et qu'un sombre drame aussi s'ébauche[1]. Mais la mince histoire de deux enfants

1. Sur ce parallélisme de l'idylle et du drame, des rayons et des

qui s'aiment d'amour tendre à l'abri des beaux arbres, au bruit des eaux courantes, dans le mumure des brises, a-t-elle d'autre importance ici que celle que nous prêtons à obscure germination des faunes marines dans les profondeurs de l'Océan ? La minuscule et transitoire aventure de deux tourteraux qui se content fleurette, s'engloutit aussi dans la séculaire histoire de la forêt. Nous leur accordons les six larmes discrètes que M^me^ de Sévigné donnait à *Andromaque*, mais nous réservons notre intérêt à la destinée du grand peuples des arbres.

Tous les aspects de la forêt deviennent augustes aux regards d'un poète comme Jean Nesmy, qui, depuis tant d'années, mêle sa vie à la sienne. Il a fait de cette forêt son éducatrice et son amie. Il dirait volontiers comme Theuriet :

> Au plus profond des bois la Patrie a son cœur.
> Un peuple sans forêts est un peuple qui meurt!

Aussi, avec quels élans lyriques il chante les mouvants décors de la nature, avec quels vocables chantants et frais il décrit tous les instants de sa forêt chérie : il s'enivre des senteurs fauves des sous-bois, il s'éblouit aux levers de soleil, il s'attarde à contempler les paysages lunaires...

ombres, qui est dans les habitudes de Jean Nesmy, il y aurait encore à noter qu'il est la marque d'un tempérament à la fois lyrique et épique. Comme les très vieilles littératures et comme les poètes de tous les temps, comme tous les créateurs de symboles, le jeune écrivain aime à peindre des *types* antithétiques, des types d'humanité concentrée, si j'ose dire : Ganelon et Roland, la colombe et le serpent, le ver de terre et l'étoile... Il faut juger ses romans selon les règles du Poème !

Gardons-nous pourtant de le prendre pour un pâle amant des feuilles mortes et des automnes maladifs, pour quelqu'un de ces poètes poitrinaires qui font des yeux blancs à la lune et s'étudient aux grandes extases romantiques. Rien de commun entre M. Jean Nesmy et nos « jeunes malades à pas lents » qui larmoient avec application et se drapent dans une mélancolie laborieuse. Rien d'ossianique ni de werthérien dans sa conception de l'univers. C'est le goût de la vie saine et rectiligne que l'on respire chez cet écrivain de bonne lignée, qui n'eut jamais la sotte manie de faire son saule pleureur, et ne cessa au contraire d'exalter la bonne santé campagnarde et les solides vertus familiales. Il se promène en bon rural, le front paisible et l'œil calme, sous ses hautes futaies familières, et ne juge pas indispensable d'y passer hagard, l'air fatal et les cheveux aux vents, comme le roi Lear dans la tempête. « Il aime les beaux arbres qui se portent bien », comme eût dit George Sand. Il aime aussi les âmes de bon équilibre et qui perpétuent chez nous les traditions chrétiennes.

Ce n'est pas à dire que tous ses livres soient des livres d'enfants. Ni *Les Egarés*, ni *La lumière de la maison* ne seront mis aux rayons d'une bibliothèque rose. *Le roman de la forêt* lui-même n'est pas un livre lilial : il dévoile certains aspects de la vie que doivent s'abstenir de contempler ceux qui n'ont pas vécu. Je reconnais d'ailleurs que, si Jean Nesmy n'eut jamais le tempérament *petite fleur bleue*, il n'est pourtant pas à la recherche des impressions pimentées, et que sa

plume garde toujours la nécessaire chasteté même quand elle s'exerce sur de délicates matières[1].

Son style est à l'image de son âme qui est une âme de cristal. Il est de belle tenue et de pure tradition française. Varié dans ses tours, riche en mots colorés, avec un peu de surcharge parfois, transparent comme une eau lustrale, il est un des plus gracieux et des plus brillants qui s'écrivent en ce commencement de siècle. Au surplus, l'auteur du *Roman de la forêt* n'est pas l'homme d'un style unique. Il a la petite phrase d'allure courante et désinvolte, vive et preste, à la Voltaire, mais aussi la phrase ample et sonore qui s'étend en largeur et laisse après elle, en déroulant ses plis, de mâles résonances ou des douceurs musicales. *Quid plumâ levius* ? Rien n'est plus léger que la plume de ce jeune artiste qui écrit avec une sorte d'alacrité radieuse comme l'oiseau chante au matin.

Je promets de hautes jouissances d'art à ceux qui liront *Le roman de la forêt*. On y respire la fraîcheur abondante des grands bois au printemps. Il embaume le thym et la marjolaine. Je ne prétends pas qu'il soit d'une profondeur vertigineuse. L'auteur n'y fait pas de métaphysique ; mais la métaphysique, dans les romans, est-elle si divertissante ? C'est un livre allègre et savoureux, substantiel même sous ses pittoresques enjolivures, livre mousseux et clair, comme nos petits vins de coteaux qui pétillent et font sauter les bouchons !

1. Certaines scènes passionnelles du *Roman de la forêt* auraient pu, sans dommage esthétique, à mon sens, être moins *appuyées*.

Notre Jeunesse intellectuelle et littéraire.

La génération littéraire dont la carrière va s'achever apparaîtra dans l'Histoire avec ce charme unique et mystérieux qui transfigure les convertis, les néophytes et les prodigues repentis. Touchée du surnaturel rayon en pleine maturité, en plein essor de génie, voici déjà vingt ans, elle s'est abandonnée, dans son élite presque entière, à la vérité chrétienne. Ses plus glorieux représentants, à l'exception d'Anatole France, ont été saisis dans la grande vague mystique qui porta les meilleurs jusqu'au port et laissa les autres ébranlés dans leur agnosticisme, incertains de leur négation.

La réalité de ce beau revirement ne se discute plus, et nos adversaires, même à l'étranger, consentent à voir qu'une sorte de magnifique thaumaturgie s'est accomplie chez nous dans les esprits d'en haut. Tolstoï, avant de mourir, en cria son dépit. Mais si l'on admet les faits, on discute sur leurs causes. Plusieurs s'évertuent à dénoncer dans la conversion de Brunetière, de Coppée, de Bourget, de Huysmans,

de Ruville, de Retté, de James, de Claudel, de Le Cardonnel, de Morice, de Péguy, de Mme Adam... la démarche d'esprits fatigués dont l'énergie s'usa aux durs tourments de la recherche, et qui réfugièrent leur lassitude et leur désenchantement dans la paix du sanctuaire, à l'exemple de cet empereur qui s'alla cacher au cloître par dégoût du pouvoir.

C'est d'une explication aussi modeste que s'est contenté M. Riou dans son livre récent *Aux écoutes de la France qui vient*[1]. « Plus de problèmes, dit-il, plus de conflits : l'obéissance. Plus de responsabilités, plus de chaos, plus d'enfantements laborieux : rien que la récitation pieuse et tendre des chères litanies modulées par quarante générations de Français ; rien que la douce abdication de tout l'être... Oui, c'est un danger et l'on voit beaucoup de vieux incrédules qui y cèdent. » M. Riou sera seul à s'étonner si nous disons que sa jolie phrase n'est rien qu'une jolie phrase et qu'il s'y trouve une forte saveur de rhétorique et de littérature. Il ne prend pas garde que son explication, si elle est vraie, ne laisse pas d'être singulièrement humiliante pour la Confession qu'il défend. Lui échappe-t-il donc que ce n'est pas un médiocre signe en faveur d'une doctrine que d'être en puissance

1. *Aux écoutes de la France qui vient*, par M. Gaston Riou, 1 vol. 3 fr. 50. Paris. Bernard Grasset. Ce livre est un recueil d'articles lyriques qui s'intitulent : L'ennui de Bouddha. — Arles. — Valenciennes. — Les arcs-boutants du sanctuaire. — Quatre livres témoins. — Le bilan du modernisme. — Crise ou décadence. — Orientation actuelle de la Littérature française. — Lettre aux « Jeune-France ». Ces articles n'ont qu'un lointain rapport avec la fin poursuivie. Ils sont précédés d'une préface de M. Faguet, écrite dans un style déplorable.

de donner la paix intellectuelle à des esprits qui, ayant fait le tour de tous les systèmes hostiles, et les ayant pesés, les ont jugés vains et se sont établis dans cette doctrine à perpétuelle demeure comme au lieu de leur repos ? L'élection qu'ils ont faite en dernier ressort et la plénitude de paix qu'ils ont trouvée dans leur choix, ne confèrent-elles pas une incomparable autorité à la doctrine qui les fixa ?

Le catholicisme ne serait-il ainsi qu'une sorte de cloître tutélaire où de grands esprits agités vont chercher un refuge après la tempête, il aurait encore une éclatante supériorité sur le protestantisme. Mais il faudrait ne rien comprendre au mouvement qui emporte les âmes dans la Jeunesse contemporaine pour limiter ainsi son bienfait, et ne voir en lui qu'une maison de retraite pour blessés de la vie, un hôtel somptueux pour invalides de la pensée. Il faudrait ne pas voir que ceux qui peuplent aujourd'hui la vieille et secourable demeure catholique ne sont pas surtout des sceptiques blasés, mais d'ardents jeunes gens nourris de toutes les idéologies modernes, passionnés d'action, engagés dès la première heure dans la lutte pour l'Église et la Patrie. « Les élites de la Jeunesse française, disait Alfred Capus dans un récent « Courrier » du *Figaro*, se sont précisément fixé comme tâche de refaire le merveilleux alliage que nous aurons failli dissocier. » Cet alliage est celui du catholicisme et du patriotisme !

M. Riou ne discerne parmi nous que valétudinaires désabusés. Et ce pitoyable chœur de désenchantés que

nous sommes, il lui donne comme flanqueurs et comme supports, à gauche les modernistes, à droite les positivistes d'*Action française*. Entre ces deux étais, qu'il appelle « les arcs-boutants du sanctuaire », il aperçoit enfin le vacillant édifice chrétien que n'habitent, s'il faut l'en croire, que de pâles ilotes courbés sous le despotisme romain. Seul, parmi eux, M. de Mun obtient de sa part un peu d'admirative pitié. Hors de lui tout est ruine et deuil !... Nous ayant enveloppés du linceul de ses grandes phrases, ayant jeté sur nous la triste mélopée de son élégie, M. Riou prononce gravement : *Requiescant in pace !* C'est moins simple que cela ! Et ce nécrophore date un peu !

Notre auteur n'est qu'un romantique enivré des sonorités de son verbe. Parce qu'il a quelque élégance de plume, il se croit le mage de sa génération ; il obsècre, il probabilise, il prophétise, et, comme les héros de tragédie, il redit incessamment : marchons !... cependant qu'il piétine sur place ! Ce romantique a, comme tous les romantiques, la fièvre du devenir. Il oublie le présent pour projeter son rêve entier dans l'avenir. De quoi demain sera-t-il fait? Il sera fait — nul n'en doit douter — d'un grand triomphe de la Réforme protestante. La violence du désir est telle chez ce prévoyant de l'avenir qu'elle fait surgir dans ses perspectives toute une illusoire et glorieuse armée huguenote dont il y a peu de traces, il est vrai, dans le présent, mais que la Destinée lui semble tenir en réserve sous les plis de son voile.

Plantons dans l'avenir notre vœu flamboyant,
Il faut forcer l'aurore à naître en y croyant !

M. Riou manque totalement de sang-froid intellectuel. Il s'affole et sent passer sur sa chair de grands frissons, à seulement prononcer ces vieux mots terribles : immutabilité romaine, despotisme, césarisme... Il détourne sa face des choses troublantes qu'ils évoquent et ne peut, même un instant, y appliquer son esprit, tant il est dominé comme Edgard Quinet, par ce mythe huguenot d'un Pape-Antéchrist et d'une Rome-Babylone ! De grandes phrases de Michelet, qui lui chantent en la mémoire, subjuguent son entendement. Le verbalisme est sa loi d'airain ! Son livre est un hymne futuriste, et si vide de faits vraiment, que nous pouvons le négliger sans nous priver d'aucune lumière [1].

1. Les chefs et les pasteurs du protestantisme ont beaucoup moins de confiance que M. Riou dans la vitalité du Protestantisme. A la fin de décembre 1913, le pasteur André Bourrier écrivait dans son journal *Le chrétien* :

« Les conversions se multiplient, la vogue est de se convertir au catholicisme. Pour parler des grands convertis d'hier, on nous annonce : Claudel, Francis Jammes, Adolphe Retté, Ch. Péguy, Maritain, Ch. Morice, Juliette Adam, etc., etc. Le protestantisme français, par contre, semble figé dans son passé. On nous cite certaines paroisses de campagne — dont nous pourrions dire les noms — qui sont en train de rentrer dans le giron sans tambours ni trompettes...

« Si le protestantisme français savait mériter la popularité qui revient à l'Évangile, c'est lui qui bénéficierait de ce renouveau du sentiment religieux. Mais il est absorbé dans ses querelles bizantines, des questions de personnes ; il a trop à faire à pourchasser les anciens prêtres évangélistes ou pasteurs qui jouissent de quelque popularité. Il sait persécuter et fermer ses chaires et ses temples, il est une église fermée. On naît protestant, on ne devient pas protestant. »

De son côté, le pasteur Louis Lafon, directeur de *La vie nouvelle*, qu'il

Laissons M. Riou à son rêve ! C'est à d'autres que nous irons, pour savoir ce qu'est notre jeunesse et ce qu'elle sera. Plusieurs, sans donner comme lui la

ne faut pas confondre avec le journal catholique du même nom, écrivait dans son numéro du 12 novembre 1910 : « Le protestantisme français ressemble à une courroie qui tourne à vide. Il n'engrène nulle part. Intellectuellement, moralement, socialement, il reste en dehors de l'action humaine. Il n'a pas bougé depuis un siècle. » M. A. Lods faisait des constatations identiques dans *Le Journal des Débats* du 22 novembre 1910. Enfin le pasteur Paul Morize écrivait avec plus d'énergie encore dans *La vie nouvelle* du 4 mars 1911 : « Au sein de notre pauvre protestantisme dépenaillé, il y a encore quelques imaginatifs qui nourrissent un optimisme systématique. Ils espèrent ainsi suggestionner ceux de leurs coreligionnaires dont ils escomptent les subsides et les concours. Ils ne veulent pas voir la réalité, encore moins la laisser voir... Le Protestantisme français est en voie de disparition, de décomposition, et à des signes non équivoques on peut prévoir que la succession des phénomènes précurseurs de la fin sera plutôt rapide... Les temples se vident et aussi les facultés. »

Et cependant que les Facultés protestantes se vident les séminaires catholiques se repeuplent peu à peu et reprennent leur ancienne prospérité, un instant fléchissante après la séparation. Un grand mouvement de vocations religieuses et sacerdotales s'est produit notamment dans les élites. On verra plus loin quel beau contingent a fourni l'*Association catholique de la jeunesse française*. Mais il n'est pas jusqu'à des groupements politiques comme l'Action française qui n'aient fourni des prêtres à l'Eglise. M. Bernard de Vesins écrit dans *L'Action française* du 23 mai 1913 : « Dans le journal, on trouve à de nombreuses reprises l'annonce de l'entrée dans les ordres de ligueurs ou de Camelots du Roi : en 1908, André Le Roy, au scolasticat de la Compagnie de Jésus ; en 1909, Joseph de Nailly et Emmanuel du Lac, au séminaire de Versailles ; René Bourges, au séminaire de Rennes ; Jean Ferrié, au séminaire de Montauban ; en 1910, Depeyre, au séminaire français de Rome ; José de la Colombière, au noviciat des Chartreux exilés en Espagne ; Pierre Dumoulin, au séminaire de La Rochelle ; Pierre Dumesnil-Leblé, au noviciat des Dominicains ; en 1911, Jules Chauvet, chez les frères mineurs, exilés en Luxembourg ; en 1912, Cayron, au noviciat des Pères blancs ; Louis de Morant, entré chez les Bénédictins ; Georges de Viviès, chez les Bénédictins de la Congrégation cassinienne de la stricte observance, exilés en Espagne ; Henri François, chez les Capucins ; Henri Poignet, lieutenant d'artillerie, au Séminaire d'Orléans. »

grande parade, nous ont renseignés avec une tout autre précision, au cours de la dernière année. Nous avons tous encore dans le souvenir les grandes lignes de ces enquêtes, passionnément suivies, qui furent entreprises successivement par *La Revue hebdomadaire*, *La Revue des Français*, *L'Opinion*, *la Revue de la Jeunesse*, *Le Temps*, *Le Soleil*. Deux de ces enquêtes ont été publiées en volume, celle d'Agathon à *L'Opinion* [1] et celle d'Émile Henriot au *Temps* [2]. M. Émile Henriot a de préférence excursionné parmi les jeunesses littéraires, cependant qu'Agathon s'adressait plus spécialement à la jeunesse obscure qui se forme en silence dans les Écoles, en attendant d'écrire, d'agir et de parler. Les articles et les livres des enquêteurs ont suscité de toutes parts de fougueux commentaires. Jamais on ne s'était penché avec une telle anxiété sur l'âme de la jeunesse pour savoir de quoi cette âme vibre et quel avenir elle promet à la France. Sur l'abondante floraison des documents, des aveux, des faits, nous allons butiner, à notre tour, pour notre fin spéciale, qui est de distinguer et de décrire la pensée de la jeunesse instruite en face du problème religieux. Nous ne

1. *Les Jeunes Gens d'Aujourd'hui*, par AGATHON, pseudonyme de MM. Henry Massis et Alfred de Tarde. 1 vol. 3 fr. 50. Paris, Plon. Le volume se divise en quatre chapitres intitulés : Le goût de l'action. — La foi patriotique. — Une renaissance catholique. — Le réalisme politique. Cette partie qui s'étend sur 119 pages est suivie d'annexes, constituées par des lettres provenant de personnalités marquantes, telles que Valois et Bergson.

2. *A quoi rêvent les jeunes gens*, par ÉMILE HENRIOT, petit volume de 139 pages. Paris, Champion.

recourrons pas à M. Henriot. Ce poète a fait la revue des cénacles depuis les néo-symbolistes jusqu'aux spiritualistes, en passant par les paroxystes et les unanimistes. Dans sa mince plaquette nous n'avons donc pas à glaner, son enquête visant à déterminer les orientations littéraires plus que les orientations religieuses. C'est dans *La Revue hebdomadaire*, dans l'excellente *Revue de la Jeunesse,* et dans un chapitre d'Agathon que nous relèverons les indices les plus précieux pour notre dessein. Et ces indices recevront un supplément de lumière des gloses innombrables que la presse de toutes nuances a répandues, pendant des semaines, sur les résultats de cette grande consultation. Parmi ces gloses, je n'ai garde d'oublier, et j'honore comme elles le méritent, les fines et substantielles notes que publie, presque chaque dimanche, M. Laurec dans *La Semaine littéraire*. Utilisant toutes les sources à la fois, et pénétrant dans le réseau des textes pour y saisir le détail symptomatique, nous examinerons d'abord si la vérité chrétienne a jeté de fortes racines dans notre jeunesse intellectuelle [1]. Nous rechercherons ensuite quelles sont les dispositions de la jeunesse incroyante à l'égard du catholicisme. Et nous nous demanderons enfin s'il y a lieu de fonder de longs espoirs sur le renouveau qui s'annonce, ou si nous ne sommes pas en présence d'un éphémère printemps

1. C'est de cette jeunesse intellectuelle seule que nous nous inquiétons ici, pour l'instant, sachant que du cerveau de la nation la vérité descend dans son corps entier avant qu'une génération soit passée.

dont les fleurs sécheront avant d'avoir donné leur fruit?

*
* *

On ne met plus guère en doute qu'il existe dans notre jeunesse étudiante une magnifique renaissance chrétienne. Ceux qui trouvent le spectacle déplaisant, comme M. Riou, se contentent de ne pas le regarder, et lui rendent ainsi, par omission, un éclatant témoignage. Les éternels désabusés, qui tiennent parmi nous le rôle du pleureur antique, épiloguent et distinguent; mais ils écrivent d'une plume si molle qu'on les sent cette fois vaciller dans leur pessimisme. Il arrive même qu'ils se déjugent. Un de nos journaux qui avait nié avec véhémence toute renaissance chrétienne la reconnaissait comme existante huit jours plus tard. Seul, parmi nos écrivains qui comptent [1], M. Victor Giraud a manifesté quelque

1. M. Faguet a tenu, de son côté, quelques propos légers sur cette question. Mais il faut se garder soigneusement d'en tenir aucun compte: la contradictoire étant toujours imminente sous sa plume!

Par contre Henri Bazire, directeur de la *Libre Parole*, écrit fort bien dans son numéro du 14 janvier 1914 :

« N'étant point pessimiste et ne croyant point à la vertu des « hélas! » je n'ai aucun goût pour les lamentations sur le malheur des temps qui tiennent lieu à tant de gens de philosophie, de politique et quelquefois de religion. Ainsi je suis convaincu, pour ma part, que le catholicisme est en progrès chez nous, sinon dans la masse empoisonnée par l'école athée et le journal sectaire ou pornographique, du moins dans l'élite. Et je ne crois pas qu'il ait perdu dans la masse en proportion de ce qu'il a gagné dans l'élite. C'est de l'élite, d'ailleurs, que viennent l'exemple, l'influence et, en quelque sorte, la mode de la pensée, la

scepticisme, non pas, il est vrai, sur la réalité des souffles généreux qui soulèvent notre jeunesse, mais sur leur nouveauté. M. Giraud plaide pour sa génération à lui, pour cette génération qui vient de franchir la quarantième année. Il la voit naturellement, belle, fervente, idéaliste, aussi belle, aussi fervente, je n'ose dire aussi chrétienne, puisqu'il ne la considère pas spécialement du point de vue chrétien, mais aussi spiritualiste que la génération présente. Nos jeunes gens sont à ses yeux tels que furent leurs maîtres, et si nous les trouvons délectables à con-

consigne de l'action. La Révolution s'est faite de haut en bas, des penseurs à la foule : il faut espérer que la rechristianisation s'opèrera dans le même ordre, encore qu'il faille prendre garde de comparer l'apostolat à la propagande intellectuelle et d'oublier que le propre de la religion chrétienne est d'avoir été, à l'origine, « enseignée par des ignorants et crue par des savants ».

« Ce retour à la foi catholique s'affirme surtout dans les milieux intellectuels. Je ne veux pas citer les noms de vivants; mais tout le monde a présentes à l'esprit les conversions célèbres de ces dernières années. Brunetière, Huysmans, Coppée ont fait école. Il y a même un écueil qu'il faut indiquer discrètement aux jeunes littérateurs : l'abus d'un mysticisme un peu tapageur et certaine religiosité pédante qui est tout le contraire du véritable sentiment religieux.

« Au contraire, des livres comme *Chrétienne*, de Mme Adam, et le *Saint Augustin*, de M. Louis Bertraud, sont de grands cris sincères jetés au siècle et qui éveillent des échos profonds dans les âmes.

« Que la femme qui a écrit *Païenne* et qui fut païenne, en effet, d'éducation, de tendances, de raison, de cœur, qui tourna vers la beauté antique et les divinités de l'Hellade réellement animées par son culte des aspirations passionnées; que cette femme qui n'est point demeurée dans la poésie ou le rêve, mais qui a pris la part la plus active à la politique de ce temps, se retrouve soudain agenouillée aux pieds du prêtre dans le repentir et l'humilité, et qu'elle profère aussi simplement l'acte de foi, il y a là un signe éclatant de cette conquête des âmes par le christianisme qui faisait dire à de Vogüé : « Le pensée moderne retourne au Christ ».

templer, c'est que leurs maîtres furent beaux et bons, comme disaient les Grecs : « Oserai-je l'avouer, écrit-il dans *Le Figaro ?* J'y ai retrouvé, — dans ces enquêtes, — presque trait pour trait, les sentiments et les idées qu'on nous attribuait à nous-mêmes, il y a vingt ans... Des écrivains qui signaient Émile Faguet, Édouard Rod, ici même, publiaient sur nous des articles. D'autres qui se nommaient Paul Bourget, Eugène-Melchior de Vogüé nous dédiaient d'éloquentes *Préfaces*. Tous, ou presque tous, avaient en notre jeunesse la plus grande confiance. Et le portrait qu'ils traçaient de nous ressemblait presque à s'y méprendre, à celui que l'on nous trace de la jeunesse d'aujourd'hui... Notre jeunesse, il y a vingt ans, était encore anonyme; à présent, elle s'appelle André Beaunier, André Bellessort, Louis Bertrand, Henry Bordeaux, René Boylesve, Henri Brémond, Jacques des Gachons, Georges Goyau, Édouard Le Roy, André Pératé....[1] » M. Victor Giraud a raison de faire scintiller ces noms — auxquels il faudrait ajouter le sien, — et d'en tirer vanité pour sa génération. Mais oublie-t-il que plusieurs des plus illustres, parmi ceux qu'il cite, et notamment Boylesve, Bordeaux, Beaunier, n'ont pas toujours tenu la position intellectuelle où nous les voyons aujourd'hui fixés ? Je ne parle pas de Brémond qui, aux environs de la vingt-cinquième année, avait quelques chances d'être bon catholique, étant alors jésuite. Je parle de presque tous les autres.

1. Supplément littéraire du *Figaro*, 8 mars 1913.

A l'heure où Vogüé leur adressait son lyrique appel : *A ceux qui ont vingt ans*, la plupart n'avaient pas encore fait leurs dents de lait ni leur mue spirituelle. Comme Henry Bordeaux ils ne devaient que plus tard rallier la *Maison*. Pour l'heure, ils voguaient sur les nuées norvégiennes et s'accrochaient à l'aile de la chimère. Ni Péguy n'avait compris le miracle de Jeanne d'Arc, ni Claudel ni Jammes n'avaient entendu l'Annonce faite à Marie, ni Baumann n'avait médité dans les sanctuaires de ses Villes saintes, ni Bertrand n'avait rencontré saint Augustin sur les routes d'Afrique, ni Beaunier n'avait retrouvé son Moi. Qui donc, dans cette génération, quand elle avait vingt ans, si l'on excepte Georges Goyau, M. Giraud lui-même et quelques *rari nantes*, aurait lancé ces vigoureux défis à toutes les incroyances, ces cris passionnés d'une foi brûlante et nette comme il en tombe presque chaque jour de la plume des Mauriac, Valléry-Radot, Lafon, Lamandé, Renaudin, Maritain, Psichari, Billaud, Favet, Nesmy, Guiard, Gonin, Montier, des Cognets, Grolleau, Brillant, Schneider... Tous ces jeunes gens déjà célèbres et dont aucun n'a dépassé sensiblement la trentaine, sont chrétiens avec une telle crânerie d'allure qu'en d'autres temps leur attitude eût passé pour insolence ! Ils sont simplement adaptés à leur époque, et quand ils élèvent la voix, leurs paroles le plus effrontément mystiques trouvent une longue résonance dans les âmes françaises. On écoute aujourd'hui sans sourire des déclarations comme celle qui ouvrait le premier

numéro des *Cahiers de l'Amitié de France* : « Pour nous, disaient les jeunes rédacteurs, le Christ n'est pas un inaccessible idéal, mais une personnalité vivante, descendue en notre chair, se distribuant à tous dans son Eucharistie. Pour nous, l'Église est son épouse infaillible. Pour nous enfin, le sacrifice de la messe, les sacrements, la communion des saints... sont des réalités spirituelles où se renouvellent et s'exaltent toutes nos forces. Telle est la sève qui alimentera nos *Cahiers*... A cette heure où des milliers d'âmes ont soif de cette eau sans cesse jaillissante, nous venons à nos frères, humblement, dans un grand désir de plus de justice et de beauté ; nous ne prétendons ni ne voulons rien apporter de neuf, mais pleinement soumis au magistère de l'Église, nous travaillerons à ramener la sensibilité si dispersée, la pensée si inquiète à cet équilibre magnifique où les maintient le règne de la grâce. »

Et ces jeunes gens ne sont pas seulement de petits aèdes, chantant sur de mystique flûteaux, pâles fleurs de sacristie... ce sont à la fois des critiques et des philosophes ! Ces Louis de Gonzague sont au fait de la pensée d'en face ! Ils pensent et savent autant qu'homme de France et donnent les raisons de leur foi aussi souvent qu'on les en prie. Leur première revue *L'Amitié de France*, d'où sortirent *Les Cahiers*, était et demeure une revue philosophique. Et leur phalange est en liaison directe avec l'ensemble de leur génération. Ils n'en sont que l'extrême fleur et la quintessence. Toute une

immense jeunesse sent en soi sourdre le besoin d'un dogme dont les meilleurs redisent la formule claire. « On a beau détruire et oublier le dogme, disait Sully-Prudhomme, il nous en reste le vague et puissant charme d'un hymne dont on ne se rappelle plus une note, mais dont l'impression lointaine subsiste. » Ils sont une tribu nombreuse aujourd'hui qui ont retenu toutes les notes de l'hymne et qui le chantent avec une allégresse et certitude d'accent sur quoi la masse entière des artistes prend envie de chanter à l'unisson.

Nos écrivains sont en ce moment les maîtres du chœur. Si nous en voulons l'assurance, recueillons l'aveu de nos plus impétueux adversaires. Le radical Paul Brulat écrivait, l'an dernier, dans le radical *Événement* : « Depuis quelque temps nous assistons à ce spectacle curieux : certains esprits prétendus d'élite, littérateurs et artistes... vont maintenant à l'église, retournent aux anciennes croyances, aux dogmes. Sont-ce là quelques exemples isolés ? Non, c'est un mouvement assez général que nous constatons dans le monde des Lettres, un état d'esprit qui gagne, se répand, se fait contagieux. Ces conversions religieuses d'écrivains, de peintres, d'hommes d'art sont plus nombreuses qu'on ne suppose [1]. » *Gaudea-*

1. *L'Evènement*, 1er juin 1912.

Plus récemment, dans *L'Action* du 26 février 1914, à la veille du banquet des *Marges* en l'honneur d'Anatole France, et à cette occasion, M. Joachim Gasquet écrivait : « Il faut le dire bien fort ! La littérature devient de plus en plus, étroitement, dangereusement, terriblement cléricale... Il y a toute une littérature-aux-camélias qui est en train de s'en aller à la messe et qui veut nous édifier en distribuant la morne

mus igitur. Il est peu de semaines, en effet, que nous n'apprenions la conversion de quelque artiste ou

aumône du pain bénit barrésien repétri par Jammes. Mais nous avons assez de ces brioches... » Heureusement la qualite de ce style nous renseigne sur la qualité de la pensée qu'il revêt.

A la même date du 25 février 1914, le directeur de *Paris-Midi* écrivait dans son journal : « De proche en proche, une terreur blanche s'étend sur la littérature, reléguant les écrivains hardis et originaux à l'écart, dans un isolement de mauvais ton, et habituant l'esprit public à reprendre insensiblement le joug de la discipline romaine. Les dessinateurs satiriques du genre Forain, les chroniqueurs humoristes du genre Alfred Capus, qui, par nécessité de métier, recherchent l'opposition au régime établi, n'ont pas manqué de s'engager aussitôt dans la fanfare de cette nouvelle armée de Coblentz. Bref, pour quiconque se pique de réussir littérairement aujourd'hui dans les salons, il doit être entendu comme article de foi que Voltaire était un sot en trois lettres et que Joseph de Maistre est un puissant penseur. Les rares esprits qui résistent et essayent de nager contre ce torrent d'eau bénite ont cherché quelque éminence, quelque cime qui émerge encore. Ils ont aperçu Anatole France... » C'est une éminence grise, extrêmement grise, vers quoi *nagent ces esprits !*...

Le discrédit notoire où Voltaire est tombé chez nous est l'un des plus réconfortants symptômes de notre renaissance chrétienne. Nos adversaires ne s'y trompent pas. Avant le rédacteur de *Paris-Midi*, M. Aulard, historien douteux et journaliste abondant, avait écrit dans *L'Action* du 5 février 1914 :

« La réaction qui par les soins habiles de l'Eglise catholique déchaînée, se fait aujourd'hui dans les esprits et dans les mœurs, si elle s'est déguisée jusqu'ici et a cheminé secrètement, commence cependant à se signaler, par ses effets mêmes, à l'observateur attentif.

» Un de ces signes de réaction, c'est l'oubli où on essaye d'ensevelir le génie, l'œuvre et même le nom de Voltaire.

« Cet oubli est de bon ton et de bon goût.

« Le temps n'est plus où l'on chantait : « C'est la faute à Voltaire ! C'est la faute à Rousseau ! »

« On parle de Rousseau, ne fût-ce que pour le réfuter ; on affecte de ne pas parler de Voltaire. C'est qu'il y a de la religiosité dans le *Vicaire savoyard*, et qu'il n'y en a point dans *Candide*.

« Se croyant trop sûrs de la victoire, les républicains laïques ont cru n'avoir plus besoin de Voltaire, et se sont faits naïvement les complices de cette négligence voulue.... il n'existe même pas une édition natio

écrivain. Il y a quelques mois c'était celle de Charles Morice qui, dans son opuscule : *Le retour ou mes raisons,* nous disait « l'abandon volontaire, total, définitif et fervent » qu'il faisait de son âme à la grâce. Presque en même temps, la presse nous informait que le poète Francis Caillard, directeur de *La Revue du temps présent*, entrait au Séminaire d'Issy, cependant que M. Olivier Hourcade, directeur de *La Revue de France*, entrait au noviciat des Bénédictins. Nous vérifions ainsi ce que Paul Claudel écrivait tout récemment à Charles Morice : « Quand je me suis converti, il y a quelque vingt-cinq ans, j'étais à peu près le seul poète chrétien de ma génération. Aujourd'hui, je vois de tous les côtés la lumière du Christ reparaître dans les âmes nobles. Partout, comme aux jours les plus sombres de la barbarie, la religion apparaît comme le seul refuge assuré de ceux qui vivent autrement que pour le ventre. » C'est dans le même sens que le socialiste franc-maçon Marcel Sembat écrivait, à la fin de l'année dernière, dans une revue d'un laïcisme parfaitement pur : « Il y a des périodes littéraires au cours desquelles le vent souffle contre l'Église : le XVIII^e^ siècle fut la plus fameuse ; plus près de nous, la fin du second empire. Mais il y a d'autres périodes où le vent souffle pour l'Église et il semble que nous soyons tout près d'une de celles-là. Le sentiment religieux est en grande faveur dans

nale des œuvres de Voltaire. L'éditeur qui entreprendrait cette édition réussirait peut-être en Allemagne, réussirait peut-être en Russie : il se ruinerait en France. »

les cercles poétiques et les jeunes revues littéraires. Surtout, et ceci est un symptôme très significatif et un indice révélateur, surtout la libre-pensée n'excite plus dans ces milieux aucun enthousiasme. Osons dire plus : il y a des jeunes gens distingués, des artistes tout frémissants de vie, tourmentés de l'œuvre prochaine, auxquels l'irréligion inspire une véritable horreur. » La presse a fait un sort à ces lignes de Sembat. Elles le méritaient. Nous n'avons une foi totale qu'en nos adversaires ! Lorsqu'il eut plu à M. Sembat de remarquer qu'un vent de christianisme soufflait sur les Lettres françaises, mille des nôtres, qui passaient dans la vie, sombres et amers, sentirent incontinent un souffle printanier qui leur caressait le front...

Mais Sembat n'a pas tout dit : Ce n'est pas la Littérature seule qui s'ouvre à l'inspiration religieuse, le monde entier des Arts est en effort de renouvellement chrétien. Si les « Catholiques des Beaux-Arts » ont cru pouvoir se constituer en association corporative, n'est-ce pas peut-être qu'ils se sentaient assez forts pour être plus qu'une dérisoire petite confrérie ? Organisés par un jeune architecte de trente-cinq ans, M. Régnault, ils sont dès maintenant près d'un millier, tribu fervente, riche surtout d'éléments jeunes. Leur catholicisme, ils le déploient comme une bannière au vent. Sur les murs de leurs ateliers, ils affichent bravement les heures de Messe ou de Communion aux églises parisiennes, et pendant la nuit du bal des Quat'z-Arts, que d'orgiaques fantaisies ont peu à peu

dénaturé, ils s'assemblent au Sacré-Cœur en adoration réparatrice. A leur tête, on relèverait presque tous les grands noms de la peinture, de la musique, de l'architecture, de la statuaire... On y trouve : Injalbert, Forain, Jean-Paul Laurens, Luc Olivier-Merson, Henri de Nolhac, Tony-Robert Fleury, Daumet, Bernier, Pascal, Poilpot, Maurice Denis, Desvallières, Pessart, Marqueste, Redon, Hulot, Commerre, Théodore Dubois, Widor, Vincent d'Indy... L'association vivait prospère et silencieuse, quand, l'hiver dernier, elle entra dans la gloire, présentée au grand public par René Bazin qui la harangua au dessert de son cinquantième dîner fraternel : « Vous vous nommez *Catholiques des Beaux-Arts*, leur disait l'éminent académicien, au soir du 11 janvier 1913. Titre magnifique ! Il exprime le meilleur de l'âme : sa foi religieuse et avec elle son plus bel amour, l'art, qui est du voisinage de Dieu et un peu de sa lumière. Sans doute, au siècle passé, le XIX^e^, on a vu de grands artistes catholiques. Mais un mouvement d'ensemble et de *jeunesse*, une assemblée liée par une grande espérance commune, toute une fraternité d'ouvriers de l'œuvre attendue, nécessaire et prochaine, voilà qui est nouveau. Vous êtes des précurseurs, de jeunes chefs de file. Bien d'autres hommes s'engageront après vous dans la voie où vous êtes. Et déjà nos adversaires ont le sentiment de ce renouveau qu'ils n'ont point appelé de leurs vœux. Dans ce pays qu'on a tout fait pour abêtir et pour salir, un miracle — est-ce que tous les printemps n'en sont pas un ? — a

préparé une élite puissante, décidée, enthousiaste, de catholiques, de quoi revivifier toute la France. On peut déjà prévoir une renaissance religieuse, que verront s'épanouir les plus jeunes d'entre vous [1]. »
Les arts ont repris le contact avec la grande tradition chrétienne, ils replongent leurs racines au vieux sol français d'où jaillit autrefois l'incomparable floraison des grandes œuvres classiques.

Mais la production artistique est-elle isolée et détachée de son ambiance, comme on dit aujourd'hui? N'est-elle pas insérée dans un ensemble homogène? On sait assez que le rôle des arts est de traduire en beauté les vérités qui s'élaborent dans le cerveau de la nation, de recueillir les idées qui flottent éparses et de leur donner la vie en les revêtant de lignes, de couleurs et de sons... Les arts donnent un corps aux idées qui gouvernent une société à un moment de la durée; ils ne les créent pas. Si donc l'art se christianise aujourd'hui c'est, à n'en pas douter, que la pensée profonde de l'élite cultivée s'était christianisée d'abord elle-même [2].

1. *L'Echo de Paris*, 12 janvier 1913.

2. Les masses elles-mêmes d'ailleurs s'orientent lentement vers la foi traditionnelle. Le 4 novembre 1913, le célèbre pamphlétaire dreyfusiste, Urbain Gohier, écrivait dans *Le Journal*, feuille boulevardière et fort peu cléricale :

« Depuis un quart de siècle, tout l'effort du régime a porté sur ce que nous appelons l'affranchissement des esprits; nous avons tout laïcisé, nous nous vantons d'avoir « éteint les étoiles », ruiné la foi au surnaturel, instauré le règne de la raison et de la morale indépendante. C'est la besogne de vingt-cinq ans. Quand nous comptons les crimes d'adolescents et d'enfants, nous sommes près de triompher; la morale indépendante l'emporte!...

L'art n'est qu'une résultante. Sembat le voit bien et s'en désole : « Quand ce vent religieux souffle en littérature, c'est qu'il souffle aussi dans tous les do-

« Illusion. Allez voir à Lourdes les multitudes croyantes. Les trains de pèlerins n'ont jamais été plus chargés. Les gens qui ne veulent pas de l'ancienne religion en fondent de nouvelles, la *Christian Science* ou l'*Antoinisme*; mais il leur en faut une. Fermez une chapelle de Capucins, vous ouvrez le temple de la mère Antoine. Et les sorciers font des affaires d'or. En voici un qui s'enrichit en offrant au public « des secrets pour deviner l'avenir, pour se rendre invisible, pour attraper à la main les oiseaux et les poissons, pour savoir ce qui se passe dans la maison voisine » ; les clients affluent. En plusieurs officines on pratique l'envoûtement.

« Nous avons examiné ici quelques-unes des causes qui hâtent la décomposition de notre société ; nous avons mis les plaies à nu; en indiquant les seuls remèdes efficaces, nous avons conjecturé que le malade les refuserait ; et nous nous demandions avec angoisse : Alors? Comment guérir? » Savez-vous ce qui est arrivé? Le *Journal* n'est pas un organe spécialement religieux ; dans son immense public, la proportion des personnes pieuses doit être assez faible ; cependant, un grand nombre de lecteurs n'ont pas pu se retenir de répondre, « Le remède? La religion. Comment guérir? Par un retour à la religion. » C'est effarant.

« Sur quoi — disent nos correspondants — se fonde votre morale indépendante ? Sur votre conscience. Est-ce un juge, votre conscience? Mais non, c'est un vieux camarade, plein d'indulgence et de complaisance. Par quoi remplacez-vous la ci-devant charité? Par la solidarité. Le mot prête à l'équivoque. Un fauve est solidaire de sa proie, sans laquelle il ne peut vivre. Charité voulait dire : « Aimez-vous les uns les autres. » Solidarité peut vouloir dire : Dévorez-vous les uns les autres. » « Votre science ? Chaque jour, elle ruine ses propres dogmes et discrédite ses propres pontifes. Mais elle établit que le monde vivant obéit aux deux grandes lois de la continuité et de la sélection ; la loi de sélection s'oppose à vos principes d'égalité; la loi de continuité s'oppose aux prétentions de l'individualisme. Osez donc répudier l'égalité, condamner l'individualisme ! « Le foyer que vous voulez rebâtir, qui l'éclairera, Marc-Aurèle ou Jésus? La morale stoïcienne est bonne pour une élite; à la foule, il faut le catéchisme. Marc-Aurèle est un aristocrate ; Jésus, un démagogue. C'est Jésus qui réclame le prolétariat conscient, pour la cité future. A bas les aristos!

Fort bien. Le catéchisme ! »

maines de la pensée et de la vie sociale. Laissons un benêt politicien secouer la tête et négliger de tels augures. La volaille ne voit pas plus loin que l'enclos du poulailler. Tout homme qui réfléchit aperçoit les inévitables conséquences de cet état des esprits. Quand une idée cesse d'enthousiasmer les jeunes, elle va mourir. C'est un cheveu qui commence à blanchir. » L'idée rationaliste et libre-penseuse a-t-elle donc cessé d'« enthousiasmer » la jeunesse étudiante, cette jeunesse qui n'écrit pas encore et n'écrira peut-être jamais, la jeunesse de nos grandes écoles, de nos Universités, de nos lycées, qui sera du moins la tête pensante de la France et sa pourvoyeuse d'idées ?

A quelles disciplines se plient aujourd'hui ceux qui seront demain nos officiers, nos ingénieurs, nos industriels, nos professeurs, ceux qui mettent en menue monnaie les doctrines dominatrices et façonnent la multitude à leur image ? Question passionnante, à laquelle Agathon s'est efforcé de donner réponse dans son enquête de *L'Opinion* [1]. Il est allé d'abord, comme il convenait, à cette École glorieuse qui passe pour le séminaire de nos maîtres à penser et qui est à tout le moins la pépinière de notre Université de France : l'École normale supérieure. De cette école, qui fournit des maîtres à nos Facultés et aux classes supérieures de nos lycées, il sortait pendant ces quarante dernières années, bon an mal an, deux ou trois catholiques. Aujourd'hui, les

1. On n'ignore pas que *L'Opinion* est un journal radicalisant dont la direction appartient à M. Doumer.

catholiques y sont au nombre de plus de quarante. Nos lecteurs se souviennent peut-être que nous avions le premier, dans notre précédent volume, signalé le changement survenu à l'école de la rue d'Ulm. Agathon confirme le renseignement que nous avions puisé à source sûre. « A l'École normale, dit-il, il y a dans ce moment quarante élèves, c'est-à-dire près d'un tiers, qui sont catholiques pratiquants. Nous ne parlons pas de catholiques d'origine, mais de catholiques de conviction et de vie, fidèles aux prescriptions de l'Église et inscrits pour la plupart à la Conférence de Saint-Vincent de Paul de leur paroisse. Si l'on remarque qu'il y a huit ou dix ans on ne comptait guère que trois ou quatre catholiques parmi les normaliens, ce progrès paraîtra difficilement l'effet d'un hasard dans le recrutement des dernières promotions. » Les chiffres d'Agathon avaient été soigneusement vérifiés. Chose étrange, ils furent contestés chez... les catholiques!

Quelques-uns parmi nous, dans la première surprise de cette révélation, ne pouvant croire à leur bonne fortune, disputèrent sur le nombre et la qualité des normaliens catholiques. Il fallut encore une fois le témoignage des adversaires pour les rassurer. Ce témoignage leur vint, il est vrai, merveilleusement explicite, du journal même de M. Gustave Hervé, de *La Guerre sociale* où M. Jean Texcier consacra un long article à déplorer que les socialistes de l'École, « bien moins nombreux que les *talas* », fussent par surcroît totalement dépourvus de zèle propagandiste

en face de leurs adversaires cléricaux. Si les socialistes sont au nombre de vingt-cinq, nous en pouvons conclure que les catholiques, « bien plus nombreux », au dire de M. Texcier, atteignent aisément au chiffre indiqué par Agathon. Les *Talas* sont, comme l'indique leur sobriquet cocasse, les catholiques pratiquants qui vont *à la* messe. M. Texcier veut naturellement mal de mort à ces *Talas* dont il a du moins la complaisance de reconnaître l'existence et la vitalité. « Il n'y a pas bien longtemps, dit-il, l'École normale était l'ardente demeure où vivaient en camaraderie joyeuse les jeunes démocrates et les jeunes socialistes... Aujourd'hui le spectacle a changé. Le cléricalisme, sous une forme nouvelle, a des représentants de plus en plus nombreux et le militarisme patriotard s'est introduit tout à coup avec une déconcertante brutalité... Les *talas* sont tous affiliés à la Conférence de Saint-Vincent de Paul et sont, chaque jour dominical, à tour de rôle, secrétaires de la conférence du quartier. Au début de l'année le parti *tala* affiche le traditionnel topo dans les couloirs de l'école, à l'endroit pompeusement décoré du nom de *Forum*. Il est généralement ainsi conçu : « Les catholiques de l'École normale ont l'habitude d'adhérer à la Conférence de Saint-Vincent de Paul ; en conséquence, les conscrits catholiques sont priés d'assister à la première réunion qui aura lieu... » Voilà pour le recrutement du début de l'année. Une fois groupés, ils se réunissent régulièrement, organisent des discussions, intéressantes d'ailleurs — car, après tout,

ce ne sont pas des imbéciles — et cherchent à coordonner leur action et leur propagante. Profondément convaincus, ils manifestent différemment leur dévoûment à la cause du Seigneur. C'est ainsi que l'un d'eux ayant fondé un patronage catholique, passait tous ses dimanches à faire jouer et à promener les enfants que les parents lui confiaient et dont il avait entrepris bénévolement l'éducation morale. Quel merveilleux exemple pour nos camarades du parti ! » [1] Oui, et quel critérium aussi de la qualité de foi qui anime ces jeunes gens et leur inspire de tels dévouements ! Ce ne sont pas des esthètes et des snobs que ces apôtres, mais des croyants dont la vie intellectuelle et morale est informée tout entière par le catholicisme.

M. Paul Boncour, ancien ministre radical-socialiste, ne se méprend pas sur la valeur d'appoint pour l'Église que sont ces futurs maîtres de la Jeunesse : « Ce sont, dit-il mélancoliquement dans *Le Radical*, les mêmes milieux, les milieux des écoles et des Universités, où il y a dix ans on recrutait pour la démocratie et pour le socialisme qui, à l'heure actuelle, fournissent à l'Église et à la réaction leurs plus précieuses recrues. A ceux qui se souviennent de l'École normale du lendemain de l'Affaire et du prestige alors exercé par la pensée de Jaurès, je conseille de lire certaines réponses publiées par Agathon. Elles attestent qu'un tiers au moins des élèves sont aujourd'hui des catholiques pratiquants et militants, faisant

1. *La Guerre Sociale*, 28 janvier, 3 février 1913.

leurs Pâques et inscrits à la Société de Saint-Vincent de Paul [1]. » L'Université de demain s'annonce donc comme devant être accueillante au catholicisme !

Déjà, au surplus, là comme ailleurs, dans les cadres constitués, dans le personnel ancien, un grand mouvement de retour à la vérité chrétienne s'est dessiné. Péguy, Cazalo, Valois, Dumesnil, Baumann, Lotte, Souriau, Poulain... ne sont pas des isolés. Presque tous les rédacteurs du *Bulletin des professeurs catholiques de l'Université* sont des universitaires convertis que la ferveur d'une foi nouvelle a pénétrés jusqu'aux moëlles. Ces néophytes sont devenus des missionnaires parmi leurs frères. Et ce ne sont pas, comme on pourrait le croire, des intellectuels disputeurs qui font payer cher à l'Église le bienfait de leur adhésion. Saturés d'idéologies, il ont épuisé l'ivresse des systèmes, et comme Pasteur ils se sont établis du premier coup dans la simple foi du paysan breton. « La foi qu'on retrouve à notre âge, écrit M. Lotte, le fondateur du *Bulletin*, est une foi franche, une foi simple ; nous avons passé l'âge où l'on fait le malin. » Nous sommes avec eux au catéchisme de première Communion et non pas au Concile des cardinaux verts !

Ces agrégés et ces docteurs récitent le chapelet et se nourrissent des sacrements. M. Lotte ayant soumis, l'an passé, aux abonnés de son *Bulletin* le projet d'une communion mensuelle, recueillit de leur part une approbation presque unanime. N'allons pas d'ailleurs

1. *Le Radical*, 11 février 1913.

nous figurer leur petite revue comme un recueil d'études spéculatives et de dissertations abstruses; les rédacteurs ont un penchant notoire pour les écritures affectives, pour les épanchements du cœur, et leurs articles prennent volontiers la forme d'élévations, de méditations, de soliloques, dans la manière du grand converti d'Hippone. A les lire on demeure émerveillé qu'un tel jaillissement mystique s'élève d'un monde où l'on croyait que la science laïque et la pure érudition avaient desséché les cœurs ! Une miraculeuse ardeur de prosélytisme les possède et leur fait accomplir des prodiges comme convertisseurs. Lorque Agathon publia son enquête, M. Lotte avait groupé dix-huit professeurs de Facultés et cent quatre-vingt-quatre professeurs de lycées. Ils sont aujourd'hui plus de cinq cents ! [1] Quand, au siècle dernier, Ozanam fut nommé professeur à la Sorbonne, il

1. Le 20 février 1914, les abonnés fermes étaient au nombre de 528, parmi lesquels 423 professeurs de l'Université de l'État. Dans ce nº du 20 février M. Lotte écrit :

« Le fait que 423 professeurs et instituteurs de l'Université de l'Etat se trouvent aujourd'hui publiquement réunis en un groupement aussi cohérent que le nôtre, ce fait là donne beaucoup plus à penser aux radicaux de gouvernement que l'élection ou la non-élection de tel ou tel candidat catholique. Un député — fût-il catholique — on sait comment ça se manie. Nous, nous sommes l'inconnu et un inconnu plein de menaces. Si au cœur de la citadelle laïque on peut compter 423 soldats mobilisables au premier appel des évêques, combien, le moment venu, se lèveraient dans le pays. Mille électeurs dans leurs maisons ne valent pas dix hommes dans la rue. On commence à écouter nos évêques quand ils parlent, on les écoutera de plus en plus, croyez-moi, parce que si le nombre des catholiques flasques diminue, le nombre s'accroît des catholiques fermes et parce que, par eux, l'autorité spirituelle trouve à s'appuyer sur une force temporelle faite de bras solides et de cœurs indomptables. »

était, si je ne m'abuse, le seul catholique de la Faculté des Lettres. Il y trouverait aujourd'hui tout un groupe d'amis. MM. Lanson, Seignobos et Durkheim ont beau faire une garde sévère aux barrières du sérail, leur action *extra-universitaire*, comme disaient un jour *Les Débats,* ne peut plus désormais barrer la route à tous les nôtres. C'est assez qu'ils aient pu écarter des hommes de la valeur de Maurice Souriau et de Louis Arnould ! Un collaborateur de *La Revue pratique d'Apologétique*, ô scandale, prenait tout récemment possession d'une chair en Sorbonne à la barbe de ces janissaires !

Il serait étrange que la foi catholique ayant touché l'élite des professeurs n'atteignît pas par rayonnement l'élite des élèves ! « Les jeunes gens, dit Victor Giraud, sont les apprentis de la pensée ; ils pensent comme quelqu'un. » Ne soyons pas surpris qu'ils pensent, de plus en plus chaque jour, catholiquement. Bernard Veuillot nous disait il y a quelques semaines dans *La vie nouvelle* avec quelle émotion il avait vu, l'hiver dernier, pendant toute une nuit à Montmartre quarante polytechniciens en uniforme monter la garde devant le Saint-Sacrement exposé[1]. Ces héroïques jeunes gens avaient fait une journée entière de rude travail et ils donnaient encore à Dieu leur nuit par

1. Pourquoi ne rappellerais-je pas ici, dans le même ordre d'idées, que pendant l'année 1912, 42.900 hommes sont venus à Montmartre faire une ou plusieurs heures d'adoration devant le Saint-Sacrement ? Parmi les heures d'adoration ainsi faites par des hommes, il y a eu 20.468 heures d'adoration nocturne dont 4.000 pendant les nuits de juin. Encore dans ce chiffre de 43.000 adorateurs ne figurent que ceux dont la présence fut contrôlée par le pointage des cartes d'adorateurs.

surcroît ! Étaient-ce là d'inconsistants bergsoniens[1] ? L'admirable, c'est qu'on recruterait actuellement de pareils bataillons sacrés dans toutes nos grandes écoles, à Saint-Cyr, à Centrale, aux Mines, aux Travaux publics, dans tous les lycées de Paris. « Les professeurs de philosophie des lycées les plus « intellectuels », écrit Agathon, Condorcet, Henri IV, Louis-le Grand, témoignent de cette renaissance catholique. « La majorité de nos élèves, nous disait l'un d'eux, est composée de catholiques pratiquants. »

*
* *

Et ce professeur de philosophie interrogé par Agathon complétait sa pensée en disant : « Parmi les indifférents, nulle passion anticléricale ; ceux-là mêmes qui sont incroyants de nature savent tout le prix de la croyance[2]. » C'est ici, sur ce groupe des amorphes, que nous pouvons mesurer à quelle profondeur cette génération fut travaillée par la vérité. Les jeunes gens de ce groupe eurent des pères anticléricaux et voltairiens pour qui le catholicisme était ce qu'il est resté pour M. Beauquier une ridicule magie. Hier, dans les Facultés, dans les Écoles et les Lycées, les incroyants considéraient les catholiques avec la dédaigneuse pitié d'un civilisé qui voit un

1. Dans l'Almanach de la Jeunesse catholique de l'Ardèche, je relève une intéressante statistique des retraites fermées suivies par les jeunes gens de cette région. En 1908, il y eut 24 retraitants ; en 1909, 69 ; en 1910, 210 ; en 1911, 331 ; en 1912, 431 ; et en 1913, 462.

2. *Les Jeunes Gens d'Aujourd'hui*, p. 70.

Papou vénérer ses fétiches. Aujourd'hui ce sont les catholiques qui passent pour des hommes d'intellectualité supérieure. Ils ont la sympathie générale et l'on tient leur doctrine pour un beau système cohérent qu'il est souhaitable de professer. Ceux qui n'entrent pas à l'église admirent la magnificence de l'édifice. Un universitaire converti qui semblait voué par ses origines à l'action antichrétienne, M. Charles Poulain, écrivait à propos du dernier livre de Buisson *La foi laïque :* « Pauvre M. Buisson ! Il a eu beau laïciser, laïciseras-tu, l'Église tient bon, l'Église du Syllabus, l'Église romaine, l'Église du pape de Rome. Et le plus fort c'est qu'elle recrute maintenant ses défenseurs chez les fils mêmes des mécréants. Pauvre M. Buisson ! Il a eu les pères, il n'a plus les fils ! Il ne comprend pas, il ne peut pas comprendre... Je les connais les anticléricaux d'il y a trente ans : mon père en était un[1]. » Oui, les fils sont en train de dépouiller la haine des pères pour l'Église. Sur ce point les enquêtes sont en accord parfait.

L'anticléricalisme homaisien est une chose morte dans la génération intellectuelle qui a de vingt à vingt-cinq ans. « Le poncif antimilitariste et anticlérical, écrivait récemment Alfred Capus, est aussi usé et démarqué maintenant que « l'observation cruelle » en littérature[2]. » Il y a, parmi la jeunesse, des incroyants, mais plus un seul jacobin. Et c'est évidemment au naturel rayonnement de la vérité et à

1. *Bulletin des professeurs catholiques de l'Université*, 20 mars 1913.
2. *Le Figaro*, 26 mai 1913.

l'admirable travail apologétique poursuivi chez nous depuis vingt ans qu'il faut attribuer la belle part dans cette transformation des esprits. Mais sachons voir aussi de quel secours nous fut la sottise de nos adversaires.

La tyrannie tracassière dont le radicalisme usa contre tout spiritualisme, l'insigne bêtise qu'il déploya dans tous les grands débats d'idées, pendant le cours entier de son règne, ne contribuèrent pas médiocrement à propager un goût d'évasion, une nostalgie de l'idée persécutée chez tous ceux qui conservaient un peu de cette élégance d'esprit que le vrai Français reçoit du ciel en naissant. De toutes parts on a le sentiment que la barbarie des maîtres sots qui nous ont régis longtemps en a trop fait. M. Sembat lui-même rougit de M. Beauquier! Il est vrai, osons le dire sans vaine pudibonderie d'expression, les gens de cette espèce, de l'espèce dont M. Beauquier est la parure, sont des imbéciles d'une qualité singulière. Il y a comme une splendeur dans leur stupidité. La santé du langage exige que l'on s'exprime avec justesse, et pour parler avec justesse il faut quelquefois parler avec verdeur. Disons-le donc : les anticléricaux, et très spécialement ceux de l'espèce parlementaire, furent, dans la proportion de huit sur dix, des cuistres hermétiques et des zéros en chiffre. Aristide Briand, qui les connaissait peut-être, montrait un jour à Henry Maret, d'un geste méprisant, leur tourbe confuse qui hurlait à la lune sur les bancs de la Chambre : « Voyez, disait-il, cette bande de crétins! Il faut que je suive

ça! » La jeunesse instruite n'a pas les mêmes raisons que M. Aristide Briand pour suivre cette horde d'illettrés. M. Homais, lui seul, d'ailleurs, en vertu de sa sottise naturelle, peut ignorer les raisons de sa défaveur. Si l'armée radicale eût été en puissance de s'instruire, elle eût compris ce qui lui arriverait, en entendant l'an passé toute la jeunesse parisienne couvrir d'applaudissements cette maxime d'un personnage de *Primerose* : « La violence ne profite jamais qu'à ceux contre qui on l'exerce. » La jeunesse quitte M. Homais parce que M. Homais est un incurable sot. Saluons cette sottise comme notre meilleur auxiliaire !

Je n'oublie pas qu'ils sont encore nombreux parmi les étudiants et les lycéens ceux qu'un idéal purement humain suffit à contenter. A la Sorbonne et dans les Écoles, il y a des jeunes gens dont tout l'appétit de savoir est assouvi par leurs découvertes dans le domaine de la grammaire, de la philologie, de l'épigraphie... Il en est qui ne souhaitent rien de plus comme idéal de vie que d'apprendre et d'enseigner le rôle de l'adjectif chez Montaigne ou de l'optatif chez Thucydide. Oui, je le sais, ce type humain existe dans les Facultés. Mais ceux-là mêmes qui limitent ainsi leur soif de savoir aux sciences purement profanes, ceux-là mêmes n'ont plus de préventions contre le catholicisme. La vérité ne luit pas encore pour ces esprits qui raillaient naguère leurs camarades croyants, mais les obstacles positifs qui s'opposaient à elle sont tombés. Et pourquoi, comme disait Brunetière, si

c'est un grand pas de fait, cette jeunesse n'en ferait-elle pas bientôt un second et décisif?

M. Lebelle qui répondit à *La Revue hebdomadaire* pour les étudiants des Lettres, et M. Soury pour les étudiants des Sciences, remarquent l'un et l'autre que l'étudiant jacobin et voltairien a complètement disparu de leurs Facultés respectives. Les Facultés de Droit sont naturellement peuplées d'une majorité de catholiques. Mais, le croirait-on, l'anticléricalisme a presque disparu des Facultés de médecine ! Et cette éclipse à peu près totale s'observe jusque dans les Facultés de province où, plus lentement qu'à Paris pourtant, le renouveau chrétien s'est dessiné. Un étudiant en médecine toulousain, dont la lettre n'est pas d'ailleurs follement optimiste en ce qui concerne le Midi, écrit au P. Barge, directeur de *La Revue de la Jeunesse* : « De cette énumération deux idées principales peuvent être dégagées. La première c'est que la classe des « Radicaux », de ceux qui avaient la haine du curé et la phobie du goupillon, a totalement disparu. On peut dire sans hésiter que dans les Facultés le type radical n'a plus de représentants [1]. » Voilà pour M. Sembat la suprême désolation : voir passer à l'ennemi le corps presque entier des thérapeutes qui détient, on le sait, l'influence la plus directe sur les masses populaires et qui fournissait hier encore à la Chambre les bons députés radicaux et socialistes. « A la fin de l'Empire, écrit-il avec un accent navré, quand Dupanloup flétrissait Littré et

1. *Revue de la Jeunesse*, 10 mai 1913.

voyait la main du diable posée sur tous les médecins, qui donc aurait cru que trente ans plus tard, l'Église à son tour aurait mis la main sur une grande partie du corps médical ? » C'est assurément une des plus belles victoires de l'Idée catholique, que d'avoir triomphé dans les Faculté de médecine. Il n'est peut-être pas de science, en effet, qui soit de sa nature aussi peu sympathique au spiritualisme que la science médicale, où l'observation directe joue seule et sur le corps seul. Il se contracte aisément là des habitudes d'esprit qui rendent progressivement insensible aux preuves d'ordre moral sur quoi repose tout l'édifice chrétien. Résister et triompher dans ce péril est pour notre dogme un beau signe !

S'imposer dans les lycées où l'atmosphère nous était traditionnellement hostile n'est pas un moindre signe. Nous avons rencontré tout à l'heure la phalange des lycéens catholiques, saluons maintenant au passage l'armée des lycéens sympathiques au catholicisme [1].

1. Ce mouvement de sympathie qui entraîne la jeunesse vers le catholicisme, s'est fait sentir jusque dans les vieilles générations anticléricales. La presse a fait a bon droit beaucoup de bruit autour de la lettre adressée en janvier 1914 à Maurice Talmeyr par M. Dufrenne, le fameux inspecteur d'Académie, célèbre jadis par ses manifestations sectaires et par un manuel matérialiste. M. Dufrenne faisait en effet, dans sa lettre, ce curieux aveu :

« Que la tradition religieuse soit, plus que la tradition philosophique à laquelle se rattache l'enseignement moral officiel, la tradition humaine, voilà ce que je ressentais fortement ces jours derniers. Je visitais des écoles où l'on s'évertuait à construire, sur le trépied mystique de la volonté, de la liberté et de la responsabilité, l'édifice kantien de la conscience morale, de l'impératif catégorique et du devoir pur. Cependant qu'à côté, dans l'humble église de village, la figure de la crèche de Bethléem et la parole du prêtre racontaient la naissance du

Un vieil universitaire, qui rédige au *Journal des Débats* de spirituels *Au jour le jour* et qui connaît bien les lycéens de Paris, nous les présentait il y a quelques mois en ces termes : « Je commence par dire ce qu'ils n'aiment pas. Ils ont, je crois, le dégoût instinctif et réfléchi de l'irréligion grossière et insolente. Ils sont tolérants et polis, plus que nous ne l'étions à leur âge ; ils valent mieux que nous par ce côté-là et

Fils de l'homme. Naissance misérable et magnifique ! Récit plein d'enseignements ! Symbole éternel de la venue de l'Enfant ! Eternel aliment pour la pitié, l'espérance et la consolation des hommes ! Où était alors jetée, vibrante et lumineuse, la parole vraiment humaine, et où se mouvaient les mornes et froides abstractions ? Qui était sur la terre, en pleine réalité, et qui se tenait, non pas certes dans le ciel, mais dans ces lieux imprécis et sombres où stagnent les brumes, où roulent les nuées ?

« Lorsque le citoyen Robespierre eut fait monter sur l'autel de Notre-Dame, à la place du crucifix de métal, et pour y représenter la Raison, le corps sans doute harmonieux d'une chanteuse, il dut s'imaginer avoir enfin substitué à un culte abstrait et mystique une religion tout humaine. Et cependant, c'était la chanteuse qui représentait le fantôme décevant, le mirage, la fumée, et c'était la croix de cuivre qui symbolisait l'être de chair et de sang, devant lequel se sont agenouillées et s'agenouilleront toujours les générations humaines, parce qu'il est vivant de notre vie, qu'il est né comme nous dans la douleur, qu'il a souffert notre mort ; parce que, s'il est Dieu, il est homme aussi, il est l'Homme même : *Ecce homo !*

« Je l'avoue, à notre confusion et à notre honte, la pauvreté des lectures que nous faisons faire à nos écoliers, l'étroitesse d'esprit que caractérisent certains choix dans les textes d'auteurs classiques que nous mettons entre leurs mains, la bassesse d'âme dont témoignent, chez des éditeurs et chez des auteurs de manuels, certaines rectifications commerciales, enfin la pure ignominie de certaines falsifications, nous tiennent fort éloignés encore de cet idéal d'une école vraiment impartiale et largement française.

« Telles sont, Monsieur, les réflexions que m'a suggérées l'usage, en partie injuste, que vous faites de mes modestes écrits

Veuillez agréer, etc. »

par quelques autres. Cette tolérance que nous essayons de cultiver en eux, comme une des formes du goût, de la sagesse et de la générosité d'âme, n'est pas du tout la tolérance émoussée de ceux qui craignent les idées hardies et les convictions : celle-là, vous le savez aussi bien que moi, n'est que l'ironie des sceptiques ou la politesse des indifférents ; la leur, plus digne et plus fière, est faite de foi et de bonne foi... Ce n'est pas une idylle que je vous raconte, c'est un tableau que je vous présente [1]. » Ce tableau M. Herriot qui n'est pas seulement maire et sénateur radical de Lyon mais professeur de lycée, l'aurait-il aussi, contemplé dans son voisinage, lui qui laissait tomber naguère cette parole désenchantée : « Nous n'avons plus la jeunesse avec nous » ? Et qu'eût-il dit s'il eût vu, le 4 mai 1913, 25.000 jeunes gens [2] défiler devant la statue de Jeanne d'Arc et jeter

1. *Journal des Débats*, 4 mai 1913.

2. Et qu'eût-il dit si le 1er mars 1914, il avait vu l'immense défilé de la Jeunesse des Ecoles devant la statue de Strasbourg, car il ne faut pas s'y tromper, le renouveau patriotique et le renouveau religieux sont liés dans les profondeurs. Dans son premier numéro de mars, *La Revue française*, sous la signature de M. Antoine Redier, donnait ce vif et joli récit du défilé de la Concorde :

« Dimanche, vers trois heures et demie, les grands bâtiments de pierre qui bordent l'un des côtés de la place de la Concorde étaient d'une froideur mortelle. L'hôtel Rothschild était dépouillé de tous ses rideaux. Derrière ses vitres nues, pas un valet, pas un homme de peine. Maîtres et gens s'étaient-ils enfuis ? Le ministère de la Marine, avec sa somptueuse façade, ressemblait à un temple abandonné et l'autre palais, tout rempli de grands cercles, était silencieux comme un désert.

« Cependant une foule immense couvrait la place. La jeunesse des écoles et le peuple de Paris étaient là, qui défilaient, au pas militaire, devant la statue de Strasbourg.

« Le contraste était brutal. Tandis que la France était dans la rue et

des montagnes de fleurs à ses pieds? Il eût dit, comme M. Berthoumieu, rédacteur aux *Annales de la Jeunesse laïque*: « Nous ne sommes plus qu'une poignée de militants. » Il n'est pas jusqu'à M. Clemenceau qui, malgré son optimisme professionnel, ne sente passer sur sa tête dépouillée comme un vent de défaite. Dans un des premiers numéros de son nouveau journal *L'homme libre* il avouait avec tristesse « sentir lourdement peser sur lui la menace d'un retour offensif des Romains ». Il est vrai que ces terribles *Romains* semblent fort allants pour l'instant et que leur crânerie martiale paraît annoncer des heures calamiteuses pour les doctrines de M. Clemenceau. Il se pourrait qu'ils restaurassent toutes choses

passait, le front découvert, les yeux brillants, sous les feux argentés du premier soleil de mars, les autres, les puissants du jour, banquiers juifs, ministres de la République, joueurs fastueux et désœuvrés, se cachaient derrière des murs...

« Les puissances du jour étaient derrière le sépulcre des bâtiments de pierre bordant la place. L'invincible puissance de demain s'avançait dans la rue. Ils étaient beaux ainsi, marchant par quatre, au pas scandé, dans le silence religieux qu'observait la foule. Dès qu'ils approchaient de l'image de la ville sacrée, ils portaient la main au front, faisaient un grand salut grave et passaient. J'ai voulu voir leurs yeux. Pour quelques-uns qui jetaient un regard de piété vers le monument de pierre, la plupart tenaient les paupières à demi baissées, comme s'ils se recueillaient. Et puis, quand je les revois dans mon souvenir tout frais, ce ne sont pas leurs yeux qui m'apparaissent, c'est la ligne mince et fraîche de tous ces profils jeunes, et je vois surtout des mentons, des mentons droits, bien taillés, à l'angle ferme. Ces enfants-là ont de la volonté.

« Il n'est pas permis à un homme sincère, ayant vu cela, de douter de la destinée magnifique de la race dont sont issus ces jeunes hommes.»

Comme dit Antoine Redier, « ces jeunes gens ne sont pas les maîtres d'aujourd'hui. Rien au monde ne les empêchera d'être les maîtres de « demain. »

dans le Christ, selon le vœu du Pape, s'ils continuaient de ce pas, et si M. Clemenceau ne parvenait à galvaniser ses Bleus !

*
* *

Mais continueront-ils ? C'est ici qu'interviennent les prophètes ! Les voyants du radicalisme, appuyés sur un long passé de victoire, feignent une impavide assurance. Leur regard, attristé quand il s'arrête au présent, se fait serein quand il fixe l'avenir. M. Gabriel Séailles, vieux centurion chevronné des luttes anticléricales, haraguant naguère ses troupes fatiguées, affectait de ne voir dans le mouvement de notre jeunesse que mutinerie de gamins et fantaisie passagère de cerveaux versatiles. Il raillait du bout des lèvres et d'un petit ton pincé « ces jeunes gens célébrant avec éloquence leurs propres vertus, et qui n'ont encore versé que de l'encre ». Pardon ! Plusieurs ont versé du sang ! Et M. Séailles sait bien que le sang est une semence ! Mais nous demandons à savoir ce que M. Séailles a versé jusqu'à ce jour, hormis son encre et sa... salive ?

M. Sembat avec plus de résignation que M. Séailles consent à prévoir un triomphe prochain du catholicisme en France. Il avait écrit d'abord *cléricalisme*, mais il s'est repris pour dire, avec plus d'exactitude, *catholicisme*. Nous ne sommes pas en humeur de le contredire : tout ce chapitre le montre assez ! Mais il

lui plaît de concevoir comme éphémère ce mouvement qui nous ramène les esprits. Il se dit : ce flux sera suivi d'un reflux ! Après une expérience chrétienne qui durera peut-être quinze ans la libre-pensée retrouvera son tour de faveur. Nous croyons qu'il se trompe, et nous fondons notre confiance sur des raisons. M. Sembat n'a pas vu, et peut-être ne pouvait-il pas voir, le travail profond qui s'est fait chez nous depuis plus de vingt ans. Ce travail a transformé le caractère de la croyance. M. Sembat n'a pas vu que le perfectionnement continu de notre outillage scientifique, que l'excellence de notre production philosophique, historique, littéraire, est à longue portée dans ses résultats. Le renouveau qui s'annonce est lui-même un résultat. Quand Vogüé, Henry Bérenger, Maurice Bouchor... et tous les chimériques rêveurs qui chantaient aux environs de 1890 les beautés d'un nouvel idéalisme, quand tous ces poètes se firent les prédicateurs de l'évangile néo-chrétien, ils n'eurent pas un instant la prétention de s'établir maîtres des esprits : ils ne songeaient qu'à ravir les cœurs. Ils eurent le succès qu'ils cherchaient: ils séduisirent les cœurs sensibles qu'ils entraînèrent pendant tout un printemps dans leur sillage. Et puis le dur hiver revint !

Il était inévitable qu'il revînt ! Ce qui n'a pas de fondement dans les esprits ne peut être que transitoire. Mais cette fois-ci justement, les esprits participent à l'aventure et ce n'est plus de sucreries sentimentales qu'ils se repaissent. Nos revues et nos livres

les ont armés [1]. Ils savent les raisons de croire, ils ne sont plus à la merci du premier vent d'incrédulité qui soufflera sur eux.

Si M. Sembat n'a pas compris quelle chance de succès durable le mouvement catholique actuel portait en lui, constatons du moins, que son ami, Paul Boncour, a fait preuve, lui, d'une tout autre clairvoyance. Ce jeune député connaît la jeunesse d'aujourd'hui pour l'avoir fréquentée ; il l'a quittée depuis peu et il sait bien que la poussée chrétienne qui l'emporte n'est pas simple mouvement du cœur, mais inversion totale dans ses orientations intellectuelles.

1. Le magnifique travail apologétique qui s'est accompli parmi nous nous a ramené les élites. Et non seulement ces élites reviennent à la foi mais elles s'adonnent à l'apostolat et fournissent des aspirants au sacerdoce. La sensationnelle entrée au séminaire de Saint-Sulpice, en 1913, de MM. Pierre Gerlier, président de l'*Association catholique de la Jeunesse française*, et Maurice de Gailhard-Bancel, vice-président, avec six de leurs amis, n'est pas un fait isolé. Au seul séminaire d'Issy, on relève, en cette année 1914, les titres suivants parmi les séminaristes:

« *Première année de théologie.* — Un polytechnicien, un docteur en médecine, deux docteurs en droit, six licenciés ès lettres, plusieurs licenciés en droit.

Deuxième année de théologie. — Un lieutenant d'artillerie, ancien polytechnicien, un ingénieur de l'École Centrale et un ancien élève de la même école, un inspecteur des Eaux et Forêts, huit licenciés ès lettres, un élève de l'Ecole des Chartes et de l'École Française de Rome, plusieurs licenciés en droit.

Première année de philosophie. — Trois polytechniciens, dont un enseigne de vaisseau et un lieutenant d'artillerie, un élève de l'École des Mines, deux docteurs en droit, plusieurs licenciés ès lettres, plusieurs étudiants en médecine.

Deuxième année de philosophie. — Un répétiteur de cristallographie à l'École Supérieure des Mines, un percepteur des Contributions indirectes, un professeur de collège municipal, un ingénieur de l'École Centrale, un docteur et plusieurs licenciés en droit, des licenciés ès lettres et ès sciences. »

Il y a vingt ans, Kant régnait encore sur les esprits, et nul ordre nouveau ne pouvait se fonder sous sa magistrature. Une vague de mysticisme pouvait venir, mais non pas une croyance s'établir. Aujourd'hui, l'intellectualisme a reconquis ses vieilles positions, et des philosophes, écoutés de la jeunesse, Dumesnil, Maritain... achèvent de le restaurer. Les esprits cultivés ne se contentent plus de vaporeuses aspirations vers un spiritualisme de littérature, que disperse une bourrasque. Ils sont croyants, pratiquants, liturgistes... Les plus notables académiciens vont à la messe avec de gros livres qu'ils lisent dévotement ; ils communient avec la même simplicité et plénitude de foi que leur concierge ou leur valet de pied. Ce que voyant, M. Roger Bontemps s'écrie avec indignation dans *Le Radical* : « Jusques à quand pourra-t-on prendre la coupole de l'Académie pour un bénitier renversé ?[1] » Mais justement ni les indignations ni les plaisanteries n'ont de prise sur les catholiques de la génération nouvelle, et de cela, M. Paul Boncour qui a, je l'ai dit, quelque motif d'être plus clairvoyant que ses amis, va nous dire la raison : « Qu'on ne se méprenne pas, écrit-il dans *Le Radical,* lui aussi, sur la brutalité avec laquelle j'énonce ces faits... Tels quels, ils témoignent de la façon la plus nette qu'il ne s'agit pas là du retour à quelque *vague religiosité*, analogue à celle qui marqua certaines manifestations de l'idéalisme universitaire, à l'époque où M. de Vogüé nous révélait le roman russe, et où, prince de

1. *Le Radical*, 22 novembre 1912.

la jeunesse, Henry Bérenger écrivait ses volumes. Non. C'est à l'intégrité des disciplines catholiques que vont ces jeunes gens. Il semble même que dans le catholicisme ce soit la discipline et le dogme qui les séduisent [1]. » Une jeunesse avide de certitude et de discipline, une jeunesse, joyeusement, totalement soumise au dogme, et tout ensemble, ardente à l'action, voilà ce que voit grandir, autour de lui, un adversaire lucide.

Agathon, chose curieuse, n'a pas sur la jeunesse actuelle d'aussi justes lumières [2]. Il la voit telle qu'il

1. *Le Radical*, 11 février 1913.

2. Disons pourtant qu'il a fort bien vu où résident la force et la vitalité du mouvement catholique actuel. Ce mouvement, dit-il dans *Les Jeunes gens d'aujourd'hui*, p. 90, « n'a rien de commun non seulement avec l'idéalisme de 1890, mais avec cette évolution souvent affirmée vers une sorte de « laïcité religieuse », de religion de l'esprit où se rassemblerait et s'épurerait l'expérience religieuse de tous les temps et de tous les lieux. Rien n'est plus étranger à la nouvelle génération que le « mysticisme sans Dieu », la « dévotion athée » d'un Maeterlinck, si ce n'est le dilettantisme esthétique d'un Renan pour qui le christianisme devait cesser d'être un dogme pour devenir une « poétique ». La religion comme thème artistique, le christianisme comme mythologie, voilà qui inspire une profonde répugnance à l'esprit réaliste de ces jeunes gens; ou ils restent franchement en dehors de l'Église, ou en fidèles ils la servent. »

C'est que le catholicisme a repris possession non seulement des cœurs mais des esprits. Les vieilles antinomies entre la science et la foi n'exercent plus le même empire sur les cerveaux pensants : « Je ne crois pas, écrit le célèbre théoricien du syndicalisme, Georges Sorel, qu'il y ait de phénomène de conscience plus curieux que celui que nous observons chez les mathématiciens de notre temps; de tous les savants, ils sont ceux qui acceptent le plus facilement le dogme catholique. Quand on interroge un algébriste, il répond généralement que le miracle n'offre rien d'étrange, parce que le miracle comporte l'introduction de données qu'on ne connait pas. » Et dans le même sens Agathon note à son tour : « A l'école normale les scientifiques donnent une proportion de catholiques plus élevée que les littéraires. »

la désire, « sportive, réaliste, peu idéologiste » p. 119. Ce portrait n'est pas ressemblant. S'il l'était, il faudrait s'affliger, car le renouveau n'aurait qu'un temps, l'idée étant toujours, comme le disait déjà Platon, en éternelle possession de conduire le monde. Nous touchons ici à la secrète faiblesse du livre d'Agathon. L'auteur est pragmatiste et bergsonien [1]. Il remet au

Et si tant de préjugés d'ordre intellectuel sont tombés c'est évidemment que l'activité scientifique des catholiques fut intense. Nos adversaires eux-mêmes le constatent. Le protestant Paul Sabatier, chef des modernistes français, écrit dans son livre *L'orientation religieuse de la France actuelle* : « Jamais l'activité de l'Église n'avait été aussi intense et son organisation aussi forte qu'elle ne l'est en France en ce moment... Pour être complet, il faudrait étudier le mouvement religieux sous son aspect scientifique ; montrer, en particulier dans l'Église catholique, un réveil scientifique inespéré et dont personne encore n'a constaté l'ampleur. Sur le terrain de l'histoire et de l'exégèse, non seulement les travaux de la science laïque ont été étudiés et égalés par des hommes appartenant à l'Église, mais souvent ils ont été dépassés. »

M. Paul Sabatier se trompe seulement en disant que personne n'a constaté avant lui l'ampleur de ce mouvement, Mgr Baudrillart, recteur de l'Institut catholique l'a fait dans son beau livre *L'enseignement catholique dans la France contemporaine.*

1. Je suis heureux de signaler ici que M. Henri Massis, l'un des deux Agathons, converti au catholicisme depuis la publication de son livre, a secoué pour son compte la tutelle de Bergson. Au commencement de 1914, il écrivait, en effet, dans *L'Opinion* :

« C'est à la manière d'un contre-poison que le bergsonisme a pu agir sur des âmes atteintes par toutes les maladies modernes de l'esprit ; mais il nous le faut éliminer à son tour : nous en avons épuisé la bienfaisance....

« Après en avoir obtenu *je ne sais quel* rafraîchissement de notre vision du monde, nous crûmes que cette philosophie était maîtresse de vérité et qu'elle nous livrerait le secret du réel. Mais en méprisant l'intelligence, ne s'était-elle point dépossédée, par avance du seul moyen que nous ayons de connaître avec certitude ? Capable de nous suggérer la beauté et la richesse de la vie qu'offensait une pseudo-science orgueilleuse et aride, elle était impuissante à nous les restituer. Sa critique destructrice des idées, devait, pour se rester fidèle, continuer son œuvre

cœur le gouvernement de la vie et dépossède imprudemment la tête. Quand d'autres abusent de l'intelligence, lui dédaigne superbement d'en user. Alexandre Ribot a pu dire avec raison : « Ce n'est pas assez de tout comprendre pour être apte aux grandes entreprises. » Mais il ne faudrait pas renverser la proposition et dire qu'une action efficace peut se poursuivre sans la pleine intelligence des moyens et du but. Les tentatives de restauration religieuse auraient le destin des roses si elles ne s'appuyaient pas sur l'esprit, si la religion des jeunes n'était pas la religion de l'esprit. Agathon écrit avec une inquiétante tranquillité : « Pour les apologistes d'il y a vingt ans, le grand point était de réconcilier la raison et la foi... Une telle conciliation n'a plus de sens pour les nouveaux apologistes, ni pour ces jeunes gens que la foi catholique a ralliés : ils pensent que la religion et la science se développent sur deux plans indépendants. Et, pour la plupart, ils se déclarent bien moins soucieux d'exégèse que de ce qui fonde vraiment la vie religieuse, l'expérience intime. » Qu'il y ait dans l'entourage d'Agathon quelques

négatrice non plus seulement sur des notions fausses et perverties, mais sur des principes essentiels, et aboutir au discrédit et à la négation de la raison et de l'être, rejoignant par là ce qu'elle avait dans notre esprit combattu : le pur phénoménisme et le scepticisme pratique.

« A quoi bon avoir montré à l'homme qu'il est libre et ouvert à son âme les perspectives infinies de l'immortalité, à quoi bon avoir parlé d'un Dieu créateur, si ces notions doivent demeurer inintelligibles, étrangères à notre science et à notre raison, si de tout cela nous ne pouvons avoir nulle connaissance et rien qu'une imagination capricieuse ? Il y a dans cette doctrine un principe de fausseté qui détruit cela même qu'elle souhaite le plus vivement de rétablir. »

jeunes disciples de Le Roy dont la foi repose sur la seule expérience intime, il se peut, mais il n'en faut pas conclure que la jeunesse se contente de ce fragile appui pour sa croyance. Nous avons des raisons de penser que l'ensemble des jeunes catholiques d'aujourd'hui penche, au contraire, vers un juste et nécessaire intellectualisme. Ils sont assez sages, nos jeunes gens, pour se dire que l'expérience intime fonde aussi bien le bouddhisme dans l'âme chinoise, le protestantisme dans l'âme anglaise, que le catholicisme dans l'âme française, si la raison n'intervient pour juger l'expérience. Ils écrivent donc : « On nous a proclamés anti-intellectualistes ; mais on ignore que le meilleur aliment de notre ferveur nous vient du dogme précis, tel que l'expose un saint Thomas [1]. » Et Georges Dumesnil, l'un des philosophes les plus écoutés de la jeune génération, écrit dans son livre, *La sophistique contemporaine* : « Toutes les autres religions ne résistent pas à la science et à la philosophie ; mais celle-ci est de telle nature non seulement qu'elle accueille la science et la philosophie, mais que loin de rien ôter à la philosophie, elle l'exhausse. Elle est la *religio sapiens*, excellemment raisonnable. » Et Jacques Maritain écrit dans le même sens : « L'affirmation... est la gloire de l'Église. Les chrétiens sont proprement les intellectuels. » Voilà l'authentique attitude de la meilleure jeunesse, de celle qui donnera la stabilité aux beaux renouvellements qui s'annoncent de toutes parts.

1. *Les Cahiers de l'Amitié de France*. Octobre 1913.

Agathon voudrait, lui, abdiquer le rôle des vieux apologistes qui s'efforçaient d'accorder la raison et la foi. Quelle erreur! et quelle imprudence! S'il ne peut être question, sans doute, de fournir à la raison une démonstration mathématique des vérités de la foi, — une vérité ainsi démontrée étant objet de science, non de foi, — il demeure que la foi doit chercher son appui dans la raison, et que le devoir des chrétiens est de renforcer chaque jour cet appui. C'est trahir Pascal que de le donner comme patron à une jeunesse uniquement sportive et pragmatiste, et c'est oublier qu'il usa sa vie à construire un fondement rationnel pour la foi. Que la jeunesse d'aujourd'hui ne s'attarde pas, comme Brunetière, aux minuties de l'exégèse et qu'elle aille droit au point culminant de la démonstration chrétienne, au fait chrétien dans le monde, nous ne pouvons que l'en féliciter. Avec sagesse, elle laisse aux spécialistes qui travaillent sous le regard de Rome, le soin de défendre les positions exégétiques, historiques, philosophiques, mais elle s'intéresse aux travaux de ces maîtres. Elle s'assimile les conclusions de la science catholique pour en nourrir sa foi. Cette foi, elle l'a fondée en raison dès son entrée dans la vie publique. Elle s'est mise en face de l'Histoire, et, considérant quelle belle civilisation le catholicisme a fait fleurir sur le sol de la Patrie, considérant, comme Taine, qu'un fléchissement du catholicisme s'accompagne toujours d'un fléchissement dans les mœurs, qu'un recul du catholicisme est un recul de la civilisation, elle s'est

dit qu'une doctrine aussi riche de sève, aussi féconde en bienfaits, était une doctrine de vérité.

Obligée à l'action immédiate, elle a remis à plus tard le reste de la démonstration, mais elle n'y renonce pas. Elle tient pour un principe essentiel que cette démonstration est possible et nécessaire, qu'il faut la tenter sans cesse dans la mesure de ses forces. C'est là le principe sauveur, le principe qui donnera la durée au renouveau chrétien, qui fera de ce printemps, non pas un printemps passager, comme le voudrait Sembat, mais un printemps éternel. Le radieux départ de notre jeunesse sera suivi d'une longue marche à l'étoile, et nous reverrons peut-être avant la fin de ce siècle cette merveille d'un autre âge, décrite par Benson dans son dernier roman : des États catholiques. Par la vertu de ce principe, du moins, la vérité, fixée dans les esprits, s'épanouira dans les mœurs ; et les fruits, comme dit Malherbe, passeront la promesse des fleurs !

UNIVERSITAS O. M. I. OTTAWENSIS

TABLE DES MATIÈRES

Maurice Barrès 1
Alfred Capus 43
Gustave Lanson 53
Étienne Lamy. 65
Louis Bertrand 96
La comtesse de Noailles. 108
Charles Péguy 121
Henri de Régnier 162
Pierre Lasserre 181
Avesnes. 192
René Bazin 240
René Boylesve 253
Anatole France 271
L'Amitié de France : 308
Robert Valléry-Radot 308
André Lafon 319
François Mauriac 323
Maurice Brillant 335
Henri Bordeaux. 346
Jean Nesmy 399
Notre jeunesse intellectuelle et littéraire. 412

Paris-Lille. — Imp. A. Taffin-Lefort. — 14-10.

MÊME LIBRAIRIE :

BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE ET CATHOLIQUE

Sous ce titre, qui est tout un programme, nous allons publier une collection nouvelle de volumes in-8, illustrés, tirés sur beau papier, écrits par des hommes dont le talent est connu et aimé du public. Nous prétendons faire autre chose que ce qui se fait. La multiplication, en éditions à bas prix, des romans feuilletons, répond sans doute à un goût de la foule, qu'on ne se soucie pas d'éduquer, mais dont on profite. Les collections qui mettent à la portée de tous nos grands auteurs classiques répondent à un besoin et transforment ce besoin en un goût éclairé.

Mais des chrétiens qui sont sûrs de leur base morale peuvent ne pas se borner à rééditer des textes dont la vertu n'est pas épuisée; ils peuvent chercher à ouvrir des voies nouvelles. C'est ce que se proposent les collaborateurs de la **Bibliothèque Française et Catholique.**

L'esprit de la Bibliothèque nouvelle est l'esprit patriotique et l'esprit catholique : c'est dire que notre collection mettra en valeur l'expansion et le rayonnement dans le monde de l'idée française et de l'idée catholique.

La **Bibliothèque Française et Catholique** comprend déjà cinq rayons :

Les *Portraits littéraires* qui rendront plus vivantes et plus actuelles les physionomies de nos grands écrivains;

Les *Portraits des grands hommes* qui proposeront aux yeux de tous l'exemple de ceux qui se sont illustrés par l'action pour le bien;

Les *Portraits de nos villes et de nos provinces*, où s'animeront dans le cadre de leur monographie les différentes régions dont les mœurs, le parler, le dévouement et les épreuves ont créé l'âme de la France;

Les *Portraits du temps passé*, qui sous la forme attrayante du roman historique, reconstitueront avec une érudition discrète et sûre telles heures glorieuses ou tragiques, vécues par nos ancêtres;

La *Science française* qui fera comprendre à tous les progrès et les conquêtes chaque jour plus prestigieuses de la science.

Le premier groupe : « *Portraits littéraires* » paraîtra sous la direction de l'abbé Francis Vincent.

Les trois autres groupes sont dirigés par M. l'abbé Calvet, agrégé des lettres et M. Paul Durandin, agrégé d'histoire professeurs au collège Stanislas.

Le dernier groupe est dirigé par M. l'abbé Calvet et L. J. Dalbri, professeurs au collège Stanislas,

VOLUME PARU :

Portraits littéraires :

ALFRED DE VIGNY, par M. l'abbé Calvet, professeur agrégé au collège Stanislas. 1 vol. in-8 avec portrait (VIII-296 pp.). **2 fr. 50**
Franco..... **3 fr. »**

VOLUMES SOUS PRESSE :

Portraits littéraires :

MADAME DE SÉVIGNÉ, par Henry Bordeaux.

Portraits des grands hommes :

SAINT LOUIS, par le Marquis de Bièvre.

Portraits des provinces :

LA LORRAINE, par M. Henriot, bibliothécaire de la Ville de Paris.

Portraits du temps passé :

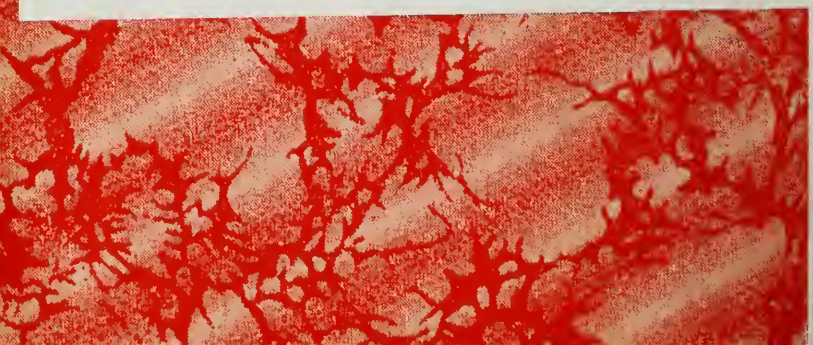
SOUS L'ORIFLAMME, roman historique, par M. Noël Aymès.

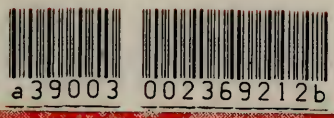
La Science française :

LA TÉLÉGRAPHIE ET LA TÉLÉPHONIE SANS FIL, par M. M.-J. Olmer, professeur de physique au collège Stanislas, Paris.

Paris. — Devalois, 144 av. du Maine (11 dans le passage).

Réseau de bibliothèques Université d'Ottawa Échéance	Library Network University of Ottawa Date Due





a39003 002369212b

CE PQ 0307
.R4V5 1913 V2
C00 VINCENT, FRA AMES D'AUJ
ACC# 1384287